



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









T. IV

Mars 1841 - Fév. 1842

Événements nos 37-48.

p. 404.

Sur le lit. suppression de:

«... de Lyon et du Midi.»

~~153953~~
153514

REVUE
MAÇONNIQUE.

~~153953~~

153514

REVUE MAÇONNIQUE

JOURNAL

CONSACRÉ AUX INTÉRÊTS DE LA FRANCO-MAÇONNERIE.

Quatrième Année.



MARS. — 37^e LIVRAISON.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,

QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1841.

La quatrième année de la *Revue* commence.

Nous ne ferons désormais aucune promesse. Le hasard se plaît si souvent à contrarier les désirs les plus louables et à frapper de stérilité les projets les mieux conçus, qu'il est peut-être plus sage de profiter des circonstances favorables, lorsqu'il s'en présente, pour opérer des améliorations successives dans notre journal, que d'en annoncer d'avance sans être certain de pouvoir les exécuter.

La *Revue* a dû se ressentir du fâcheux état d'incertitude où languit aujourd'hui notre institution. Ayant devant elle des adeptes pleins de zèle et de bonne volonté, mais d'un esprit timide et craignant l'avenir; derrière elle des fanatiques du passé et d'un mortel *statu quo*; à ses côtés une foule de novices et d'indifférents, les uns marchant au hasard pour user le peu d'ardeur qu'ils ont puisé dans leur initiation

les autres se retirant fatigués et découragés après quelques jours d'épreuve, la *Revue* a dû rester dans un milieu peu conforme à ses idées de progrès.

Cependant cet état de doute et d'anxiété n'a pas été entièrement stérile pour elle. Elle a frappé à la porte des maçons les plus intelligents, les plus éclairés, et ils l'ont fraternellement accueillie; elle leur a demandé le chemin qu'elle devait suivre pour arriver à cette autre terre promise que les loges annoncent depuis si longtemps à leurs néophytes, et forte de leurs conseils, de leurs lumières et de leur bienveillance, elle s'est engagée dans la voie de la réforme.

La *Revue* n'a point la prétention d'imposer ses idées, elle tend la main à ceux qui viennent à elle, et ne repoussent point ceux qui restent immobiles. Paul, après avoir été l'un des plus violents persécuteurs du christianisme naissant, devint l'une des plus fortes colonnes de la nouvelle Eglise : nous croyons que la voie de la réforme maçonnique verra plus d'un miracle comme celui qui s'opéra sur le chemin de Damas...

La devise de la *Revue* sera désormais :

Fais ce que dois, advienne que pourra !

Le rédacteur-gérant,

JOANNES CHERPIN.

REVUE

MAÇONNIQUE.

UN MOT SUR LE GRAND ORIENT.

Dans le précédent numéro de la *Revue*, nous avons examiné le compte-rendu du dernier semestre que le grand orient a adressé aux loges. Ce compte-rendu nous a fourni l'occasion de critiquer la marche du grand orient, d'émettre le vœu qu'il voulût imprimer une direction nouvelle à la maçonnerie, et ne la laissât point dans une immobilité qui amènera bientôt sa ruine. Nous avions désiré que le grand orient nous indiquât quelques grandes questions à examiner, questions de nature à ne point occasionner de discussions irritantes, et ne pouvant dès lors donner au gouvernement aucune inquiétude sur nos réunions. Il paraît que nous demandions plus que le grand orient ne veut ou ne peut accorder ; car nous avons appris, soit par des membres de ce sénat, que nous avons l'honneur de connaître, soit par des frères qui, de passage à Paris, ont assisté à ses travaux, nous avons appris, disons-nous, que le grand orient n'a qu'un caractère purement administratif, qu'il exerce seulement une surveillance sur les loges afin de les maintenir toujours dans son giron, mais qu'il n'a pas mission de diriger leurs travaux, de leur conseiller telles ou telles améliorations.

Liberté entière est accordée aux loges de s'organiser

comme elles l'entendent, et de marcher comme bon leur semble dans les limites tracées par les statuts généraux, sauf ensuite à les approuver ou à les blâmer, suivant qu'elles auront bien ou mal procédé. Tous les membres du grand orient appartiennent à quelques-unes des nombreuses loges de Paris ; isolés, ils font dans leurs ateliers ce qu'ils croient utile ; ils conseillent telle ou telle réforme ; mais comme membres du grand orient et réunis ensemble, ils n'ont qu'un pouvoir modérateur et repoussent tout droit d'initiative, ou s'ils acceptent ce droit, ils n'en usent pas. Aussi, nous a-t-on dit : « Ne vous occupez pas du grand orient, n'attendez plus l'impulsion que vous en espériez, mais agissez vous-mêmes, essayez de tous les moyens que vous croirez utiles en même temps qu'honnêtes et légaux, et si vous entrez dans de bonnes voies, si votre progrès est évident, si vos améliorations sont incontestables, l'appui du grand orient ne vous faillira pas : votre plus belle récompense sera de vous voir imiter par les autres loges, et suivre par elles dans la voie nouvelle que vous aurez ouverte. »

Ainsi, nous cesserons donc de demander au grand orient une impulsion qu'il ne veut pas donner, nous le considérons simplement comme un pouvoir modérateur, surveillant d'un œil tout paternel la marche des loges, applaudissant à leurs tentatives heureuses, et réprimant avec douceur les actes qui seraient contraires aux statuts généraux.

Liberté entière nous est donc accordée de tenter toutes améliorations, d'en essayer l'application. Que les hommes éclairés, que nos anciens, riches d'une longue expérience, veuillent donc se mettre à l'œuvre, et du concours de leurs efforts sortira enfin une réforme dont chacun sent le besoin, que chacun espère, et qu'on se lasse d'attendre si longtemps.

PH. CHANAY.

Conseil philosophique de la vallée de Lyon.

Séance du 14 mars 1841.

SOMMAIRE D'UNE PROPOSITION DE RÉFORME MAÇONNIQUE.

Nous ferons grâce à nos lecteurs des nombreuses considérations d'où nous avons fait découler la nécessité d'une réforme. Elles ne sont du reste que le résumé de faits authentiques et de réflexions que tout initié peut faire, s'il examine attentivement ce qui se passe tous les jours sous ses yeux.

Avant de formuler notre proposition, nous avons recherché avec soin la nature du mal qui a frappé au cœur notre institution dont le passé fut si beau et si glorieux. Nous sommes resté convaincu qu'elle n'est tombée dans cet état de désordre, qui ressemble aux angoisses de l'agonie, que parce que emportée avec la génération actuelle dans les tourbillons des événements qui ont ébranlé la société, elle a perdu de vue ses anciens, ses vrais principes. Egarée depuis un demi-siècle, elle a professé les principes les plus contradictoires, sans en adopter aucun exclusivement ; elle a prêté l'oreille à toutes les doctrines, et n'a pu se créer une doctrine à elle. Dans sa marche vagabonde elle a bien jeté quelques aumônes, donné quelques utiles conseils, mais ses adeptes les plus éclairés, ne sachant quel but elle se proposait d'atteindre, l'ont pour la plupart abandonnée.

Que faisaient donc nos pères pour la rendre si florissante cette maçonnerie aujourd'hui si décréditée ? Ils avaient un but, celui de guider les hommes dans la voie du progrès continu pour les faire parvenir au bonheur. Ils avaient conquis par leur esprit et leur courage trois principes qui embrassent toutes les destinées de l'humanité ; et c'est lorsque ces principes allaient recevoir des développements utiles pour être sagement appliqués, que des événements orageux vinrent

tout précipiter et détruire l'harmonie qui devait régner dans le système maçonnique.

Si nous voulons rétablir notre institution sur ses véritables bases, nous devons donc nous réunir et continuer tous en commun l'œuvre de nos pères. Le temple de Salomon, ce chef-d'œuvre élevé à Dieu par une foule d'hommes habiles dans les sciences et dans les arts, doit sans cesse se présenter à nos yeux comme le symbole de notre ouvrage.

Nous avons pensé qu'après avoir embrassé les principes de nos pères, nous devions travailler à les développer, à les faire pénétrer dans l'esprit et le cœur de nos néophytes. Il nous a donc paru sage de les appliquer aux trois grades symboliques.

Tout notre système de réforme se résume dans cinq grades. Celui d'Apprenti est consacré à l'étude de la fraternité; celui de Compagnon, à l'étude de l'égalité; celui de Maître, à l'étude de la liberté; celui de Rose-Croix, à la sanctification de ces trois principes par la religion, et celui de Kadusch, à l'application de quelques théories émises dans les grades précédents.

Dans chaque grade seraient ouvertes des conférences sur des sujets résultant du principe qui lui servirait de base, et chaque séance serait présidée par un membre du grade supérieur. Tous ces grades seraient le prix de l'intelligence, du zèle et du savoir; ils ne pourraient être conférés que par l'élection. Afin de préserver notre ordre de cette foule de curieux ou d'intrigants, qui ne viennent dans nos temples que pour en chasser la paix et l'union, afin de le protéger contre les dangers d'un prosélytisme inintelligent, on n'obtiendrait le titre de maçon qu'en recevant le grade de Maître.

La maçonnerie ayant ainsi des principes larges et précis, sa doctrine serait claire et déterminée, et son but visible à tous ses adeptes. Les hommes d'intelligence et de dévoue-

ment, au lieu de la critiquer et de l'abandonner, la glorifieraient en revenant à elle, parce qu'elle leur offrirait des titres honorables à conquérir et un but glorieux à atteindre.

On comprendra facilement que nous ne pouvons entrer dans de longs détails sur cette matière. Il est des choses qui doivent rester à l'abri de toute publicité sous les voûtes de nos temples.

Joannes CHERPIN.

CONSEIL PHILOSOPHIQUE.

Séance du 28 mars 1841.

RAPPORT DU FRÈRE CHANAY SUR LA PROPOSITION PRÉCÉDENTE.

L'auteur de la proposition qui vous a été soumise dans votre précédente séance, et sur laquelle vous m'avez chargé de faire un rapport, après l'avoir prise en considération à l'unanimité, l'auteur de la proposition dont il s'agit vous a montré la maçonnerie sur son déclin. Sans vouloir apprécier tous les motifs sur les quels il a basé son opinion, disons de suite avec lui que la maçonnerie se meurt et que pour lui donner une nouvelle vie, il y a quelque chose à faire, beaucoup à faire. Si nous empruntons ces paroles ministérielles, gardons-nous d'imiter la conduite de ceux qui les ont émises, et comme eux ne tremblons pas de mettre la main à l'œuvre. Essayons, agissons donc, et si nos tentatives échouent, si tous nos efforts se brisent contre l'indifférence générale, nous nous consolerons sur les ruines de notre institution en disant avec le héros de Virgile :

Si Pergama dextra

Defendi possent etiam hac defensa fuissent.

Mais espérons !.. Si nous avons l'intelligence de notre époque, si nous avons la science de ses besoins nous pourrions cer-

tainement faire quelque chose. Nous vivons, on le sait, dans une époque d'un positivisme affligeant : les idées de gloire, d'honneur n'ont plus une force suffisante; le triomphe des utopies est passé. Les systèmes plus ou moins ingénieux qui apparaissent à la surface de la société sont de suite interrogés, appréciés et jugés. Si leur application n'est pas immédiatement possible, si leurs résultats ne sont pas saisissables et s'il n'y a profit certain pour les intérêts divers, tous ces systèmes sont écoutés par distraction ou curiosité et bientôt oubliés. Un sort pareil nous attend infailliblement si nous ne donnons une nouvelle vie à notre institution, si nous ne greffons sur ce vieux tronc quelques idées pleines d'actualité, quelques innovations capables de satisfaire à ce besoin de bien être matériel qui est l'unique vœu de notre époque.

L'esprit général est grave, positif; il est fatigué de paroles oiseuses et n'est plus un enfant qu'on amuse avec de grands mots, avec des pompes, des cérémonies. Cet esprit est non seulement celui des gens éclairés, mais encore des illétrés : ils ont assisté au renversement de tant de pouvoirs, à l'exaltation de tant de princes, de tant de grands hommes, de tant de célébrités, qui le lendemain gisaient dans la boue; ils ont vu tant de temples, où affluaient les puissances de la terre, qui le lendemain étaient consacrés aux orgies, aux saturnales, qu'ils n'ont plus foi à toutes ces pompes de théâtre. Les broderies, les mitres, les sceptres ne sont pour eux que de ridicules hochets, s'ils ne sont l'apanage de la vertu, du dévouement, du talent ou du génie. De là la nécessité de ne considérer désormais parmi nous les décorations que comme une superfétation qu'on doit réduire autant qu'on le pourra, si l'on ne peut arriver à leur entière suppression. De là la nécessité de faire disparaître de nos fêtes, de nos initiations tout langage mystique, toute légende fabuleuse, tous récits emblématiques. Les hommes ne peuvent plus entendre qu'un

langage, celui d'une raison simple mais sévère, empreinte de bon sens et instructive. Dès lors plus de mythologie ancienne ou moderne, payenne ou chrétienne, mais seulement quelques formes, une hiérarchie nécessaires à l'ordre et à la régularité de nos réunions.

Il faut donc que nos idées soient celles de la philosophie la plus avancée ; il faut ensuite que nos doctrines ne restent pas à l'état de germe, mais qu'elles se développent ; que de la théorie nous passions à la pratique. Il faut enfin que nous offrions à nos néophytes la facilité d'un progrès intellectuel et la possibilité d'un bénéfice matériel, d'une amélioration réelle de leur bien être.

Le frère rédacteur de la *Revue Maçonnique* a bien compris ces nécessités ; vous vous rappelez les termes de sa proposition, vous connaissez ses moyens de réforme, je les admet et je vais vous en soumettre quelques développements : je ne suis que son commentateur, à lui les honneurs de l'initiative.

Vous savez tous, mes frères, que jusqu'à présent, nous nous imposions comme un devoir de soumettre à l'examen le plus scrupuleux la vie passée des profanes présentés à l'initiation ; nous exigeons une moralité parfaite, parceque nous ne voulions pas que l'association fut exposée à rougir de la honte imprimée au front de quelques-uns de ses adeptes, mais aujourd'hui il faut plus. En posant en principe que l'association doit offrir un bénéfice matériel à ses adeptes, en recommandant, en exigeant qu'un franc-maçon n'ait recours qu'à des frères pour tous les besoins de la vie, il faut que dans la maçonnerie chaque industrie, chaque profession soit dignement représentée. De là l'obligation d'exiger, en outre des renseignements sur la moralité des néophytes, une appréciation exacte de leur intelligence et de leur capacité. Si, désormais, il est de mon devoir de m'adresser à un frère, quand je serai malade, il faut que ce médecin maçon mérite

ma confiance et m'offre des garanties de salut par des études fortes, un esprit observateur, un grand amour de son art et une suffisante expérience.

Si l'on veut que, parmi les maçons, je choisisse mon architecte, mon tailleur, qu'on me présente des hommes d'esprit et de goût, qui sachent unir dans leurs œuvres l'élégance à la solidité, la légèreté à la force, de manière à satisfaire à la fois et les habitudes économiques du père de famille et les exigences capricieuses de l'homme à la mode. Pour qu'il en soit ainsi, il faudra donc que vous n'acceptiez que des hommes moraux et honnêtes d'abord, ensuite laborieux, intelligents et dominant par leur savoir et leur habileté toutes les difficultés les plus ardues de leur profession.

Lors donc que ces renseignements divers seront obtenus, vous admettrez vos néophytes au premier degré. Dans la cérémonie de leur initiation, le président les soumettra à un examen sévère et les fera interroger ensuite par des frères sur divers points relatifs à leur profession.

Les résultats d'une pareille innovation seront immenses, car vous serez certains que vos nouveaux frères pourront toujours vivre de leur industrie et ne seront jamais, à moins de revers de fortune inattendus, les pensionnaires de vos loges; ils trouveront du travail parmi vous, et ces avantages, ces bénéfices feront naître de nouveaux liens entre tous les frères, et leur feront aimer une association à laquelle ils devront et des moyens de travail et des sources d'instruction, une association qui développera leur intelligence et accroîtra leur bien-être matériel. Il faudra donc désormais, pour être maçon, offrir des certitudes de probité et de moralité, et justifier de la connaissance entière de tous les secrets et ressources de la profession à laquelle on se sera consacré.

Les néophytes qui se seront soumis à toutes vos investiga-

tions, qui se seront prêtés loyalement à vos examens scrutateurs auront acquis le droit d'exiger et d'obtenir de vous des enseignements, des préceptes et des règles de conduite. Alors, pour satisfaire à ce droit, vous exposerez le dogme de la fraternité, ce dogme saint, si éclatant d'évidence et cependant toujours méconnu, ce dogme que les Romains avaient tellement étouffé qu'il apparût au monde comme une révélation, lorsque la grande voix du Christ le proclama du haut de son calvaire.

L'enseignement de ce principe, le développement de toutes ses conséquences suffisent à ce premier grade. Combien de séances peuvent être consacrées à l'étude des devoirs de la fraternité sans que les vénérables, ni les orateurs aient lieu de se répéter ! Quelle source inépuisable offre l'histoire de l'humanité au moraliste, au philosophe, au législateur ? Quel texte fécond en preuves irrécusables de cette vérité que les sociétés humaines, qui ont le plus approché du bonheur, sont celles où l'on a le mieux compris la fraternité et le mieux pratiqué les devoirs qu'elle impose. Combien il sera utile de bien graver ces devoirs dans le cœur des néophytes, pour que ceux-ci puissent sans danger s'élever au second grade et user avec sagesse de cette égalité, premier besoin d'une âme indépendante. L'égalité accordée sans discernement pourrait être un mal ; accordée à des esprits fortement imbus des idées de fraternité, elle ne peut être qu'un bien. L'égalité relève l'homme, le rend soucieux de sa dignité personnelle. L'égalité se dresse comme un rempart contre l'exploitation de l'homme par l'homme, l'humiliante obéissance des faibles et la tyrannie insolente des forts.

Avec l'égalité les privilèges disparaissent, des droits sont ouverts à tous et la direction de la société appartient au plus digne, à celui dont l'intelligence est la plus vaste, à celui dont le cœur est le meilleur. On enseignera donc cette

égalité pour la conquête de laquelle les nations ont si longtemps combattu, cette égalité ennemie de toute oppression, de l'oppression de l'individu, comme de celle d'un grand peuple.

Oh ! combien cette égalité a besoin d'être étudiée, d'être comprise ! avec quelle ardeur, avec quelle persistance ne doit-on pas l'enseigner ! Elle est méconnue de nos jours même, et les meilleurs esprits s'égarent encore au point de préconiser la légitimité de l'esclavage ; ils osent encore considérer l'homme comme une marchandise, une bête de somme, et les démocrates du nouveau monde, aussi bien que les aristocrates de la vieille Europe, trouvent tout naturel que de pauvres noirs travaillent, souffrent et meurent pour quelques blancs oisifs et fainéants.

Vous proclamez donc l'égalité universelle entre les blancs et les noirs, entre les habitants du nord et du midi, de l'orient et du couchant, parcequ'ils sont tous enfants d'un même Dieu, parcequ'ils sont tous hommes et frères.

Ce second grade ne sera pas stérile en enseignements ; il s'appuyera sur le premier grade ou la fraternité, il rappellera quelques-uns des devoirs qui en découlent, et l'on s'y occupera plus spécialement des rapports généraux des hommes entre eux, des relations de peuples à peuples. Égalité partout et toujours sera le but glorieux offert à l'activité généreuse des néophytes appelés au second grade.

Les maçons qui auront bien compris les devoirs et les droits de la fraternité, et qui se seront docilement inclinés sous le niveau d'une égalité sagement comprise, pourront alors, et seulement alors, être élevés au troisième grade.

Dans ce troisième grade on s'occupera de faire comprendre d'une manière uniforme le dogme de la liberté, qu'on a interprété de mille manières, suivant les lieux et les circonstances, mais toujours dans un sens favorable à des intérêts

purement personnels, et toujours au détriment du plus grand nombre. Ainsi, à Londres, il y a liberté suffisante, suivant l'aristocratie qui se partage et immobilise dans ses mains toutes les terres, tous les gros emplois civils, militaires et religieux, toutes les sinécures : en Amérique, il y a liberté extrême, si vous en croyez les planteurs qui trouvent légitime que les noirs leur donnent leur sang, leur vie de chaque jour, en échange d'une nourriture chétive et insuffisante. Nous avons pleine liberté en France de penser, d'écrire et d'agir si nous pouvons fournir des cautionnements de cent mille francs, si nous voulons nous soumettre aux inquisitions d'une police ombrageuse, toujours empressée de prouver son zèle et d'avancer dans les bonnes grâces du maître : tous les emplois nous sont accessibles si nous sommes riches et payons de gros impôts, si nous sommes bien en cour. D'autres ne comprennent la liberté qu'avec le bouleversement de la propriété, la destruction des découvertes utiles de la science et l'abaissement de toutes les supériorités, même celles qui ne sont que les suites nécessaires d'une haute vertu, d'un immense talent ou d'un rare génie.

Pour ces quelques réflexions, vous comprenez combien il est nécessaire de consacrer le troisième grade à l'étude spéciale de la liberté. Vous donnerez sa définition, vous expliquerez comment elle peut, comment elle doit subir des restrictions. Vous enseignerez que si la liberté native est la faculté de tout faire, que si elle n'a d'autre limite que l'impuissance de l'homme et les règles du bien et du mal, du juste et de l'injuste, il n'en est plus de même en société. Dans l'intérêt de tous elle doit subir des entraves. Mais cette diminution de la liberté individuelle n'ayant lieu qu'au profit de tous, il s'en suit qu'il y a néanmoins liberté, pourvu toutefois que la loi qui la restreint soit l'expression légitime de la volonté de tous, et que nul ne puisse s'en affranchir.

Ces principes posés, vous voyez de quelle importance est ce troisième grade, et vous comprenez quelles utiles leçons vous aurez à donner, sur la puissance paternelle, limitée par les lois traitant de la majorité; sur la liberté de jouir et de disposer de sa propriété, tempérée par les lois sur les donations et les successions ; sur le pouvoir marital maintenu dans de justes bornes par la loi sur les séparations de corps; sur l'inviolabilité de la propriété, cessant en présence de l'utilité publique. De là l'obligation d'entrer dans l'examen des devoirs de l'homme comme fils, époux et père, de ses droits et devoirs comme citoyen. Que de législations à consulter ! Quelle étude approfondie du cœur humain ! Quelle connaissance de l'histoire ne faudra-t-il pas pour être à la hauteur de ce troisième grade ! Nous nous créons, mes frères, une grande mission. Si nous la comprenons bien, si nous faisons assaut d'efforts pour la remplir, si, au lieu d'affectionner un drapeau, si, au lieu de faire de la maçonnerie un instrument de parti, nous savons nous placer dans une sphère plus élevée, d'où nous puissions observer tous les partis, toutes les opinions humaines avec la froideur et l'impassibilité d'une austère raison, fortifiée des leçons de l'expérience, vous pouvez dire : « La maçonnerie est sauvée, et l'avenir lui appartient. » Quel est, en effet, l'homme illétré, l'artisan qui, admis parmi nous, ne s'en estimera pas davantage, ne se sentira pas plus fort par l'appui d'une véritable fraternité, plus grand par son égalité avec les hommes que les préjugés du monde lui imposaient comme supérieurs, plus noblement fier de son titre d'homme libre quand il en comprendra et qu'il pourra en espérer les droits, quand il aura pris place parmi les citoyens, et que par son concours éclairé il pourra aider au bien de la patrie ! Quel est l'homme instruit, l'homme puissant qui, admis parmi nous, n'aura pas en vénération notre institution, lorsqu'il connaîtra nos principes ? Rougira-t-il de s'asseoir parmi des

artisans d'une incontestable moralité, d'une probité à toute épreuve, et d'une raison purifiée au creuset de nos enseignements mutuels ? Dira-t-il que notre association est sans but, lorsque nous éveillerons son esprit sur une foule de questions auxquelles jusqu'alors il ne s'était pas arrêté ? Et lorsque, complaisants auditeurs, nous demanderons à son louable amour-propre d'homme instruit, ses théories sur la fraternité, l'égalité et la liberté, lorsqu'il comprendra l'immense appui que nous pourrions donner à l'homme éminent qui porterait nos doctrines dans les régions du pouvoir, pensera-t-il que nous sommes sans puissance dans la nation, sans influence sur l'esprit public ?

Poclamons-le avec joie et reconnaissance, le système proposé offrira un aliment suffisant à tous les esprits, à toutes les intelligences; il agira fortement sur tous les individus, et nos frères, quels qu'ils soient, ne pourront que grandir sous l'égide de l'association. Nos principes s'étendront et alors nous pourrions dire sans crainte d'être taxés d'une vanité présumptueuse : « Francs-maçons, nous pouvons quelque chose pour le bien de l'humanité!.. »

Ce troisième grade sera le complément de la maçonnerie. Ces bases admises, je laisse de côté quelques moyens d'exécution indiqués par le frère Cherpin. Devra-t-on, pour présider les conférences d'apprentis, être revêtu du grade supérieur ? Cette présidence devra-t-elle être élective, ou le vénérable pourra-t-il, à son choix, déléguer son pouvoir ? Vous le déciderez dans votre sagesse. Quant à nous, nous préférons ce dernier mode, d'abord parce qu'il faut maintenir l'unité du pouvoir, ensuite parce que, juste appréciateur des mérites divers qui apparaissent dans une loge, le vénérable peut leur fournir des occasions de se produire, et leur faciliter le noviciat de la présidence. Au surplus, tout ce qui est de forme est d'une importance secondaire, et nous ne voulons pas nous y arrêter davantage.

Nous arrivons maintenant à des points délicats. Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que de questions graves, sans doute, mais non irritantes, et que les esprits adoptent généralement sans conteste. Ainsi la fraternité humaine est admise en principe par tous. Comment, les rois eux-mêmes qui, comme nous, naissent faibles et souffrants, subissent nos mêmes infirmités pendant la vie et deviennent cadavres après la mort, pourraient-ils repousser la fraternité humaine ? comment nier ensuite l'égalité ? comment contester la liberté des hommes vivant sous l'empire d'une loi commune ?

Ainsi, nos doctrines dans les trois premiers grades pourront être critiquées, mais sans danger de luttes et de haines, parce que nous posons des bases certaines que la raison la plus vulgaire comprend facilement. Mais il n'en sera pas de même en matière religieuse.

Le quatrième grade a pour objet l'enseignement religieux. Ce quatrième grade conservera son titre de Rose-Croix ; quelques-unes de ses formes seront maintenues ; mais quels seront nos principes en matière de religion ? Nous n'avons pas, dans notre dernière séance, discuté ce point principal, de sorte que je ne vous apporte que mes idées purement personnelles que vous aurez à apprécier.

.

Dans ce quatrième grade les adeptes pourront étudier et apprécier toutes les croyances, les théogonies de tous les temps, de tous les peuples, mais la croyance maçonnique restera invariablement la même, elle reposera éternellement sur ces deux principes immuables, Dieu et ame.

Ce grade ne devra être conféré qu'aux néophytes qui, au zèle le plus grand, joindront une instruction solide, et qui pourront ainsi apporter leur contingent de savoir et de re-

cherches. Dans les réunions, on s'occupera des questions qui se rattacheront aux grades précédents, mais plus spécialement des questions religieuses. Ces réunions seront très utiles; beaucoup de nous ignorent les points de dissidence qui existent entre les divers cultes chrétiens; beaucoup de nous n'ont aucune idée des différents systèmes religieux qui ont dominé le monde. Pour faire cesser cette ignorance, l'un devra nous signaler les dissentiments du catholicisme avec la religion anglicane; un autre nous donnera l'histoire de Luther et de ses luttes contre la papauté; d'autres enfin pourront faire des recherches sur les théogonies des peuples anciens, et, semblables à l'abeille, ils rapporteront à la communauté les faits de leurs laborieuses investigations. Quel est celui qui n'aura pas une idée exacte de l'histoire religieuse des peuples après une année de séances bien remplies? Quel est celui qui, après avoir apprécié toutes les erreurs des siècles écoulés, ne sera pas tolérant pour de nouvelles erreurs? Quel est celui de nous qui voudrait combattre ou défendre des croyances par les cachots et les bûchers? Nous serons donc tolérants pour nos frères, pour tous les hommes, car l'intolérance n'appartient qu'aux esprits étroits, ignorants ou ambitieux.

Envisagé de ce point de vue, le quatrième grade, ou le Rose-Croix, sera d'une haute importance; aussi ne devra-t-on appeler que des hommes instruits ou se trouvant dans les conditions pour le devenir. Ils seront soumis à l'épreuve d'une composition littéraire, historique ou scientifique; par elle nous apprécierons leur portée d'esprit, et ce ne sera qu'après un scrutin consciencieux qu'ils seront admis. Reste, mes frères, le cinquième grade, celui de Kadosch. Dans les réunions de ce conseil toutes les questions possibles seront abordées. Les études politiques nous rendent moins exclusifs, effacent ou du moins adoucissent l'irritant d'un antagonisme journalier. L'expérience des hommes et des

choses élarguent ensuite ce que les principes ont de trop rigoureux, et rapprochent nécessairement ceux qui jusqu'alors avaient marché en sens diamétralement opposé.

Le Conseil philosophique se renfermera-t-il dans les théories, dans les abstractions? Non évidemment!

.

Nous avons posé en commençant le principe d'utilité matérielle, nous ne devons pas l'oublier dans le dernier grade.

Telles sont, mes frères, mes pensées sur la proposition du frère Cherpin, que j'appuie auprès de vous de toutes mes forces. Ne précipitons rien cependant, réfléchissons, élaborons de nouveau cette proposition, et lorsque le moment sera venu, convertissons-la en loi dont l'observation sera recommandée aux loges. Espérons que d'heureux résultats nous récompenseront ensuite de nos efforts, et combleront toutes nos espérances.

LA LIBERTÉ. ⁽¹⁾

Il est des mots qui ont ému dans le cœur des nations de soudains tressaillements, et qui ont entraîné les peuples, comme par de magnifiques incantations, au milieu des dangers et des sacrifices, vers un but glorieux. *Liberté, égalité, fraternité*: héritage que nous devons accroître sans nous lasser; tradition prophétique de notre passé; notre foi dans le présent; dans l'avenir notre espérance. La liberté, c'est-à-dire, le droit

(1) Deux de nos honorables collaborateurs ont traité, dans la 30^e livraison de cette *Revue*, la Fraternité et l'Egalité. Leurs articles, quoique resserrés dans d'étroites limites, sont assez explicites pour faire connaître à nos frères comment nous entendons ces principes. (Note du rédacteur).

pour l'homme d'être lui-même et de s'appartenir; en d'autres termes, la conservation de sa personnalité. L'égalité ou la croyance à l'unité de la race humaine, à l'existence d'un but commun pour ses enfants, et d'un droit commun à tous d'accomplir le devoir par lequel on doit atteindre ce but. La fraternité, que l'on pourrait peut-être définir la piété de l'homme envers son semblable; le sentiment qui nous élève vers Dieu, changeant de direction et plaçant notre frère sur le même trône que la divinité.

Les choses exprimées par ces mots se sont modifiées, et ont grandi à mesure que l'humanité se développait et grandissait. Mais les mots n'ont pas changé. Aussi ce serait une erreur de juger ce qu'on appelait la liberté dans l'antiquité, pareil à ce que l'on appelle la liberté dans les temps modernes. Tant qu'elle n'a pas été conquise, tant qu'elle n'est pas devenue le droit incontesté de l'homme, elle n'a été que la négation d'une autorité mauvaise, par conséquent elle a dû revêtir un caractère différent, selon les formes politiques ou sociales qu'elle tendait à renverser. Spartacus mourait pour la liberté, mais la liberté des esclaves. Autre était la liberté pour laquelle Gracchus versa tout son sang; c'était la liberté des plébéiens. Quand Brutus, après avoir assassiné son ami, s'ouvrait la poitrine avec son épée, il mourait aussi pour la liberté; la liberté de l'aristocratie. Dix-huit siècles plus tard, Montagnards et Girondins mouraient encore, les uns par les autres, pour cette *liberté chérie*; mais c'était pour la liberté du monde, le droit de l'humanité.

Dans l'antiquité, la liberté avait un caractère positif, presque matériel. Elle avait son antithèse dans l'esclavage. Naitre libre ou naître esclave, être homme ou instrument actif ou passif; telles étaient dans la société les deux formes de la vie. Le plus grand nombre revêtait la dernière forme. Maintenant les révolutions ont passé sur cette division de l'humain-

rité ; elle n'existe plus. Dans le monde chrétien, il n'y a plus que quelques obstacles financiers qui prolongent, de fait, la vie des derniers lambeaux de l'esclavage. Dans l'Orient, l'esclavage a une tendance évidente à disparaître. Le terme opposé au principe de la liberté, ce n'est plus l'esclavage, c'est le principe de l'autorité. L'esclavage matériel n'existant plus, la liberté, qui était sa négation, a changé de caractère. La question s'est élevée ; il ne s'agit plus de la servitude du corps, mais de la liberté de l'âme. De politique qu'elle était, la question est devenue morale, philosophique. C'est sous ce rapport seulement que nous voulons en dire quelques mots.

La liberté, considérée comme négation de toute autorité, n'est pas le but de l'homme, mais la condition de la moralité de ses actes. Aussi, lorsque les obstacles qui s'opposaient à son essor légitime furent renversés, elle devint féconde en calamités parce qu'on voulut la réaliser, isolée des autres principes qui vivifient la société. Dans le monde industriel elle produisit la concurrence. Dans le monde politique, elle maintint la guerre, partout la lutte ; c'est qu'en effet c'est sur elle que repose le droit de l'égoïsme, le droit de l'individualité. Si elle n'exclut pas tout amour, toute sympathie, du moins elle ne les implique pas virtuellement. Elle n'implique pas la fraternité, et, par suite, le dévouement, qui est la réalisation de cette fraternité. Le dévouement n'est donc plus un acte obligatoire. La liberté absolue deviendrait ainsi la négation de tout devoir ; et si on l'indiquait aux hommes comme leur but unique, on les pousserait à un état où il n'y aurait plus de société, plus d'humanité, mais seulement des individus.

En métaphysique, la liberté n'est pas autre chose que le droit ou plutôt la faculté de faire le bien ou le mal. — Faire le bien ou le mal, être juste ou injuste, égoïste ou dévoué, voilà le droit : l'homme est libre de choisir. Mais faire le

bien, accomplir un acte de sacrifice, voilà le devoir de l'homme. Or, quel est le but de l'homme ? C'est l'accomplissement d'un devoir, le sacrifice de ses intérêts aux prescriptions de la morale, et la liberté n'est que la condition qui rend le mérite de cet accomplissement imputable à l'homme. Pour que le contraire fût vrai, c'est-à-dire, pour que la liberté fût le but le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre, il faudrait dire, non que le but de l'homme est l'accomplissement d'un devoir, mais que le but de l'homme est d'accomplir ou de ne pas accomplir un devoir, de faire indifféremment le bien ou le mal ; ce qui serait absurde.

Mais, dans le cas où l'on chercherait à faire l'application de ces principes à la science politique, à la science des formes gouvernementales, ne pourrait-on pas nous dire : « Puisque la liberté n'est qu'un moyen pour l'humanité d'arriver à l'accomplissement d'un devoir, ne peut-il pas y avoir d'autres moyens qui conduisent au même but, ayant à ce titre un droit égal à notre vénération ? L'institution d'une autorité absolue, par exemple, mais intelligente, ne peut-elle pas être un moyen, à des époques données, de faire marcher les sociétés vers le but qu'elles doivent atteindre ? Pourquoi donc le gouvernement le plus libre vous semble-t-il préférable ? Pourquoi le considérez-vous comme normal, tandis que l'autre vous paraît exceptionnel ? Si le même but peut être atteint, pourquoi vaut-il mieux qu'il le soit au moyen de la liberté, qu'au moyen de l'autorité ? En vertu de quel raisonnement aimez-vous mieux que l'homme soit libre que sagement dirigé ? »

Voici notre réponse. — Le devoir social imposé à chaque homme ne peut être pratiqué que par lui seul. Il ne peut en déléguer l'accomplissement à autrui. S'il n'agit pas spontanément, il ne peut avoir de mérite à agir. Il n'y a de responsabilité pour le bien ou le mal, que là où il n'y a pas

passivité. Nous aimons donc mieux que l'homme soit actif ou libre, que passif ou esclave ; car il vaut mieux que le bien soit accompli par tous que par un seul ; par la nation tout entière, que par celui qui la gouverne ; par le peuple, que par le roi.

C'est en accomplissant librement notre devoir que nous pouvons mériter la reconnaissance des autres hommes, et le témoignage approbateur de notre propre conscience. Si nous n'étions pas libres de faire le mal, il n'y aurait pas de mérite à faire le bien, il n'y aurait pas de différence entre le bien et le mal, le dévouement et l'égoïsme, la laideur et la beauté. Avec la liberté, nous retrouvons une loi morale, un devoir à accomplir, un idéal à atteindre. Nous retrouvons la distinction entre le vice et la vertu, le désordre et la beauté. Nous pouvons aimer, nous pouvons admirer, nous pouvons haïr ; voilà pourquoi nous glorifions la liberté.

L'ORATEUR-ADJOINT
de la loge *Équerre et Compas*.

DEVOIRS MAÇONNIQUES

APPLIQUÉS A CHAQUE GRADE DU RITE MODERNE.

AIR : Peuple français, à toi, dont la victoire.

L'impie a dit : « L'aveugle destinée
Règle, ici-bas, l'inévitable cours
D'une existence au malheur condamnée,
Ou qui jamais n'aura que d'heureux jours. » (bis).
N'éconte pas ce funeste langage,
Du fatalisme affligeante leçon ;
Paix et bonheur deviendront ton partage (bis).
Si tu souscris au code du *maçon*. (bis).

Va ! ne crains rien, son touchant évangile,
 Comme son culte, est sans austérité.
 A la raison être toujours docile,
 Et respecter la sainte vérité ;
 Aider le faible, honorer la vieillesse
 Sous les lambris ou sous l'humble apprentis,
 De l'indigent soulager la détresse,
 Telle est la loi des maçons *Apprentis*.

Soit que ta main porte le cimeterre,
 Qui, dans les camps, défend nos étendards;
 Soit que, marin, tu changes d'hémisphère
 Et que des mers tu braves les hasards;
 En arborant, sur un lointain rivage,
 De ton pays le glorieux pavillon,
 Brise les fers, abolis l'esclavage,
 Dans les combats sois vaillant *Compagnon* !

De tes devoirs suis la ligne tracée ;
 Que, magistrat, tu sièges dans les cours,
 Ou qu'à ta voix la veuve menacée
 De la justice obtienne le secours ;
 Prêtre ou guerrier, patricien, prolétaire,
 Que le respect t'environne toujours :
 Prends le niveau, le compas et l'équerre
 Puis, sagement, *Maître*, règle tes jours.

Ah ! de l'honneur observateur sévère,
 Que de ton front le rouge soit banni,
 Parmi les noms que le peuple révère,
 N'en doute pas, le tien sera béni.
 De son mandat se montrant moins prodigue,
 S'il en fait don, un jour, à la vertu,

Et qu'à jamais il repousse l'intrigue....
Parfait maçon, tu seras son *Elu* !

Rappelle-toi, dans le juste partage
De tous les biens dont le ciel t'a doté,
Qu'au voyageur, quel que soit son langage,
Tu dois le don de l'hospitalité.
Usage saint ! que chaque jour efface,
Pour bien longtemps si tu disparaissais,
On ne devrait reconnaître ta trace
Qu'en la cherchant parmi les *Eccossais* !

Du franc-maçon partout est la patrie,
Son bras, son cœur sont de tous les pays;
En quelque endroit que l'infortuné prie,
Empresse-toi de voler à ses cris.
Dans l'occident si la paix qu'on implore
Fait entrevoir un avenir riant,
Défends la terre où se lève l'aurore,
C'est ton berceau, *Chevalier d'Orient* !

Jusques au bout de la noble carrière
Que tu choisis, poursuis avec ardeur
Le prix si beau dont, pour faveur dernière,
Notre ordre entier te réserve l'honneur.
Digne maçon, dans ton pèlerinage
Tu fus l'ami des bergers et des rois....
Entends nos voix au retour du voyage
Te saluer : *Prince de Rose-Croix* !

Ce fut jadis par la lance et l'épée
Que dans ce monde on redressa les torts;
Dans ces combats, la vaillance trompée
A bien souvent vu trahir ses efforts !

Elle n'est plus, l'âpre chevalerie,
 Mais, en mourant, elle remet aux mains
 Des sectateurs de la maçonnerie
 Le soin bien doux du bonheur des humains !

G.—D.

EXPOSITION DE L'ÉCONOMIE SOCIALE
de Fourier,
 par **M. Victor Considérant.**

CONFÉRENCES DE LYON.

Le cadre étroit dans lequel nous devons nous renfermer nous oblige à circonscrire dans de très rapides aperçus les vues émises par M. Considérant, heureux si la précision dont nous nous faisons une loi laisse apercevoir clairement au lecteur les jalons de la route, s'ils ne la tracent complètement.

La doctrine de Fourier peut être divisée en deux parties bien distinctes. La première n'est rien moins que la conception d'une harmonie universelle entre les hommes, les mondes et Dieu. Au point de vue de Fourier, l'univers est un tout, gouverné par une loi unique, et marchant à un but unique, sous l'influence d'une volonté suprême, et qui se réfléchit en des proportions infiniment diverses, mais parfaitement analogues, dans toutes ses manifestations. Cette partie de la doctrine excluant, de sa nature même, toute idée de vérification pratique, reste dans le domaine de la spéculation pure, n'est et ne peut être qu'une vue de la science. Aussi, bien qu'éloignés de faire l'abandon de ces grandes et transcendantes prévisions de leur maître, les disciples de Fourier n'appellent-ils l'attention immédiate que sur la seconde partie de sa doctrine.

Cette seconde partie enseigne les moyens d'effectuer et de vérifier actuellement sur un essai en petite échelle, une or—

ganisation nouvelle et complète de l'industrie : ce dernier terme étant pris dans la large acceptation de l'emploi des facultés physiques, affectives, morales et intellectuelles de l'homme.

Les idées *ordre* et *liberté absolue* sont regardées aujourd'hui comme inconciliables, a dit M. Considérant, et aussi longtemps que les conditions sociales actuelles subsisteront, il est impossible de faire que ces deux éléments fonctionnent avec harmonie. Mais il n'en reste pas moins évident qu'une société *parfaite* serait celle où l'ordre absolu naîtrait de la liberté illimitée. Chercher s'il n'existe pas un système de relations sociales qui permette de se rapprocher de ce type idéal, tel est le problème que Fourier s'est posé, et dont le professeur est venu démontrer le mécanisme et la possibilité de réalisation.

M. Considérant a ainsi défini l'*ordre absolu* et la *liberté absolue* :

La *liberté absolue* veut que l'individu se développe intégralement et sans obstacles ; qu'aucune de ses tendances *natives* ne soit froissée ;

L'*ordre absolu* ne peut exister si le développement complet d'un individu est incompatible avec le développement de tous les autres membres du corps social ; car, alors la liberté de ceux-ci se trouvant violentée, ils sont portés à réagir contre le pacte social, ou à troubler l'ordre dont ce pacte est l'égide. Il suffit pour la stabilité de l'ordre absolu que le pacte social assure à tous, sans exception, la liberté absolue. Or ceci n'est réalisable que si le pacte social lie étroitement et rend convergents les *intérêts* collectifs et particuliers. Par le mot *intérêts* on doit entendre toutes les exigences natives, physiques, affectives, morales et intellectuelles de l'homme.

Les intérêts matériels sont, entre tous, les plus impérieux, ceux dont le froissement et la divergence engendrent le plus

fréquemment le désordre. Il faut donc se préoccuper avant tout du moyen de les ordonner, ce qui est inséparable de l'idée d'augmentation du bien-être physique ou des richesses. Fourier tient compte de la légitime supériorité des passions animiques sur les passions des sens, mais il observe, il affirme qu'il est impossible d'élever aux plus hauts développements religieux, affectifs, et intellectuels, et de rattacher à l'ordre une population souffreteuse, famélique, et étiolée. Tout étant étroitement lié dans l'organisme de l'homme, on verra que le mécanisme industriel le plus parfait exige aussi la satisfaction des affections et des ressorts intellectuels.

Si l'on examine la hiérarchie des rapports sociaux, on verra sans peine que les plus élevés, les plus généraux sont ceux qui offrent des luttes moins fréquentes, parce qu'ils sont moins immédiats, parce qu'ils n'amènent pas la concurrence d'individu à individu. Cette observation a conduit M. Considérant à chercher d'abord les moyens d'établir l'harmonie dans la commune, l'alvéole de la ruche sociale. Le mécanisme social harmonique de la commune une fois trouvé s'étend avec une facilité toujours croissante aux relations inter-communales, inter-provinciales, inter-nationales, etc.

Deux moyens d'exploitation se partagent aujourd'hui le champ de l'industrie, l'exploitation en grande échelle, et l'exploitation morcelée. La première, — et l'Angleterre nous en offre un exemple, — pouvant appliquer tous les perfectionnements qui sont découverts, soit dans les instruments, soit dans la meilleure distribution des éléments, etc., est une source de production plus parfaite et plus abondante ; mais les grands domaines appartenant à un seul ont le défaut d'inféoder au propriétaire une quantité considérable d'exploitants, et de concentrer dans une seule main une masse de richesses de la distribution desquelles la justice et la régula-

rité ne peuvent être garanties. L'exploitation morcelée échappe à ce grave défaut en multipliant le nombre des propriétaires ; mais l'impossibilité d'une habile gestion, le choc de mille intérêts divergents, le défaut d'avances qui permettent de perfectionner les méthodes, et bien d'autres inconvénients font que le morcellement diminue de beaucoup la somme des produits et leur valeur.

La commune nouvelle devra donc être assez vaste pour qu'on puisse appliquer à toutes ses industries les avantages de l'exploitation unitaire en grande échelle: on y évitera les inconvénients signalés de la grande propriété en associant tous les intéressés, c'est-à-dire en leur donnant à la place du capital apporté par eux une action hypothéquée sur toutes les possessions de la commune. Par là tous les sociétaires seront intéressés directement, non pas à la bonne gestion de tel ou tel coin de terre, de telle ou telle fraction d'industrie, mais à la production la plus parfaite et la plus abondante par toutes les terres, par toutes les industries de la commune. Une seconde condition, toute aussi capitale pour le maintien de de l'ordre et l'accord des intérêts, c'est que chacun des associés puisse trouver dans la répartition des bénéfices de la commune une part proportionnelle au capital apporté, à son travail, et au talent déployé par lui dans les travaux auxquels il aura pris part.

Ainsi, augmentation considérable des richesses et répartition équitable entre les producteurs, telles sont les bases de la réforme : l'essai pratique de la nouvelle organisation ne doit porter aucune atteinte aux lois religieuses, morales et politiques qui sont la base de l'ordre existant; cet essai devra être fait sur les éléments libres de l'industrie, où il y a absence réelle d'organisation.

Il est évident que si les trois éléments de la production, savoir, le *capital*, le *travail* et le *talent*, étaient réunis comme

titres à la répartition sur chacun des sociétaires, le lien social serait beaucoup plus resserré, et la justice en répartition aurait déjà des chances nombreuses sans qu'il y eût cependant pour cela égalité dans les fortunes.

Pour atteindre un but aussi désirable, cherchons, a dit M. Considérant, s'il est possible de rendre le travail aussi attrayant qu'il est répugnant aujourd'hui, et de faire que le bon ton dans la commune nouvelle entraîne aux occupations productives, au lieu d'en détourner, comme il arrive aujourd'hui, toutes les personnes à qui leur état de fortune le permet. Ceci est la partie la plus importante du problème ; car aussi longtemps que la déconsidération et la répugnance seront inséparables de la plupart des travaux, ceux qui sont forcés de les exercer seront des esclaves de fait : la misère et le besoin remplacent pour eux le fouet du maître : il y a donc en leurs cœurs une jalousie funeste contre les classes riches qui, d'un autre côté, s'abstenant de concourir à la production en diminuent d'autant la quantité.

Le mot *travail* signifie, selon Fourier, tout emploi des facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme.

Aujourd'hui, des travaux réputés très honorables, et d'ailleurs très pénibles, sont destructeurs ou purement improductifs, par exemple l'armée et le corps judiciaire. Leur haute utilité dans la société actuelle est incontestable, mais il n'en est pas moins vrai qu'une société est d'autant plus parfaite qu'elle emploie l'activité de tous ses membres à l'accroissement de leur bien-être physique, moral et intellectuel.

Si la commune nouvelle réalise l'ordre par la liberté, les brillantes intelligences et les forces physiques, employées aujourd'hui à prévenir ou à réprimer les luttes et les désordres, pourront être appliquées d'une manière plus heureuse et directement productive.

On peut distinguer ainsi les travaux productifs :

- 1° Les travaux artistiques et scientifiques;
- 2° Les travaux manuels proprement dits.

Il suffira d'étudier les vocations de ceux que la nature appelle à exceller dans un art, dans une science, dans une industrie, de les mettre en présence des éléments de production, et l'on peut se fier à l'entraînement de leur génie, à leur besoin de gloire, pour qu'ils parcourent leur carrière avec une ardeur qu'on aura plutôt à modérer qu'à exciter. Métastase, Pascal, Vaucanson, Jacquard, etc., surmontant tous les obstacles opposés à leurs inspirations, en fournissent la preuve sans réplique. Or, la commune nouvelle dans laquelle l'éducation est éminemment propre à faire éclore les vocations, entoure l'art et la science d'honneurs, et leur assurant de splendides récompenses, fortifiera l'attrait que les artistes et les savants trouvent déjà dans leurs tendances élevées.

Occupons-nous maintenant de la seconde classe, celle des travaux manuels.

Les causes de répugnance dont le plus grand nombre des travaux de l'industrie est entourée dans la société actuelle sont de deux sortes : physiques et morales.

Les causes physiques sont très nombreuses ; voici les plus importantes : 1° insalubrité des ateliers, leur fétidité, leur aspect peu agréable aux yeux; 2° la rétribution d'autant plus mesquine, en général, que les travaux sont plus répugnants ; 3° un grand nombre d'industries exercées d'une manière continue sont mortelles aux ouvriers : telles sont les verreries, les plâtreries, les polissoires de métaux, etc. Cette continuité est pour d'autres une source de difformités, de développements excessifs de certaines parties du corps au détriment des autres.

Dans la commune sociétaire, où l'attrait matériel concourt à la production, les travailleurs sont, non plus des salariés,

mais des sociétaires ; on substitue à toutes ces causes de répugnance des causes de charmes : 1° ateliers élégants, confortables, bien aérés; 2° rétribution augmentant avec la répugnance inséparable d'un certain nombre de travaux, et en outre application, devenue possible quand on opère sur une grande échelle, des machines et des forces de la nature pour aider les travailleurs et abréger les séances ; 3° séances d'autant plus courtes en exercice que celui-ci est plus dangereux, et succession d'exercices contrastés, développant les membres que le mode précédent laissait inactifs.

Les principales causes morales de répugnance sont : 1° le défaut de vocation et d'aptitude; 2° l'isolement du travailleur; 3° la monotonie et les trop longues heures employées au même travail ; 4° enfin le manque d'émulation.

Voici comment, dans la commune nouvelle, ces causes de répugnances seront transformées, par un mécanisme inverse, en sources d'attrait.

1° Le défaut de vocation. Dans la société existante la carrière de l'individu lui est tracée, même dans les circonstances les plus favorables, par des convenances de position, par la convention sociale qui frappe de réprobation les travaux auxquels il serait souvent appelé par la nature ; enfin, fréquemment aussi, parce que l'éducation n'ayant rien fait pour développer nos aptitudes diverses, nous les ignorons nous-mêmes, et nous exerçons avec langueur et d'une manière médiocre telle fonction, tandis que nous eussions apporté dans telles autres, ardeur et perfection. Quant aux classes inférieures, la misère et l'ignorance sont leurs seuls guides et leurs seuls maîtres ; elles ne choisissent pas.

L'éducation dans la commune nouvelle, la même pour tous, consistera à épier les vocations, à mettre l'enfant en présence de toutes les industries ramenées à des modèles-miniatures. Par ce moyen on découvrira dans chaque enfant, non pas

une seule, mais plusieurs aptitudes variées en intensité et en étendue, car l'homme n'est pas seulement propre à une fonction unique. C'est ainsi que l'on ouvrira à l'enfant toutes les carrières que ses instincts auront signalées.

2° L'isolement. Dans les sociétés morcelées l'industrie s'exerce, en général, par familles ou même par individus isolés, ou tout au plus par des individus réunis sans sympathie, très souvent ennemis et jaloux, divisés d'intérêts; ces conditions froissent les instincts sociaux du travailleur et l'allanguissent. En outre, cet isolement l'oblige à s'occuper de toutes les parties de l'opération dont il est chargé, quand il n'a d'habileté que pour une parcelle de cette industrie.

Par suite de l'éclosion des vocations dans la société nouvelle, et à la faveur de l'exploitation en grande échelle, chaque travail sera exécuté par des *groupes*, c'est-à-dire, par un certain nombre de sociétaires que leur goût attirera à ce travail. La division du travail en parcelles étant généralisée, chaque membre du groupe choisira la portion dans laquelle il excellera, et tous concourront de la sorte avec ardeur et bienveillance mutuelle à la prompte et parfaite exécution des opérations industrielles de la commune.

3° La monotomie, les longues séances dans la fonction unique attribuée à chacun. Le besoin de variété se fait sentir même au milieu des plaisirs les plus recherchés : cette disposition naturelle se révèle bien plus énergiquement encore quand il s'agit d'un travail entouré des causes de tiédeur déjà mentionnées. Et cependant, au milieu des conditions actuelles de l'industrie, le travailleur doit regarder comme une mauvaise passion le besoin de changement et l'ennui qui l'obsèdent.

Le vaste cercle des travaux qui composeront l'industrie de la commune nouvelle, le rapprochement de ses membres industriels permettent cette variété de travaux, condition *sine*

qua non du développement physique et moral, et par conséquent du bien-être de l'homme. Les sociétaires instruits par l'éducation sur leurs tendances et leurs aptitudes s'entremettent librement et avec ardeur à tous les genres de travaux auxquels la nature les appelle, et si l'on joint à cette variété le charme des réunions sympathiques, on peut concevoir que tout sera exécuté avec perfection et promptitude.

4° Le besoin d'émulation, de rivalité. Il n'est pas nécessaire d'insister sur la puissance de ce stimulant pour la faire comprendre ; elle est admise aujourd'hui ; mais on ne peut que très rarement mettre en usage cet aiguillon industriel.

Dans la commune sociétaire toutes les industries ou parties d'industries, voisines en nuance, sont rapprochées autant qu'il est possible dans l'exécution. Cette hiérarchie compacte des travaux divers est ce que Fourier nomme la *série*. On sait que la rivalité est d'autant plus ardente que les fonctions sont plus rapprochées : un médecin sera plus porté à être l'émule d'un chirurgien, que l'émule d'un naturaliste, par exemple : un musicien rivalisera beaucoup plus vivement avec un autre musicien, qu'il ne rivalisera avec un peintre.

Eh bien ! dans la société nouvelle, que Fourier nomme *phalange*, par une analogie facile à saisir, les groupes rapprochés, exerçant des travaux très analogues, seront en rivalité ardente, et cette rivalité sera une source de perfection dans les produits ; d'ailleurs elle ne dégénérera pas comme aujourd'hui, en hostilité, parce que la variété des occupations ralliera tout-à-l'heure dans un autre groupe, pour une industrie commune, ceux qui naguères étaient rivaux dans deux groupes voisins ; en outre, ces deux groupes rivaux sont reliés par un accord supérieur, c'est pour la phalange qu'ils travaillent. C'est sur tous que réjailliront les avantages d'une perfection plus grande dans les résultats obtenus par les efforts de leurs rivaux.

L'espace ne nous permet pas de donner plus de développements sur cette question vitale. Toutefois ce que nous venons de dire suffira pour établir, ainsi que l'a expliqué M. Considérant, que les conditions dans lesquelles le travail s'exercera dans la phalange, étant radicalement inverses de celles dans lesquelles il s'exécute aujourd'hui, la répugnance qui légitime actuellement l'éloignement des classes riches et aisées pour l'industrie, s'étant changée en source de puissants attraits, les entraînera fortement et indubitablement.

Ainsi donc, dans la phalange, les sociétaires, capitalistes ou non, deviendront des travailleurs ardents, et leurs travaux les mettront en contact continu et sympathique avec les sociétaires moins favorisés par la fortune, mais instruits et formés par l'éducation unitaire aux formes de la politesse et aux bonnes manières. Le régime économique de la phalange, quoique très confortable, et le concours de chaque membre de la famille à un travail lucratif, mettront bientôt celui qui sera entré très pauvre dans la phalange, en mesure de devenir actionnaire ; de sorte que le problème important de la réunion des trois titres industriels *travail*, *capital* et *talent* sur chaque tête ne pourra manquer de trouver une prochaine solution.

Il importait d'établir qu'à l'heure de la répartition la justice présidera aux votes des co-partageants. Voici comment ce problème a été exposé par le professeur.

L'élection est facilement réalisable dans chaque groupe : 1° l'électeur a intérêt à hiérarchiser les élus d'une manière juste, puisque de là dépend le succès des travaux dans lesquels il est engagé ; 2° l'élu a intérêt à justifier le choix des électeurs, parce que ceux-ci le voyant tous les jours à l'œuvre ne manqueraient pas de lui retirer son grade, s'il ne faisait preuve de supériorité ; 3° enfin, les électeurs sont compétents dans l'élection, puisqu'ils connaissent le but à atteindre, les travaux

auxquels ils se livrent, et le chef qu'ils se choisissent, dont ils ont contrôlé et contrôlent à chaque instant les talents. Dans chaque groupe la cote du talent ne peut manquer d'être déterminée avec justesse et avec justice. C'est cette cote qui détermine la proportion de la rétribution en titre de *talent*.

Pour la quotité du *travail*, à chaque séance d'un groupe son chef constate la présence de ses membres, et remet au chef de série et celui-ci à la régence de la phalange le nombre d'heures fourni par chaque travailleur. Un tableau est dressé par les soins de la régence où ces heures sont inscrites, afin que les intéressés vérifient et réclament, s'il y a lieu ; mais on comprend que la fraude est impossible puisqu'elle serait sans but.

Pour le *capital*, les titres d'action de chacun font foi sur le grand registre de la phalange, et la cote du capital une fois arrêtée, une simple règle d'arithmétique détermine la rétribution qui revient à chacun.

Les trois éléments industriels ne pouvant tarder d'être réunis sur chaque cote, la cupidité s'équilibre d'elle-même. En attendant, le capital étant nécessaire au travail et au talent, comme ceux-ci sont l'ame du capital, on conçoit qu'on aura intérêt à ne mécontenter aucun des trois éléments solidaires, et en outre la vie sociétaire sera tellement supérieure à la vie actuelle, qu'à tout prix on voudra éviter de rompre l'unité et d'amener la dissolution de la commune sociétaire.

Pour la justice de répartition entre les divers travaux, on aura une garantie puissante et infaillible : les diverses aptitudes de chaque sociétaire, et le besoin de variété l'ayant fait concourir à des industries multipliées, il ne pourrait tendre à favoriser les unes sans se froisser dans la cote-part qui lui revient, comme agent dans les autres.

Au moyen des aperçus qui précèdent, a dit M. Considérant, l'on peut entrevoir qu'en nous préoccupant de produire le

plus et le mieux, nous sommes arrivés à des conditions qui favorisent dans la personne de chaque sociétaire la satisfaction de toutes ses tendances physiques, morales et intellectuelles, laquelle satisfaction est indispensable pour que la liberté individuelle subsiste.

D'un autre côté, les mêmes circonstances qui donnent plein essor à cette liberté font que l'individu concourt au bien-être physique et moral de tous les sociétaires, celui-ci étant étroitement lié au sien, ce qui est la nécessaire condition de l'ordre. Ainsi donc, c'est de la liberté que naît l'ordre dans la commune sociétaire de Fourier (1).

A. G.

CHRONIQUE.

Nous croyons savoir que des démarches de réconciliation ont eu lieu tout récemment entre le grand orient et le suprême conseil. Il ne s'agirait rien moins cette fois, que d'une fusion complète des deux pouvoirs maçonniques en un seul. S'il faut en croire, quelques *on dit*, le grand orient aurait fait preuve dans cette circonstance de modération et de désintéressement.

— La loge la *Sincérité*, orient de Bordeaux, a fait dans un banquet de fête d'ordre, une collecte au profit des inondés, qui a produit 68 fr. Cette somme a été versée dans la caisse de la commission maçonnique de secours. — La loge la *Sincérité* avait déjà souscrit pour une somme de 100 fr. qui été déposée au bureau du journal l'*Indicateur*, de Bordeaux.

(1) Le dépôt général des œuvres de Fourier et de son école est établi, pour Lyon, chez M. Beuque, négociant, place des Pénitents-de-la-Croix, 10.

— Nous avons reçu de la loge provisoire les *Amis des Arts*, avec prière de la reproduire, une réponse à un article concernant son organisation, inséré dans un de nos précédents numéros. Nous regrettons que cette réponse n'ait pas été rédigée en termes convenables, car nous nous serions fait un plaisir de la publier.

— Deux fois le *Globe* nous a attaqué, deux fois nous nous sommes vu forcé de lui répondre. Nous avons cru voir dans ses attaques une atteinte à notre liberté ou à notre indépendance; mais il résulte des explications que le rédacteur de ce recueil périodique a données à notre correspondant, que telles n'étaient point ses intentions. Que la paix soit donc avec nous! Nous ne contesterons jamais au *Globe* le droit de critique, mais d'une critique sinon bienveillante, du moins digne et loyale.

— La Commission du bazar maçonnique s'est adjoind plusieurs frères actifs et dévoués. Elle s'occupe du classement des lots; et les objets qui les forment seront bientôt exposés dans la grande salle de la loge les *Enfants d'Hiram*, jardin de Flore, aux Brotteaux.

— Le frère trésorier de la Commission de secours maçonniques reçoit toujours des offrandes des loges de la correspondance. Dans notre prochain numéro nous publierons les noms de ces loges et les sommes reçues.

— L'orient de Marseille a aussi son journal maçonnique, *Le Compas*, rédigé par le frère Eugène Franchi, est entré franchement dans la voie des améliorations. Nous recevrons les demandes d'abonnement à ce journal. Il paraît tous les samedis par demi-feuille. — Prix : 12 fr. pour la France, la Belgique et la Suisse; 15 fr. pour les autres pays.

★

THÉÂTRES.

En sentant venir la fin de leur année, les théâtres de Lyon redoublent de zèle et d'activité : un poète classique ne laisserait point passer cette occasion de dire que, semblables au cygne, ils ont réservé pour leur dernière heure leurs plus suaves mélodies.

Pour remplir le vide que la maladie a laissé dans les rangs de la troupe lyrique, le Grand-Théâtre vient d'appeler à son aide une compagnie de chanteurs italiens. Ces nouveaux venus nous promettent l'exécution de principaux chefs-d'œuvre des compositeurs de l'Italie. En attendant, nous avons vu *I Capuletti et i Montecchi*, de Bellini : semée de quelques beautés réelles, cette œuvre musicale paraît le plus souvent froide, monotone, sans couleur, sans motif arrêté. Pour pièce de début sur une scène française, la troupe italienne eût bien fait de préférer quelques autres ouvrages à cette copie défigurée de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare. Du reste, les éclairs du génie de Bellini et le talent de quelques-uns des artistes de la nouvelle troupe ont obtenu le succès momentané de l'ouvrage : mais qu'on se hâte de monter une autre production. Le concours de M. Antognini, de Ferrari-Stella, de M^{me} Joséphine Arménia et de M^{lle} Agostini permet d'aborder les plus hautes créations de la scène italienne. A ces premiers sujets on doit joindre deux premières basses, qui nous restent encore à connaître, et les choristes italiens que, pour la première fois, nous avons vu introduire sur le théâtre de Lyon. Lorsqu'elle sera complétée ainsi, il sera vrai de dire que cette troupe est la meilleure entre celles que nous avons entendues ici. Puissent ses succès égaler son mérite.

Le théâtre des Célestins a conquis les ovations et la foule. Mais combien d'efforts ne lui a-t-il pas fallu pour cela ? Depuis un mois, trois drames nouveaux, et maintes petites facéties des petits théâtres de la capitale : tel est l'inventaire des ouvrages montés par notre seconde troupe. Nous ne pouvons pas, si tardivement, venir analyser des sujets que déjà vous connaissez tous. — *Lazare le pâtre*, *A la grâce de Dieu*, et *la Fête des Fous* portent d'ailleurs leur renommée dans leur titre : qu'il nous suffise de dire que l'exécution n'a pas trahi leur mérite.

Parmi les vaudevilles en un acte, nous citerons de préférence la *Servante du curé*, exécuté pour la première fois mardi dernier. Un peu de lenteur dans la marche de l'ouvrage et quelques invraisemblances lui enlèvent bien un peu de son intérêt ; mais trois des personnages sont bien posés et spirituellement dessinés. D'ailleurs le jeu si naturel de MM. Cécicourt et Barqui, et la verve de M. Ambroise assurent à la *Servante du curé* de nombreuses et fructueuses représentations.

Le ballet de *Mirza et Almanzor* poursuit sa brillante série de succès sur la scène des Célestins. On se sent heureux d'encourager les débuts de ces danseurs enfants ; et chez eux l'intelligence obtient les applaudissements que leur destinait d'abord la simple bienveillance.

Samedi 27 mars, le journal l'*Entr'acte* a offert à ses abonnés une soirée musicale dans la salle du Grand-Théâtre. Une société des plus brillantes garnissait les galeries et les loges ; l'orchestre complet a exécuté plusieurs ouvertures d'opéra ; George Hainl, Cherblanc, Dabadie, Audran, Malliot, Roulle, Flachat jeune, ainsi que mesdames Roulle et Rabi, ont recueilli de nombreux bravos. Les artistes et le public compteront cette soirée parmi les plus heureux concerts que nous ayons eus cette saison.

Ainsi qu'on le voit, le carême de Lyon ressemble quelque peu à un temps de joie et de folie : il est vrai que le mandement de Mgr de Bonald avait apporté plus d'une modification à ce temps d'abstinence et de jeûne. Les inondations et les révolutions d'autorités sont donc bonnes à quelque chose.

P. S. Depuis l'impression de l'article qui précède, nous avons assisté à la première représentation, sur notre scène, de *Marino Faliero*. Cet opéra de Donizetti a été joué avec beaucoup d'ensemble. M. Gaëtan Ferri, 1^{re} Basse-Baryton, a une voix pure et fortement timbrée, il a excité les bravos du parterre. M. Annibal Statuti, 1^{re} Basse-Taille, a une voix profonde qui sera de plus en plus appréciée. Décidément cette troupe italienne est bien montée.



NOUVELLE PROPOSITION

D'AMÉLIORATIONS MAÇONNIQUES.

Réforme ! réforme ! c'est le cri général en maçonnerie aussi bien qu'en politique. Le présent nous pèse : chacun se courbe avec fatigue sous le fardeau de nos institutions surannées ; chacun se lasse de se mouvoir constamment dans un cercle vicieux de formes vieilles et d'idées qui ne sont plus en harmonie avec notre époque. Tous les maçons voudraient s'emparer d'un libre espace qu'ambitionne leur activité dévorante ; tous l'entrevoient, croient qu'il est facile de s'y élancer, mais nul esprit fort et audacieux n'a pu jusqu'à ce jour en faciliter l'approche, en ouvrir les barrières. Un mortel *statu quo* nous paralyse et nul ne peut en prévoir la fin. En attendant ce jour si plein d'avenir pour la maçonnerie, apportons notre tribut à l'œuvre commune, et disons ce qui, selon nous, peut aider à la réforme. Déjà le rédacteur-gérant de la *Revue* a abordé ce sujet : plus récemment, le frère Bergier s'en est occupé dans un discours qui a été justement remarqué par les lecteurs de ce journal. J'y reviens à mon tour : peut-être présenterai-je la question sous quelques points de vue qui n'ont point encore été indiqués ou qui n'ont été qu'effleurés.

Pour améliorer la maçonnerie, il faut essayer des moyens indiqués par notre rédacteur-gérant, moyens que j'ai appréciés dans le dernier numéro de la *Revue*, et sur lesquels je ne reviendrai pas ; il faut ensuite adopter un temple unique, comme l'a démontré le frère Bergier, dans le discours dont j'ai parlé plus haut. Ce frère a prouvé par des chiffres qu'il y aurait économie incontestable, et que ces économies pour-

★

raient être consacrées à des œuvres utiles ; par exemple à étendre les bienfaits de la Société de Patronage si heureusement fondée par la maçonnerie lyonnaise. Il a démontré ensuite que les réunions étant peu nombreuses, les orateurs, peu soucieux de parler devant quelques rares auditeurs, et ne pouvant user que de quelques instants, manquent de zèle, et que les frères se retirent chagrins, humiliés de la stérilité de nos réunions.

Ne renonçons cependant pas à nos réunions, car, ainsi que l'a dit un homme célèbre : « Rassemblez les hommes, vous
« les rendrez meilleurs ; car les hommes rassemblés cherchent
« à se plaire, et ils ne pourront se plaire que par les choses
« qui les rendent estimables. Donnez à leurs réunions un
« grand motif moral, et l'amour des choses honnêtes en-
« trera avec le plaisir dans tous les cœurs, car les hommes
« ne se voient pas sans plaisir. L'homme est le plus grand
« objet qui soit dans la nature ; et le plus magnifique de
« tous les spectacles, c'est celui d'un grand peuple assem-
« blé. »

Mais il faut que les réunions soient imposantes, nombreuses, et vous ne pourrez les obtenir telles qu'autant que vous aurez un temple unique, et qu'autant que les maçons seront certains d'y trouver plaisir et instruction ; car on veut bien s'instruire, mais on veut s'instruire sans peine ; on veut plus, on veut qu'il y ait plaisir. Le nouveau chef du catholicisme dans notre cité a bien compris cette exigence des esprits. A peine arrivé à Lyon, il a vu qu'il fallait agir sur les indifférents par l'attrait des pompes, des cérémonies et du chant. La cathédrale, avant lui, avait vu rarement, même aux grandes solennités, la foule remplir sa nef immense, et depuis, notamment aux dernières fêtes de Pâques, la foule reflue sur la place, et des milliers de personnes n'ont pu atteindre seulement aux portes. Pourquoi cet empressement ?

pourquoi cette affluence ? Parce que les pompes y sont magnifiques, les cérémonies bien entendues, la musique grande et majestueuse, et les prédicateurs éloquents. Comprendrez-vous maintenant cette affluence et serez-vous encore étonnés de l'insuffisance de l'immense cathédrale ?

Voulez-vous que les maçons accourent en foule à vos réunions ? Essayez des mêmes moyens, offrez l'attrait de pompes et de cérémonies bien ordonnées, d'un chant pur et mélodieux, et, dans vos fêtes, ne permettez la tribune qu'aux plus distingués d'entre vous. Tout cela vous sera facile avec un temple unique qui sera construit dans de vastes proportions. Vous comptez parmi vous des architectes, des statuaires, des peintres qui, à l'exemple de David à la Convention, ordonneront vos fêtes. De nombreux et habiles artistes vous charmeront par la savante exécution des œuvres les plus remarquables de nos grands maîtres, et des voix admirables vous enivreront de leurs suaves mélodies. Ainsi, deux fêtes seraient données par toutes les loges, l'une dans le mois de décembre, l'autre dans le mois de juin, les chapitres célébreraient leur fête unique à l'époque de Pâques ; enfin, les conseils philosophiques célébreraient la leur au mois d'août. Ces quatre fêtes principales, que nous appellerions fêtes d'obligation, demeureraient invariablement fixées. Une fête d'un autre ordre auraient lieu tous les ans, ce serait la commémoration funèbre de tous les frères morts pendant le cours de l'année. On la fixerait au 1^{er} novembre ; c'est l'époque où la terre finit de se dépouiller de sa brillante parure ; les fleurs depuis longtemps ont disparu, les fruits ont été recueillis, les frimats s'avancent, les longues nuits attristent la nature, le deuil est partout : les esprits sont alors disposés à la tristesse, à la méditation ; c'est le moment de leur parler du néant des gloires humaines ; c'est le moment d'évoquer la mémoire des morts et de signaler aux vivants

les vices dont la société eut à rougir et à se plaindre, et d'exalter les vertus dont elle se glorifie.

Toutes ces fêtes seraient préparées avec le plus grand soin ; le cérémonial serait convenu, le programme arrêté. Dans quelques-unes, vous récompenseriez la piété filiale, le dévouement à la patrie ; vous donneriez des prix aux jeunes enfants qui auraient le mieux répondu aux soins généraux de votre Société de Patronage. Les questions qui y seraient traitées seraient indiquées à l'avance ; tous les orateurs seraient appelés à les étudier, à les développer, et quinze jours au moins avant la fête, les vénérables, constitués en jury, choisiraient le meilleur discours qui aurait seul les honneurs de la fête et de la publicité ; et si son auteur lisait mal, il pourrait, il devrait se faire suppléer par un frère doué d'une belle voix, et surtout du talent si rare de bien lire. Qu'on ne s'étonne pas de ces précautions, elles sont nécessaires. Voyez-vous, dans les églises, dans les temples, la chaire évangélique occupée par des orateurs médiocres ? Le clergé catholique, les ministres protestants sont tellement convaincus qu'aux hommes de génie et de talent seuls appartient l'apostolat, qu'ils ne permettent la prédication, dans les grandes circonstances surtout, qu'aux plus éloquents, aux plus éclairés d'entre eux.

En agissant comme eux, vous donnerez satisfaction aux nombreux spectateurs de vos fêtes. Vos enseignements seront dignes de votre association, vos doctrines, vos principes ne seront plus variables et vous ne serez plus exposés à entendre, dans une même séance, un orateur vous prêcher un matérialisme dégradant, tandis qu'un autre vous aurait éloquentement entretenu d'idées plus nobles et plus élevées.

Cinq fêtes solennelles, dans l'année, ne fatigueraient pas les francs-maçons ; et sûrs d'y entendre des orateurs capables, d'habiles chanteurs ou musiciens, certains d'y admirer

des cérémonies simples et graves, présidées par des hommes honorables, ils accourraient en foule dans vos temples.

Que sont nos fêtes actuelles, comparées à celles dont je vous parle ? Vous les connaissez, vous les appréciez aussi bien que moi, et vous savez qu'elles ne nous suffisent plus. Cette insuffisance, cette stérilité sont reconnues partout, et partout on ressent le besoin des améliorations que je propose. On nous assure que déjà le grand-orient a demandé à des architectes les plans et devis d'un vaste temple pour la maçonnerie de la capitale. Le grand-orient veut que ce temple soit unique. Ne pourrait-il pas ordonner aux ateliers, qui vivent sous son obédience, de suivre son exemple, de se réunir dans un même local, dans les orients surtout où il existe un grand nombre de loges ? Déjà quelques-uns de nos frères de Bordeaux partagent ces idées ; le *statu quo* leur pèse également, et l'esprit actif, brillant et impétueux de la Gironde ne peut vivre à l'aise dans l'isolement ; à lui les vastes assemblées, à lui les nobles triomphes de la tribune et les acclamations d'un peuple immense !... Nos frères de Marseille, auxquels tant de sympathies nous unissent, nos frères de toutes les cités de France comprendront notre pensée ; ils se centraliseront, ne formeront qu'un seul faisceau, et la maçonnerie deviendra vraiment puissante. Son influence se fera infailliblement sentir, lorsque, dans chaque orient, toutes les loges, jusques là sans cohésion intime, se rallieront sous le même drapeau, et, animées de la même foi, marcheront harmonieusement au même but, l'amélioration intellectuelle et matérielle de l'humanité.

Ph. CHANAY.

DE LA THÉORIE

ET

DE LA PRATIQUE EN MORALE (1).

Dans les sciences et dans les arts, en politique et en morale, la théorie sans la pratique est chose vaine et peu profitable. C'est un fait matériel qu'on néglige de comprendre, et qu'il est utile de présenter dans son vrai jour.

La théorie, ce sont les principes, les préceptes, le développement d'un système, d'une doctrine ; c'est la connaissance des parties élémentaires d'un art, d'une science dont on s'occupe pour en faire plus tard une juste et utile application.

La pratique, c'est faire usage des règles de cet art, de cette science dont l'enseignement est inutile, si l'on ne peut lui donner une active application ; c'est exécuter ce que la démonstration a prouvé, ce que l'étude a fait connaître ; enfin, c'est réaliser la théorie et lui donner une ame et un corps, si je puis m'exprimer ainsi.

Or, de toutes les sciences qu'on nous enseigne, de tous les arts dont on nous fait connaître les principes, la philosophie est la seule dont les maximes et les préceptes restent sans application. Et cependant, cette philosophie morale, cette science de la vérité ferait le bonheur du monde, si son action dans le commerce de la vie n'éprouvait certains obstacles qui en arrêtent la marche. Voyez plutôt, c'est l'étude de cette noble science qui termine nos classes ; c'est elle qui couronne ce long et pénible travail qui nous impose une si sérieuse

(1) Discours prononcé à la fête solsticielle d'hiver de la loge *l'Etoile de la Gironde*, orient de Bordeaux, le 25^e jour du 10^e mois de l'an 5840.

application pendant les premières années de notre jeunesse. C'est par elle encore, qu'on nous fait entrer dans le monde; alors nous sommes, nous dit-on, initiés aux secrets de la vie sociale. Et cependant qu'y apportons-nous? Des idées confuses sur la science de l'homme, des principes de morale mal compris, mal appréciés, des systèmes philosophiques, les uns basés sur le sensualisme, les autres sur le rationalisme : ici c'est Platon, là c'est Kant; ailleurs c'est l'école théologique, plus loin c'est l'éclectisme, et nulle part, aucune application, aucun usage de ces principes dont le fond est cependant une vérité, mais que l'on cache sous tant d'hypothèses, sous tant de suppositions, sous tant d'erreurs, qu'on se demande à quoi servent ces hautes études, puisque les hommes ne sont ni plus vertueux, ni moins criminels, ni plus généreux, ni moins vicieux au milieu de cette société pour laquelle on les a formés, et où ils portent néanmoins le trouble et l'effroi, au lieu d'y faire aimer la justice et la fraternité.

Et puis, des lois, une législation, un réseau de peines coercitives tendu d'un pôle à l'autre, pour empêcher la fraude, le crime et l'injustice! Ces mêmes lois, établies comme le palladium du bon droit, sont interprétées, commentées, expliquées de mille et mille manières, afin de donner un sens favorable à l'iniquité et au mensonge; et à l'aide de cette immoralité, vous voyez la spoliation, la discorde, la haine et la vengeance s'armer contre le faible et l'innocent, et porter le désordre, les larmes et la désolation tantôt dans les familles, tantôt dans la société dont les bases s'ébranlent sous les coups de ces attaques incessantes.

Et les mœurs et la morale sont-elles davantage à l'abri de la corruption? Lorsque nous entrons dans la carrière de la vie active, la tête remplie de ces démonstrations métaphysiques dont on nous a si longtemps bercés, sommes-nous moins égoïstes et moins pervers, moins inhumains et plus

justes ? Non, sans doute, et la société n'a pas moins à redouter nos désordres et nos crimes.

Comment ! ces hommes auxquels on a enseigné les rapports qui doivent les lier aux intérêts de l'ordre social, auxquels on a démontré les relations intimes qui les attachent à la morale divine, à la justice, à la vertu, à qui on a prouvé, par la décomposition de l'être intellectuel, qu'au delà de ce monde est une autre existence, une vie éternelle, ces hommes, dis-je, ne sont ni moins corrompus, ni moins pervers ? Quoi ! cette idée de se trouver un jour en face d'un juge suprême ne les arrête pas au milieu de leurs exactions et de leurs turpitudes ? Non, rien ne les arrête ! Les malheureux ! ils jouent avec la vie, comme les enfants avec leurs hochets.

Et qu'on ne dise pas que ce tableau si rembruni ne peint que cette classe d'hommes, qui, restés ignorants, comprennent mal leurs devoirs. N'avons-nous pas gardé le souvenir de ces grands criminels qui alliaient une âme atroce à tous les avantages d'une brillante éducation ? Aurait-on oublié les Lacenaires, les Lacollonges ? Et récemment, à la porte de Bordeaux, sous nos yeux, un célèbre coupable à qui, certes, l'instruction ne manquait pas, n'a-t-il pas froidement commis trois de ces crimes qui épouvantent les populations ? Aurait-on déjà détourné la réflexion des meurtres si tristement commis à Rhodéz, et dans les forges du Glandier ? Et dites-moi si ces trop illustres criminels ont cessé de vous intéresser, par la seule raison qu'ils appartenaient à cette portion de la société qui se dit plus instruite, plus morale et plus sage ? Et l'égoïsme, ce vice du cœur qui flétrit l'âme, où se trouve-t-il, si ce n'est chez ces hommes opulents, qui, voluptueusement couchés sur l'édredon de la mollesse, se rient des calamités publiques ?

D'où vient un mal si profond ? Qu'est-ce qui entretient une contagion si redoutable ? A ces questions il est facile de ré-

pondre. Il suffit de réfléchir sur ce qui se passe dans nos rapports avec le monde, pour n'être pas étonné d'un état de choses dont l'influence est si dangereuse.

C'est dans notre éducation qu'est la source de ce mal dont nous déplorons l'existence. Nos maîtres ne semblent pas comprendre la mission de l'homme sur la terre. Dans le cours de nos études, on se borne à nous enseigner la théorie d'une science morale qu'on surcharge de systèmes, et dont la pratique n'est nulle part; et lorsque nous entrons dans le monde, là où nous devrions la trouver, nous ne voyons rien qui soit en rapport avec ce qu'on a eu tant de peine à nous démontrer. A la seule vue de cette société qu'on nous a dépeinte comme devant être le théâtre de notre vie morale, notre foi, vierge de toute séduction, est saisie d'étonnement. C'est en vain que nous cherchons à la rassurer; elle tombe de surprise en surprise; elle se demande où sont ces grands principes théologico-philosophiques qu'on nous a dit être le fondement de l'ordre moral; elle s'inquiète de ce qu'elle ne voit rien qui la soutienne dans cet affaiblissement. Tout est changé pour elle, qui s'attendait à voir l'application d'une théorie toute sentimentale, aux parties organiques du corps social. Mais bientôt cette première inquiétude devient un doute, ce doute se change en incrédulité et cette incrédulité amène l'endurcissement qui, confondant dans son opinion exclusive les hommes et les choses, les institutions et la faiblesse humaine, la morale et l'erreur, nous démoralise, et nous fait franchir d'un seul pas l'espace immense qui sépare le bien du mal, la vertu du vice et cet état d'innocence qui fait le bien-être de celui où tout est corruption et misère.

Alors, nous reconnaissons ce qu'ont de vain ces théories, ces systèmes, ces doctrines élaborées à grand'peine au foyer d'une philosophie menteuse, dont les controverses seules démontrent l'irrationalisme. La nature de l'homme est telle

qu'il lui faut autre chose que des enseignements ; il lui faut l'exemple des actions morales, et cet exemple, il faudrait le trouver dans la pratique des vertus.

Nos premiers législateurs ont bien senti cette nécessité : toutes leurs leçons, tous leurs avertissements nous disent de prêcher par l'exemple, en s'adressant surtout à ceux qui, ministres de la loi, ont la grande mission d'instruire les peuples. Mais, soit qu'on ait feint de les comprendre, soit que les siècles aient altéré leurs dogmes, ou que la mauvaise foi les ait tournés à son profit, leurs doctrines éternellement controversées ont divisé ce qu'elles devaient unir ; elles ont troublé le monde au lieu d'y faire aimer Dieu et l'humanité !

De là des institutions où l'esprit de l'homme se montre tout entier. Domination, puissance, autorité souveraine, biens terrestres, au mépris des biens du ciel, voilà le cachet que la main humaine a imprimé sur le fronton de ces édifices que soutiennent encore le préjugé, le fanatisme et de funestes préventions.

Au milieu de cette confusion d'idées morales, une pensée religieuse s'est élevée comme le génie de la miséricorde divine. Elle a pesé sur l'ange du mal comme pour l'écraser, et, retirée dans un coin de la terre où la science philosophique était une réalité, elle a pu diriger de bons esprits, en surveiller la marche, et, enveloppée dans le voile du mystère, elle a fondé à la gloire de Dieu et de l'homme moral cette grande, cette sublime institution qui résume toutes les croyances, tous les systèmes, toutes les doctrines, tous les principes de morale universelle, et qui, dans sa simplicité, admet tous les hommes à la connaître, s'ils sont tous dignes de la comprendre. Là, ce n'est pas seulement la théorie d'une morale vaine et intéressée, c'est la pratique raisonnée de toutes les vertus, c'est l'homme en voie de perfection autant que sa condition terrestre peut le permettre. A ces traits, vous re-

connaissez cette maçonnerie qui, sur tous les points du globe, enchaîne des millions d'hommes à un même sentiment, à un même culte, à ce culte de la raison qui, dans le libre exercice de son action, s'élève au-dessus de toutes les autres institutions humaines par son esprit de tolérance et de charité.

Ne nous préoccupons pas quand il s'agit de la juger. Il y aurait non seulement injustice, mais irréflexion coupable de notre part, de confondre ses principes avec les hommes appelés à la mission d'en propager la morale. Pourquoi donc, hommes sans foi, prétendez-vous que cette association si généreuse et si humanitaire, décline et tombe dans la dégradation ? Pourquoi l'accusez-vous d'être vaine et ridicule ? C'est vous plutôt, qu'elle devrait accuser de vos erreurs, de vos vices, de vos criminelles faiblesses ; et ne voyez-vous pas, que c'est vous, et vous seuls, qui la faites dégénérer en regardant en mépris les devoirs sacrés qu'elle vous impose, et que cependant, vous jurez solennellement d'observer. C'est elle qui a le droit de vous accuser de parjure, vous qui la trahissez, vous qui, infâmes parjures, désertez la sainte cause de la morale publique, pour retomber, dégoûtants de vices, dans vos premières faiblesses que vous n'avez pas eu la force de réprimer et de vaincre !

Si cette institution se bornait à une simple théorie, quel bien ferait-elle ? Elle aurait le vice de toutes les autres, de formuler les préceptes d'une conduite morale et d'enseigner la science de l'homme comme un objet de luxe scientifique. Non, elle va plus loin, parce qu'elle raisonne mieux ; mais, on ne la comprend pas toujours, et voilà pourquoi elle se présente autrement qu'elle n'est dans sa partie morale. Elle veut, elle exige la pratique des vertus dont elle développe les avantages. Elle vous dit expressément : « Dieu est le père de tous les hommes, et sur eux tous il déverse son inépuisable bonté. Etant tous ses enfants, vous êtes tous frères, et trai-

tez-vous comme tels. Sa puissance vous a créés, et le sentiment qui vous anime est une partie de sa nature impérissable. Respectez ses décrets, et humiliez-vous devant le trône de sa gloire. » Elle vous dit encore : « La charité est un lien qui doit vous unir ; aidez-vous mutuellement, n'établissez entre vous d'autre différence que celle qui sépare l'homme vertueux de celui qui vit dans l'immoralité ; que la tolérance, cette vertu d'une profonde raison, dirige vos actions dans le commerce de la vie ; que l'amour de soi le cède à celui du prochain ; faites ce sacrifice si noble et si grand, car c'est là qu'est la vertu la plus digne de vous. Instruisez-vous les uns les autres, parce que c'est par l'instruction que l'homme s'élève aux plus hautes pensées. L'ignorance le place au-dessous de sa propre dignité ; elle le fait tomber de faute en faute ; elle l'abrutit et le dégrade, et, par suite de ce premier degré d'abaissement, il se livre à tous les excès de l'intempérance et de la débauche. « Voilà ce que vous dit cette admirable institution ; puis elle ajoute : « J'appelle votre attention sur la sainte mission que la philosophie des anciens mystères m'a confiée, dès mon origine, et dont vous êtes les apôtres. C'est lorsque vous m'aurez comprise, que vous saurez que je travaille à faire cesser tout motif de discord entre les hommes de tous les pays, de toutes les nations ; à opérer une fusion générale de tous les sentiments, de toutes les pensées ; à établir parmi eux cette justice éternelle qui ressort de la morale universelle, aussi indivisible l'une que l'autre, mais que les hommes ont corrompues en les faisant passer par le creuset de leurs intérêts privés. Sachez qu'il n'y a qu'une justice, comme il n'y a qu'une morale ; et voilà pourquoi, en les proclamant le centre de votre bien-être, la maçonnerie vous en recommande les préceptes, comme étant les deux grands principes qui doivent un jour amener la fusion universelle de toutes les croyances, de tous

les intérêts, d'où doivent naître le bonheur et la paix du monde.

C'est ainsi que vous parle notre institution. A ce désintéressement, à cet amour de l'homme, vous pouvez reconnaître son origine, et tout le bien qu'elle peut faire. Mais, encore une fois, si elle est si stérile et si impuissante, c'est parce que nous sommes rebelles et parjures.

De bonne foi, remplissons-nous les devoirs dont notre ordre nous fait une sérieuse obligation ? Pouvons-nous dire que nous avons toujours bien compris notre institution, que nous nous sommes identifiés avec elle, avec sa morale et ses principes ? Non, certes. Alors ne nous étonnons pas si nous retombons dans le mal que je vous ai déjà signalé, et qui résulte tout naturellement de ce que nous admirons une théorie si magnifique et si digne de nous attacher, sans en pratiquer les principes, comme si ce n'était qu'une chose accessoire.... quelle erreur !

La théorie, je le repète, quelque brillante qu'elle soit, est, en morale, comme en politique, chose vaine et illusoire, si la pratique en est impossible. Les utopies et les utopistes sont flétris par la raison, parce que l'on comprend très bien, qu'une combinaison d'idées conçues en dehors de la loi commune des choses morales, ne constituera jamais un système raisonnable, et que, dès lors, son application n'est qu'une chimère, aussi bien que le fond. Si, dans les sciences et dans les arts, la théorie est indispensable, c'est qu'il y a dans les unes et dans les autres des règles à suivre dont la pratique profite. Que serait un système formé de principes inapplicables ?

Que je vous fasse remarquer la différence qu'il y a entre ces systèmes absurdes et celui qui fait la base de la maçonnerie. Les premiers sont à l'encontre du possible, attendu que leurs éléments divers sont incohérents et hétérogènes, et qu'ils sont

pris dans le cercle vicieux des suppositions; ce sont, à proprement parler, des hypothèses. Ce n'est pas le défaut de l'idée première de notre ordre. Chaque élément dérive d'un principe essentiellement vrai, positif; il découle de cette morale à laquelle tous les peuples du monde rendent hommage. Il résulte de ce fait matériellement vrai, que tous les autres principes, conséquences d'une vérité reconnue, sont aussi des vérités. D'où vient donc que la marche du progrès maçonnique est lente et pénible ? C'est à nous, maçons inconséquents, à répondre; c'est nous qui entravons cette propagande morale dont le succès serait sûr, si nous étions plus amis de nos devoirs et plus moraux. Ce n'est pas que la pratique des vertus maçonniques soit impossible ni même difficile, mais c'est que nous manquons de foi, et que nous nous complaisons dans nos erreurs, dans nos misères morales ; c'est que nous n'avons encore rien compris à la mission sainte de cette auguste institution qui s'appuie sur Dieu, l'homme et la nature, trinité mystérieuse à laquelle se rapportent toutes nos connaissances. C'est elle qui élève l'être humain aux plus grandes conceptions morales; c'est elle qui a jeté depuis cinq mille ans les bases d'une philosophie toute humanitaire, douce, aimable, et pure comme la lumière du soleil ; c'est elle qui, malgré les obstacles qu'elle trouve dans sa marche, protégée par la lumière de l'intelligence, démasquera un jour le mensonge et l'imposture, au profit de la vérité et de la raison !

N. Noé.

Sur deux côteaux de l'Auvergne fertile
Vivaient doucement des maçons;
Et tous, apprentis, compagnons,
Maîtres en cet art difficile,
Se renvoyaient de savantes leçons ;
Et leurs marteaux tombaient aux airs de leurs chansons.
Un ruisseau qui coulait dans le vallon tranquille
Partageait en deux camps les paisibles amis ;
Mais à l'art, à sa main habile,
Tous les éléments sont soumis ;
Un pont à leurs plaisirs vint ouvrir le passage,
L'amitié sait si bien rapprocher les rivages !

Plaisirs vous ne durez qu'un jour !
Présents d'un Dieu plein de tendresse,
Vous disparaîsez tour à tour,
Et plus volages que l'amour
L'égalité s'enfuit, la douce amitié cesse.
— Bonheur, tu n'appartiens qu'au séjour de la foi ;
La douleur occupe le nôtre !
Repoussé par les siens, je ne sais plus pourquoi,
L'exilé d'un côteau trouve un abri sur l'autre....
Le ciel se rembrunit, le torrent se gonfla
Chargé des eaux de maint nuage,
Et, pendant une nuit d'orage,
L'amitié veilla mal et le pont s'écroula...
Plus de banquets où le vin qui pétillie,
Où la mousse qui part, où la gaité qui brille
Portent tour à tour dans le cœur
Un peu d'ivresse et beaucoup de bonheur !

Pauvres maçons, sur cette terre,
 Qu'ensanglantent d'affreux combats,
 On a proscrit votre lumière,
 Et contre vous armant l'ignorance grossière,
 D'écueils on parsème vos pas.
 L'amitié vous restait et vous tendait les bras,
 L'amitié vous offrait un appui tutélaire,
 Et vous la repoussez.... vous êtes des ingrats;
 Vous faites des serments que vous ne tenez pas !
 Adieu ! votre sagesse austère,
 Votre vertu n'ont qu'un masque trompeur,
 Votre lumière est une erreur;
 Adieu, l'homme qui hait ne sera pas mon frère !

Ainsi parlait un apprenti,
 Plein de douleur et de courage.
 De son cœur c'étoit le langage,
 Par tous les cœurs il fut senti.
 Le hasard ou l'amour assembla quelques planches,
 Les deux camps du vieux pont refirent la moitié,
 Un olivier prêta ses branches,
 Et le vallon redit le chant de l'amitié.

Conduit par notre chef, ou plutôt par un père,
 Qui de nous réunir a pressé le moment ;
 Nous avons le premier repassé le torrent,
 Nous venons vous offrir une amitié sincère,
 Tous les biens de la paix, tous les soins de l'amour.
 Si la paix vous sourit, répondez sans détour,
 Répondez, sur nos cœurs nous presserons des frères,
 Par un nouveau serment chacun sera lié,
 Et vos mains rempliront les verres
 Que nous boirons à l'amitié.

K.

REORGANISATION

DU

CONSEIL CENTRAL DES LOGES DE LYON.

Il y a quelques années que les vénérables des loges de Lyon eurent l'heureuse idée de se réunir en conseil privé, pour s'entendre sur quelques mesures à prendre dans l'intérêt de chaque atelier en particulier, et dans celui de tous en général.

Il réglèrent le cérémonial des fêtes, adressèrent au grand orient des observations sur certains abus maçonniques et firent régner la bonne harmonie entre toutes les loges de notre orient.

Ce conseil rendit donc d'importants services à la maçonnerie lyonnaise. Mais, soit que ses membres n'eussent pas tout le zèle et tout le dévouement nécessaires, à la vitalité d'une pareille institution, soit que le fardeau de leurs affaires profanes fut trop lourd pour qu'ils pussent le porter en même temps que celui de leurs fonctions maçonniques, le lieu de ces réunions fut bientôt désert. Le conseil des vénérables cessa d'exister.

Cependant son absence se fit vivement sentir dans la maçonnerie lyonnaise. L'ordre et l'harmonie régnerent bien toujours entre les loges, mais ils pouvaient être plus parfaits ; et, pour arriver à ce résultat, quelques maçons intelligents et dévoués comprirent la nécessité de donner un successeur au pouvoir qui venait de s'éteindre.

Beaucoup d'adeptes, et je crois même quelques ateliers, n'avaient pas voulu reconnaître le conseil des vénérables. Ils rendaient hommage aux lumières et aux bonnes intentions

des membres de ce conseil, mais ils n'avaient le droit dont s'investissaient les vénérables, le droit de se réunir en commun pour régir en quelque sorte les affaires des loges. Il est évident que ces dernières n'avaient donné à leurs chefs aucun mandat de cette nature, et que le pouvoir qu'ils s'arrogeaient était entièrement étranger aux fonctions de vénérable. Le conseil des vénérables était donc une institution purement oligarchique.

Quelques maçons, dont je me félicite d'avoir partagé les idées et les travaux, pensèrent que dans l'intérêt de la maçonnerie lyonnaise en général, et dans celui des loges en particulier, il fallait créer un nouveau pouvoir directeur. Mais que ce conseil devait naître de l'assentiment de toutes les loges, et se composer de mandataires spéciaux. Les vénérables devaient naturellement faire partie de ce nouveau pouvoir, —c'était rendre indirectement hommage à l'ancien conseil des vénérables,—et deux frères devaient leur être adjoints, afin que le conseil ne pût pas faute de membres zélés, et que le foyer des lumières fut plus grand et plus actif, si c'était possible.

Ce projet fut sanctionné par toutes les loges. Elles nommèrent leurs députés qui se constituèrent en assemblée, au mois d'avril 1839, sous le nom de *Conseil Central*.

Le nouveau conseil fit, au commencement, preuve de zèle et de dévouement. Il fut pris dans son sein plusieurs mesures qui, si elles eussent été fidèlement exécutées, eussent amené de grandes améliorations dans la maçonnerie. Toutefois, n'y eut-il que la création de la société de patronage pour les enfants pauvres, que ce serait assez pour la gloire de ce conseil. En effet, cette société est aujourd'hui en pleine activité; elle a déjà adopté dix enfants pauvres.

Cependant, comme toutes les plus belles choses, le conseil eut sa fin. Le même mal qui avait été mortel pour le conseil des vénérables, l'indifférence, détruisit le conseil central. Des circonstances fâcheuses amenèrent, il est vrai, cette

indifférence. Ainsi, le président du conseil entreprit un long voyage sans donner sa démission ; le vice-président tomba malade, et le corps sans chef se dispersa. Il n'exista plus que de nom.

Alors, comme après la fin du conseil des vénérables, les loges retombèrent dans l'isolement et l'inaction ; et il y eut désordre, inintelligence dans la direction de la plupart des travaux maçonniques, en général. La nécessité urgente de la reconstitution de ce conseil se fit sentir, et il vint de se réorganiser.

Toutes les loges y ont envoyé de nouveaux mandataires, et il faut espérer que cette fois les membres de ce conseil ne se laisseront pas engourdir par l'indifférence, qu'ils comprendront toute l'importance de leur mandat et sauront le remplir. Qu'ils nous permettent de leur rappeler ce que nous leur disions dès l'origine de ce conseil. Nos paroles ont acquis, depuis cette époque, une importance qu'elles n'avaient point alors ; le temps les a confirmées.

Voici ce que nous disions alors au conseil central : (1)

« Si jamais ce conseil oubliait son origine, s'il perdait le souvenir des circonstances qui ont présidé à sa création, nous lui rappellerions qu'il est né du désir et de la nécessité de progresser.

« Il faut qu'il aille toujours en avant et sans se détourner, dans la crainte qu'en mesurant des yeux la distance qui le sépare de son point de départ, il ne tremble et ne s'effraye d'avoir été trop loin. Le jour où il fera une halte dans le *statuquo* maçonnique, il n'existera plus que de nom. »

J. C.

(1) *Revue Maçonnique*, tom. II, pag. 33.

BAZAR MAÇONNIQUE.

On se rappelle que la maçonnerie lyonnaise, en faisant des collectes en argent et en vêtements, au profit des victimes de l'inondation, eut l'heureuse idée de recueillir aussi des dons de tout genre, destinés à former un bazar et dont le produit serait affecté à la même destination. Aujourd'hui ce bazar est définitivement constitué. Une commission composée de vingt-cinq frères de notre orient s'est occupée du classement des objets déposés et de l'émission des billets. Le vaste local de la loge *les Enfants d'Hiram* a été mis à la disposition de la commission, et c'est là que tous les initiés, ainsi que les profanes, sont admis pour jouir du spectacle de cette exposition. Le bazar se compose environ de mille lots de toute espèce, bijoux, objets de luxe, de toilette, instruments, livres, gravures, etc., etc., et tout fait présumer que ce nombre s'augmentera encore, car il n'est pas un visiteur qui, après avoir examiné l'exposition, ne se promette d'ajouter un don en faveur des malheureux. Le prix du billet a été fixé à un franc, et cinq billets forment une série; à chaque série est attaché un lot gagnant. Par cette disposition, chaque personne est assurée, en prenant une série entière qui représente une valeur de cinq francs, d'avoir un numéro gagnant; il ne reste plus que la chance d'un lot plus ou moins considérable.

Toutes les loges de notre orient et de la correspondance viennent de recevoir un certain nombre de billets à placer, et l'on pourra se procurer dans ces divers ateliers, soit des séries entières, soit des coupons isolés. Un dépôt a été fait également dans les bureaux des divers journaux de Lyon, ainsi que dans celui de la *Revue Maçonnique*.

L'activité et le zèle qu'ont montrés jusqu'à présent les membres de la commission du bazar, pour le classement des lots, nous fait bien augurer du placement des billets, et tout fait présager que ce nouveau mode sera fructueux pour les victimes de l'inondation. Déjà une somme considérable a été versée à la caisse centrale ; déjà de nombreux vêtements ont été distribués dans les communes suburbaines, et nous avons lieu d'espérer que le produit du bazar doublera les secours déjà versés. Le tirage aura lieu au plus tard à la fin de juin prochain ; nous en ferons connaître le jour et l'heure dans notre prochain numéro.

Le bazar est ouvert les dimanches, lundis et jendis, de 11 heures du matin à 7 heures du soir.

L.

NÉCROLOGIE.

ORIENT DE LYON.

La maçonnerie a perdu l'un de ses anciens et de ses plus fervents adeptes dans la personne de Pompée Finielz.

Ce frère avait goûté de bonne heure les amertumes de la vie, et il a fini par boire le calice jusqu'à la lie. Il était né à Lyon de parents pauvres, mais honnêtes, et il fut orphelin dès son bas-âge. Un oncle généreux le recueillit et lui fit donner un commencement d'éducation. Finielz, doué d'intelligence et d'esprit, continua lui-même avec fruit son éducation incomplète, puis il entra dans le commerce. La fortune sembla un instant lui sourire dans cette carrière. Il prospérait rapidement, et en 1830 il fut nommé à un poste important par les gardes nationaux de sa légion. Mais bien-

tôt des pertes successives vinrent lui rappeler l'instabilité du sort.

Pour réparer l'échec fait à sa fortune, il pensa à l'Algérie. Ce pays, nouvellement conquis par nos armes, souriait agréablement à l'imagination ardente de Finielz. Plein de confiance dans la prospérité future de ces contrées, il y porta son commerce et y acquies des terrains qui pouvaient lui devenir avantageux ou onéreux, selon les caprices des gouverneurs : ils lui furent onéreux.

Enfin il avait obtenu de l'un des gouverneurs de l'Algérie l'entreprise des convois de l'armée. Tout était convenu et arrêté ; une seule nuit restait à passer avant que ses titres fussent signés. Mais dans ce court intervalle *une femme* avait manœuvré dans l'intérêt de *l'un des siens*... Le lendemain Finielz put compter une déception de plus dans sa vie. Il revint en France, la tristesse empreinte sur le front et le désespoir dans l'âme. Une nouvelle entreprise se présenta à lui sous un aspect séduisant : il s'y précipita aveuglément, comme si c'eût été sa dernière planche de salut. Ce fut encore pour lui une déception, mais ce fut la dernière. Presque constamment poursuivi par le sort, Finielz en supporta longtemps les rigueurs avec courage et résignation ; mais un jour la vie pesa sur lui de tout le poids du malheur, son courage fléchit, et, comme Rousseau, après avoir excité les autres à supporter les adversités humaines, il ne put lui-même vivre plus longtemps.

Finielz s'était fait initier à la maçonnerie, dans l'ancienne loge d'*Isis*, du rite de *Misraïm*. Nos anciens frères se rappellent de la prospérité et de l'éclat de cet atelier, qui était d'une sévérité exemplaire dans le choix des prosélytes. Ce n'était point par prédilection que d'anciens maçons avaient placé cette loge sous le patronage de *Misraïm*, mais c'était afin de n'être visités que par les personnes qui leur convenaient.

Dans les dernières années de la Restauration, la loge d'*Isis* cessa d'exister, et ses membres se dispersèrent dans les autres ateliers. Finielz se fit affilier au *Parfait Silence*, où il occupa bientôt le poste de secrétaire. Il en fut longtemps vénérable et lui imprima une direction qui le fit distinguer. Il avait depuis quelques temps cessé de fréquenter les loges ; cependant les membres du conseil philosophique se rappelant son ancienne activité, ses mérites incontestables, ses vues larges et ses idées prononcées sur les améliorations nécessaires à notre ordre, l'avaient élevé au poste de grand-maitre.

Finielz a emporté dans la tombe l'amour et l'estime de tous ses frères. Plus de 600 maçons l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure, où l'un des orateurs du conseil des Kadosch lui a adressé en termes touchants nos derniers adieux.

ORIENT DE MARSEILLE.

La mort vient encore d'enlever à la terre un homme vertueux, un soldat courageux, et à la maçonnerie un enfant dévoué qui avait compris et mis en pratique, dans des circonstances difficiles, les sentiments de fraternité qui unissent le peuple maçonnique. Notre mission ne serait point remplie si nous ne disions à nos frères quel est le vertueux maçon pour lequel la tombe vient de s'ouvrir ; quel est celui qui à diverses époques de sa vie, donna des preuves du plus entier dévouement, de la plus grande philanthropie ; cet homme, nos frères de Marseille l'ont déjà nommé : c'est Laurent Michel qu'on a justement surnommé le *Sauveur du bataillon sacré*.

Laurent Michel naquit à Allauch le 1^{er} Mars 1772. Arrivé à l'âge où les passions acquièrent chez l'homme un grand développement, Michel répondit avec enthousiasme à l'appel que la patrie fit à ses enfants. Sa conduite militaire ne fut pas sans éclat, puisque, à une époque où l'étoile de l'honneur n'était que la récompense du courage, Michel était officier de la légion d'honneur. Il fut initié aux mystères maçonniques le 3 juillet 1811, dans une des loges de Marseille.

Nous ne le suivrons pas dans tout le cours de sa carrière; nous rappellerons un seul fait qui prouvera jusqu'à quel point Michel comprenait ses devoirs de maçon.

L'empire touchait à sa fin; la trahison était à l'ordre du jour; le besoin du repos avait remplacé chez quelques-uns la soif de la gloire; le Midi que les dernières guerres avaient fait souffrir, désirait la chute de cet homme qui avait donné à la France le titre de première nation du monde; les paysans surtout, poussés par le fanatisme religieux, organisaient des embuscades, et plus d'un soldat, que la balle de l'ennemi avait respecté, parcourait avec bonheur le sol que ses premiers pas avaient foulé, et tombait frappé par une balle française! L'irritation était à son comble et le pavé de Marseille fut plus d'une fois rougi par le sang français, et plus souvent encore par celui des mamelucks; quelques soldats réunis avaient résisté à quelques attaques, et de toutes parts on s'attendait à une lutte terrible, mais qui ne pouvait donner la victoire à aucun parti.

Tout était donc prêt, le bataillon sacré était au fort St-Nicolas et devait partir pour Toulon. La garde nationale, animée d'un royalisme outré, se disposait à lui disputer le passage, et l'artillerie prenait position au commencement du Cours Bonaparte.

C'était le 26 juin 1815. De bonne heure tout est prêt, chacun est à son poste, les pièces sont chargées à mitraille

et les débris de la grande armée, composant le bataillon sacré, vont passer.

Bientôt un violent murmure parcourt les rangs, et le bataillon sacré débouche sur le cours par la rue Breteuil... il s'avance d'un pas assuré : dans peu d'instant tout le bataillon ne forme plus qu'une colonne qu'il est facile aux royalistes de balayer. Ceux-ci peuvent à peine contenir leur joie... leurs ennemis sont là, ils les ont sous la main, et si la mitraille en épargne quelques-uns, le sabre en fera justice. Enfin l'ordre de faire feu est donné... Mais tout-à-coup le capitaine des artilleurs sort des rangs, se place en avant des pièces, présente son corps à l'une d'elles et crie à ses soldats : Arrêtez ! la vie de ces hommes est liée à la mienne, ce ne sont plus des ennemis que j'ai à combattre, ce sont des frères que j'ai à défendre, et le sang que vous répandrez sera d'abord celui de votre capitaine... soldats respectez ces hommes !..

Aussitôt, mûs par un sentiment qu'il est impossible de définir, les soldats restent immobiles, et pendant ce temps le bataillon sacré effectue sa retraite.

Que s'était-il donc passé ? quelle puissance avait pu changer ainsi subitement les dispositions du capitaine ? La maçonnerie ! Après avoir commandé le feu, il avait vu au milieu des ennemis un homme qui avait fait un signe auquel les maçons se reconnaissent dans les moments de danger.

Le capitaine, nos frères l'ont déjà nommé, c'était Laurent Michel !

Pendant longtemps ceux qui avaient été les témoins de ce fait, cherchèrent à se l'expliquer, mais Michel, heureux de son action, ne voulût en trouver la récompense que dans sa conscience. Aussi la cause de ce changement demeura-t-elle inconnue des profanes.

Michel était membre à la loge les *Disciples de Salomon* et

de l'*Aimable Sagesse* (Orient de Marseille) et la mort est venue l'enlever au moment où son plus doux plaisir était de secourir ses frères malheureux.

Le Compas.

CHRONIQUE.

— Un de nos honorables frères de l'orient de Besançon, nous prie de rectifier une erreur renfermée dans un passage du *Précis historique de la Franc-Maçonnerie*, que nous avons cité dans un article intitulé : *Vacance de la grande maîtrise*, inséré dans la *Revue* (1). Nous répondons avec plaisir au vœu de ce frère. Si tous les maçons, qui ont reconnu de graves erreurs dans ce que l'on a écrit jusqu'à ce jour sur la maçonnerie, avaient fait comme lui, l'histoire de notre ordre serait un peu plus complète et un peu plus véridique. Voici ce que nous a écrit le frère Pernot.

« La respectable loge la *Constante Amitié*, orient de Besançon, possède les archives du directoire de Bourgogne, V^e province (régime rectifié). Nous y voyons que les directoires d'Auvergne, II^e province, d'Occitanie, III^e province et de Bourgogne, V^e province, désignés par les dénominations de *nation* ou *langue*, avaient eu des rapports réels et incontestables avec l'ordre des templiers. Ce fut par ces considérations que le convent de Wilhensbad arrêta, aux mois de juillet et d'août 1782, que ces rapports seraient conservés dans un ordre équestre, connu sous le nom de *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte*. Ce convent accorda aux trois provinces françaises dont les noms précèdent la

(1) Tome III, page 249.

liberté de porter le titre que nous venons de citer, titre qu'elles avaient pris lors de leur réforme.

« Ce fut en 1807 que le frère de Raymont, inspecteur des postes à Besançon, offrit à Cambacérès, au nom du directoire de Bourgogne, séant alors dans cette ville, la grande maîtrise nationale du régime rectifié. Le directoire d'Auvergne, séant à Lyon, était représenté par le frère Viller-motz officier supérieur de l'ordre.

« Le directoire de Septimanie n'a pu offrir, en 1809, au frère Cambacérès, sa grande maîtrise, ainsi que l'a avancé l'auteur du *Précis historique*, car il n'existait pas de directoire de ce nom. Il y avait un grand prieuré, dit de *Septimanie* ou de *Languedoc*, qui siégeait à Montpellier, mais il n'avait point de grande maîtrise à offrir. Le directoire d'Occitanie, qui siégeait à Bordeaux, se trouvait uni de fait et d'intention à ceux de Bourgogne et d'Auvergne. »

— Un de nos honorables correspondants nous écrit que la maçonnerie fait de rapides progrès dans les îles anglaises. Nous souhaitons que la maçonnerie que l'on pratique dans ces contrées soit dégagée de tout esprit de secte et de tout intérêt personnel.

— Nous avons reçu de plusieurs honorables frères de notre orient, des réponses au libelle qui a été publié par un atelier provisoire, contre sa mère loge et le vénérable de cette dernière. Ayant refusé de reproduire le libelle dont il s'agit, nous n'avons pas cru devoir publier les réponses qu'il a provoquées. D'ailleurs, le vénérable attaqué a été honorablement vengé par les membres du conseil central des loges de Lyon, qui l'ont choisi pour présider leurs séances.

— Les chapitres réunis des loges la *Candeur*, l'*Asile du Sage*, l'*Equerre*, le *Compas* et la *Sincère Amitié* ont célébré leur fête d'ordre, le 28 avril. Un grand nombre d'adeptes assistaient à cette cérémonie qui a été fort brillante. La con-

corde et l'harmonie qui ont constamment régné entre tous les membres de ces chapitres, nous font espérer que ce premier cercle d'union s'étendra bientôt pour renfermer tous les Rose-Croix de notre orient. Le frère Crestin présidait les travaux, et le frère Chanay occupait la tribune. Ils ont prononcé des discours conformes à nos vues et qui ont été vivement appréciés par tous les assistants.

— Les travaux de réunion des deux pouvoirs maçonniques commencés sous les auspices du frère duc de Cases continuent. Quelques membres des deux sénats ont déjà eu plusieurs entrevues, et les difficultés que l'on croyait insurmontables semblent s'aplanir. Cependant le frère comte de F. est peu favorable à l'alliance tant désirée. Si nous en croyons quelques bruits parvenus à nos oreilles, ce serait plutôt par habitude que par principe que cet honorable frère manifeste son opposition.

Le frère Viennet a été chargé de rédiger un projet d'alliance qui sera bientôt soumis, s'il ne l'a déjà été, aux membres délégués des deux pouvoirs rivaux.

— Le Conseil central des loges de Lyon s'est assemblé deux fois depuis sa réorganisation. Son ancien règlement a été modifié, et il se trouve maintenant saisi d'une proposition de la plus haute importance. Il s'agit de savoir si les loges donneront à leurs délégués des pouvoirs illimités ou si elles se réserveront le droit d'approbation ou d'improbation sur les décisions prises par ce conseil. Nous examinerons cette question dans notre prochain numéro.

— Le conseil philosophique de la vallée de Lyon se réunira bientôt pour examiner le travail qui lui sera présenté sur la réforme du premier grade symbolique.

THÉÂTRES.

Au point de vue maçonnique, l'époque théâtrale actuelle n'offre pas un très vif intérêt. S'il s'agissait de la représentation d'ouvrages nouveaux, nous comprenons que la morale publique pût être intéressée ; mais depuis un mois l'on assiste exclusivement au renouvellement du personnel scénique, et les questions relatives aux seuls acteurs sont assez insignifiantes pour les lecteurs de cette *Revue*. Toutefois on ne peut se dispenser d'enregistrer les triomphes ou les défaites, et d'ailleurs la plus ou moins grande perfection de l'exécution des œuvres exerce sur la vogue publique une influence dont l'enseignement retire sa part.

Cette année nous offrait, au Grand-Théâtre, les débuts d'un premier ténor. De sa non-réussite pouvait dépendre la ruine de la direction, mais les malheurs de celle-ci semblent vouloir prendre un terme, et le ténor a réussi. Plusieurs opinions se sont produites à l'égard de M. Alexandre : quelques critiques complaisants lui ont accordé un talent complet ; d'autres, trop sévères peut-être, lui ont généreusement refusé toutes qualités. Mais le plus grand nombre a vu dans ce ténor d'heureuses dispositions, quelque science acquise, de belles notes dites de poitrine ; et l'acteur est admis

M^{me} Miro-Camoin vient tenir l'emploi de chanteuse à roulade. Elle se trouve devancée par la réputation que lui a fait la capitale ; son mérite est incontestable, et la réussite de son troisième début aussi certaine que celle des deux premières épreuves.

M. Barielle s'est présenté comme deuxième basse-taille, et déjà nous l'avons vu supporter avec aisance le poids de plusieurs premiers rôles de nos grands ouvrages. Comment donc pourrait-il échouer ?

M. Lesbros, baryton, et M. et M^{me} Cossard, premiers sujets

de la comédie, ont fait leurs rentrées au milieu des manifestations de la sympathie publique. Ce sont de ces artistes que l'on voit avec peine s'éloigner, et dont le retour est joyeusement accueilli.

M^{me} Finart, cette danseuse à la danse si légère, a voulu s'emparer du poste que M^{me} Siran a laissé vacant. Dangereuse tentative ! *La Sylphide* nous a semblé avoir perdu sa poétique figure. Elle avait bien des ailes, mais ses ailes ne l'enlevaient plus. Enfin M^{me} Finart s'est vu appliquer par quelques juges ce vers de Boileau qui devrait être toujours présent à la mémoire des artistes :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Le Théâtre des Célestins compte, jusqu'à ce jour, un succès et deux immolations ; dans ce moment s'agit encore un quatrième procès.

M^{lle} Minié est une actrice charmante, spirituelle, enjouée ; son triomphe n'a pas manqué d'exagération, mais du moins il était juste.

Nous ne saurions porter le même jugement sur la condamnation portée contre M. Mortreuil, jeune comique. Les formes ont été violées au détriment de cet artiste ; et sans professer pour son mérite une admiration illimitée, du moins nous pensons qu'il y avait mérite. La minorité du public n'a pas partagé toute cette opinion et cette minorité a triomphé. Nous eussions désiré plus de décence et plus d'équité dans la lutte.

M^{lle} Escot a pu difficilement atteindre le terme de son premier début : peut-être, dans une autre ville sera-t-elle plus heureuse.

En attendant la troisième épreuve de M^{lle} Queyrens, peut-être sera-t-il prudent de taire notre opinion. L'avenir tiendra sans doute plus que ne fait espérer le présent.

En résumé, cette année s'ouvre sous d'assez favorables auspices. Qu'un vent heureux enlève les voiles de la barque directionnelle !

PROSPECTUS
D'UNE
SOUSCRIPTION OUVERTE POUR UNE TRADUCTION
FRANÇAISE,
DE L'HISTOIRE
de l'idée fondamentale et de la constitution de
la franc-maçonnerie,
DÉVELOPPÉES CONFORMÉMENT A L'ESPRIT DU SIÈCLE,
Par Edouard Bobrik,
professeur à l'Université de Zurich.
traduit de l'allemand par un franc-maçon.

L'indifférence de beaucoup d'hommes éclairés et amis de l'humanité envers la franc-maçonnerie, l'ingratitude assez générale avec laquelle cette institution est ordinairement traitée par d'autres, qui devraient être les premiers à s'en occuper sérieusement, la haine que lui portent ceux qui voudraient confisquer la vérité dans ce monde à leur propre bénéfice, enfin le mépris avec lequel certains francs-maçons traitent l'association la plus vaste et la plus extraordinaire que les hommes aient fondée, — mépris dans lequel perce évidemment le dépit d'avoir vu s'évanouir des espérances trompeuses qu'ils s'étaient faite de l'ordre maçonnique, — et enfin les divisions même parmi les membres de cette confrérie, toutes ces conséquences fâcheuses résultent de l'absence d'un ouvrage écrit par un homme impartial et probe, dont le talent soit à la portée de cette grande tâche, et dans lequel l'histoire et le but de la franc-maçonnerie soient

traités d'une manière nette, franche et généralement intéressante.

Le professeur Ed. Bobrik de l'université de Zurich a noblement rempli cette mission. Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux des hommes qui cherchent la vérité et dont le cœur est droit, et même sous les yeux de ceux qui ne cessent d'injurier cette institution dont ils ignorent absolument les bases et l'influence bienfaisante, le prospectus d'une traduction de l'ouvrage du savant et loyal auteur.

Ce prospectus suffirait, nous le croyons du moins, pour exciter tout l'intérêt que son contenu mérite et parmi les franc-maçons et parmi les profanes.

Bien des préjugés, nous l'espérons, seront détruits à la lecture de ce livre, qui a été dicté par un esprit de conciliation et dans un but d'utilité pour l'humanité.

La souscription présente est ouverte chez Rouiller, libraire à Lausanne,

Combe, libraire à Genève, et au bureau de la *Revue Maçonnique*.

Prix : 5 francs de France, (soit 34 1/2 batz), payable à la réception de l'ouvrage.

LA MAÇONNERIE

CONSIDÉRÉE

Sous son véritable point de vue.

I.

Pour atteindre notre but qui est de fortifier notre espérance maçonnique contre les atteintes qu'elle reçoit journellement, nous sommes obligé d'appeler à notre aide quelques faits authentiques conservés dans les annales de notre institution. Eclairé par l'histoire sur la marche qu'elle a suivie dans les siècles passés, nous pourrons, sans craindre de nous tromper, asseoir notre jugement sur son état actuel, et prévoir même le sort qui l'attend.

Sortie de l'Inde, notre institution se répandit d'abord en Egypte, où elle habita les temples mystérieux et surtout les métropoles des bords du lac Méris (1). Les prêtres furent chargés d'entretenir son feu sacré. Les leçons qu'ils donnaient à leurs initiés étaient les principes d'une morale sublime qui s'adressait à l'esprit et au cœur. Ils comprenaient comme nous, que pour attaquer vivement les abus que l'ignorance a répandus dans la société, il faut persuader, convaincre, et non persécuter. Ils démontraient le véritable point de contact qui unit Dieu à la créature, et jusqu'à quel point le perfectionnement moral de l'homme peut être utile au corps politique d'une grande nation. Aussi leurs sages enseignements portaient-ils des fruits abondants et savoureux.

De l'Egypte, la maçonnerie passa dans l'Ethiopie, dans

(1) LAURENS. *Essai historique et critique de la franc-maçonnerie.*

VASSAL. *Cours complet de maçonnerie.*

l'Arabie, dans les belles contrées de la Grèce où elle se fixa, et où Eleusis lui éleva le monument le plus glorieux. Elle pénétra ensuite dans la Phénicie, la Syrie et la Perse qui lui donnèrent un nouveau lustre. En Judée, Salomon lui fit construire le plus beau temple de l'univers.

Les plus grands génies de l'antiquité furent initiés à ses mystères. Ce fut en Egypte, et dans son sein, que Démocrite et Anaxagore puisèrent ces principes de haute philosophie dont ils portèrent en Grèce les salutaires enseignements. Aristote et tous les savants de son époque furent initiés aux mystères d'Eleusis. Cicéron dit : « Non seulement nous y avons reçu des leçons qui rendent la vie plus agréable, mais encore nous en tirons des espérances pour l'avenir. » A Jérusalem, toute la tribu de Lévi était initiée. Il est évident qu'elle tenait ses mystères de Moïse, dont l'éducation avait été confiée aux prêtres égyptiens.

Qui oserait nier que c'est à cette belle institution, qui porte aujourd'hui le nom de franc-maçonnerie, que toutes les contrées de l'orient ont dû la civilisation, la morale, et surtout la philanthropie, cette noble vertu qui rappelle à l'homme tous les devoirs de tolérance, d'hospitalité et d'amour qu'il doit accomplir envers ses semblables ? Les hommes de génie puisaient la lumière dans les mystères, et travaillaient ensuite par leurs exemples, leur parole et leurs écrits à la répandre dans le vulgaire. Comme une divinité bienfaisante, mais toujours invisible, la maçonnerie répandait en tous lieux ses nombreux bienfaits et sa sainte philosophie.

Mais bientôt les Romains, ces grands devastateurs, s'emparèrent de toutes les contrées de l'orient. En Egypte, ils renversèrent les Ptolémée de leurs trônes ; les prêtres n'étant plus protégés par leurs rois, naguère si puissants, se disséminèrent dans l'empire romain et y formèrent de nouvelles associations.

Ces hommes vénérables, si dévoués au bonheur de l'humanité, se groupèrent encore une fois autour de leur philosophie, pour continuer l'œuvre de la civilisation, au milieu des maux qui désolaient le monde. Ils fondèrent, entre autres, l'institution essénienne qui fleurit dans la Judée. Elle était toute mystagogique comme celle des temples d'Égypte. Ses adeptes sont considérés dans l'histoire comme une nation isolée au milieu des nations ; comme ayant des mœurs particulières, des vues philanthropiques, des vertus privées, une morale publique à eux, une religion pure et dégagée de toute superstition. La secte des Esséniens survécut aux révolutions qui troublèrent l'Orient durant un si long espace de temps ; elle fut toujours un contraste frappant avec ce qui se passait alors parmi les nations barbares, idolâtres et vicieuses. On la retrouve sous Trajan, un peu dégénérée, sans doute par ses relations avec le monde profane. Dans l'empire de Justinien, on la découvre sous les dénominations d'*Anges* et de *Citoyens du ciel* (1). Ses principes et ses dogmes lui interdisaient toute communication étrangère, et ce fut par l'isolement qu'elle conserva, pendant une si longue durée, l'intégrité de ses mystères (2).

(1) *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, tom. XVI.

(2) Nulle école juive ne poussait la sobriété si loin que les Esséniens, et n'observait avec plus de rigueur le jour du sabbat, pour le consacrer à des prières et à des instructions mystiques. Un autre de leurs caractères distinctifs était la fidélité dans leurs moindres paroles, et la loi expresse qu'ils s'imposaient de ne jamais en appeler à aucune espèce de serment.

Aussi, le jour où leurs néophytes avaient accompli les années d'épreuve, où ils se voyaient admis à la communauté des repas fraternels, on les obligeait seulement à prononcer leurs vœux à haute voix. Outre la promesse de ne nuire à personne, quand même ils y seraient excités par leurs supérieurs, de s'éloigner des méchants, de secourir de tout leur pouvoir les gens de bien ; de ne rien machiner contre les chefs de l'état, ils s'engageaient encore à communiquer fidèlement et sans aucune altération, aux affiliés à venir, les

N'oublions pas qu'à l'époque où nous sommes arrivés, l'établissement du christianisme dans le Bas-Empire éprouvait des obstacles d'autant plus grands, que les disputes théologiques semblaient devoir en retarder les progrès, et que, dès lors, les partisans du Christ, pour réparer le tort que leur faisaient les empereurs Byzantins, Julien entre autres, durent se montrer défiants et peu disposés à protéger une secte ennemie des principes du nouveau culte. D'un autre côté, l'arianisme qui luttait ouvertement et avec avantage contre la foi évangélique, devait rendre les Esséniens plus circonspects. En effet, ils avaient à redouter deux puissances ennemies, égales en intolérance et en persécutions.

La secte essénienne s'isole, se dérobe à tous les regards, et pratique encore dans une profonde retraite, ces mystères sacrés qui, par ses soins religieux, avaient pu traverser tant de siècles et tant de révolutions.

Ces philosophes, quels que soient leurs noms historiques, Esséniens, Hellénistes, Thérapeutes, etc., n'en ont pas moins transmis leur doctrine aux temps modernes ; et, sans rechercher, comme le fait le frère Vassal, si les mystères du christianisme ne furent point basés sur les dogmes esséniens, il est incontestable que ce fut par cette voie que les mystères égyptiens arrivèrent successivement jusqu'aux premiers siècles du moyen-âge. Cette transmission paraît si simple et si naturelle que devant elle doivent tomber toutes les hypothèses qui refusent à notre ordre une origine mystagogique.

Sans doute, les formes allégoriques, les pratiques, les cérémonies ont pu changer ; mais le fond de la morale, les principes, les intentions, le but des mystères est resté le

livres et les mystères les plus secrets de leur institut, à n'en rien dévoiler aux étrangers, lors même qu'on aurait recours à la violence.

Salvador. *Jésus-Christ et sa doctrine*, liv. I, chap. III, pag. 123.

même. On voit néanmoins que l'allégorie maçonnique nous vient en ligne directe de Salomon, et c'est pourquoi plusieurs ont cru que ce roi célèbre était le fondateur de notre ordre. Quant au nom de maçonnerie, il semble être d'origine beaucoup plus moderne, et n'a pu avoir sa source que dans l'allégorie elle-même.

Lorsque les Barbares eurent ravagé l'empire romain, les ténèbres de l'ignorance s'étendirent sur l'Europe et une partie de l'Asie. Alors les peuples ne songèrent qu'à s'égorger et à vaincre pour se charger des dépouilles opimes des vaincus; alors les vices et le désordre dominèrent partout; la tyrannie fut seule en honneur; en tous lieux l'intolérance et le fanatisme firent retentir leur voix; la maçonnerie se déroba aux regards des profanes sous les voiles du mystère, et s'exila pour échapper aux persécutions qui l'attendaient.

Ce fut dans ces temps de barbarie et de désolation que les adorateurs du vrai Dieu, au nombre desquels nous devons compter les Druides, qui avaient, depuis longtemps, reçu l'initiation, ce fut alors que les conservateurs des principes de la saine morale se retirèrent dans les îles du nord, et particulièrement en Ecosse. Ils n'avaient point renoncé à leurs nobles desirs d'éclairer le monde, mais ils jugeaient qu'il fallait attendre des temps plus opportuns, et ne songer d'abord qu'à la conservation du premier dépôt qui leur avait été confié.

Aussi, à la renaissance de la philosophie et des lettres, est-ce de l'Ecosse que nous voyons sortir notre ordre aussi antique que religieux. Il gagne d'abord l'Angleterre, et fait de rapides progrès chez un peuple naturellement sage et réfléchi. La maçonnerie eut, pendant plusieurs siècles, dans toute l'étendue de ce royaume, une existence brillante et utile. Mais, tout-à-coup, un orage menaçant gronde sur elle. En 1422, Henri de Beaufort fait naître dans

l'esprit du jeune roi, Henri VI, des soupçons contre cet ordre illustre, et le parlement est appelé à rendre contre lui un bill de proscription. Cependant, Henri VI devient majeur, reconnaît l'utilité de cette association, et s'y fait initier. Comme lui, Elisabeth voulut persécuter la maçonnerie, et comme lui elle en reconnut la sagesse, et lui accorda sa bienveillance et sa protection. En 1799, l'Angleterre, de même que les autres royaumes, eut peur de la maçonnerie; et, par suite d'un nouveau bill du parlement, elle y devint languissante jusqu'en 1805, époque où elle reprit sa première splendeur.

La France avait eu son beau siècle de Louis XIV, siècle où tous les genres de talent avaient fondé sa gloire littéraire et scientifique, lorsque la maçonnerie vint s'y établir comme institution d'utilité et de bienfaisance.

Ce fut en 1725 que trois anglais, dont l'histoire a conservé les noms (1), l'introduisirent dans notre pays, alors avide d'améliorations et de savoir. Ils fondèrent à Paris la première loge française, et bientôt cette association, dont la philosophie parut si séduisante, se répandit dans les plus hautes classes de la société. Ses premiers actes furent si bien compris, que l'on vit en France, comme en Angleterre, les princes et les personnages les plus marquants solliciter l'initiation.

Une grande loge devint le centre de l'administration maçonnique jusqu'en 1772, époque à laquelle une dissidence renversa cet atelier directeur, pour lui substituer une nouvelle autorité, sous le titre de *Grand Orient de France*.

La première assemblée du nouveau sénat eut lieu en 1773. Je ne parlerai point des circonstances qui ont amené cette

(1) Milord Derwenvater, le chevalier Maskelyne et M. D'Heguelly. Ils établirent la première loge chez le traiteur Hure, rue des Boucheries.

organisation dans l'administration de la maçonnerie française ; les longues et fastidieuses querelles que l'ancienne et la nouvelle administration semblent vouloir éterniser, ont dû graver dans la mémoire de tous les maçons des faits dont l'importance diminue chaque jour. Espérons que l'oubli des offenses rapprochera bientôt les deux adversaires, et que la fraternité qu'ils prêchent à leurs adeptes cimentera bientôt à jamais leur union.

Cependant, la révolution arriva et la désorganisation fut complète en maçonnerie. Cette institution n'eut aucune existence réelle de 1789 à 1798. A cette dernière époque, elle ajouta un nouveau lustre à son ancien éclat. En 1815, la Restauration vint de nouveau entraver sa marche.

On est étonné de ne voir la maçonnerie pénétrer en Irlande qu'en 1729. Ce pays, réuni à la Grande-Bretagne en 1172, sous le règne de Henri II, devait, ce me semble, accueillir beaucoup plus tôt cette institution, qui jouissait de tant de considération en Angleterre. On ne peut en déterminer les motifs, car l'histoire de l'ordre contient peu de faits relatifs à son établissement et à son existence dans ce pays. Cependant il est certain que les ateliers s'y multiplièrent avec rapidité. Dans un dénombrement des loges du globe, publié dans une feuille allemande, en 1787, on en porte le chiffre à 227. La grande loge de Dublin fit deux concordats d'amitié, le premier, avec les anciens maçons de Londres, en 1772, et le second, avec la grand loge d'Angleterre, en 1808. D'après ces faits, on ne peut douter que la maçonnerie n'étendit ses progrès en Irlande comme dans les autres états, quoique là les circonstances lui fussent moins favorables.

La Hollande la reçut en 1731. C'est un des pays de l'Europe où elle fut le mieux accueillie. La première tenue eut lieu à la Haye, en 1734. Cet ordre fut un instant menacé de proscription par les états, mais leurs funestes des-

seins manquèrent d'exécution, et ils finirent même par la protéger.

La grande loge d'Angleterre fait pénétrer en Russie l'ordre maçonnique, sous le règne d'Anne Iwanova. Il y subit de barbares persécutions. Catherine et Paul 1^{er} furent de cruels ennemis pour les maçons. Au commencement de son règne, Alexandre imita l'exemple de ses prédécesseurs, mais il se fit plus tard initier à l'ordre et lui accorda sa protection. Son successeur recommença les persécutions dans toute l'étendue de ses états, et son nom est inscrit, en caractères sanglants, parmi ceux des monarques oppresseurs, dont l'histoire conserve le cruel souvenir.

En 1737, la maçonnerie essaye de se fixer en Italie, mais elle y trouve aussitôt des bourreaux dans les Gaston, les moines, l'inquisition et Benoît XIV. Ce dernier confirma la bulle de Clément XII dans toutes ses rigueurs. « Si quelqu'un ose l'enfreindre, dit ce pape, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout puissant, et des bienheureux apôtres St. Pierre et St. Paul. »

Sous le règne de la Liberté, notre ordre respira et reprit ses travaux dans toute l'Italie. Le prince Eugène fut revêtu de la dignité de grand-maître des loges italiennes. Murat accepta aussi le titre de grand-maître du grand orient, fondé en Sicile sous ses auspices. Mais, en 1814, l'absolutisme reprit son sceptre de fer, et les persécutions recommencèrent avec le règne des prêtres. Pie VII et Léon XII tentèrent bien de renouveler contre les maçons les anathèmes et les malédictions de leurs prédécesseurs, mais les temps de crédulité et de fanatisme étaient passés : les foudres du Vatican s'éteignirent dans le ridicule.

L'Allemagne, où la réforme avait apporté des améliorations positives dans la société, fut cependant rigoureuse envers la maçonnerie. L'Electeur Palatin, Guillaume I^{er}, roi

de Prusse, Charles VI, empereur d'Autriche, la République de Hambourg, les Magistrats de Dantzick, toutes les puissances de ces vastes contrées se réunirent, comme de concert, pour frapper les maçons d'interdit; pendant trois ans, ces derniers restèrent dispersés.

A Aix-la-Chapelle, les magistrats lancent aussi une ordonnance qui défend toute réunion maçonnique, sous peine de fortes amendes et de bannissement. Deux moines prêchent contre les maçons et les vouent à l'exécration publique. Quelques années plus tard, l'empereur Joseph II demanda à la Diète de Ratisbonne la suppression des loges maçonniques dans toute l'Allemagne, mais il ne fut pas écouté.

La Bavière et le Grand Duché de Bade lancèrent, en 1813 et en 1814, des édits de proscription contre la maçonnerie.

En Suède, notre ordre a toujours été florissant. Cependant, Ferdinand I^{er}, cédant à l'influence de la bulle de Clément XII, rendit un édit qui défendait, sous peine de mort, toute réunion maçonnique dans son royaume; mais dans la même année, il révoqua cet édit. Depuis cette époque, on a toujours vu les princes suédois à la tête de l'ordre.

Ce fut en 1738 que la Turquie ouvrit ses portes à la maçonnerie. Pendant dix années elle y fit des progrès; mais le sultan, craignant sa puissante influence, la bannit de ses états.

La Suisse ne reçoit la maçonnerie, en 1738, que pour la persécuter. Cependant, notre ordre s'y est maintenu, malgré la violence, l'injustice et l'oppression. Aujourd'hui il y fleurit sous la protection d'une sage liberté.

La maçonnerie, établie en Pologne antérieurement à la bulle de Clément XII, y a subi une triste destinée. Auguste II la proscrivit pour obéir au pape. Cependant la persécution s'apaisa, et deux grands orientes s'établirent, l'un à Varsovie,

l'autre en Lithuanie; 75 loges furent bientôt en pleine activité. Mais ce malheureux pays passa sous le joug de la tyrannie, et notre institution, qui ne peut fleurir qu'au soleil de la liberté, s'en exila.

En 1728, une loge s'établit à Madrid, et l'Andalousie en compta plusieurs dans son sein. En 1740, Philippe V, servi le ministre du clergé, rend un édit qui proscriit notre ordre de toute l'étendue de l'Espagne, et l'inquisition emploie ses tortures et dresse ses buchers pour nos malheureux frères.

En 1809, une grande loge fut fondée à Madrid, sous la protection des armes françaises; et, preuve frappante de l'instabilité des choses humaines, ce fut dans le local même de l'inquisition qu'elle éleva son temple. Mais Ferdinand VII remonte sur le trône, et signale sa venue par une ordonnance qui remet en vigueur les persécutions de ses prédécesseurs. Dix ans plus tard, il fait rendre contre plusieurs maçons un arrêt de mort. La maçonnerie n'a aucune action de grâce à rendre à la reine régente, en témoignage de reconnaissance, car elle n'a point favorisé la propagande de nos doctrines. Le régent actuel est un ancien adepte auquel le titre de maçon n'a pas été moins utile que le sort des armes lui a été favorable. Espérons que s'il oublie, au milieu des grandeurs, l'institution qui l'a aidé à monter au pouvoir, du moins il ne la persécutera pas.

Le Portugal, héritier malheureux du système fanatique de l'Espagne, n'épargna point ses rigueurs aux adeptes de notre ordre. Là aussi régnait l'inquisition avec ses échafauds; là aussi le clergé, dominant le trône, brandissait le glaive du fanatisme pour combattre les idées rationnelles, les idées maçonniques. En 1742, le prince proscriit la maçonnerie; en 1779, la reine Elisabeth exerce envers nos frères les plus cruelles persécutions. Des familles entières se retirent à New-York, où elles sont reçues avec la plus grande fraternité.

Ce ne fut qu'en 1805 que notre ordre refleurit en Portugal. Alors le fanatisme était réduit à se taire en présence des légions françaises. Lisbonne eut aussitôt un grand orient, et la maçonnerie, libre et tranquille, répandit dans ce pays ses bienfaisantes lumières. En 1823 elle fit monter sur le trône Don Pedro (1), qui l'opprima quelques années plus tard.

La maçonnerie, surveillée aujourd'hui dans ces contrées par une police ombrageuse, à la merci du clergé, n'y compte qu'un petit nombre d'adeptes.

On vient de voir combien de persécutions notre ordre a essuyées dans le court espace d'un siècle; il est facile de deviner qu'elles sont les causes qui les ont produites. La première, c'est l'esprit théocratique; la seconde, le despotisme d'une politique arbitraire et mal conseillée; la troisième, c'est la superstition du peuple.

La théocratie tend sans cesse à la possession exclusive du domaine de la science; elle s'efforce de maintenir les classes inférieures de la société, et surtout la classe populaire, dans une servile dépendance, c'est-à-dire dans l'abrutissement et l'ignorance. Aussi a-t-elle toujours considéré comme de redoutables ennemies les institutions qui avaient pour but la liberté de l'instruction, l'affranchissement de la pensée et l'extinction des préjugés. La maçonnerie ne pouvait donc pas échapper aux coups que portaient l'autorité cléricale aux idées philosophiques. Résolue à perdre, à écraser les maçons, cette autorité sema partout la calomnie. Suivant elle, notre ordre était une société impie, cruelle, sacrilège, prêchant l'athéisme et sacrifiant des enfants chrétiens sur l'autel de son Dieu ténébreux, travaillant sans relâche au renversement de

(1) Voir la *Revue Maçonnique* de Lyon, 4^{re} année, pag. 58, article : *Le maçon fait empereur*.

la morale et des principes religieux, protégeant et encourageant le vice, empoisonnant ceux qui la persécutaient (1).

Le despotisme vient toujours en aide à la théocratie. Pour réduire les peuples à l'esclavage, il faut éteindre tout foyer de lumières; ce fut donc une nécessité d'étouffer la maçonnerie avec ses idées d'émancipation.

Les tyrans possédaient la force brutale, les prêtres dirigeaient les coups des tyrans. Ces deux pouvoirs, liés entre eux par une communauté d'idées et d'intérêts, conjurèrent la perte de notre ordre et y travaillèrent avec une ardeur infatigable. Ils voudraient bien encore aujourd'hui continuer leur œuvre, mais dans beaucoup de pays la raison commence à éclairer les peuples, et partout les ténèbres de l'ignorance disparaîtront progressivement devant le flambeau de la vérité.

La superstition était pour les deux pouvoirs dont nous venons de parler un puissant levier qui, manié avec habileté, produisait d'importants résultats, mais cette troisième cause n'était que la conséquence des deux autres. Avec la richesse et la puissance, le paradis et l'enfer que ne peut-on sur l'esprit de gens dépourvus de toute instruction, de toute lumière? Aussi notre ordre fut-il bien longtemps en butte aux sacarsmes et même aux persécutions du peuple.

Aux trois causes dont nous venons de parler, il s'en joignit une quatrième pour retarder les bienfaits de la maçonnerie; ce fut celle des schismes. Un des premiers fut celui de l'ordre des *Mopses*, qui commença à Vienne et se répandit avec rapidité dans une grande partie de l'Allemagne. On en vit ensuite deux autres, celui de la *Stricte-Observance*, dont l'auteur fut le baron de Hund, et celui que le marquis de Besnez s'efforça de répandre à Berlin, où il introduisit les grades du

(1) L'abbé Barruel. *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*.
Robison. *Proofs of a conspiracy*.

Chapitre des *Empereurs d'Orient et d'Occident*. Cette dernière innovation se répandit bientôt dans toute l'Allemagne et toute la Hollande. Un quatrième schisme fut celui que créa Zinnendorf ; mais il fut de peu d'importance, comparé aux deux précédents. A Marbourg un autre intrigant institue un chapitre de *Vrais et Anciens Frères Maçons Rose-Croix*. Les initiés de cette dernière espèce se livraient aux recherches alchimiques ; toutefois, ils ne peuvent être comparés aux *Clercs Francs-Maçons* de la *Late-Observance* dont la mission était de *citer et commander les esprits, de chercher la pierre philosophale et d'établir l'empire de mille ans*.

Enfin, l'an 1780 l'empirique Cagliostro parait à Varsovie. Il s'introduit dans les loges, parle de ses secrets, de sa puissance surnaturelle ; il préconise la maçonnerie égyptienne, par laquelle, dit-il, on parvient à découvrir tout ce que renferme l'alchimie ; il attire la foule et promet pour un jour déterminé la fin du grand travail, auquel il se livre depuis vingt-cinq ans. Les maçons confiants attendent avec impatience le jour fixé pour la démonstration du grand œuvre ; mais ils apprennent bientôt que le maître est parti clandestinement, emportant une somme considérable et pour 2500 ducats de diamants.

Nous passerons sous silence plusieurs autres schismes qui n'eurent qu'une courte et stérile existence. Il ne nous reste plus qu'à parler de deux rites maçonniques qui contribuèrent au succès de l'ordre, parce qu'ils en étaient des perfectionnements. Le premier est celui des *Philarètes* ou *Chercheurs de la Vérité*. Ce rite parut en 1773 ; il renfermait d'excellentes idées d'amélioration ; mais les hommes qui étaient à sa tête, s'étant associés à des *magiciens* et à des *tireurs de cartes*, il tomba dans le ridicule et le mépris.

Le second était le rite *écossais philosophique* ; il s'établit à Paris, en 1776, et mérita l'estime des maçons éclairés et amis du progrès de notre institution. Le grand orient sus-

cita à cette autorité rivale de nombreuses tracasseries ; mais ils finirent par s'entendre et la révolution de 1814, seule, mit fin à ces belles et nombreuses assemblées, où les maçons apprenaient à aimer la science, à connaître les avantages d'une institution dont tant de gens contestent l'utilité et la liaison immédiate avec les progrès de l'esprit.

Ce serait ici le lieu d'observer quelle a été dans le dernier siècle, et au commencement de celui-ci, l'influence de la maçonnerie sur le progrès des lumières, de la philosophie, de la morale et de la politique ; mais elle a été si grande, si puissante, qu'il suffit pour s'en convaincre, de se rappeler les privilèges anéantis, l'égalité des citoyens reconnue par la loi, la liberté des cultes, le fanatisme presque terrassé, la pensée débarrassée de ses plus fortes chaînes et à demi libre, en un mot, tous les droits naturels que nous avaient ravés les tyrans temporels et spirituels, et dont nous n'avons reconquis une partie que depuis un demi siècle. Que l'on jette un coup d'œil sur tout ce qui s'est passé dans notre pays depuis soixante ans, et l'on saura ce que peut la maçonnerie bien comprise, bien dirigée et surtout bien pratiquée.

II.

Aujourd'hui, en France, un grand nombre d'hommes, à esprit superficiel, ne voient dans la maçonnerie qu'une institution vieillie et devenue inutile, une institution qui a atteint son but, rempli sa destinée. Il nous sera facile de leur prouver qu'ils obéissent à une funeste erreur, et que la maçonnerie est loin d'avoir fourni sa carrière.

Ces mêmes hommes ajoutent que notre ordre leur semble

menacé d'une ruine infaillible ; que dans notre pays, du moins, il est plongé dans un engourdissement profond qui ressemble à la mort, et que si, de temps en temps, il donne signe de vie, c'est comme ces corps inanimés qui obéissent un instant à la puissance galvanique. Je suis malheureusement obligé de partager cette dernière opinion ; car il faut bien ouvrir les yeux à l'évidence. Oui, au lieu d'avancer nous retrogradons tous les jours ; et, sans comparer nos œuvres avec celle de nos frères du siècle passé, voyons quelle est l'importance de nos travaux pour le bien de l'humanité.

Quelle est notre influence maçonnique dans la société profane ? Quels sont nos efforts pour en bannir l'erreur, les préjugés et le mensonge, pour y établir le règne de la justice, de la raison et de la vérité ? Que faisons-nous dans nos temples ? A ces questions, des pensées amères naissent en foule dans mon esprit et des expressions ironiques viennent, malgré moi, se ranger sous ma plume. Je fais mes efforts pour éloigner ces pensées et pour écarter ces expressions, mais si l'amour de la vérité l'emportait sur ma volonté, je prie mes frères de ne voir dans mes paroles qu'un ardent désir de stigmatiser les abus maçonniques pour ramener dans notre sublime institution, cette harmonie, cet accord, cette prospérité, cette gloire si dignes d'elles, et que tous les bons maçons rêvent depuis longtemps.

Que de moments précieux nous perdons dans de vaines et puériles cérémonies ! Que d'heures consumées en de triviales et insipides félicitations, en de fastidieuses flagorneries, toujours couronnées par les triples batteries que *l'on sait si bien apprécier....*

Nous passons une bonne partie de chaque tenue à lire une correspondance souvent insignifiante, à discuter si tel mendiant recevra la médaille de passage, etc, etc, puis nous terminons nos travaux par le sublime dialogue : *Quelle heure...*

Faut-il maintenant vous parler de certains travaux d'initiation ou de banquet?... Faut-il vous rappeler certaines cérémonies de fêtes? Non! j'aime mieux vous voir embarrassés et reconnaître avec moi qu'il y aurait quelque chose à réformer.... J'aime mieux que vous me sachiez gré de mon silence que si vous m'accusiez d'indiscrétion... Cependant, comme nous l'avons vu, au commencement de cet article, notre institution a eu pour bases de grandes et belles idées, des dogmes enchanteurs, et une morale divine. Son but, je le répète, c'est de détruire les honteux et abrutissants préjugés qui souillent la terre; c'est de déraciner le hideux et cruel fanatisme qui étend encore ses rameaux sur une partie du monde, et empêche le soleil de la raison d'éclairer et de réchauffer une partie des hommes; c'est, enfin, de renverser le despotisme qui règne encore sur les peuples, et de répandre comme une rosée bienfaisante les idées saines et pures d'amour, de fraternité et de paix; c'est-à-dire de bonheur.

La maçonnerie voudrait que ses enfants travaillassent à la propagation des lumières nécessaires, des découvertes utiles à tout ce qui peut contribuer au développement de l'intelligence humaine et à sa prospérité matérielle; qu'ils employassent tous les moyens que leur offrent les sciences, les lettres et les arts pour remplir leur haute et sainte mission.

Mes frères doivent sentir comme moi que nous ne comprenons pas toute l'étendue de ces devoirs, ou du moins que nous sommes trop indifférents ou trop ignorants pour les remplir.

Nous avons tant de moyens inappréciables pour accélérer la marche des peuples vers la vérité, la sagesse et la liberté, vers le seul bonheur que l'on puisse espérer, et nous les dédaignons!... Bien plus, si quelqu'un des nôtres, animé d'un

saint zèle, d'un ardent amour pour la prospérité de notre ordre, ose dans nos assemblées avancer une idée bonne et utile, mais nouvelle, il se voit aussitôt critiqué, blâmé, tourné en ridicule et même accusé de vouloir détruire la franc-maçonnerie. Mille gens insignifiants, sans intelligence et sans capacité, mais qui possèdent quelques écus de plus que leurs frères en maçonnerie, s'élèvent souvent contre ce qu'ils appellent de *dangereuses innovations*, des *contraventions aux règlements du grand orient*. Qu'ils sont aveugles ces pauvres frères qui ne veulent pas comprendre que la maçonnerie est essentiellement progressive, et qu'elle devrait aujourd'hui comme autrefois marcher à la tête de la philosophie et de la civilisation. Mais ils ne la voient que dans des mots, des signes et quelques vaines cérémonies; peut-être aussi dans les festins et les banquets.... Je serais vraiment curieux d'entendre la réponse qu'ils feraient à cette question : Quel est le but de la maçonnerie ?

Malgré ces esprits stationnaires ou rétrogrades, qui ne peuvent ou ne veulent rien comprendre, la maçonnerie française essaie de faire quelques pas en avant. Dans un grand nombre d'orient, des loges consacrent quelques séances à l'instruction de leurs néophytes. Là, des orateurs ont percé le nuage des généralités maçonniques pour s'élever à des sujets dignes de l'attention et de l'examen d'hommes intelligents et sérieux. Les riches maçons des loges orgueilleuses ne sont pas les plus nombreux ni les plus assidus à ces réunions, où règnent la modestie, la paix et la fraternité; mais on y voit des hommes qui, après avoir consacré une longue journée au travail, viennent consacrer à leur instruction un moment de loisir et de repos.

Le grand orient, dans tous les procès-verbaux de ses fêtes, parle de progrès, de prospérité, etc, etc. Il prétend que les loges des départements ne suffisent plus au grand nombre

★

de profanes qui demandent l'initiation. Plut à Dieu que ces précieuses annonces fussent exactes ! Mais, malgré ma profonde vénération pour l'auguste sénat qui nous gouverne, je crois que l'on veut, par ces flatteuses nouvelles, détruire le mauvais effet des graves accusations, qui s'accumulent chaque jour sur la tête du grand orient.

Maintenant, si nous jetons un coup d'œil sur les diverses nations où la maçonnerie n'est point persécutée, nous sommes forcés de reconnaître qu'elle y est plus florissante, plus belle que chez nous.

L'Angleterre est, comme toujours, le pays où notre ordre brille du plus vif éclat. Nulle part les loges ne sont aussi nombreuses, aussi savantes, aussi philosophes et aussi bien composées ; nulle part elles ne jouissent d'une plus sage liberté. Toutes espèces de discussions politiques, économiques, philosophiques, religieuses et morales leur sont permises.

En Allemagne, en Suède, dans le Danemarck, la Hollande et une partie de la Suisse, les travaux des loges sont moins libres, relativement à la politique, mais les questions philosophiques, morales et religieuses n'en sont point exclues.

Dans les divers pays dont je viens de parler, surtout en Allemagne, les mots de maçonnerie et de philanthropie sont synonymes. On ne peut voir sans attendrissement, sans admiration les égards, les bienfaits prodigués aux initiés et même aux profanes malheureux. C'est là que le maçon voyageur doit porter ses pas, s'il veut être accueilli avec bienveillance, avec cordialité, avec cette politesse pleine de simplicité et de franchise, qui constitue le fond du caractère de ces peuples. Vous vous croiriez au sein de votre famille tant vous vous trouvez à l'aise, tant on vous environne de soins et de caresses.

Ce n'est qu'avec un sentiment de peine et de regret que je détourne mes regards de ces heureux pays, pour les reporter

sur l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Pologne et la Turquie ; régions malheureuses dont l'une ne peut encore supporter courageusement les rayons du soleil de la liberté et dont les autres gémissent dans les fers de la tyrannie. Maçons, ne dites plus que votre tâche est finie, voilà des pays à défricher pour y répandre la semence de vos doctrines. Si vous pensez être assez heureux chez vous, tendez la main à vos frères des autres pays.

P.

(La suite au prochain numéro).

DU

CONSEIL CENTRAL DES LOGES DE LYON.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, le conseil central des loges de Lyon s'est tout récemment reconstitué sur de nouvelles bases. Son premier soin a été de porter ses regards investigateurs sur les conseils qui l'avaient précédé, d'examiner de quelle manière ils s'étaient formés, afin d'éviter les obstacles contre lesquels s'est brisée leur existence.

Le conseil des vénérables et l'ancien conseil central ne s'étaient montrés qu'à l'état d'ébauche. Quelques honorables maçons, affligés de voir notre institution plongée dans un état voisin de la détresse, et voulant faire cesser les divisions que de petites vanités, de petits intérêts personnels entretiennent parmi ses adeptes, quelques frères dignes d'éloge s'étaient réunis dans le but général que nous venons d'indiquer, mais en trop petit nombre pour exécuter le travail gigantesque qu'ils s'étaient proposé d'entreprendre. Ils ne fixèrent auc

terme à leurs vagues résolutions, ils négligèrent de se créer des fonctions spéciales, de se rendre ostensiblement utiles, indispensables. Comme ils ne s'étaient revêtus d'aucune autorité morale, — il ne peut en exister d'autre en maçonnerie, — ils restèrent sans force et sans puissance.

Le nouveau conseil central a donc élargi les bases de ses prédécesseurs, et a cherché à s'investir de fonctions spéciales. Il a décidé qu'il se composerait de quatre membres de chaque loge, c'est-à-dire du vénérable, de l'orateur et de deux mandataires spéciaux élus au scrutin. Ces deux derniers seront révoqués lorsqu'ils auront absenté pendant trois séances consécutives sans se faire excuser. Quant au vénérable et à l'orateur, ils jouiront d'un privilège que nous devons combattre, parce qu'il est en contradiction avec l'esprit qui a présidé à la rédaction des règlements du conseil, et parce que nous n'en connaissons point la nécessité.

En effet, d'après la disposition d'un article du règlement dont il s'agit, les vénérables et les orateurs ne seraient point tenus d'assister régulièrement aux séances du conseil; ils pourraient sans motifs plausibles faire de longues absences et n'être point révoqués. Pourquoi cette exception en leur faveur? Sont-ils plus fervents, plus zélés que les autres frères? Apportent-ils dans l'exercice de leurs hautes fonctions cette ardeur, ce dévouement si nécessaires à la prospérité des ateliers dont les intérêts leur sont confiés? Ils nous ont malheureusement donné le droit d'en douter. Qu'ils fassent partie du conseil sans subir les épreuves d'un scrutin spécial, nous leur concédons volontiers ce privilège; mais dans l'intérêt même du conseil central, nous devons protester contre la seconde immunité dont on voudrait les doter.

En présentant aux loges son projet de constitution, le conseil central leur a demandé que les décisions qu'il prendra

dans leur propre intérêt, comme dans celui de l'institution, SANS ENFREINDRE LES STATUTS GÉNÉRAUX, DE L'ORDRE, fussent considérées par elles comme obligatoires. Nous ne doutons pas que le vœu du conseil central ne soit favorablement accueilli par tous les ateliers; car il ne s'agit point ici d'un pouvoir tyrannique, mais de la concentration de forces qui, divisées, sont puissantes, tandis que, réunies en des mains habiles, elles pourraient opérer toutes les améliorations que nous nous plaçons chaque jour à rêver. Le but du conseil central sera donc de tendre la main à tous les membres de la grande famille que de petits intérêts et de petites passions tiennent éloignées les unes des autres, de les resserrer dans le cercle de la fraternité, de leur montrer un but glorieux à atteindre, et de diriger toutes leurs idées, toutes leurs pensées, toutes leurs espérances sur ce point central.

Personne n'ignore combien une question utile, importante est difficilement agitée, et surtout résolue dans des réunions nombreuses où chacun croit avoir raison,—quelquefois en dépit du sens commun,—et ne veut rien céder de ses prétentions. Il arrive souvent qu'une belle proposition, dont l'adoption est urgente, après avoir été débattue pendant une séance entière, est renvoyée à une autre, et que par ce seul fait elle est indéfiniment ajournée. Eh bien, si le conseil central existait avec un pouvoir suffisant, ces inconvénients disparaîtraient. Les lumières de chaque loge étant concentrées dans quelques-uns de ses membres, il n'y aurait plus de trop longues discussions, perte de temps, ennui et découragement: les affaires maçonniques iraient bon train. Au lieu d'entasser projet sur projet, et de faire comme la montagne de la fable, on exécuterait quelques travaux utiles, on remplirait son mandat de maçon.

Pour compléter les observations que nous venons de faire sur le conseil central, nous allons mettre sous les yeux de

nos lecteurs le rapport de la commission chargée du projet de règlement qui a été soumis à l'approbation des loges. Ce rapport, présenté par le frère Vivier, ne pourra qu'édifier nos frères sur les bonnes intentions du conseil.

Partout un besoin de réforme se fait sentir aujourd'hui. Le siècle passé poussa au progrès de la civilisation en sapant les vieux préjugés, en détruisant les vieilles idées, et en demandant en quelque sorte compte à Dieu des erreurs et des folies humaines. L'homme entraîné sur la pente rapide du doute, n'eut que le temps de détruire ; il laissa à d'autres le soin de reconstruire. C'est la tâche que la nécessité a laissée à notre siècle.

La maçonnerie, cet ancien foyer où l'homme venait autrefois réchauffer sa force et son courage, afin de travailler activement au grand œuvre du progrès, la maçonnerie est aujourd'hui sans vigueur et sans puissance. Ce n'est plus, permettez-moi cette comparaison, qu'un cadre gothique orné de belles et riches sculptures, mais auquel il manque un tableau aux vives couleurs et aux personnages pleins de vie et de mouvement. Ce n'est plus qu'une nombreuse armée qui, sans chefs pour la guider à de glorieuses conquêtes, s'est divisée, dispersée, et consume ses veilles dans l'attente et l'inaction.

Cependant, il y a dans notre institution une secrète puissance qui ne s'est point encore éteinte, une puissance régénératrice et féconde qui se fait pressentir et qu'il ne tient qu'à nous de réveiller.

Les réformateurs du *monde profane*, pour me servir des mots consacrés, élaborent à grand'peine de nouveaux systèmes sur l'organisation matérielle de la société, sans s'inquiéter de la partie morale, c'est-à-dire qu'ils échauffent la tête sans féconder le cœur. Aussi, loin de ramener la paix et l'union entre les sectes et les partis, ils enveniment les discordes et les haines. La maçonnerie, au contraire, n'a pas la prétention de créer de nouveaux systèmes, mais elle a pour but de faire régner la fraternité entre tous les hommes. Et, pour arriver à ce résultat, elle doit parler au cœur et enchaîner l'esprit au sentiment. Voilà de quelle manière nous comprenons la maçonnerie, et comment nous voudrions la voir comprise et pratiquée. Mais il faut bien l'avouer, nous manquons de puissance pour

cette organisation morale, et nous manquons de puissance parce que nous n'avons pas d'unité d'action. Il faut donc que nous trouvions un pouvoir directeur, dussions-nous le créer, qui puisse ramener dans le giron de la maçonnerie tous ses enfants dispersés et désunis, et en former une phalange formidable.

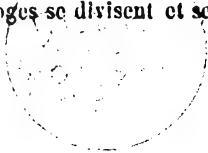
Le pouvoir maçonnique auquel nous payons tribut, s'efface de plus en plus et semble s'ossifier. De tous les points du triangle, s'élèvent vers lui des cris de détresse, et il a des oreilles pour ne pas entendre.

L'orient de Lyon, par l'importance de sa population, par l'harmonie qui pourra résulter entre tous ses ateliers et tous les membres de ses ateliers, l'orient de Lyon peut espérer d'avoir l'honneur de donner l'impulsion au progrès maçonnique. Voilà l'idée, mes frères, qui a donné naissance au conseil central. N'est-elle pas grande et généreuse ? l'approbation de toutes les loges de notre orient ne lui est-elle pas déjà acquise ?

La nécessité pousse donc les loges vers un centre d'union ; et c'est pour établir ce centre, c'est pour organiser ce foyer d'harmonie et de progrès maçonniques que nous sommes réunis. Mandataires des loges de Lyon, nous devons sans retard et sans arrière-pensée mettre la main à l'œuvre.

Nous sommes tous d'accord sur la nécessité indispensable du conseil central, mais comment se constituera-t-il ? quels seront ses moyens et ses droits ? Quelles seront les garanties qu'il devra offrir aux loges ? Voilà ce que vous nous avez demandé. Votre commission ne s'est point dissimulée la gravité et la difficulté du travail dont vous l'avez chargée. Elle s'en est occupée avec zèle et attention. Une foule d'objections sont venues se présenter à elle, et peu s'en est fallu qu'elle ne se soit arrêtée dès son premier pas. Mais sachant que toute idée progressive éprouve de grandes difficultés dans son application, nous avons repris courage, poursuivi notre travail, et nous venons le soumettre à votre délibération.

Vous voulez vous poser dans la maçonnerie lyonnaise comme un pouvoir directeur, nous a-t-on dit, mais ne savez-vous pas que le franc-maçon, en général, est fort jaloux de son indépendance ? C'est pour cela que les loges se divisent et se multiplient. Croyez-



vous que les vénérables fassent abnégation sincère de l'autorité *absolue* qu'ils exercent dans leur atelier respectif, pour subir l'impulsion du conseil central? C'est dans la pensée de la conservation de cette autorité absolue que plusieurs vénérables ont désiré ou désirent encore de revenir à l'ancien conseil des vénérables.....

Nous répondrons en quelques mots à ces diverses objections. D'abord le conseil central n'a et ne peut avoir l'intention de ravir à aucun maçon sa liberté et son indépendance, à moins qu'on entende par ces mots : intérêt personnel, contrariétés, etc., etc. Le conseil central n'aura pour exercer son pouvoir aucune force coercitive ; son intention et sa volonté de faire le bien général devront commander l'obéissance. Il s'adressera à des hommes raisonnables, sages, désintéressés et dévoués qui le comprendront. Si par malheur il se trouvait des maçons qui eussent des pensées et des idées mesquines, tracassières et contraires au bien général, le conseil central devrait les plaindre et continuer son œuvre. Quand aux intentions aristocratiques que l'on prête à quelques vénérables, nous aimons à croire que c'est le résultat de l'erreur. En effet, nous concevions difficilement que des maçons dont les vertus, les talents, l'intelligence et l'instruction ont été en quelque sorte le marchepied qui les ont conduits au sommet des fonctions maçonniques, nous ne concevions pas que de tels hommes eussent si peu d'esprit, si peu de grandeur d'âme et surtout si peu d'abnégation pour vouloir satisfaire une petite vanité, un petit orgueil, au détriment de l'intérêt, du bien général. D'ailleurs, personne ne s'oppose à ce que les vénérables se réunissent dans le lieu et à l'heure qui leur paraîtront convenables, pour délibérer sur telle question qu'ils jugeront à propos d'examiner. Tous les maçons ont également ce droit, en se conformant toutefois à la loi civile qui défend les réunions de plus de vingt personnes. On pourrait encore dire à ces vénérables récalcitrants, si toutefois il y en a : « Vous faites partie du conseil central, ses décisions seront les vôtres ! Ce n'est donc qu'une question de bonne foi ».

Quant à la garantie des ateliers, elle sera dans la confiance qu'ils accorderont à leurs délégués. Le vénérable qui a réuni les suffrages de ses frères pour la direction d'un atelier, le maçon qui, par sa capacité, est parvenu au poste d'orateur, et les deux frères choisis

entre tous pour compléter la délégation, peuvent-ils donc perdre la confiance de leurs frères en posant le pied sur le seuil du conseil central? Ainsi composé, ce conseil ne réunira-t-il pas toutes les conditions pour obtenir l'appui des loges?

La garantie des loges sera encore dans la publicité des séances du conseil central par la *Revue maçonnique*. Tout maçon pourra, par cet organe qui ne lui sera pas refusé, si ses réflexions sont conçues et présentées dans des formes convenables, tout maçon pourra éclairer ses frères sur les actes et les projets du conseil central.

On s'alarme, nous dit-on encore, car créer un pouvoir quelconque, c'est sortir de la légalité. Les statuts généraux sont très explicites à cet égard. Il y est dit, article 10 : « Il n'existe pour tous les ateliers qu'un centre commun d'autorité maçonnique en France. »

Nous n'avons jamais eu la pensée de nous séparer du grand orient et d'agir comme autorité provinciale, en dehors des pouvoirs reconnus. La pensée qui nous a guidés dans notre entreprise, c'est de réunir en un seul faisceau toutes les forces des loges de notre orient, de faire régner la paix et l'union entre tous nos frères, et de travailler en commun aux projets d'améliorations maçonniques que l'on a formés, et dont la nécessité devient de plus en plus urgente. Nous espérons que les ateliers symboliques et les ateliers supérieurs entreront dans nos vues, qu'ils nous prêteront assistance, et que nous arriverons heureusement au terme que nous nous sommes assigné.

Après la lecture de ce rapport, les nouveaux règlements du conseil ont été délibérés, votés et soumis à la sanction des loges. Ces dernières, suivant un article du règlement, devront faire connaître au conseil central le résultat de leurs délibérations dans le délai d'un mois.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le règlement dont il s'agit, tel qu'il aura été approuvé ou modifié par les loges.

J. C.

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DE LA REVUE MAÇONNIQUE.

Orient de Perpignan, le 23 mai 1841.

T.·. C.·. F.·.,

Je partage entièrement vos vues sur la réforme maçonnique, et toutes vos propositions me semblent inspirées par un amour ardent de notre institution. Mais permettez-moi de douter encore que les moyens dont on a parlé jusqu'à ce jour puissent être suffisants pour régénérer notre ordre.

Ces moyens pourront produire quelques améliorations dans les orients composés de plusieurs loges, liées entre elles par une étroite amitié; mais dans les autres orients, où il n'existe qu'un ou deux ateliers dont les membres vivent encore sous l'empire des préjugés sociaux, et sacrifient les sentiments fraternels aux petites vanités, en sera-t-il de même ?

Il existe T.·. C.·. F.·., en maçonnerie comme en politique, une aristocratie d'argent, qui paralyse toutes les grandes et utiles pensées. Dans les petites localités, par exemple, où chacun se connaît, celui qui jouit d'une modique fortune ou d'une certaine position sociale, croirait s'abaisser en se mettant en rapport avec des personnes qu'il juge être au-dessous de lui; il croirait se déshonorer en donnant le nom de frère à quelque honnête artisan, plus généreux et plus intelligent que lui.

On dira que la composition de quelques loges, dans de certains orients, peut contribuer à empêcher cette union si nécessaire à la prospérité de notre institution. Il faut bien l'avouer, cela n'est que trop vrai; mais à qui la faute? Aux

loges qui se respectent assez peu pour ne pas faire de bons choix, et qui ne savent pas distinguer le bon d'avec le méchant; au grand orient qui accorde des constitutions à tout solliciteur, sans s'inquiéter si telle ou telle nouvelle loge est composée de manière à jeter le désordre dans un orient, et à déconsidérer notre institution.

Que le grand orient ait donc un peu plus souci des intérêts de l'ordre et de l'honneur de ses administrés, et qu'il ajoute à l'article 3 de ses règlements, comme je le lui ai déjà proposé, la disposition suivante :

« Indépendamment d'une probité et d'une moralité parfaites, le profane présenté à l'initiation maçonnique devra être soumis à un examen rigoureux sur l'état qu'il exerce. »

Que le grand orient ajoute encore à ses statuts :

« Des inspecteurs-généraux, munis de pleins pouvoirs, visiteront, au moins une fois l'an, toutes les loges de la correspondance, pour s'assurer si elles sont dirigées par des hommes d'intelligence, d'honneur et d'indépendance, et si elles travaillent dans des locaux convenables. Toute loge qui ne remplira pas exactement les conditions qui lui sont imposées par les lois maçonniques sera provisoirement suspendue par les inspecteurs généraux, et, sur leur rapport, le grand orient décidera si la suppression sera maintenue pour un temps déterminé, ou si elle sera définitivement rayée du tableau. »

Ces additions aux règlements auraient un double avantage : celui de n'amener dans les loges que des hommes d'une probité bien reconnue, d'une conduite exempte de tout reproche, des hommes étant dans une position qui leur fournisse les moyens de pourvoir à leur propre existence et à celle de leur famille, et ne leur rende pas onéreux les frais que nécessite l'association; ensuite l'avantage d'aneantir cette mendicité qui assiége les parvis de nos temples et fait la honte de notre association.

Pour arriver à un système complet d'amélioration, il faudrait encore que le grand orient choisisse pour inspecteurs-généraux des sujets distingués dans le corps maçonnique; que ces inspecteurs fussent dans la voie du progrès, et qu'ils séjournassent assez longtemps dans les divers orients pour y prendre tous les renseignements nécessaires, et donner à chaque atelier quelques séances d'instruction. Alors nous serions à peu près certains de sortir de ce mortel *statu quo* qui mine sourdement notre institution.

Le grand orient répondra peut-être que le dernier moyen que je viens de proposer est impossible, parceque la création de quelques inspecteurs-généraux occasionnerait des dépenses que ses revenus ne lui permettent pas de faire. Mais qu'est-ce qui empêcherait qu'il augmentât les annuités des ateliers? Personne, j'en suis certain, ne désapprouverait cette mesure, car il s'agirait du bien général de l'ordre. Si, aujourd'hui, on se récrie contre la charge des annuités, c'est que l'on ne sait pas à quoi elles servent. Lorsqu'un impôt maçonnique sera demandé justement pour la prospérité de notre ordre, je le répète, il sera accordé sans murmure.

Je souhaite, T. : C. : F. :, que les quelques réflexions que je viens de vous soumettre, soient utiles à nos frères, car je ne cesse de faire des vœux pour leur prospérité.

Agréez l'assurance etc.

Votre dévoué frère,

RANCOULET,

vénérable de la loge *Saint-Jean des Arts de la Régularité*.

MANUEL DU FAISEUR DE MIRACLES,
ou
CONVERSION D'UN VIEIL ATHÉE.

Nous avons le livre entre les mains.

Il est intitulé : *Manuel d'Instruction et de Prières à l'usage des membres de l'archi-confrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie*, par l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires.—(Eveillard, éditeur, 1840).

Il se débite avec approbation de Monseigneur de Quélen, sous le seing du vicaire-général, le sceau des armes archiepiscopales et le contre-seing du secrétaire dudit Monseigneur de Quélen.

Voici comment l'idée de faire des miracles est venue à l'inventeur du *Manuel des Membres de l'archi-confrérie*.

Laissons parler le thaumaturge.

« La paroisse de Notre-Dame-des-Victoires était tombée
 « dans le plus affreux état d'indifférence irréligieuse, et
 « même d'irrégion formelle.

« C'est au point que, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31
 « décembre de l'année 1835, dans une paroisse dont la po-
 » pulation peut être évaluée à 26 ou 27 mille âmes, il n'a
 « été consommé que sept cent vingt hosties pour la com-
 « munion. »

Pour augmenter la *consommation* des hosties, le thaumaturge eut recours à un moyen extrême ; il créa l'archi-confrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie.

L'année 1835 n'avait produit que sept cent vingt communions, la bienheureuse année 1837 en a rapporté neuf

mille cinq cent cinquante; différence : huit mille huit cent trente en faveur de 1837.

Voici maintenant d'autres miracles que nous recommandons aux gens de peu de foi et de beaucoup de langue.

Nous copions :

« Une dame associée à l'archi-confrérie vient dire au curé de Notre-Dame-des-Victoires : Je recommande à vos prières M^{***}, âgé de 71 ans, homme de beaucoup d'esprit, très instruit, mais impie, athée avec frénésie, au point que l'on ne peut prononcer le nom de Dieu devant lui sans s'exposer à l'entendre (M^{***}) proférer des blasphèmes.

« La prière pour M^{***} eut lieu le *Dimanche* 7 mai. Le vendredi 12, cette dame va lui faire sa visite ordinaire; elle le trouve un peu changé, la figure agitée, l'air inquiet.

« Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

— « Rien. Je ne suis pas mal, mais j'ai une préoccupation d'esprit, depuis *lundi*, qui me fatigue, une foule d'idées qui m'obsèdent et que je ne puis renvoyer. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce sont des pensées religieuses. J'éprouve des *agacements nerveux* avec les protestants et point avec les catholiques.

— « La chose s'explique, Dieu veut sans doute que vous soyez catholique, etc. »

« Le *dimanche* 14, nouvelles prières pour l'athée; le vendredi 19, la dame va le revoir et le trouve abattu, malade, la figure décomposée, l'œil hagard. Il tenait un petit livre à la main. Ce petit livre était le catéchisme.

« Comment êtes-vous ?

— « Je n'en puis plus, je souffre des tourments inouïs; mon sommeil a été troublé, dans la nuit de *dimanche* dernier, par les songes les plus affreux; je n'ai plus de repos ni le jour ni la nuit. Quand la fatigue et l'accablement me ferment un moment les yeux, je me sens traîner devant un tribunal; on

me demande compte de ma vie, et on me condamne pour ne pas avoir fait la volonté de Dieu, etc. »

« Le dimanche 21, nouvelle prière.

Le vendredi, la dame va voir le malade, il était rayonnant de joie et de santé.

« Quel heureux changement ! A quoi dois-je l'attribuer ?

— « Dans la nuit de *lundi* à *mardi*, je me sentis éveillé doucement ; j'ouvris les yeux et je vis ma chambre remplie d'une lumière éclatante. Une dame du port le plus majestueux, ayant une figure pleine de dignité et de bonté, vêtue d'une robe blanche, s'avança vers moi, et me dit qu'il était temps que je misse un terme à mes péchés qui fatiguaient la justice de Dieu ; que si je mourais dans l'état où je suis, je serais damné pour l'éternité, mais que si j'ai le bonheur de faire pénitence, elle me promet que Dieu m'accordera le bonheur éternel. Après quoi elle disparut ainsi que la lumière.

« Je pensai *mardi*, tout le jour, à cette apparition ; je cherchais à douter, mais je ne le puis, j'étais bien éveillé.

« Dans la nuit de *mardi* à *mercredi*, même réveil, même apparition et même discours. Enfin, dans la nuit du *mercredi* au *jeudi*, j'ai encore vu *cette dame* qui m'a dit la même chose en ajoutant : C'est pour la dernière fois que je vous ai donné ces avis ; faites-y bien attention, votre salut en dépend. Elle a disparu et je ne l'ai plus revue. »

CONCLUSION. M*** se convertit, communia, entreprit un voyage pour convertir à son tour des mécréants, et mourut miraculeusement en route.

(*Le Corsaire*).

CHRONIQUE.

L'espoir d'un rapprochement sincère et amical, entre les deux pouvoirs maçonniques, qu'avait fait naître en nous un premier essai de réconciliation s'est déjà évanoui. Nous ne savons à qui en attribuer la faute. Tous nos frères qui connaissent l'état de la question pendante entre le grand orient et le suprême conseil, et qui n'ont qu'une seule pensée et qu'un seul but, la stabilité et la prospérité de notre institution, tous nos frères déploreront avec nous l'insuccès de cette honorable tentative.—Comment les sénateurs qui constituent des ateliers pour travailler dans le silence à établir dans la société le règne de l'union, de la concorde et de la fraternité, ne commencent-ils pas pardonner l'exemple de l'harmonie maçonnique?—Comment, avec leurs luttes mesquines et fastidieuses, veulent-ils attirer sur eux la considération, l'amour et le respect, non pas des profanes, mais de leurs propres administrés?—Nous avons bien eu raison de dire aux loges de s'attacher aux principes invariables de l'ordre, et de laisser les hommes errer aux caprices des passions vulgaires. Que tous les ateliers de l'un et de l'autre régimes se considèrent toujours comme unis par les liens de la fraternité; qu'ils exercent activement leurs mandats sans aucun souci de la dissidence. Ils connaissent la tâche qu'ils ont maintenant à remplir; en attendant qu'ils l'aient achevée, le temps et nos efforts feront peut-être ce que des intérêts personnels ont empêché.

— Le bazar maçonnique au profit des inondés est maintenant ouvert tous les dimanches, depuis 10 heures du matin jusqu'à sept du soir. Une grande quantité de billets a déjà été distribuée. Le tirage des lots aura lieu dans la quinzaine de juillet prochain.

LA MAÇONNERIE

CONSIDÉRÉS

SOUS SON VÉRITABLE POINT DE VUE.

III (1).

D'après le tableau que nous avons esquissé dans notre précédente livraison, on doit être convaincu de cette assertion, que la maçonnerie est *rétrograde*, car ce qui n'avance pas quand tout ce qui nous environne fait d'immenses progrès, *rétrograde* nécessairement de plus en plus.

Voyons néanmoins s'il n'est pas encore possible de tirer cette institution de l'ornière profonde où elle est actuellement embourbée.

Sa mission est toujours la même, c'est de hâter la civilisation, le perfectionnement moral du genre humain ; de répandre en tous lieux les lumières de la saine philosophie ; d'harmoniser la raison avec une religion digne du créateur, du bienfaiteur de l'univers.

La maçonnerie n'aura réellement atteint son but que lorsque les hommes seront bons, sensibles, bienfaisants, généreux, dévoués au soulagement de leurs frères, soumis aux ordres de Dieu et humbles adorateurs de ses perfections infinies. Elle ne sera véritablement arrivée à sa fin que lorsque ses adeptes seront prêts à tout sacrifier pour la vertu. Enfin, il faut qu'elle conduise les masses à la source de la vraie lumière, de la vérité et du bien être ; il faut qu'elle fasse disparaître cette diversité de cultes qu'ont enfanté l'ambition, l'ignorance et le crime.

Si la maçonnerie n'est pas le culte dominant, nous ne devons en accuser que notre incurie, notre égoïsme et notre

(1) Voir la 39^e livraison de cette *Revue*, pag. 77.

paresse. En effet, tous les hommes sensés conviennent que le peuple a besoin d'une doctrine nouvelle, d'une religion pour remplacer dans les consciences de vaines croyances qui n'y ont plus de racines, pour substituer aux dogmes qui sommeillent des principes vivaces et salutaires; enfin, pour enrichir les âmes d'une moralité dont l'absence se fait de plus en plus sentir.

Aujourd'hui on ne se demande pas s'il y aura une régénération religieuse, mais quand elle se fera. Eh! bien, elle serait faite depuis longtemps cette régénération religieuse, si le culte maçonnique eût été bien compris par les adeptes de notre ordre, et si ces derniers eussent été animés de l'amour sacré de la vérité, de la justice et de la sagesse.

Notre religion n'est-elle pas la seule qui convienne à notre époque? Elle qui n'appuie ses dogmes que sur la nature; elle qui n'est que la religion pure que le créateur a gravé d'un doigt de feu sur tous ses ouvrages, elle qui est toute scientifique et dans laquelle nous ne faisons des progrès qu'en procédant du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible, du fini à l'infini; elle qui ne se prêche point, mais qui doit s'enseigner, se démontrer, et non s'imposer. Nous ne devons devenir théologiens et moralistes que comme nous devenons physiciens et chimistes. Voilà justement ce qui convient à notre siècle qui veut que tout lui soit démontré. Nous n'étudions Dieu que par la nature et par l'homme, nous n'avons donc besoin ni de prophètes, ni de messie; c'est ce qu'il faut encore à notre siècle. L'éducation du genre humain nous paraît assez avancée pour que nous puissions désormais nous servir de maîtres à nous mêmes, et que, sans inspiration extraordinaire, nous puissions la foi dans la science. Voilà, enfin, ce qui convient à notre siècle qui ne craint rien tant que l'erreur, quoiqu'il en soit bien souvent infecté.

Notre *Credo* ne peut, si nous le voulons, manquer de de-

venir celui du genre humain. Nous croyons au même Dieu que les adeptes des autres cultes, mais nous y croyons autrement, parce que nous le comprenons mieux, étant mieux instruits de ses ouvrages. Plus que jamais nous devons avancer dans la science de la théologie et de la morale, puisque les mystères qui enveloppaient les œuvres du Créateur se dissipent chaque jour et font place à des connaissances exactes et palpables. La divinité se manifeste, se dévoile de plus en plus par les découvertes que nous faisons de tant d'admirables agents physiques et moraux. Le grand inconnu se dégage, et la maçonnerie qui n'est que la religion qui sort de cette vaste et profonde philosophie doit faire d'immenses progrès.

Maçons, notre tâche est donc bien claire, bien précise; nous devons étudier la philosophie, acquérir toute science afin de devenir plus religieux; nous devons entraîner les peuples dans notre marche progressive. Voilà la seule prédication qui ait aujourd'hui quelque chance de succès.

Nous avons, pour hâter nos succès, deux auxiliaires dont nous aurions dû depuis longtemps employer les puissants et infailibles secours. Eux seuls, bien dirigés, pourraient faire accomplir à la maçonnerie ses hautes destinées. Ces deux auxiliaires, dont les effets sont si magiques, ce sont la presse périodique et l'éducation de la jeunesse. De tous les cultes, le nôtre est le seul qui n'ait pas su tirer parti de ces deux moyens d'influence. Le catholicisme, le protestantisme, etc., tirent un immense avantage de ces grands moteurs de la société actuelle. Voyez de toutes parts les journaux et les écoles qu'ils ont fondés et auxquels ils prodiguent leurs soins, leurs travaux et leurs trésors! Aussi, quoiqu'ils aient contre leurs dogmes et leurs croyances les découvertes quotidiennes des sciences, les écrits des savants, des philosophes, des littérateurs les plus distingués, et même jusqu'au simple bon sens du peuple, quoique leurs ennemis, en fait de doctrines, se multiplient

chaque jour d'une manière prodigieuse, ils ne laissent pas de se soutenir avec un avantage surprenant. Ils sembleraient même aujourd'hui reprendre sur les masses une partie de l'autorité qu'ils avaient d'abord perdue.

Comme les autres cultes, tournons nos soins vers les écoles où se forme la jeunesse et répandons y chaque jour les trésors de notre morale et de nos principes. Nous n'avons besoin pour cela que de légers sacrifices, car notre seule protection, sagement accordée à quelque maison d'éducation, suffirait à cet utile dessein. Comme les cultes ennemis jurés du nôtre, ne fondons pas des journaux, mais accordons seulement notre bienveillance à ceux que des maçons zélés ont créés dans l'intérêt de notre ordre.

Ne devrions-nous pas aussi avoir dans nos loges de riches bibliothèques où chaque frère puiserait, comme à une source intarissable, la science, la justice, les talents et les vertus ?

La musique peut aussi seconder nos efforts ; ses charmes seuls suffiraient pour attirer la foule des initiés dans nos temples. Nous connaissons tous sa puissante influence sur notre âme qu'elle porte aux grandes actions, à l'héroïsme. Pourquoi n'en ferions-nous pas dans nos cérémonies, non pas un usage mesquin comme aujourd'hui, mais un moyen puissant d'attraits et d'influence ?

Voilà, chers lecteurs, les quelques idées que m'a suggérées mon esprit sur la mission que nous avons à remplir. Peut-être sont-elles loin des vôtres, et vous semblent-elles imparfaites ou paradoxales, mais du moins elles partent d'une conviction profonde et sincère. Je me suis expliqué franchement, comme je vous l'avais promis au commencement de cet article. Puissent mes faibles pensées exciter dans vos âmes quelques-unes de ces grandes et généreuses idées, de ces magnanimes résolutions qui animaient nos frères des siècles passés, et qui leur firent tant de fois braver les cachots, les fers et la mort même !

P.

DU POLYTHÉISME

■

DE L'UNITÉ DE DIEU. (1)

« Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer. »

Pensée profonde d'un poète philosophe dont les principes ont encouru le blâme d'un parti qui combattit à outrance les idées philosophiques du XVIII^e siècle. Si c'était le moment d'analyser ce vers voltairien nous y trouverions la connaissance approfondie d'une grande vérité, de celle qui a frappé tous les esprits cultivés par la raison, au milieu même de tous les maux que produisaient de fausses idées en matière de religion.

Alors que cette même vérité, la première dans l'ordre des faits moraux, était méconnue, lorsqu'elle ne reflétait pas encore la lumière spirituelle sur la vie de l'homme, l'intelligence humaine flottait dans un vide effrayant ; le grand spectacle de la nature était muet au monde ; les éléments organiques de l'univers ne parlaient pas encore le langage de leurs merveilles ; ces majestueux corps célestes qui se balancent dans l'espace en vertu d'une loi physique dont le secret seul est une manifestation divine, n'offraient que des idées qui se matérialisaient en passant par l'esprit de ceux même qui avaient tant besoin de connaître cette grande, cette haute vérité dont l'influence suprême devait

(1) Discours prononcé par le frère Noé, vénérable de la loge l'*Étoile de la Gironde*, le 27 juin 1841, à l'occasion de la fête de l'ordre.

répandre le bonheur et le bien-être sur toutes les parties du corps social.

Mais l'esprit humain, dans sa première enfance, ne pouvait être mû que par des idées sauvages, dénuées de toute liaison, détachées de tout rapport ; l'expérience, ce grand maître du progrès social, lui refusait ses salutaires enseignements ; les temps antérieurs n'avaient laissé aucune leçon utile, tout, les hommes et les choses, se mouvant dans un cercle d'ignorance et d'erreur. L'être humain ne pouvait pas encore juger de la noblesse de son organisation intellectuelle ; enchaînée, pour ainsi dire, dans les liens d'un complet abrutissement, sa pensée n'était ni libre, ni agissante par elle-même ; elle suivait instinctivement des principes mensongers, et tombait de faute en faute sans songer le moins du monde aux conséquences pernicieuses que devait avoir son action morale.

De là, l'ignorance des premiers siècles pesant de tout son poids sur l'esprit civilisateur, sur la marche de la société et sur ses institutions ; de là, l'absence de toute loi protectrice, de toute légalité conservatrice : point de mœurs, point de lien social ; de là, encore, ces erreurs aveugles sur la nature de Dieu, ces folies, ces extravagances, ces ridicules idées sur la destinée de l'homme ; de là, enfin, l'idolâtrie, conséquence absurde du polythéisme, culte étrange et insensé où des milliers de dieux, sans providence et sans esprit divin, frappaient l'imagination sans toucher le cœur.

Et ne nous y trompons pas, l'enfance de la société n'a été si incertaine et si laborieuse, qu'en raison du peu de progrès de l'idée religieuse, de celle qui devait ouvrir à l'homme la voie de la moralité ; là où il devait trouver un frein à ses passions, là où il devait sentir son âme s'élever au dessus de ses préjugés et de son ignorance ; là, enfin, où il pouvait se mettre en contact avec son créateur. Ces idées

si naturelles, si positives, si parfaitement inscrites sur les merveilles de la création, furent d'abord méconnues par la faiblesse de l'homme intellectuel, plus tard contestées par l'esprit de parti, et ensuite effrontément niées par la déraison qu'une inconcevable préoccupation fit nommer philosophie, comme si la philosophie, telle qu'il faut l'entendre, pouvait enseigner des erreurs !

Eh ! bien, prenons l'homme dans cet état d'imperfection morale où le laissa longtemps l'imperfection de sa raison. Suivons un instant la marche de son esprit contemplateur au milieu de la nature, et voyons comment est née en lui l'idée religieuse qui, avant d'être éclairée par la raison intelligente, devait passer à travers toutes les erreurs du polythéisme et de l'idolâtrie.

Cet être organisé pour sentir et pour penser, a éprouvé des sensations extraordinaires à la vue de cette terre qui le porte et le nourrit, de ces immenses mers qui couvrent le globe, de ces fleuves qui arrosent les champs, de ces mondes lumineux qu'un mouvement uniforme emporte dans leurs sphères de gravité ; et, au milieu de toutes ces grandeurs, dont il ne peut s'expliquer la cause première, il s'humilie, pendant que sa pensée simple et timide, mais frappée d'étonnement et de surprise, s'élève jusqu'au trône de cette puissance éternelle qui parle à ses yeux, et lui adresse le pieux-hommage de son cœur et de sa vénération.

Voilà, à mon sens, l'institution du premier culte. Je dirai même qu'il n'a rien que de fort raisonnable, puisqu'il se résume dans les sentiments de l'homme pur et sincère, pour ce qu'il voit dans la nature de plus grand et de plus digne de son amour religieux.

On a cru pouvoir dire que la crainte avait été le premier motif et le fondement de la religion primitive. Tout en admettant cette assertion, que je crois fautive en elle-même, il

est sûr que l'homme enclin au mal, alors que la société s'est corrompue, a été maîtrisé par sa faiblesse, et que, sans cesse menacé de la colère de Dieu qu'on lui a toujours montré armé de toutes les foudres du ciel, il a pu craindre ce qu'il devait aimer, et n'être religieux qu'en raison du degré de crainte qu'il avait d'être plus tard victime de quelque grand châtement. Cette combinaison d'idées complexes a pu être pour quelque chose chez l'homme en société, déjà livré à l'empire de la superstition. Mais, il est plus juste de penser que, dans son état d'innocence, saisi d'admiration, pénétré d'une vraie piété, l'homme de la nature a été religieux par sentiment et que ce culte si simple et si pur dût lui inspirer une véritable foi.

C'est donc au soleil que s'adressèrent les premiers accents de la religion naturelle ; c'est à ce globe radieux que fut élevé le premier autel, ainsi que le peuple hébreu en consacra plus tard au vrai Dieu sur le mont Hébal (1). Mais, franchement rien ne pouvait consolider cette foi naissante au milieu de ces autres merveilles qui, comme ce Dieu du jour, semblaient l'égaliser, en quelque sorte, en gloire et en majesté. L'astre de la nuit eut aussi son culte, et nous savons tous quelle fut la vénération des Egyptiens pour ces deux divinités qui, sous les noms d'Osiris et d'Isis, eurent des temples fameux partout où l'idolâtrie domina l'esprit religieux.

Mais les Chaldéens, contemplateurs des phénomènes du ciel, cherchant à pénétrer l'admirable secret du système planétaire, établirent les hypothèses d'une vaste science, et l'astronomie dans son berceau donna naissance au sabéisme, religion toute céleste, qui amena le fétichisme, culte absurde qui admettait au rang des divinités les choses les plus ab-

(1) Montagne de la Judée, dans la tribu d'Ephraïm, au sud de la Samarie.

jectes et les plus viles. Voilà donc l'idée religieuse, au moins justifiable tant qu'elle s'attacha au culte du soleil, tombée dans les erreurs de la superstition et souillée, pour ainsi dire, dans l'adoration du feu, de la mer, des fontaines, des montagnes, des animaux les plus immondes, comme des objets matériels les plus abominables; de sorte que l'homme, dans son exaltation religieuse, au lieu d'élever son esprit jusqu'à la hauteur des causes premières, le faisait descendre jusqu'au dernier degré de l'erreur et de la déraison.

Telle est la nature de l'esprit humain, que lorsqu'il se détourne du principe immuable de la vérité, il marche avec une rapidité effrayante dans la voie de l'erreur. Il faut donc lui reconnaître une tendance extraordinaire à progresser dans le mal et à poursuivre une idée dévastatrice jusqu'à ce qu'il ait accompli quelque grande catastrophe au détriment de la société.

L'histoire atteste un tel fait. Ces folles extravagances, où l'idée d'un Être souverain prenait de si ridicules transformations, firent naître des milliers de dieux; et le polythéisme, grandi encore par l'ignorance abrutissante du peuple, se répandit sur tous les points de l'Asie. Alors tout fut divinisé, et chaque Dieu recevait un culte de vénération qu'un fanatisme outré rendait encore plus sacrilège. C'est ainsi que s'établit le fétichisme qui devint le culte le plus universellement suivi, à l'époque où les hommes, gouvernés par toute la puissance de la superstition, semblaient ne pas oser lever les yeux vers le ciel, dans la crainte d'y trouver inscrite la réprobation de tant de folies et de dérèglements.

Là ne devait pas s'arrêter cette multiplicité de cultes, plus extravagants les uns que les autres. Tant il est vrai que la piété sincère n'existait pas. Déjà, d'ailleurs, l'adoration superstitieuse servait de guide aux sentiments religieux. Le fétichisme avait ouvert la voie à un mélange ridicule de di-

vinités absurdes. Des choses on passa aux personnes, et la fable avec tout son appareil mythologique devint un autre culte qui offrit des ressources immenses à l'imagination et au génie poétique. L'idolâtrie en fit son profit, l'étendit parmi les païens, et fut bientôt la religion la plus universelle de l'époque qui succéda aux premiers âges du monde. La Grèce, dans toute sa grandeur, Rome, dans toute sa gloire, admirent le paganisme, et punirent de la dernière rigueur des lois ceux qui, plus sensés et plus sages, tentaient d'élever leur esprit jusqu'à l'idée de l'unité de Dieu.

En présence de toutes ces aberrations du sentiment religieux, le philosophe reste interdit. Il ne sait vraiment pas comment il arrive que la raison humaine puisse si longtemps rester dans un tel état de délire, et cependant rien n'est moins contestable.

Voyez quelle dégénération ! — Le culte du soleil qui pourtant avait quelque chose de raisonnable, passe au sabéisme ; celui-ci conduit au polythéisme, qui donne naissance au fétichisme. Jusques là l'homme n'avait adoré que des objets inanimés, pris dans la nature. Mais, lancé dans ce dédale d'erreurs, il ne pouvait pas s'arrêter là. Il devait diviniser son semblable et lui accorder les attributs providentiels. Tel fut ce culte où les héros de l'antiquité, ces grands dévastateurs du monde, eurent des autels. Ces demi-dieux, ainsi que les désigne l'histoire par un reste de pudeur, furent pompeusement placés dans des temples où l'adulation et une ignorance stupide les encensèrent, et leur firent des consécration comme on en fit plus tard au Dieu de vérité. César est honoré dans le temple de Jupiter ; sa statue porte cette inscription sacrilège : *A César demi-dieu* ! Domitien, empereur farouche et dégoûtant de vices, prend le nom de Dieu. Caracalla, autre monstre revêtu de la pourpre, fait assassiner son frère Géta, lui fait décerner l'apothéose, et ajoute à cette

dédication ces paroles qui peignent si bien l'ambitieux et le scélérat : *Qu'il soit Dieu, pourvu qu'il soit mort !* — Voilà des traits bien propres à caractériser cet autre culte où la sottise et la vanité se mêlaient au fanatisme et à la superstition, et prouve en particulier la barbarie et l'immoralité des temps. Pour peu qu'on s'arrête sur ces fables chimériques on peut remarquer qu'à côté du génie, qui a présidé à cette étrange institution, sont des allégories assez souvent dépourvues de justesse. Ce sont des dieux colères, passionnés, injustes, cruels ; des mœurs scandaleuses, des cérémonies infâmes, des oracles imposteurs, et presque partout une absence complète de bon sens et de raison.

Certains écrivains attribuent cette idolâtrie au culte des morts. Ce culte consistait à adorer l'image des chefs de famille qui avaient quitté ce monde, qu'on aimait avec vénération, et dont on avait grossièrement tracé les traits sur le cercueil qui en renfermait les dépouilles. Cette idée s'étendit, et le génie de l'homme en tira la peinture et la sculpture ; enfantés par l'erreur, ces deux arts sublimes ne durent pourtant leur éclat qu'à la vérité. Quel étrange contraste !

Les Egyptiens qui imitèrent en tant de choses les Ethiopiens, leur empruntèrent l'usage d'embaumer les corps. Ce qui d'abord ne fut qu'un hommage rendu au respect dû à des parents justement chéris, devint un culte comme on en voyait tant alors. Cette erreur passa de l'ordre moral dans l'ordre politique, et voilà comment des rois, des princes, le plus souvent des tyrans dont on avait fait l'image et les statues, devinrent un objet de culte et d'hommage religieux ; et ces statues, transformées en idoles, eurent des autels dans des temples où les actes de piété, consacrés à ces Dieux terrestres, suivaient dans leur importance les fluctuations des jeux de la plus bizarre fortune.

Il est donc vrai que l'idolâtrie se répandit prodigieusement

chez tous les peuples de la terre. La nation qui, plus que tout autre, eut tant de preuves de la manifestation divine, à en croire les livres saints, n'en a pas même été exempte ; et l'idole du veau d'or, si célèbre dans Israël, constate le penchant qu'avaient les hommes de cette époque pour les faux dieux dont l'influence, si tristement funeste, avait déjà pourtant frappé quelques bons esprits. Aussi, voyons-nous Moïse proscrire ces abominations ; aussi fut-il obligé de défendre expressément aux Hébreux de faire des idoles ou des images de leurs mains, comme s'il craignait que le Dieu vivant ne continuât à être un objet de mépris en présence des faux Dieux et de ces extravagantes représentations.

Plusieurs siècles ont vu ces sortes de religions étendre leur puissance. Cette confusion d'idées s'opposait constamment à la lumière de la vérité. Mais, par son propre ascendant, elle devait enfin se montrer à travers mille erreurs qui semblaient lui disputer l'empire de la raison. C'est au milieu de ce désordre, de ce chaos, que des sages, pénétrés de la pensée qui élève l'âme et l'esprit, comprirent qu'un Être supérieur gouvernait cette vaste machine, que tant de merveilles ne pouvaient pas être dues au hasard, que l'ordre et la régularité qui règnent dans l'organisation de l'univers sont le résultat d'une volonté unique, immuable, éternelle. Dès lors, l'idée de l'unité de Dieu se montra à quelques hommes pleine de force et d'éclat, et ce sublime effort de l'intelligence humaine devait avoir un résultat immense, hâter les progrès de la civilisation, et flétrir à tout jamais ces systèmes déplorables qui, dirigés par l'aveuglement et le délire religieux, avaient enfanté le polythéisme dont l'absurdité devait enfin s'anéantir devant l'imposante vérité de l'unité de Dieu !

Que d'efforts de raison, que d'obstacles à vaincre, que de superstition à détruire, avant de faire adopter une vérité si grande, si supérieure, si contraire aux préjugés, si funeste

aux idées reçues ! Ici, c'était l'idolâtrie de Baal qui dominait les Chaldéens, les Phéniciens et autres peuples situés à l'orient de la Méditerranée ; là, c'était le paganisme qui embrassait un pays immense ; ailleurs, c'était le fétichisme égyptien qui avait étendu ses ramifications au-delà des peuples asiatiques ; partout c'était ce même principe polythéiste qui semblait élever un mur d'airain entre la vérité et l'erreur. Mais la raison se fortifiait par le système mystagogique. Le philosophe instruit s'était séparé de l'idolâtrie vulgaire, la science morale commençait son œuvre d'émancipation et combattait l'ignorance et l'erreur ; et, à l'ombre d'une puissance nouvelle, s'élaboraient ces principes de sagesse qui devaient ouvrir la voie de la civilisation à tout un avenir, faire triompher une vérité consolante, et proclamer, comme cause première de toute existence créée, ce Dieu unique, cette puissance éternelle, cet être infini et incompréhensible dont la plus glorieuse manifestation est, sans contredit, la création de l'homme.

Dès l'instant que ce principe fut compris dans les mystères, l'idolâtrie perdit considérablement de son influence. Tous les hommes d'un caractère honorable, dont la raison était en progrès, associèrent leurs efforts et leurs vues à ceux des mystagogues, et, après plusieurs années de philosophie, on vit enfin sur le frontispice d'un temple égyptien consacré à la nature, cette fameuse inscription : *« Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera ; nul mortel n'a encore percé le voile qui me couvre. »* Cette merveilleuse vérité sortait toute rayonnante de grandeur du sanctuaire mystagogique, de ce lieu sacré où l'hiérophante, après avoir fait éloigner les profanes, entonnait cet hymne d'Orphée qui s'adressait aux initiés : *« Contemplez la nature divine, illuminez vos esprits, gouvernez votre cœur, marchez dans la voie de la justice, que le Dieu du ciel et de la terre soit tou-*

jours présent à vos yeux. Il est unique, il existe seul par lui-même. Tous les êtres tiennent de lui leur existence ; il les soutient tous ; il n'a jamais été vu des mortels, et lui voit toutes choses. »

La révélation de ce principe de vie morale se propagea dans cette société d'hommes qui ne vivaient que pour la philosophie. Les mystères devinrent de plus en plus célèbres. Les plus illustres personnages de l'antiquité s'y firent initier et contribuèrent à répandre les lumières de la civilisation partout où de faux dieux soutenaient encore d'indignes autels que la force de la vérité avait pourtant ébranlés jusque dans leurs fondements.

Ici il s'agit de ces immortels bienfaiteurs du genre humain qui ont fait briller aux yeux des peuples les idées civilisatrices, et qui en tout lieu ont laissé les traces salutaires de leur passage. Je confonds à dessein dans le sentiment qui m'anime pour ces illustres législateurs, Moïse et Zoroastre, Confucius et Socrate, l'auteur de l'Evangile et celui du Coran, tous enfants des mystères, tous annonçant aux peuples étonnés l'unité de Dieu, tous s'élevant à la hauteur de leur mission, et jetant les fondements d'une société qui ne devait plus vivre que selon les principes de la justice et de la morale. A mesure que le travail philosophique s'étendait et approfondissait la science de l'homme, de nouvelles lumières éclairaient la raison de ceux-là même qui devaient transmettre à la postérité les lois immuables de la morale religieuse et sociale. Parmi ces lois s'éleva comme un rayon d'intelligence divine le dogme de l'immatérialité de l'ame et de son immortalité.

C'est sur ces deux grandes bases de la morale universelle, l'unité de Dieu et la spiritualité de l'ame, que les mystagogues fondèrent leur théologie mystique, un des plus grands efforts de la raison humaine, à une époque où les connaissances philosophiques étaient si peu avancées et l'ignorance

si profondément enracinée dans l'esprit des masses livrées à toutes les folies de l'idolâtrie. Et qu'il me soit permis de vous faire observer, non pas comme une supposition, mais comme une vérité de fait, que Moïse dans son décalogue n'a fait que développer cette morale révélée, si sublime, si largement humanitaire, source première et unique de toute législation politique ou religieuse, sociale ou individuelle. D'ailleurs, cette idée unitaire devenue, après bien des siècles d'ignorance, la base de la religion et de la morale, est pour nous, maçons, de la plus haute importance, puisque notre institution dans son rationalisme résume toutes les croyances, toutes les opinions, comme pour réduire à l'unité l'idée religieuse que l'intérêt des uns et la mauvaise foi des autres ont divisée, bien que l'unité de Dieu adoptée, proclamée, révérée par tous, ait positivement gravé dans tous les cœurs cette vérité logique, que de l'unité de Dieu il ne peut résulter que l'unité de religion; et j'ajouterai, n'en déplaise à ceux qui se préoccupent si fort des dogmes de leur religion et de ses principes, que ce culte unique, inaltérable, vrai, sublime, est précisément celui que le bon sens et la philosophie, sur le témoignage des merveilles du monde physique et intellectuel, ont révélé à la connaissance de ces hommes dont la science et la morale ont couvert de déconsidération et de mépris les cultes idolâtres de tous les temps, et ont flétri aux yeux de la raison ces prétendues vérités avec lesquelles on a si longtemps endormi les hommes dans le mensonge et les déceptions.

A la connaissance de l'unité de Dieu se rapportent tous les sentiments de la créature pour le créateur; et de cet amour si juste, si naturel, découlent tous les principes de la morale universelle, aussi unique, aussi parfaite, aussi sublime que la source dont elle nous vient. C'est là le véritable lien des peuples, de cette union qui, un jour, je l'espère, les enchat-

nera tous au même principe, à l'unique intérêt d'une association humanitaire, à un pacte de sociabilité fraternelle; et alors, ce grand problème de la question sociale sera résolu par le seul fait de la croyance religieuse. De la révélation de l'unité de Dieu, nous avons vu sortir la première étincelle de la lumière civilisatrice, de ce progrès qui effraie tant d'âmes timides, mais qui déjà a enfanté tant de merveilles dans l'ordre moral et politique des peuples. C'est à lui que nous sommes redevables de cet esprit de tolérance et de charité, de cette fusion intellectuelle et de ce principe d'équité qui ont passé le niveau de la loi sur toutes les conditions de la vie active. C'est à lui encore que les peuples modernes doivent une existence politique plus juste, plus philosophique, et à l'ombre de laquelle s'étendent et se consolident leurs droits et leurs privilèges. Vous l'avez vu, c'est à la connaissance de Dieu que les nations ont dû une vie plus conforme à la nature de l'homme, un esprit religieux plus digne de la majesté divine. Alors, ont disparu des sacrilèges outrageants, des cultes absurdes, des sacrifices inhumains, et comme un enseignement providentiel, vous avez vu l'idée régénératrice de l'unité de Dieu planer au dessus de tous ces bienfaits dont elle est la cause efficiente, et attendre de l'homme un culte d'amour et de reconnaissance. Que de gloire, que de grandeur, que de magnificence nous entourent ! C'est, n'en doutons pas, le témoignage le plus irrécusable de l'existence d'un Être suprême. Cette vérité est trop évidente pour qu'on ose la nier de bonne foi. La maçonnerie en reconnaît la puissance, et la publie au profit de tous les peuples de la terre, et c'est en propageant une doctrine si consolante, qu'elle répète avec notre poète-philosophe : *Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.*

Noé.

COMMÉMORATION FUNÈBRE
DES MEMBRES DU GRAND ORIENT DE FRANCE,

décédés

pendant les années 1836 à 1840.

célébrée le 27 février 1841.

Les loges viennent de recevoir du grand orient le procès-verbal de la fête funèbre qu'il a célébrée le 27 février dernier. Le style pompeux dans lequel il est rédigé et quelques phrases inutiles qu'on y remarque, doivent avoir peu d'attrait pour les lecteurs de bon goût. Nous ne reproduisons donc que les passages qui offrent de l'intérêt, ainsi que le discours de l'orateur qui est écrit avec esprit et une indépendance de jugement qui mérite toute notre approbation.

Le Temple est entièrement tendu de noir; un cénotaphe est élevé au milieu; il est orné des insignes civils et maçonniques des FF.°. décédés, et entouré de cyprès. Aux quatre angles sont placées des cassolettes antiques où brille une flamme mystérieuse. L'encens fume autour du monument, des écussons ornés d'emblèmes maçonniques, et placés tant à l'O.° que sur les colonnes, reproduisent les initiales de chacun des FF.°. que le G.°. O.°. a perdus.

La colonne d'harmonie placée dans sa tribune exécute pendant la cérémonie des morceaux d'une musique religieuse.

Un profond silence régnant dans l'assemblée, le R.°. président fait connaître dans les termes suivants la commémoration funèbre de ce jour.

« Mes FF.°,

« La décoration de ce Temple, composée d'emblèmes funèbres, ce mausolée placé au milieu du sanctuaire, vous font assez connaître le triste sujet de la réunion de ce jour. Le G.° O.° est en deuil ! *La faux de la mort* a fait pour cette fois une telle moisson dans ses rangs, que jamais à aucune autre époque, pas même à celle du choléra, de désolante mémoire, la colonne funéraire n'a offert à nos yeux une si grande *quantité* de noms ! Gémissons, mes FF.°, d'une aussi affligeante comparaison ! la mort ne choisit pas, elle frappe en aveugle. Magistrats, guerriers, légistes, littérateurs, médecins, négociants, tous tombent mêlés ensemble sous ses coups meurtriers !

« La mort enseigne la vie, mes FF.° ! A l'exemple des anciens, les Maçons font comparaître devant eux les restes de ceux qui viennent de quitter l'existence ; ils scrutent leurs belles actions ou leurs faiblesses pour l'instruction de ceux qui survivent ; quel enseignement plus austère et plus profitable pourrait-on choisir que celui qui se fait devant un cercueil ? Le jour de notre mort est pour nous un jour de vérité et de justice ; et, en effet, oserions-nous mentir devant ceux qui ont connu celui dont on parle ? Heureusement, mes FF.°, ceux que nous pleurons étaient Maçons ; et si nous les pesons dans la balance de *Minos*, la somme de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres enlèvera de beaucoup celle de leurs faiblesses. Notre T.° C.° F.° Orat.° va nous présenter le tableau de la vie des excellents FF.° que nous avons perdus, et nous sentirons s'adoucir nos douleurs aux accents harmonieux de sa touchante éloquence.

« Il me semble, mes FF.°, que c'est ici le moment de vous faire remarquer les vides que le trépas a faits sur nos colonnes, afin d'appeler votre attention sur les choix à faire pour les combler : et les Atel.° par la nomination de leurs

députés nous offrant une pépinière d'hommes distingués dans tous les genres de mérite, ce sera notre devoir, mes FF.·, d'exploiter cette mine aussi riche que féconde ! »

Le R.· président proclame ensuite les noms des RR.· FF.· décédés; ce sont les FF.· Magdonald, 33^e, Off.· d'honneur, ex G.· M.·.—Adjoints de l'Ordre.—Maison (marquis de), R.· C.· Off.· d'honneur.

Off.· honoraires :

Albret, 33^e.—Bertrand (Arthus), 33^e.—Bourret, 33^e.—Branville (Ch—Camille de), 33^e.—Camus, 33^e.—Deloche, R.· C.·—Doumerc (Alex.), 33^e.—Houel, 33^e.—Lagarde (le baron), R.· C.·—Lefebvre d'Aumale père, 33^e, ancien président de la Ch.· du Supr.· Cons.· des Rites.—Lorin, R.· C.·—Morel, 33^e.—Richard, 33^e, ancien président du Supr.· Cons.· des Rites.—Sarlandière, 33^e.—Tribalet, 33^e.—Truet, 33^e.—Vassal, 33^e, ancien président de la Ch.· de correspondance, G.· Command.· du G.· Collège des Rites, etc.—Blondelu, 33^e, Off.· titulaire, garde des timbres et sc.· de la Ch.· Symb.·—Bauche aîné, K.·, député, ancien Off.· du G.· O.·—Gilliard, K.·, Vén.· de la L.· des FF.· Artistes, O.· de Paris.—Olive, K.·, Vén.· de la L.· Saint-Jean de Jérusalem, O.· de Paris, ancien Off.· du G.· O.·.

Après cette proclamation, qui est répétée par les FF.· surv.·, tous les FF.· exécutent la triple batt.· de deuil, et douze fois l'airain de son timbre lugubre fait résonner les voûtes du Temple.

Le R.· président dit, et les VV.· FF.· surv.· répètent : « Honorons la mémoire des RR.· FF.· qui ne sont plus. »

Tous les FF.· répètent trois fois *Gémissons !* et les accords d'une harmonie grave et religieuse se font entendre.

Le R.· président donne la parole au V.· F.· Janin, Orat.·

de la Ch.[·] du Sup.[·] Cons.[·] des Rites, pour donner lecture du discours du V.[·] F.[·] Lefebvre d'Aumale fils, Orat.[·] de la Ch.[·] Symb.[·], composé pour cette pieuse cérémonie, à laquelle de puissants motifs, indépendants de sa volonté, ne lui ont point permis d'assister.

Le V.[·] F.[·] Janin, après un exorde rempli de belles citations, continue son discours en suivant l'ordre nécrologique dans la nomination des FF.[·] décédés. Nous regrettons de ne pouvoir le citer en entier, et d'être obligé de passer sous silence l'histoire de la vie profane de plusieurs FF.[·], auxquels les circonstances seules manquèrent pour se rendre plus illustres.

GILLIARD (LOUIS) (1).

« La modestie de ce F.[·] se contenta du gr.[·] de K.[·]. L'amitié et la confiance de ses FF.[·] l'appelèrent à la présidence de la L.[·] des *Frères Artistes*, dont il faisait partie ; il fut député auprès du G.[·] O.[·]. Le F.[·] Gilliard comprit toute l'importance de ce mandat ; il savait bien qu'un député qui négligerait de représenter ses mandataires auprès du sénat Maç.[·] nuirait non seulement à ces derniers, mais à l'Ordre tout entier ; d'abord parce que l'exemple d'un seul pourrait être imité par plusieurs, ensuite parce qu'il est indispensable que des relations et des communications fréquentes existent entre le centre de la Maç.[·] qui réside dans le G.[·] O.[·]. et tous les At.[·] qui composent sa correspondance.

« Vous comprenez qu'animé de pareils sentiments, le F.[·] Gilliard assistait le plus souvent possible à vos travaux ; il attachait une juste importance à connaître, à étudier les affaires portées à la chambre dont il faisait partie : s'il prenait part aux discussions, ce n'était pas pour y chercher l'occasion

(1) Né à Salins (Jura) le 27 mai 1797 ; mort le 5 mai 1838.

de briller, mais seulement dans l'espoir de les éclairer et de les résoudre avec équité.

« Enlevé presque au début de sa carrière, on ne peut citer de lui de longs travaux ; mais il était facile de reconnaître, en étudiant son caractère et ses goûts, que c'est le temps seul qui lui a manqué. »

.

SARLANDIÈRE (JEAN-BAPTISTE) (1).

« G. : Insp. : G. : 33^e, Off. : du G. : O. : de France, attaché à la Ch. : Symb. : , il s'y fit continuellement remarquer par son zèle et son assiduité pendant onze années.

« C'est déjà une chose remarquable de voir un F. : comme celui dont nous parlons, et dont les occupations profanes auraient pu absorber tous les moments, trouver encore les moyens, grâce à son activité, de remplir tous ses devoirs maç. : . Cependant il fallait un terme à tant de fatigues. En 1832, accablé des travaux et des soins de sa clientèle, occupé d'ouvrages scientifiques, sentant sa santé s'affaiblir, il se vit forcé de solliciter ses lettres d'honoraires : il avait d'ailleurs rempli encore d'autres fonctions maçonniques.

« Il avait été longtemps V. : de la L. : des *Émules d'Assas* à l'O. : de Paris, ensuite T. : S. : du chap. : de ce nom, et, dans toutes ses fonctions, son caractère doux et conciliant sut toujours lui mériter l'affection de tous ses FF. : .

« Si nous le suivons dans sa carrière médicale, nous le retrouvons toujours le même. Ayant commencé ses études sous la direction de son père, chirurgien-major à l'hôpital de Noirmoutiers, il y fut reçu lui-même, à l'âge de seize ans, en qualité de sous-aide ; ensuite il fut reçu docteur à la Faculté de Paris, le 17 juin 1815, après avoir présenté et sou-

(1) Né à Aix-la-Chapelle le 9 mai 1785 ; mort le 23 juillet 1838.

tenu une thèse remarquable; elle avait pour titre : *De l'effet des cosmétiques chez les femmes.*

« En 1822, il fit imprimer un mémoire sur *la circulation du sang, éclairée par l'anatomie et la physiologie*, lu à l'Institut en 1819.

« En 1823, il fit paraître le *Guide du chirurgien militaire*, ouvrage indispensable à tous ces hommes laborieux et de courage qui sont destinés à secourir nos soldats sur les champs de bataille.

« En 1825, il composa des mémoires sur *l'électropuncture et l'acupuncture.*

« En 1829, il publia une *Anatomie méthodique*, avec tableaux et figures. Sa science et son désintéressement se montrèrent également dans cet ouvrage; il le donnait à prix coûtant, c'est à-dire moyennant 30 fr., quand tous les ouvrages du même genre sont vendus 400 à 500 fr., et ne peuvent se trouver dans les mains presque toujours pauvres des étudiants.

« Enfin, il acheva un ouvrage important sur *l'application, dans certaines maladies. et sur les effets de l'électricité, du galvanisme et des autres fluides impondérables.*

« Cet esprit si étendu avait aussi une grande disposition pour la mécanique, dont il faisait l'application à la médecine *et à la physiologie.* C'est ainsi qu'il inventa une ventouse ou scarificateur, pour remplacer les sangsues, qui devenaient très rares et très chères depuis la vogue du système Broussais, dont il était l'élève et l'ami. Il inventa aussi une espèce de *casque phrénologique*, qu'on applique sur la tête pour recevoir l'empreinte des organes qui ont le plus de développement. Cet ingénieux appareil fut reçu à la dernière exposition des produits de l'industrie; il attira l'attention des médecins et des curieux. On conçoit, en effet, tout l'avantage d'une coiffure qui, appliquée quelques secondes sur la tête, suffit pour faire connaître les vertus ou les vices de celui qui l'a essayée.

« Les nombreux malades qui réclamaient ses soins trouvaient toujours en lui consolation, adoucissements à leurs peines présentes, espérance et guérison pour l'avenir. Les pauvres recevaient de sa part les mêmes soins que les riches, avec cette seule différence que, non content d'oublier ses honoraires, il s'informait encore des besoins des malheureux et s'empressait d'y pourvoir à ses frais. Il disait qu'un médecin ne devait savoir que deux choses : travailler et guérir ; mais qu'il devait surtout en ignorer une troisième, qui est de s'enrichir, laquelle ne s'acquiert qu'aux dépens des deux premières.

« Tel fut celui qui nous offrit le type du véritable Maç. : Si l'on avait appliqué sur sa tête le casque dont il était l'inventeur, nul doute que les protubérances dont on n'y eût trouvé l'empreinte ne fussent celles de l'amour des sciences, de l'affection de ses semblables et du désintéressement.

« Terminons en disant qu'un monument funèbre lui fut élevé au moyen d'une souscription fournie par ses nombreux amis et clients. La *Gazette des Hôpitaux* du 21 janvier 1840 en publia la liste. Notre bon F. : Daoust fut l'un des commissaires, et lui donna cette dernière preuve d'une amitié qui survit encore à celui qui en était l'objet.

« Une simple épitaphe décore le monument :

SCIENCE, DÉVOUEMENT.

A SARLANDIÈRE

Ses contemporains reconnaissants. »

MOREL (PHILIPPE-MARIE) (1).

« G. : Insp. : G. : 33^e, nommé Off. : du G. : O. : dans l'année 1829; attaché à la Ch. : Symb. : , où il remplit jusqu'à l'année 1828, pendant neuf années d'activité, toutes les fonc-

(1) Né à Paris le 31 décembre 1793; mort le 4 août 1838.

tions qui lui étaient confiées, avec le même zèle, le même dévouement, la même assiduité.

« L'existence du F. Morel, qui devait être si courte, le força à demander ses lettres d'honoraires au mois de mars 1838, promettant bien que, tant que sa santé lui permettrait de prendre part à nos travaux, il ne manquerait jamais de le faire. Mais, hélas ! il ne devait pas profiter longtemps non plus de l'honorariat. »

.

LORIN (ANTOINE-FRANÇOIS) (1).

« R. C., Off. du G. O., où il entra le 17 septembre 1828, et resta en activité jusqu'en 1838, époque à laquelle il demanda et obtint ses lettres d'honoraires.

« Ses connaissances spéciales dans la comptabilité lui firent porter principalement son attention sur notre administration financière : les études de toute sa vie lui avaient démontré que toute société qui veut compter des éléments d'existence et de succès, doit commencer par établir l'ordre le plus parfait dans ses finances. Quand cette condition n'existe pas, il doit y avoir tôt ou tard bouleversement et ruine.

« Ces sentiments du F. Lorin devaient être bien appréciés par nous tous, dont le but est la bienfaisance, qui devons par conséquent rendre un compte exact de toutes les sommes destinées aux malheureux, mais qui devons surtout nous appliquer, par une administration claire et vigilante, à répartir le plus grand nombre de secours sur la plus grande masse possible, et toujours avec discernement et opportunité. »

.

(1) Né à Paris le 13 mars 1768 ; mort le 3 septembre 1768.

(La suite au prochain numéro).

CHRONIQUE.

La dernière fête solsticielle (juin 1841) du grand orient avait réuni un grand nombre de visiteurs français et étrangers. L'honorable frère Pinet, président de la chambre symbolique, après avoir ouvert les travaux a cédé son maillet au respectable frère Bouilly, représentant du grand maître. L'entrée dans le temple du Nestor de la maçonnerie française a été saluée par une explosion d'applaudissements. Il a répondu à cette marque éclatante d'attachement et d'amitié avec cette chaleur d'improvisation qui le distingue et que son grand âge n'a point affaiblie.

On a ensuite annoncé que le respectable frère da Sylva, de Lisbonne, grand conservateur de l'ordre maçonnique du grand orient du Brésil, et son garant d'amitié auprès du grand orient de France, se présentait à l'entrée du temple. On est allé au devant de lui avec le cérémonial accoutumé, et il est entré revêtu des insignes et du cordon de grand inspecteur, 33^e degré du rite écossais. Conformément aux prérogatives de ce grade, il est resté couvert en prononçant un discours de félicitation au nom du grand orient du Brésil et en écoutant la réponse du président.

L'exercice de ce droit d'entrer en loge le chapeau sur la tête s'est conservé dans plusieurs orientes étrangers, mais en France il a dû disparaître devant les convenances d'une politesse bien entendue.

Le respectable frère d'Aumale a prononcé un discours qui a été écouté avec beaucoup d'attention, quoique le sujet traité par l'orateur fût loin d'être neuf. Nous avons remarqué dans ce discours quelques détails précieux sur l'origine de la maçonnerie, et sur son introduction en France et en Angleterre. Ces documents, fruits de longues recherches et de

pénibles travaux, nous ont paru tout à la fois amusants et instructifs.

Les travaux du banquet ont eu lieu suivant l'usage. La salle était fraîchement et brillamment décorée. La colonne d'harmonie, composée d'artistes distingués, avait fait de nombreuses répétitions ; aussi les morceaux qu'elle a exécutés ont-ils réhaussé l'éclat de cette fête.

— La loge la *Constante Amitié*, orient de Besançon, vient de rétablir l'ancien Directoire de Bourgogne, sans pour cela renoncer à l'obéissance du grand orient. Trois des neuf membres qui composaient cet ancien régime se sont empressés de se joindre à leurs frères de la *Constante Amitié*, pour leur prêter leur utile concours dans cette circonstance difficile. Le vénérable frère Guillaume, l'un de ces trois membres, juge au tribunal civil de Besançon, a reparu en loge le 24 juin dernier pour la première fois depuis 27 ans. Ce jour-là, la *Constante Amitié* célébrait sa fête de la Saint-Jean d'été. Tous ses membres, qui appartiennent à la classe la plus intelligente de la cité, assistaient à cette imposante cérémonie. Le directeur du théâtre de Besançon avait fait relâche ce jour-là afin de favoriser la réunion complète de la colonne d'harmonie. Le vénérable frère Proudhon, orateur de la loge, quoique septuagénaire, a conservé toute sa vigueur, et ses idées ne se ressentent pas de son grand âge. Il a prononcé, dans cette fête, un discours remarquable que nous publierons dans notre prochaine livraison.

— Les trois loges des orient de Béziers, de Pézenas et de Bédarrioux ont célébré ensemble une fête qui sera mémorable dans les fastes maçonniques. Ces trois ateliers ont parfaitement compris cet axiome si souvent répété et si peu mis en usage : L'union fait la force. Ils ont donc resserré leurs liens maçonniques par une affiliation entre eux, et ont promis, dans la fête dont nous venons de parler, de se prêter

un mutuel appui et de marcher ensemble à la conquête des améliorations maçonniques. Le respectable frère Ginié, orateur de la loge, *La Réunion des Amis Choisis*, orient de Béziers, a prononcé dans cette circonstance un discours que nous nous ferons un plaisir et un devoir de reproduire dans un de nos prochains numéros.

— Toutes les loges de l'orient de Lyon se sont réunies depuis quelques jours en séances particulières, pour statuer sur le projet d'organisation qui leur a été soumis par le conseil central, et dont nous avons parlé dans notre précédente livraison. Aucune, que nous sachions, excepté celle des *Enfants d'Hiram*, n'a refusé de sanctionner le règlement qui leur a été présenté. Le conseil se réunira incessamment pour se constituer en assemblée régulière et définitive.

— Les loges *Bienfaisance et Amitié*, et *Equerre et Compas*, orient de Lyon, ont le même jour, chacune à part, célébré leur fête solstiliiale, en regrettant de n'avoir pas été prévenues, l'une et l'autre, assez tôt pour éviter cette irrégularité.

Nous avons été heureux de trouver dans la fête de la loge *Equerre et Compas* une distraction à toutes les discussions oisives que la réorganisation du conseil central a suscitées autour de nous. Nous avons vivement regretté de ne pas voir à son poste le digne vénérable d'*Equerre et Compas*, le frère César Bertholon, mais ce poste difficile a été, nous devons le dire, très-dignement occupé par le frère Henri Vivier, premier surveillant. Cet honorable frère a prononcé un excellent discours sur la marche des idées progressives; nous le mettrons bientôt sous les yeux de nos lecteurs. Ensuite, le frère secrétaire a énergiquement signalé quelques vices radicaux qui s'opposent au progrès de la maçonnerie: il a fait entrevoir aux loges de notre orient leur prospérité et leur gloire dans l'édification d'un temple unique. Nous désirons ardemment que les vœux de ce frère soient mieux écoutés que les nôtres. Le frère Kauffmann

a dignement terminé la séance par la lecture d'un poème qui a excité dans tout l'auditoire un intérêt croissant et un vif plaisir. D'unanimes applaudissements sont venus rappeler à cet honorable frère ses succès en poésie.

La fête de la loge *Bienfaisance et Amitié* n'a pas été moins brillante que celle d'*Equerre et Compas* ; des discours remarquables y ont été prononcés : nous n'avons qu'un regret, celui de n'y avoir pu assister.

— La commission du bazar maçonnique a retiré, depuis quelques jours, les quelques billets qui n'ont pas été placés. Le tirage au sort des lots aura lieu le 12 août, à 10 heures du matin, dans le local du Jardin de Flore, aux Brotteaux.

— Le grand orient a ajouté à son calendrier maçonnique pour 1841 une espèce de précis historique et statistique sur la maçonnerie française. Nous y remarquons le passage suivant qui ne nous concerne nullement, mais qui pourrait induire quelques-uns de nos frères en erreur :

« Les auteurs ou éditeurs de la *Revue Maçonnique*, re-
« connus coupables d'infraction à l'article 280 des statuts et
« règlements généraux de l'ordre, cessent d'appartenir à
« l'obédience du G. . O. . et sont considérés comme maçons
« irréguliers. (Arrêté du 14 janvier 1837). »

Comme le grand orient ne nous a pas encore fait l'honneur de nous mettre en jugement, malgré *les bonnes intentions d notre égard de quelques faiseurs* dont nous connaissons les capacités, ce passage de M. Sicard, sans note explicative, ne concerne pas la *Revue Maçonnique* actuelle, mais celle qui paraissait à Paris il y a quelques années et qui a cessé d'exister en 1835.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Les débuts commencés au mois d'avril dernier sont loin d'être terminés. Jamais peut-être on n'avait vu échouer un si grand nombre d'artistes sur notre première scène. A qui la faute ? D'abord aux artistes eux-mêmes qui, après avoir obtenu quelques succès négatifs sur un théâtre de troisième ou de quatrième ordre, s'imaginent avoir les capacités nécessaires pour figurer dignement sur la première scène de la seconde ville de France ; ensuite à l'administration qui les engage sans être bien certaine de leur mérite artistique ; enfin au public qui manque peut-être quelquefois d'indulgence. M. Alexandre, premier ténor, après avoir obtenu quelques succès dans ses débuts, avait résilié son engagement. M. Wermelen lui avait succédé. Puis, tout-à-coup, M. Alexandre revient à son poste et M. Wermelen disparaît, non sans avoir laissé au public quelque regret de n'avoir pu l'entendre dans plusieurs ouvrages. Ces changements subits et peu motivés sont plus funestes à l'administration qu'elle ne le pense ; ce sont d'abord, pour le public, des preuves de tergiversation et de peu de fixité dans l'organisation de la troupe ; ensuite on en tire cette conséquence que les ténors sont moins rares qu'on ne l'avait cru d'abord, et au lieu de continuer à faire preuve d'indulgence, on se montre exigeant. C'est ce qui est arrivé lorsque M. Alexandre a reparu dans *Anne de Boulen*. Sans l'intervention de la police, que nous regarderons toujours comme fort déplorable dans une question d'art, M. Alexandre eût sans doute éprouvé les fatales conséquences de sa retraite.

Nous devons ajouter, du reste, pour maintenir les droits du public, qu'il était parfaitement libre d'exiger de nouveaux débuts de la part de cet artiste, car il avait bien réellement cessé de faire partie de notre troupe lyrique, et M. le commissaire de police n'était, en réalité, nullement fondé à invoquer ses débuts antérieurs pour imposer silence à l'opposition très vive qui l'a accueilli à sa rentrée. Nous saisissons cette occasion pour émettre formellement le vœu de voir adopter, pour les débuts à venir, un mode d'appréciation plus digne de nos mœurs, moins pénible pour le public, moins blessante pour la dignité humaine dans la personne des artistes pour qui, d'ailleurs, cette épreuve est devenue véritablement trop redoutable.

Espérons maintenant que de pareilles scènes ne se renouvelleront pas, et que M. Alexandre fera ses efforts pour seconder M^{me} Miro qui est vraiment la perle de notre théâtre.

Lorsqu'elle aura une plus grande habitude de la scène et mettra plus d'animation dans ses rôles, M^{lle} Dubreuil sera une bonne seconde chanteuse. L'emploi de *Trial* a été funeste à plusieurs débutants. Cependant M. Bordier est parvenu à l'occuper ; son épouse n'a pas été moins heureuse que lui, comme première Dugazon. Ce couple ne se distingue pas par de grandes qualités artistiques, mais il remplira convenablement quelques emplois.

M^{me} Siran n'est pas encore remplacée, ce qui ajoute un certain prix à l'emploi de première danseuse que l'on n'avait peut-être pas cru si difficile.

Nous devons protester ici de toutes nos forces contre les hostiles manifestations auxquelles se trouve en butte M. George Hainl, notre chef d'orchestre, de la part d'une coterie tenace autant qu'elle est faible. Son talent est tellement en dehors de la question, que dimanche, pendant qu'il conduisait aux Célestins la *difficile* partition du *Bouffe et le*

Tailleur, deux couronnes de foin lui ont été lancées, avec cette gracieuse dédicace : *Hommage à M. Hain!* Quand une cabale descend à des moyens aussi ignobles, elle est jugée par tous les honnêtes gens.

Le mimodrame *Le dernier vœu de l'Empereur* n'a fait que justifier nos prévisions. A part le char funèbre qui mérite d'être vu, tout le reste n'offre qu'un faible attrait, si toutefois il y a attrait.

Mais ce qui compense largement toutes les défectuosités au milieu desquelles l'opéra, la comédie, le ballet même semblent momentanément disparaître, c'est la présence de Bouffé sur la scène des Célestins. Le talent de cet incomparable artiste n'a fait que grandir encore depuis l'époque où nous disions qu'il avait atteint le dernier terme de l'art dramatique. On ne peut se lasser de le voir et de l'admirer. Il saisit avec tant de puissance l'esprit de son rôle, il s'identifie si bien avec le caractère de ses personnages, qu'il en fait ressortir avec un immense avantage les moindres détails.

Parmi les pièces nouvelles qui méritent d'exciter l'intérêt du public, nous citerons *Diane de Chivri*, drame en cinq actes de Frédéric Soulié. Cet ouvrage qui aurait peut-être un plus grand mérite comme roman, renferme deux rôles fort importants, *Diane* et *Asthon*, qui sont bien joués par M^{me} Thibaut et Alexandre. L'ensemble du dernier acte, où est représenté un tribunal, manque de grandeur et de noblesse; des rôles sévères deviennent comiques par le fait des acteurs qui en sont chargés, et le public, au lieu de rester sous une impression terrible, rit aux éclats. Voilà comment l'on compromet le succès des meilleurs ouvrages.

DÉFENSE
DU RIT ÉCOSSAIS ANCIEN ET ACCEPTÉ,
ou
RÉFUTATION DE LA CIRCULAIRE DU GRAND ORIENT
DE FRANCE,

Du 19 octobre 1840,

PAR

J. A. Escodera,

MEMBRE HONORAIRE DU SUPRÊME CONSEIL DE FRANCE.

Cette brochure se vend 1 fr. 50 c. à Paris, chez M. ASTIER, libraire, rue Saint-Louis, 47, au Marais, au profit des maçons indigents.

COURS PRATIQUE DE FRANC-MAÇONNERIE,

PUBLIÉ

SOUS LA DEMANDE ET SOUS LES AUSPICES DE LA V. V. L. ISIS-
MONTHYON,

Par le F. C. Dupantès.

Trois brochures in-8°, renfermant les trois grades symboliques, sont en vente
au bureau de l'*Encyclopédie maçonnique*, rue Saint-Denis, 279.

COURS PHILOSOPHIQUE ET INTERPRÉTATIF

DES

INITIATIONS ANCIENNES ET MODERNES,

Par J. M. Peagon.

1 vol. in-8°, chez BERLANDIER, libraire-éditeur, rue Chilpéric, 11,
près Saint-Germain-l'Auxerrois.

DE LA FOI MAÇONNIQUE.

Lorsque les oracles virent leur autorité s'évanouir ils s'écrièrent : Les dieux s'en vont !... Maintenant que la civilisation marche devant nous, et même sans nous, nous nous écrions à notre tour : La maçonnerie s'en va !...— Les oracles avaient raison de se désespérer, car le vieux monde disparaissait à leurs yeux comme un fantôme à l'approche de la lumière. Mais si nous nous décourageons, si nous abandonnons nos temples, ce n'est pas parce qu'une puissante réalité nous y force et que nous sommes obligés de céder à l'évidence ; la seule cause de notre conduite répréhensible est dans notre ignorance du but pour lequel notre institution a été créée. Nous manquons de foi en sa puissance virtuelle, et cela parce que nous ne la connaissons pas.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Au lieu de l'étudier avec tous les soins que commande son ancienne importance ; au lieu de chercher à connaître quelle fut la pensée intime de ses fondateurs, et quelle fut l'idée qui soutint la foi de ses apôtres, dont l'histoire des sciences et des lettres conserve les noms glorieux ; au lieu de savoir si sa mission est réellement finie, ainsi que le prétend le vulgaire, nous trouvons plus commode d'en croire nos ennemis sur parole. Notre esprit et notre raison sont sacrifiés dans cette manière d'agir, mais notre paresse, notre indifférence y trouvent leur satisfaction. Il y a donc compensation au détriment de l'ordre dont nous avons juré d'être les fermes soutiens.

Malgré tous ses faux prophètes, malgré les paroles de découragement qu'ils répandent autour d'eux, la maçonnerie ne conserve pas moins des enfants soumis à ses préceptes, des adeptes qui ont foi en sa force intérieure dans le présent, en sa puissance dans l'avenir.

Pour ces élus, la maçonnerie n'est point un vain assemblage de formes et de cérémonies, une bachique institution au sein de laquelle des hommes insoucians viennent se grouper pour leurs plaisirs personnels et dans un but tout matériel; mais elle est à leurs yeux la consécration d'un principe primordial qui, un jour, formera le creuset où les passions humaines doivent se fondre et se purifier.

Les hommes nouveaux qui fondent de nouvelles institutions, dans le but d'améliorer le sort précaire de la majeure partie du peuple, les hommes qui s'appellent *socialistes* ne sont point considérés par les maçons d'une ferme croyance comme les ennemis de notre institution, quoiqu'ils soient souvent ses détracteurs. Loin de jalouser et de condamner les systèmes nouveaux, ils les voient naitre sans défiance et disparaître sans plaisir. Quelles que soient les idées et les tendances des novateurs, elles ne peuvent que profiter à la science et à l'humanité. L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il ne marche jamais avec plus de vitesse et d'assurance que lorsque de graves circonstances l'y obligent. Une idée nouvelle jetée au milieu d'idées éteintes suffit pour ranimer celles-ci, enflammer les esprits et faire faire un pas immense à l'humanité.

La maçonnerie est pour ceux de ses enfants qui ont foi en elle la religion du cœur, comme le christianisme et le mahométisme sont celles de l'ame. Elle est scellée dans les entrailles de l'humanité comme les autres le sont dans le cerveau de leurs adeptes. La maçonnerie n'a jamais dit : Hors de moi point de salut ! mais : Laissez venir à moi les hommes de cœur et de bonne volonté ! Son dogme est la fraternité universelle ; son but est d'établir parmi les hommes le règne de cette fraternité. Ses moyens répondraient à son dogme et à son but si ses adeptes le voulaient ; mais la plupart d'entre eux sont indignes d'elle.

Si la maçonnerie est aujourd'hui éclipsée par les sectes et les partis, il ne faut en accuser que l'esprit vain et léger de nos contemporains, des hommes qui se proclament eux-mêmes éclairés et philosophes, et qui courent où le plus grand bruit les appelle, où la foule tumultueuse les guide. La maçonnerie, qui est pacifique et silencieuse de sa nature, ne peut donc convenir qu'aux hommes d'une grande expérience, qui savent que les institutions, comme les hommes, ont dans leur existence des moments d'ardeur et de sommeil, et que le précepte du sage est de savoir attendre.

Aussi, quels sont-ils ces hommes dont la voix ne s'élève parmi nous que pour prononcer contre la maçonnerie une sentence capitale, et qui disent ironiquement à ceux qui parlent d'une sage réforme : Voulez-vous ressusciter un mort ? Ce sont quelques jeunes adeptes qui, à peine incorporés dans notre ordre, où ils espéraient trouver des joies et des plaisirs faciles, n'y ont rencontré que peines et labeurs ; ce sont quelques spéculateurs de bas étage qui pensaient y trouver des ressources pour réparer leurs affaires en désordre, et qui au lieu de recevoir sont obligés de donner sans cesse ; ce sont enfin quelques pauvres ambitieux qui n'ont pu se maintenir au poste qui plaisait à leur orgueil. Voilà quels sont nos oracles, à nous francs-maçons ! Voilà ceux qui crient, en désertant leur poste : La maçonnerie s'en va !

Certainement la maçonnerie est loin d'être dans un état prospère. Prétendre le contraire, ce serait fermer les yeux à l'évidence. Mais parce qu'un nuage sombre passe momentanément sur elle et voile sa destinée, est-ce à dire qu'elle est condamnée à rester éternellement immobile dans l'obscurité ? Oh ! non, le temps viendra, — et il n'est peut-être pas très éloigné, — où tous les socialistes de bonne foi, qui sont en vogue aujourd'hui, se trouveront abandonnés par la foule rassasiée de théories plus ou moins extraordinaires, et vien-

dront parmi nous chercher la consolation à leurs erreurs. Ils viendront dans nos temples avouer avec franchise qu'ils ont été victimes de leur imagination exaltée. Alors on reconnaîtra que l'on ne peut arriver sûrement à une amélioration véritable dans la société humaine que par la voie de la fraternité, c'est-à-dire par le cœur; alors commencera le règne glorieux de la maçonnerie.

Dans l'état actuel, c'est au petit nombre de maçons de foi et d'espérance à veiller à ce que le feu de la charité ne s'éteigne pas dans nos temples; c'est à eux à corriger les abus que les mauvais maçons ont introduits dans notre ordre, à réformer ce qui a vieilli, ce qui est tombé en désuétude; c'est à eux enfin à préparer la voie à de nouveaux adeptes, dignes de notre estime et de notre amour. Maçons qui sommes restés fidèles à notre drapeau au milieu du découragement et de la désertion, quelle que soit la distance qui nous sépare, tendons-nous la main! que les liens du cœur qui nous unissent déjà se resserrent davantage à mesure que le péril deviendra plus imminent, et tous ensemble, en travaillant à la régénération de notre ordre, faisons-lui un rempart de notre foi et de notre espérance.

Joannes CHERPIN.



DE L'ESPRIT

ET

DES DEVOIRS DE LA MAÇONNERIE (1).

Vén.°, 1^{er}, 2^e SS. et vous surtout, FF.°. Visiteurs des OO. de Pézénas et de Bédarrioux SSS.°.

Appelé à prendre la parole dans cette solennité, c'est pour moi une tâche bien douce d'avoir à vous dire, CC.°. FF.° visiteurs, combien de joies vives, combien d'espérances flatteuses, l'avènement de votre affiliation a fait naître dans le cœur de vos FF.° de l'O.° de Béziers. Si, lorsque nous agissions seuls et isolés, nous n'avons pas entièrement désespéré de nos efforts pour la cause commune, combien notre confiance a-t-elle dû s'accroître dès que nous avons pu compter sur le secours de vos lumières et de votre sagesse.

Puisse, CC.°. FF.°, le concours des éléments puissants de prospérité que vous apportez avec vous ne pas rester stérile et sans fruit ! Certes, si la maçonnerie n'est autre chose qu'une amère déception ; si elle a le pouvoir comme elle a la mission de produire le bien et d'enfanter de nobles œuvres, c'est à dater de ce jour, c'est à l'aide de la coopération éclairée et bienveillante, qui vous est offerte, que doivent éclater parmi nous la démonstration de sa puissance et la manifestation

(1) Discours prononcé par le F.° Ginié, Or.° de la L.° la *Réunion des Amis choisis*, O.° de Béziers, le 27 juin 1841 (Ere vulg.°), en présence des FF.° visiteurs, députés par les LL.° des OO.° de Pézénas et de Bédarrioux, pour cimenter l'affiliation des trois LL.° qui avait été réciproquement accordée.

de sa haute destinée. Espérons, mes FF.°, que les bienfaits des affiliations que nous cimentons aujourd'hui, dont nous ressentons en ce moment les premiers charmes, ouvriront pour nos at.° l'ère d'un brillant avenir, et nous élèveront à un degré de splendeur que sans elles il ne nous eût pas été donné d'atteindre.

CC.°. FF.° visiteurs, puisque vos ateliers et le nôtre sont appelés à travailler désormais de concert, et à vivre dans un accord perpétuel d'affections et de sentiments, j'ai cru que nous avions besoin de nous bien connaître pour arriver à nous mieux aimer, et, le cœur plein du désir d'obtenir de vous la précieuse faveur d'une amitié franche et durable, si nécessaire à la fécondation de notre œuvre, je viens vous faire connaître ce que nous sommes, vous exposer les convictions que nous nous sommes faites et les règles de conduite que nous en avons tirées.

Dès les premiers pas que nous avons faits dans la carrière que nous allons parcourir ensemble, nous avons senti la nécessité de bien comprendre l'œuvre à laquelle nous allons concourir, et cette étude fixa, la première, toute notre attention. Le caractère symbolique de la franc-maçonnerie fut ce qui nous frappa d'abord. Nous nous appliquâmes en conséquence à rechercher le sens caché que ce mythe renferme, et à découvrir la profonde pensée dont notre ordre est à nos yeux l'allégorique expression. La tradition pouvait nous éclairer dans cette voie, nous la consultâmes, et, sans être parvenu à une solution incontestable, nous sommes demeuré convaincu que, soit que l'on fasse remonter notre origine aux mages de la Perse ou aux sages de la Grèce, soit que l'on nous considère comme les descendants des premiers chrétiens persécutés, nous n'en sommes pas moins les dépositaires sacrés de cette suprême sagesse que le G.°. A.°. a mise dans le cœur de l'homme, pour le diriger vers son per-

fectionnement intellectuel et moral. Cette conviction une fois bien établie nous a amené à distinguer dans la franc-maçonnerie deux faces, dont l'une est emblématique et de pure forme et dont l'autre positive, fondamentale est une éducation morale et rationnelle de la première. Ce fut pour nous une joie bien grande de reconnaître que nous étions les gardiens préposés par le G. . A. . à la conservation de cette lumière protectrice, destinée à guider les hommes dans la recherche d'un meilleur avenir. Ce fut pour nous une satisfaction bien vive de comprendre de cette sorte la sainteté de notre mission et de penser que nous avions à travailler en vue d'une aussi noble fin. Oui, mes FF. ., nous avons cru reconnaître dans la lumière, à laquelle la franc-maçonnerie a voué son culte, l'image de cette intelligence supérieure que Dieu a donné à l'homme pour le conduire au bonheur, et dans le feu, essence de cette lumière, le symbole de cet amour ardent et inépuisable de l'humanité, dont les maçons doivent être constamment pénétrés. Nous avons cru voir dans le temple, où s'accomplissent nos travaux, l'emblème du cœur du maçon, où s'élabore sans cesse le perfectionnement de la nature humaine. Les maçons eux-mêmes nous sont apparus comme les ministres du G. . A. ., chargés de travailler à l'interprétation de ses immuables lois et à l'accomplissement de ses éternels décrets. Les matériaux que le G. . A. . a mis à notre disposition sont toutes les idées d'amélioration et de progrès dont l'esprit humain est capable. Le but qu'il nous a marqué, c'est sa plus grande glorification, c'est-à-dire, la félicité universelle, où nous conduiront infailliblement la fraternité, l'égalité et la liberté, sagement comprises et convenablement pratiquées. Tous les hommes, en qui ces nobles pensées réveillent des émotions sympathiques et généreuses, sont dignes de venir avec nous travailler à l'achèvement de ce temple dont la base repose à jamais

sur cette immortelle trilogie, fraternité, égalité, liberté.

Telle est, mes FF. ., l'idée que nous avons conçue de cette sublime figure que la franc-maçonnerie nous présente, et dont les pratiques qui la composent ne sont que la traduction vulgaire. Nous serions-nous trompé dans l'appréciation que nous avons faite de cette grande institution? Mais que serait-elle donc sans cette révélation mystérieuse que nous venons de lui supposer? Une réunion incohérente de cérémonies vaines et fastueuses? Un étalage pompeux de froides formules de charité, de fraternité, d'égalité, dont les mots seraient toujours dans nos bouches et les sentiments loin de nos cœurs? Ne serait-elle enfin, pour tout dire en un mot, qu'un simulacre ridicule ou trompeur? Oh! non! il n'en est pas ainsi, je le sens à l'esprit qui m'anime en ce moment! Je le sens au besoin que j'éprouve de le croire! Je suis ici dans le temple de l'éternelle vérité, dans le sanctuaire de l'infinie sagesse; dans le tabernacle où brûle à jamais l'amour pur et ineffable de l'humanité!

Ah! mes FF. ., s'il était possible que la franc-maçonnerie ne fut pas en réalité telle que nous l'avons comprise, nous devrions nous hâter de lui donner cette belle destination; ne fut-ce que pour la rendre digne de la haute antiquité de son origine et du long avenir qui lui est réservé.

Quelques esprits, trop positifs sans doute, trouveront que si telle est, en effet, la noble fin de l'œuvre à laquelle nous travaillons, le mystère dont elle se couvre, l'allégorie où elle se cache, peuvent devenir inutiles, sinon nuisibles et dangereux. Ils diront peut-être que l'œuvre est assez belle d'elle-même pour avoir le droit d'aller par le monde la tête haute et la face à découvert. Ils diront vrai, mes FF. ., mais tant qu'il existera des Scribes et des Pharisiens, pour poursuivre les prophètes, vous serez forcés de répéter avec le Christ dont vous êtes les disciples : « Mon royaume n'est pas pour ce mon-

de », et comme lui, vous serez obligés de vous servir de paraboles pour répandre la lumière et propager la vérité, car il est encore sur la terre bien des lieux où les maîtres du monde crucifient les apôtres de la régénération nouvelle et dans leurs personnes et dans leurs enseignements.

Toutefois, les rites qui constituent le symbole maçonnique ont, à mes yeux, un caractère plus moral et un sens plus élevé que ceux que je viens de leur assigner. En même temps qu'ils donnent à la doctrine une forme plus sensible et moins austère, ils développent le sentiment religieux, ils exaltent la foi, ils fortifient l'espérance, ils vivifient la charité, en un mot, ils corroborent le dogme.

Ainsi donc, en me résumant, je répéterai que la conception la plus élevée où nous soyons parvenus est celle qui nous fait envisager la franc-maçonnerie comme le perfectionnement de l'homme, considéré comme être social. Or, pris dans cet état, l'homme se présente sous trois faces principales qui sont, l'une pratique, l'autre morale et la troisième industrielle. En effet, l'homme est politique dans ses relations avec le pouvoir à qui il a confié l'administration de la société et la confection des lois qui la gouvernent. Il est moral dans ses rapports de famille et de citoyen à citoyen. Il est industriel dans ses moyens d'existence et dans ses rapports d'intérêt privé, soit avec les hommes des autres pays, soit avec ceux de sa propre nation. C'est donc sous ce triple aspect que l'homme doit être étudié par ceux qui s'occupent de l'amélioration de son existence et du perfectionnement de son être. Telle est, si je ne m'abuse, la mission que vous avez acceptée; telles sont, dans toute leur étendue, les obligations que cette mission vous impose. Oui, mes FF.: ce sont là, les graves engagements que vous avez contractés et les devoirs impérieux que vous avez à remplir. Voulez-vous acquérir la force et l'indépendance nécessaires pour vous en

acquitter convenablement ? Déposez au seuil de ce temple, asile sacré de la vérité, les passions et les intérêts qui agitent le monde profane ; en pénétrant dans cette enceinte, dépouillez le vieil homme, et lorsque vous revêlez les insignes qui vous décorent, oubliez pour un moment cette société corrompue et dégradée qui s'agite au dehors, et à laquelle vous sacrifiez assez tous les jours de votre vie, en acceptant ses mœurs et ses lois. Alors uniquement pénétrés de cet esprit d'amour et de charité qui fait notre règle, entièrement dégagés des entraves que les positions sociales imposent à votre nature ; tout entiers à l'œuvre que l'association maçonnique se propose, vous embrasserez avec ardeur et confiance les moyens qui vous sont donnés pour l'accomplir. Les idées de liberté, d'égalité ne vous effrayeront plus. Les discussions, de quelle nature qu'elles soient, ne vous alarmeront point, parceque, ne voulant pas les faire servir au triomphe d'un parti ou au succès d'une entreprise personnelle, vous n'y verrez que des questions d'ordre et de civilisation, d'amélioration et de progrès. Au point de vue élevé où vous serez placés, vous pourrez braver les haines et les discordes, parce que vous serez trop grand pour qu'elles puissent vous atteindre et trop forts pour qu'elles puissent vous blesser.

Les principes dont nous venons de faire l'exposition rapide sont ceux qui constatent notre foi maçonnique, et que nous voudrions voir se répandre et se propager au sein de notre association. Puissent-ils, mes FF. :., trouver sympathie, faveur et bon accueil parmi vous ! Puissent nos loges, devenir sœurs, vivre à l'avenir dans une étroite communion de pensées, et ne plus former qu'un seul faisceau d'où la lumière jaillisse plus forte et plus vive ! C'est là mes FF. :. le vœu le plus ardent de nos cœurs,

Les règles de conduite que nous nous sommes prescrites

découlent des principes que nous avons adoptés et s'y rattachent. Quant à la discipline, nous suivrons celle que le G. O. nous a donnée, parce qu'elle concilie d'une manière convenable l'ordre et la liberté. C'est à l'ombre de cette sage loi que nous espérons avancer à l'œuvre, libres et modérés, calmes et persévérants, confiants et actifs, empressés et patients, n'oubliant jamais surtout que le flambeau que nous portons à la main est fait pour éclairer la terre et ne doit pas servir à l'incendier.

GINÉ.

LE FRANC-MAÇON.

ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

.... Hier encore, je retrouvais sur mes tablettes le souvenir d'une histoire que je me suis plus d'une fois rappelée avec intérêt. C'était en 1808, lors de la guerre d'Espagne, qui moissonna tant de braves sous l'Empire. Le premier corps d'armée, sous les ordres du maréchal duc de Bellune, passait le Tage près d'Almaraz : je commandais une compagnie de voltigeurs du 24^e régiment de ligne qui en précédait l'avant-garde : j'étais chargé d'éclairer sa marche.

Parmi les habitants de l'autre rive, près desquels je pris des renseignements sur le pays, un homme de taille et de formes colossales attira surtout mon attention ; il répondait à mes questions avec une netteté et une précision qui annonçaient une rare présence d'esprit. Son costume, qui était celui d'un simple muletier (*arriero*), dessinait un corps dont l'allure majestueuse contrastait avec cette apparence modeste. Sa physionomie, naturellement basanée, était à la fois douce et grave ; le son de sa voix avait quelque chose

de solennel ; enfin ce modèle parfait de la nature réalisait à mes yeux l'idée de ces fameux chevaliers auxquels rien ne résistait dans les tournois. J'éprouvais un tel charme à le voir, à le questionner, à écouter ses réponses, que je perdais de vue le but important que devait amener cet entretien.

Un officier d'état-major survint ; je lui remis ce muletier comme un guide dont on pouvait tirer un bon parti dans ce pays de montagnes, auquel il paraissait accoutumé, et je poursuivis ma reconnaissance sur la route de Truxillo.

Le soir de cette première journée, j'avais pris position dans la montagne ; on vint m'y annoncer que le guide que j'avais donné avait failli égarer une colonne, ce qui avait fait naître des soupçons sur son compte. On l'avait fouillé, et on avait trouvé sur lui des instructions secrètes du général en chef espagnol Cuesta.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup, je l'avoue. Je ne pouvais définir le sentiment d'attraction qui m'avait rendu si intéressant un homme que je croyais être un pauvre muletier ; mais ce sentiment était devenu si puissant que, lorsque je vis qu'il y allait de sa vie, je résolus de faire tous mes efforts pour obtenir sa grâce.

J'étais alors rapporteur de l'un des conseils de guerre du corps d'armée, et je frémissais à l'idée de devenir accusateur du prisonnier. Je cherchai vainement à le voir : il avait été remis à la garde du quartier-général qui se trouvait à deux lieues en arrière.

Le lendemain, nous entrâmes dans Truxillo : cette ville avait été entièrement abandonnée aux approches d'une division de cavalerie qui y était arrivée le matin. Le maréchal fit occuper toutes les positions qui environnent ce point important, et il établit son quartier-général dans cette ville.

Toujours poursuivi par l'idée fatale que cet homme allait être jugé et bien certainement condamné, je me rendis dans la

prison où on l'avait déposé. J'étais dans une agitation extrême, car aucune lueur d'espérance ne pouvait diminuer mes craintes. A peine m'eut-il aperçu, qu'il fit un pas vers moi en m'ouvrant les bras, et je m'y jetai sans pouvoir préférer un seul mot.

— Que je suis aise de vous voir, Monsieur ! me dit-il en assez mauvais français. J'étais sûr que si vous appreniez mon sort, vous penseriez à moi.

Mon émotion était telle, que je ne pus lui répondre.

— Brave jeune homme, continua-t-il, remettez-vous, voyez comme je suis calme... Je sais cependant que vos lois sont terribles... et qu'ici peut-être doit finir ma destinée... Oh ! si j'étais seul encore !...

— Ne désespérez pas, Monsieur, répliquai-je, mon cœur me dit que vous êtes un homme d'honneur, et je ferai tout pour vous sauver.

— Il est donc bien vrai, s'écria-t-il, que vos lois !... mais ajouta-t-il en prenant un air décidé, j'avais fait le sacrifice de ma vie, et je saurai mourir pour ma patrie !

Et comme s'il eût été tout seul, il se promenait à grands pas... Il parlait très haut en espagnol... son langage était animé, il semblait inspiré et prêt à faire une action héroïque.

Je n'y tins plus, et mes larmes coulèrent abondamment. L'Espagnol s'en aperçut, me prit la main et me demanda de lui procurer du papier pour écrire à ses enfants.

— Mais, lui dis-je, êtes-vous donc dans une position si désespérée ? Ecoutez-moi... et promettez-moi de me répondre avec franchise... Je connais toutes nos lois ; je suis membre de l'un de nos tribunaux militaires ; je puis vous donner de bons avis, parlez-moi à cœur ouvert et sur l'honneur.

— Eh ! que voulez-vous ?... que pouvez-vous faire pour

moi? rien, puisque rien ne peut me sauver; cependant, j'aurais voulu pouvoir répondre à votre confiance, vous raconter tous les détails de ma vie singulière... puissiez-vous vous souvenir quelquefois du malheureux Santa-Croce! Il était digne de votre sympathie, Monsieur, je vous le jure, foi de noble Espagnol!

En prononçant ces derniers mots, il fit un signe maçonnique que je reconnus... Je lui tendis la main en frère... Aussitôt il se leva, se jeta dans mes bras en m'appelant son sauveur. « Oui, je le serai, lui dis-je, je l'espère... Mais le temps presse, je vous quitte pour revenir bientôt, et peut-être avec de bonnes nouvelles.

Je le quittai, en effet, sans lui donner le temps de me répondre, et je volai chez mon colonel, le baron Jamin. Je lui rapportai tout ce qui venait de se passer; j'étais tellement pénétré que je lui communiquai mon émotion; à peine avais-je fini de parler : « Suivez-moi chez le général Barrois, me dit-il, nous allons aviser au moyen de sauver ce malheureux. »

Arrivés chez le général, je recommence mon récit. Ce dernier partage nos craintes et nos espérances; j'ai la douce satisfaction de le voir se rendre en hâte chez le maréchal Victor; il en revient un instant après et m'annonce ! ô bonheur ! que l'Espagnol ne sera pas jugé... J'en éprouvai une joie indicible; je voulais courir à la prison, mes jambes me soutenaient à peine; enfin, j'arrive près de cet infortuné... il écrivait... « Vous êtes sauvé ! m'écriai-je... — Que me dites-vous, mon ami?... Au nom de Dieu, expliquez-vous ! — Oui ! vous êtes sauvé, repris-je, vous ne serez pas jugé ; le maréchal consent à ne vous traiter que comme un simple prisonnier de guerre. Ce matin même, on devait vous traduire devant une commission militaire, et le terrible résultat n'était pas douteux !...

Alors je lui racontai mes démarches auprès de mon colo-

nel, celles de ce digne homme auprès du général Barrois, et l'empressement qu'avait mis ce dernier à solliciter sa grâce. A chaque mot, il s'écriait : Quels hommes ! que de générosité !... car je méritais la mort ! — Vous n'ignorez pas, continuai-je, quelle obligation vous venez de contracter envers l'armée française.—Je vous entends, et je vous jure, par les serments mystérieux qui vous sont connus, que jamais je ne porterai les armes contre la France. » Vers la nuit, nous nous séparâmes ; il me promit, pour le lendemain, le récit intéressant de sa vie. Le soir même, mon colonel et le général s'étaient occupés eux-mêmes de faire une quête dont ils me chargèrent de remettre le produit à notre Espagnol, en promettant d'aller le voir le lendemain.

J'avais rejoint mon bataillon, qui avait bivouaqué près d'une porte de la ville, et je me réjouissais de porter, le lendemain, le produit de la collecte au prisonnier, lorsque l'ordre nous fut donné, pendant la nuit, de partir avant le jour. Je n'eus pas le temps d'aller à la prison ; j'envoyai au détenu, par un sous-officier de ma compagnie, des provisions de bouche et la petite bourse... Le sous-officier me rapporta de sa part tous les vœux possibles pour mon bonheur, et son nom qu'il avait écrit sur une carte.

Je partis avec beaucoup de regrets de n'avoir pu voir encore une fois cet homme auquel, par un penchant inexplicable, je m'étais si vivement attaché ; la certitude d'avoir contribué à conserver sa vie me faisait, du moins, un bien inexprimable.

L'armée nous suivit quelques heures après ; le maréchal, n'ayant laissé dans Truxillo qu'une faible garnison, avait rejoint son avant-garde, et marchait à sa tête sur Medellín.

L'ennemi nous attendait sur ce point depuis trois jours. Le général Cuesta, qui avait choisi son champ de bataille, exerçait depuis ce temps, sur son terrain, les 45,000 hom-

mes d'infanterie et les 10,000 chevaux qu'il avait sous ses ordres : faisant pour ainsi dire la répétition de la bataille qu'il nous présentait.

Cette journée fut terrible pour l'armée espagnole : l'inexpérience des généraux ennemis entra pour beaucoup dans la défaite complète qu'ils essuyèrent. Toute l'infanterie espagnole fut tournée et mis en pleine déroute par les 5,000 chevaux que commandait le général Lasalle. Nos soldats, outragés par quelques pamphlets imprimés en français et répandus par l'ennemi sur les lieux mêmes, exaspérés encore par les cris injurieux et les menaces de l'ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire, s'abandonnèrent à une vengeance que les officiers eurent peine à réprimer ; le massacre fut épouvantable, et 17,000 Espagnols restèrent sur le champ de bataille ; on ne fit point de prisonniers.

Le soir de cet horrible carnage, je me trouvais de garde sur le champ de bataille même ; j'avais fait relever et amener à mon poste plusieurs blessés espagnols laissés pour morts, auxquels un officier de santé de mon régiment donnait les premiers soins.

Parmi eux, se trouvait un jeune homme de quatorze ans environ, dont la physionomie expressive me frappa. Sa tête était enveloppée d'un linge sanglant ; son regard fier était celui d'un brave qui sait ce que commande le courage malheureux, car il s'approcha de moi et me dit en très bon français : « Mon officier, faites-moi donc donner à boire, je meurs de soif. » Le ton impératif de cet enfant, qui était vêtu comme un simple grenadier, m'étonna. Cependant je lui donnai moi-même à boire. Il avait reçu sept ou huit coups de sabre sur la tête, mais aucune de ses blessures n'était mortelle.

Le chirurgien qui rasait les bords des différentes plaies, disait à ce jeune soldat : Je dois vous faire du mal, mon ami, mais un peu de patience, j'aurai bientôt fini. — Faites, Mon-

sieur, répondait ce jeune homme, je sais souffrir, plutôt à Dieu que ce fussent mes seules souffrances ! — Auriez-vous donc encore d'autres blessures ? lui demandai-je. — Non, mon officier, me répondit-il ; les blessures dont je parle sont celles que les médecins ne peuvent pas guérir ; aussi voulais-je mourir aujourd'hui. — Il faut que vous soyez bien malheureux, lui dis-je, votre situation m'intéresse... Venez avec moi prendre un peu de repos, demain vous serez peut-être moins souffrant. Et je l'emmenai à mon bivouac, espérant que, plus tard, je pourrais adoucir le sort de cet intéressant jeune homme.

Le lendemain matin, j'attendis avec impatience le moment où je pourrais renouer la conversation avec mon pauvre blessé, et, dès que je lui eus fait prendre quelques aliments, je le pressai de me donner des détails sur sa position, en lui offrant mes services. « Ah ! mon officier, me dit-il, je suis bien malheureux, me voilà seul au monde... Hier, mes deux frères ont été tués, nous avons appris le matin même que notre père avait été pris par les Français et qu'ils l'avaient fait fusiller.. je n'ai plus rien qui m'attache au monde, l'existence me devient à charge. » Cherchant à le consoler, je lui demandai s'il était bien certain que ses frères eussent succombé. Malheureusement, que trop, me répondit-il ; ils ont été tués l'un à mes côtés, l'autre en défendant vaillamment le faubourg avec une poignée de grenadiers royaux. — Et votre père, comment savez-vous qu'il n'existe plus ? — Nous l'avons appris par un témoin de sa mort. Mon père, était le capitaine des grenadiers, Santa-Croce, le plus bel homme de l'armée. » A ce nom prononcé avec enthousiasme, je fis un mouvement de surprise qui étonna le jeune homme ; et il répéta avec feu : « Oui, monsieur, le plus bel homme de toute l'Espagne. Il avait été chargé par le général en chef, son ami, d'une mission très importante. — Y a-t-il long-

★

temps? lui demandais-je avec émotion. — Non, Monsienr, il n'y a pas plus de huit jours qu'il nous a quittés pour aller vers le Tage. — Eh bien! Hier matin, quelques heures avant la bataille, un soldat qu'il avait accompagné, déguisé comme lui en habitant du pays, vint nous apprendre qu'on l'avait choisi comme guide d'une colonne française, que ne connaissant pas les chemins il avait égaré la troupe; qu'on avait surpris ces papiers, qu'on l'avait jugé et fusillé à Truxillo.

J'avais peine à me contenir... On conçoit les soupçons que ces paroles éveillèrent en moi... « Répétez-moi le nom de votre père! lui demandai-je en cherchant la carte que m'avait rapportée le sous-officier que j'avais envoyé au prisonnier de Truxillo. — Santa-Croce, » me répondit-il; je tirai la carte, le nom y était écrit, je la lui présentai en lui disant : « Mon jeune ami, je vous assure que votre père vit encore... — Il vit... Monsieur, vous en êtes sûr? — Ah! Je n'éprouvai jamais une telle émotion... » J'embrassai cet enfant qui, oubliant ses blessures et ses douleurs, se précipita dans mes bras, en prononçant avec ravissement mes dernières paroles... « Il vit! — Oui mon ami je vous en donne l'assurance. » — Je lui racontai alors, comment, par un hasard dont je bénissais le ciel, son père m'avait tant intéressé, puis s'était découvert à moi comme franc-maçon, comment le maréchal lui avait accordé la vie... » Vous le verrez, ajoutai-je, venez avec moi, je veux essayer de vous faire partir pour Truxillo. »

Je le conduisis à l'ambulance qu'on allait évacuer sur cette ville; parmi nos blessés, je reconnus un de mes camarades (M. de Turkheim, officier du 2^e hussards, et depuis aide-de-camp du général Rapp). Il prenait place dans un fourgon qui devait bientôt partir avec le convoi. Je lui recommandai vivement mon jeune soldat.

Le convoi se mit en marche, et mes vœux l'accompagnèrent comme si l'un des miens en eût fait partie.

Quelques mois après j'eus des nouvelles de mes deux prisonniers, ils étaient arrivés à Madrid, et avaient obtenu, par l'intermédiaire d'un aide-de-camp du Roi, le général de Clermont-Tonnerre, la liberté sur sa parole ; ils ne la violèrent pas.

Je n'ai jamais été assez heureux pour rencontrer, ni l'un ni l'autre. J'ignorais tout-à-fait ce qu'était devenu Santa-Croce, lorsque je lus dans un journal anglais la note suivante :

« Parmi les Espagnols qui avaient rendu les plus grands services pendant la guerre d'Espagne, et qui ensuite avaient été exilés dans la citadelle de Ceuta, se trouva le fameux Santa-Croce, qui est parvenu à s'évader. Cet homme extraordinaire vient d'arriver à Londres, il est, sans contredit, un des plus beaux hommes du monde entier ; sa taille majestueuse excite ici l'admiration générale. »

J. MARNIER.

COMMÉMORATION FUNÈBRE DES MEMBRES DU GRAND ORIENT DE FRANCE,

décédés

pendant les années 1838 à 1840.

célébrée le 27 février 1841.

(Suite) (1).

LE PESCHEUR DE BRANVILLE (CHARLES-CAMILLE) (2).

G.°. Insp.°. G.°. 33^e, reçu Off.°. du G.°. O.°. Le 17 mai 1820, il entra dans la Ch.°. du Supr.°. Cons.°. des Rites, dont il fut longtemps et avec éclat Orat.°, et prit ses honoraires en 1831.

Ce F.°, après avoir fait d'excellentes études au collège Sainte-Barbe, fut reçu, à l'âge de dix-sept ans, à l'Ecole Polytechnique : il ne put y rester que deux années ; car c'était l'époque où l'on ne laissait pas nos officiers vieillir dans les écoles. Le F.° de Branville fut nommé officier dans l'armée du génie à l'âge de dix-neuf ans ; il passa ensuite à l'école d'application de Metz, et à vingt ans il partait avec le grade de lieutenant de génie pour faire cette guerre d'Espagne si célèbre et si meurtrière.

Ce fut au siège de Ciudad-Rodrigo qu'il débuta. Vingt-cinq jeunes officiers arrivaient comme lui de l'école de Metz : cinq furent tués, dix blessés. Le F.° de Branville reçut pour sa part un biscapen au pied, pendant qu'il était dans la tranchée. Il était nuit alors. Il resta sur le terrain, animant toujours ses sapeurs. Ce ne fut que le lendemain ma-

(1) Voir la précédente livraison.

(2) Né à Paris le 25 septembre 1789 ; mort le 23 mai 1839.

Un que l'officier supérieur de ronde fit relever le jeune de Branville, dont la blessure grave le retint trop longtemps, contre son gré, dans les hôpitaux de Pampelune.

A peine convalescent, il se rendit au siège d'Alméida. Là, pendant une belle nuit, il dirigeait ses sapeurs, lorsqu'une bombe passa près d'eux, décrivant sa courbe lumineuse, et disparut un instant à leurs yeux. Mais bientôt une explosion volcanique se fit entendre; la poudrière de l'ennemi venait de sauter. Chacun tomba ou se renversa par instinct; car des blocs énormes sifflaient dans l'air et traçaient des sillons dévastateurs, en s'enfonçant dans le sol. Le F. de Branville échappa par miracle à ce danger, et le lendemain il entra dans la place avec l'armée française victorieuse.

Il partit bientôt après pour le Portugal avec l'armée de Masséna. D'abord ce fut la terrible position de Torres Vedros qui les arrêta. D'autres obstacles ayant retenu cette première armée, une seconde fut conduite par le maréchal Marmont, et la campagne fut terminée par la funeste bataille des Arupilas.

Ne troublons pas les mânes de notre F. par le souvenir de ce combat. Les maréchaux et généraux qui y commandaient y furent blessés : Marmont, Foy, Thomières ne pouvaient plus donner d'ordres. Branville restait encore avec le génie; mais, abandonné par la cavalerie, il est écrasé par le feu des Anglais, qui se sont emparés d'une position formidable. Enfin arriva l'ordre, si inaccoutumé pour des Français, de battre en retraite. Tout fut sauvé, honneur, blessés et matériel de guerre.

En récompense de ses dangers et de ses services, de Branville fut nommé capitaine de sapeurs, attaché à l'armée du maréchal Suchet, qui venait soumettre l'Arragon.

Les Anglais venaient d'y débarquer avec le général Hill : ils occupaient une forte position. Le maréchal conçut le

hardi dessein de détruire cette armée. Le général Decaen reçut l'ordre de couper la retraite aux Anglais à un point et à une heure donnés; Branville dut se rendre avec ses sapeurs à l'avant-garde pour rendre la route praticable à l'artillerie. Les avant-postes de l'ennemi furent surpris et culbutés; mais, l'éveil étant donné, un feu meurtrier arrêta le jeune capitaine et ses sapeurs. Cependant un secours opportun leur arriva : tous les ouvrages avancés furent enlevés; les Anglais s'enfuirent sur leurs vaisseaux; la place fut prise.

Cinq croix d'honneur furent accordées pour ce fait d'armes; de Branville en obtint une.

L'armée française fut rappelée d'Espagne après les désastres de Moscou. N'augmentons pas notre deuil, ne parlons pas d'autres douleurs. Waterloo retrouva de Branville commandant le génie de la division du général Foy; tous deux restèrent sur le champ de bataille grièvement blessés.

Hélas ! ne semblait-il pas que ces glorieux débris de nos armées ne voulussent pas survivre à l'abaissement de la patrie ? jusqu'alors ils n'avaient vu que des jours de gloire; leurs yeux ne voulaient plus s'ouvrir pour voir les vainqueurs de tant de nations, non pas vaincus, car une défaite n'est qu'un hasard, et il leur restait vingt années de triomphes; mais ils étaient moins favorisés par leur courage, et succombant sous le nombre, ils ne pouvaient que dire sur ce champ d'honneur :

Le Français meurt et ne se rend pas !

Tout n'était pas perdu ! et cette voix magnanime du général Foy s'écriait quelques années plus tard, du haut de la tribune nationale :

« Il y aura toujours de l'écho en France quand on y parlera d'honneur et de patrie. »

Mais pour en revenir à notre F. de Branville, nous ne le retrouvons plus sur la scène du monde qu'après la révolution

de 1830, lorsque l'artillerie parisienne eut besoin d'un chef éprouvé pour l'instruire.

En 1832, il marchait à la tête de six cents artilleurs au convoi du général Lamarque; il sauva plusieurs victimes de cette triste journée, la dernière où il porta ses épaulettes de commandant et sa croix de la Légion-d'honneur.

Depuis lors, de Branville, voué à la vie privée et aux affections de famille, échappé aux dangers de vingt batailles, vivait, sinon complètement heureux, du moins tranquille.

Un jour, en se rendant comme juré aux assises de la Seine, il eut le malheur de se casser une jambe. Son ame courageuse supporta ces souffrances; mais son corps, usé par les blessures, ne put résister aux suites de ce fatal accident.

Après une année de douleur, il expira; et la patrie, comme la Maç., perdit en lui un de leurs plus nobles et plus fermes soutiens !...

DOUMERC (ALEXANDRE-LOUIS-MARIE) (1).

G.: Insp.: G.: 33^e, Off.: depuis le 19 janvier 1825, attaché à la Ch. de correspondance et des finances, dans laquelle il resta en activité jusqu'au 8 août 1834, qu'il demanda ses lettres d'honoraires.

Il fut Vén. de la L. des *Chevaliers de la Croix* à l'O. de Paris.

.

LAGARDE (JOSEPH-JEAN) (2).

R.: C.: Off. du G.: O. le 12 octobre 1804, il resta en activité jusqu'en 1814, époque à laquelle il prit ses lettres honoraires.

Ici, TT.: CC.: FF., nous avons à vous parler d'une

(1) Né à Paris le 26 août 1779; mort le 15 juin 1839.

(2) Né à Narbonne (Aude) le 11 mai 1758; mort en juin 1839.

de ces existences agitées et remplies par d'importants travaux.

Le F. . Lagarde commença sa carrière par le barreau ; il fut reçu avocat au parlement de Flandre en l'année 1776. Le talent qu'il déploya comme avocat lui ouvrit promptement le chemin de la magistrature ; dans l'une et l'autre carrière, il se fit remarquer par une solide éloquence et par une profonde érudition.

Bientôt la révolution éclata.

Appelé d'abord aux fonctions de secrétaire-général du département du Nord, le F. . Lagarde se trouva plus immédiatement en contact avec les autorités supérieures du département. Là, toujours aimé et estimé de ceux qui l'environnaient, il semblait cependant moins satisfait de sa carrière administrative qu'il ne l'avait été de la vie studieuse de ses premières années.

Enfin, l'amour des lois ne lui permit pas de leur rester plus longtemps étranger ; il voulut se consacrer de nouveau, non pas seulement à leur étude, mais encore à leur enseignement ; il fut nommé professeur de droit français à l'université de Douai. Le professeur accomplit tout ce qu'avait promis l'avocat d'abord, le magistrat ensuite ; même amour du travail, même zèle dans ses fonctions, même érudition dans ses savantes leçons.

D'autres événements lui préparèrent d'autres travaux.

Le Directoire essayait d'affermir sa puissance et comptait sur l'épuisement et la fatigue que tant de récentes agitations avaient dû nécessairement produire ; ce gouvernement directorial avait, au milieu de bien des fautes, conçu néanmoins de généreuses inspirations, car si les troubles révolutionnaires avaient placé momentanément à la tête du pouvoir des noms qui nous transmettent de si sanglants souvenirs, le Directoire voulait remplacer par de plus sages et plus dignes

renommées ceux qui devaient conduire les affaires publiques.

Le F. : Lagarde ne pouvait rester inaperçu, malgré la retraite modeste dans laquelle il vivait; on lui offrit la place de secrétaire du Directoire; il l'accepta, et il en remplissait les fonctions au moment du 18 brumaire.

Sa conduite dans cette journée ne fut ni celle d'un adepte trop fervent pour une autorité vacillante, qui s'écroulait après l'avoir appelé pour lui prêter son concours, ni celle d'un enthousiaste ébloui par un astre resplendissant qui venait d'apparaître et qui faisait pâlir tous les autres; il comprenait que, dans ce moment critique, il fallait plus de force, plus d'unité, plus de génie dans le gouvernement appelé à combattre tant d'ennemis au dedans et au dehors.

Quand le Consulat sortit vainqueur de cette lutte mémorable, le F. : Lagarde conserva ses fonctions auprès des consuls; rare exception, bien honorable pour lui, dans laquelle on voit un pouvoir forcé de rendre hommage au mérite, même quand il se trouve dans les rangs des vaincus; exception honorable aussi pour les vainqueurs, qui veulent récompenser le talent et la vertu partout où ils les trouvent.

Le F. : Lagarde resta secrétaire des consuls jusqu'à l'an X, époque à laquelle ses fonctions furent réunies au Conseil d'État.

Appelé par le premier consul à la préfecture de Saine-et-Marne, décoré de la croix de la Légion-d'Honneur, lors de la fondation de cet ordre, il fut ensuite nommé candidat au Sénat par le collège électoral du département qu'il administrait.

Il fut créé baron de l'empire en 1809.

Tant de travaux utiles et glorieux ne l'avaient pas empêché de composer plusieurs ouvrages de jurisprudence et d'administration. Mais tant de mérite ne pouvaient non plus le soustraire aux événements de 1814 : il perdit ses emplois, ses

traitements, et malgré tant de fonctions qui auraient pu l'enrichir, il était sans fortune. Une pension bien peu proportionnée à ses services lui fut accordée en 1816 ; et j'ai cru ne pouvoir mieux terminer son éloge qu'en vous présentant celui qui aurait pu être millionnaire, comme tant d'autres qui n'avaient pas même rempli de si importants emplois, finissant ses jours à l'aide d'une pension modeste, mais pouvant se rendre ce témoignage qui manquait à tant de ses contemporains, et dire : J'ai vécu pauvre, mais honoré.

BAUCHE (JEAN-ALEXANDRE) (1).

K., député au G. O. depuis le 20 juin 1830 ; nommé O. en 1834 ; attaché à la Ch. de correspondance jusqu'en 1839 ; membre des trois Ateliers. du *Phénix*, O. de Paris, dont il était depuis longtemps le Trésorier.

C'est une bienfaisante transition qui nous amène à vous parler d'une existence paisible et tranquille, après vous avoir esquissé les tribulations de notre F. de Branville.

Le F. Bauche était un simple mais honnête et parfait négociant.

Un de nos célèbres économistes disait :

« N'est pas négociant qui veut. »

Cela ne voulait pas dire que tout le monde n'a pas assez d'argent pour entreprendre le commerce ; car, de nos jours surtout, on a prouvé que, sans la moindre ressource personnelle, on pouvait entreprendre de très grandes affaires en prenant l'argent des autres, sauf à ne pas le leur rendre.

Cela ne voulait pas dire non plus qu'en naissant, peu de gens avaient assez d'esprit pour se livrer aux affaires commerciales. Le malheur, d'après le même économiste, c'est qu'au contraire beaucoup de négociants ont trop d'esprit,

(1) Né à Lardy (Seine-et Oise) le 16 mars 1785 ; mort le 20 août 1839.

par conséquent trop d'ambition, et, se croyant infailibles dans toutes leurs entreprises, ne mettent ni assez de prudence ni assez de retenue dans leurs spéculations.

En disant donc : *N'est pas négociant qui veut*, cela voulait dire que, pour se livrer aux affaires commerciales, il ne suffisait pas de savoir compter, d'acheter en discutant plus ou moins sur les prix, de revendre avec plus ou moins de bénéfice; mais qu'il fallait, avant tout, avoir dans cette carrière mille qualités auxquelles n'ont jamais songé peut-être ceux qui l'entreprennent.

Il faut avoir vécu soi-même dans le commerce, ou avec des personnes qui en ont l'habitude, pour comprendre toutes les difficultés de cette profession.

Permettez-nous donc de vous rapporter quelques-unes des paroles de notre F.^o. Bauche; elles vous feront en même temps connaître l'excellence de ces principes.

« Le plus grand malheur d'un négociant, dit-il, est d'avoir trop d'argent en commençant les affaires, ou de n'en avoir pas assez : l'excès a cet inconvénient que, croyant ses ressources inépuisables, il agit sans discernement et à l'aventure. Le déficit produit le mal opposé, ou bien le négociant gêné se livre à des emprunts. Dès lors ce n'est plus sa fortune qu'il expose, c'est celle des autres. S'il gagne d'abord, il devient imprudent et perd promptement ce qu'il avait gagné; s'il perd, de suite il disparaît.

« Honte à ceux qui déshonorent la plus libérale des professions! s'écriait notre bon F.^o; honneur à ceux qui, modérés dans leurs désirs, attendent de leurs travaux, plus ou moins prolongés, une fortune quelquefois médiocre, mais à laquelle ils savent proportionner leurs goûts et leurs désirs! Voilà, disait-il, les véritables négociants, ceux qui méritent réellement ce titre honorable; les autres ne sont que des industriels pernicious que la vindicte publique sait reconnaître

et punir dans ces caricatures modernes qui nous les représentent sous toutes les formes. »

Ces paroles, que nous avons tâché de vous reproduire, forment, selon nous, le plus bel éloge que nous puissions vous présenter de notre F. : Nous sommes heureux de proclamer après lui ces maximes ; heureux si notre voix, en vous les transmettant, leur a laissé tout ce que nous leur avons trouvé de loyal, de vertueux, de digne enfin du Maç. : que nous regrettons.

Année 1840, époque à jamais funeste par les coups qu'elle nous a portés !

DE L'ÉMANCIPATION DES CHRÉTIENS D'ORIENT.

Nous signalerons à nos lecteurs, une entreprise philanthropique qui paraît devoir prendre une grande extension. Nous voulons parler des comités *pour l'émancipation des chrétiens d'Orient*. Ils se proposent de replacer au rang des nations, les populations opprimées de l'Europe orientale, de les faire jouir des bienfaits de la civilisation.

Il est injuste, il est absurde, que les forces productives de 7 millions de chrétiens intelligents et actifs, soient paralysées par la fainéantise et la sensualité de deux millions de Turcs, auxquelles appartiennent, non seulement le sol, mais aussi l'honneur et la vie des travailleurs. Dans ces provinces la population pourrait être triple s'il y avait sécurité à exploiter les richesses du sol et la fertilité de la terre.

Cet état contre nature doit cesser ou par l'amélioration du gouvernement turc, ou par l'insurrection et l'émancipation violente des populations opprimées jusqu'à ce jour.

Le gouvernement turc, pressé, sollicité par les puissances qui ont empêché sa chute, essaye de promulguer des lam-

beaux de charte, des simulacres d'ordonnances ; mais les pachas, mais les Turcs fidèles au Koran ne consentiront jamais à regarder comme leurs égaux des chrétiens, des rajas, ceux qu'ils ont jusqu'à ce jour exploités.

Deux causes empêcheront d'ailleurs la fusion des races en une seule nation. D'abord la différence du langage ; ensuite chez l'une la famille existe et chez l'autre non ; un grec, un chrétien ne peut être ni le gendre ni le beau-père d'un Turc. L'émancipation des chrétiens ne peut donc avoir lieu que par la séparation complète.

Il faut espérer que la politique, dans son intérêt bien entendu, marchera vers ce but. C'est ce que les comités doivent demander aux puissances.

Mais tant que durera cette lutte dans laquelle nous soutiendrons les opprimés, tant qu'on ne mettra pas un terme aux massacres des chrétiens, aux cruautés avouées par *Mustapha-Pacha* lui-même, dans sa proclamation du 23 juin adressée aux Crétois, nous aurons de grandes et nombreuses infortunes à soulager. Tel est le but que se proposent les comités sans jamais s'écartier de leur devise : *Charité, humanité, justice.*

Les citoyens qui ont publié le premier appel en faveur des chrétiens d'Orient, demandent à tous ceux que cette cause intéresse, l'appui de leur nom et de leur influence.

CHRONIQUE.

Le projet des loges de l'orient de Lyon de se réunir en conseil central a vivement ému le grand Orient. Dès qu'il a eu connaissance du nouveau règlement de ce conseil, il a écrit à chaque loge en particulier pour lui demander des renseignements sur le projet dont il s'agit ; puis il a délégué les frères Pinet, ex-président de la Chambre symbolique, et Jobert aîné, mem-

bre de la Chambre des rites et d'appel, pour visiter nos ateliers et s'enquérir des motifs qui poussent nos loges vers un centre commun. Nous ne pensons pas que le frère Pinet ait jusqu'à présent rempli son mandat ; quant au frère Jobert, il a assisté plusieurs fois à nos travaux. La plupart des chapitres de notre orient se sont réunis pour le recevoir. La séance qui a été fort longue, sera féconde en heureux résultats si, comme nous avons le droit de l'attendre du zèle et de la franchise de l'honorable visiteur, il est auprès du sénat maçonnique le fidèle interprète de nos idées et de nos pensées. Après de nombreuses interpellations adressées au frère Jobert, sur la marche équivoque du grand orient, et des explications nettes et sincères sur les vues de la maçonnerie lyonnaise, une commission a été nommée, séance tenante, pour rédiger un mémoire sur les questions qui ont été agitées par l'assemblée. Ce mémoire sera adressé au frère Jobert, qui le présentera au grand orient. Nous le ferons connaître à nos lecteurs dans un de nos prochains numéros.

— Presque toutes les loges de notre orient ont célébré la fête de l'Ordre. Les adeptes ont, en général, mis peu d'empressement à se rendre à leur poste ; aussi ces solennités, autrefois si brillantes et si animées, ont-elles été tristes et froides. Ce sont là des indices certains de langueur et de décomposition. La foule abandonne nos autels pour courir à des plaisirs bruyants et faciles, et les maçons pleins de dévouement et d'expérience ne s'en affligent point. Ils pensent que, pour redevenir belle et glorieuse, notre institution doit s'épurer et se rétablir sur ses anciennes bases. Ainsi donc, ce que les uns prennent pour un signe de mort est pour les autres un signe de vie, mais d'une vie nouvelle. Les derniers seuls ont raison.

— Le bazar maçonnique formé au bénéfice des inondés, a produit une somme de 3,000 fr. environ. Maintenant que

les plus grandes infortunes ont été soulagées, il serait à désirer que cette somme ne fut pas distribuée avant les rigueurs de l'hiver. On ferait peut-être bien de la consacrer à la Société des jeunes enfants pauvres, qui a besoin de secours pour s'élargir. Nous ne pensons pas qu'aucun donateur s'oppose à cette nouvelle destination du produit du bazar.

— Le nouveau temple maçonnique que le grand orient s'était proposé de faire élever à Paris est commencé. La première pierre de cet édifice a été posée le mardi 10 août, en présence d'une commission prise au sein du grand orient de France. L'ont sait que c'est, grâce aux soins du frère Thomas, propriétaire des vastes terrains qui avoisinent l'entrepôt des marais, que ce beau projet est mis à exécution. Quand trouverons-nous donc dans notre orient un frère qui comprenne tout à la fois ses propres intérêts et ceux de la maçonnerie pour imiter le frère Thomas ?

— Notre livraison d'août est sous presse. Nous espérons donc pouvoir regagner le temps perdu, et paraître régulièrement à la fin de chaque mois.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Maintenant nous possédons Ligier. Comme Rachel, il veut nous initier aux beautés des chefs-d'œuvre de notre littérature ; mais a-t-il hérité du génie de son maître ? Ligier a un organe sonore, qui ne manque pas de puissance, il y a dans ses traits, dans sa physionomie de l'intelligence, de l'animation, mais nous ne pouvons nous empêcher de voir en lui quelque monotonie dans son débit, dans son jeu ; ses inflexions de voix sont trop souvent les mêmes, et ses tremblements nerveux nous montrent trop le métier. Peut-être ces défauts seraient-ils moins saillants, si l'artiste était mieux secondé. Mais lorsque dans une scène saisissante, après une

tirade à effet, l'on voit à ses côtés de pauvres acteurs s'agiter sans nécessité comme sans dignité, et psalmodier des vers qu'ils ne comprennent pas, il n'y a plus d'illusion possible...

Ligier est le seul aujourd'hui qui nous ait conservé les anciennes traditions; il mériterait donc, n'eût-il que ce titre à notre recommandation d'exciter les sympathies d'un public plus nombreux.

M^{me} Albert est venue nous consoler un peu de la perte de Bouffé. Voici comment un feuilletonniste de nos amis apprécie son talent :

« Vous connaissez déjà depuis longtemps M^{me} Albert, qui est toujours dans le vaudeville ce que M^{me} Dorval est dans le drame. M^{me} Albert, cette actrice aux poses élégantes, au jeu un peu maniéré, qui possède au suprême degré ces mille petits moyens de tenir son public attentif, qui sait quelquefois l'émouvoir, mais à sa manière, par des regards humides et voilés, comme il s'en voit dans les *keapseack* anglais, par des gestes et des attitudes comme on en trouve dans les tableaux de Dévéria ou de Dubuffe. Elle a fait sa première apparition au théâtre des Célestins dans *Arthur*, et elle y a recueilli de nombreux applaudissements. C'est qu'en effet, M^{me} Albert pleure fort bien. Aussi a-t-elle son public à elle, public à part, qui adore tous ces coquets détails de sensibilité, qui se pâme à tous ces petits riens jetés avec un frémissement nerveux, qui suffoque d'admiration à toutes ces scènes muettes, élégamment drapées. Et puis M^{me} Albert chante la romance, moitié avec la voix, moitié avec ses beaux yeux, et je crois même un peu avec ses jolies mains.

« Quant à M. Albert, qui a aussi joué dans *Arthur*, c'est tout simplement le mari de M^{me} Albert. »

On a donné deux représentations *par ordre*, auxquelles le duc d'Aumale a assisté. Tout s'est passé comme d'habitude.

DU GRAND-ORIENT

ET

DU CONSEIL CENTRAL DES LOGES DE LYON.

Nous avons vu avec peine, mais sans étonnement, la désapprobation dont le grand-orient a voulu frapper le Conseil central des loges de l'orient de Lyon.

Ce Conseil fut créé avec l'assentiment et par le concours de toutes les loges dont nous venons de parler, dans le but d'établir parmi elles cette unité maçonnique qui doit être la fin dernière des efforts de tous les vrais maçons, unité dont le grand-orient lui-même a senti toute l'importance lorsqu'il a dit dans le résumé des rapports faits sur les nouvelles lois maçonniques : « La maçonnerie ne fut si long-temps dépourvue de l'influence morale qu'elle était appelée à exercer sur les peuples, que parce qu'elle n'avait pas encore créé ces liens puissants, qui, en formant un centre commun et régulateur, impriment le mouvement et la vie à toutes les parties qui s'y rattachent, et les font graviter d'une manière uniforme autour de l'unité qui doit les diriger vers le même but. »

Confiant dans les sentiments fraternels qui doivent animer chacun des membres du sénat maçonnique; persuadé, d'ailleurs, que ce gouvernement n'a pas de plus vif désir que celui de voir se développer sous sa bienveillance tutélaire notre belle institution, nous ne pouvons croire qu'il veuille réellement poursuivre et empêcher la mise en pratique d'un projet qui a pris naissance dans l'amour de notre ordre, et qui ne doit et ne peut s'exécuter que dans l'intérêt seul de cet ordre.

Ce ne peut donc être qu'à des vices de formes que s'attache

★

la désapprobation du grand-orient, et nous venons avec franchise et sans crainte lui soumettre quelques-unes des considérations qui ont amené les loges de notre orient à former un Conseil central.

Nous ne doutons pas que mieux éclairé sur les moyens et le but de ce Conseil, il ne revienne de son opinion fâcheuse et n'indique lui-même les moyens de concilier les sévérités des statuts généraux avec les honorables intentions des loges de notre orient.

Nos ateliers n'ont jamais pensé suivre une direction nouvelle, en dehors des statuts généraux auxquels tous ont promis une sincère obéissance. Aussi n'ont-ils pas cru se rendre coupables d'infidélité aux lois, ni de rébellion contre le gouvernement maçonnique, en appelant l'attention de leurs membres sur quelques modifications d'administration intérieure et personnelle que commande impérieusement l'état d'isolement et de dissolution dans lequel ils souffrent et dépérissent.

L'administration matérielle du grand-orient s'est, sans doute, perfectionnée et peut-être considérée avec juste raison, comme le centre où vont aboutir tous les intérêts matériels des ateliers maçonniques.

Mais son organisation morale est loin d'être dans un tel état de prospérité. Nous entendons par organisation morale celle qui tiendrait haut et ferme, en regard de tous, la bannière sur laquelle seraient inscrits les principes invariables de notre ordre; celle qui travaillerait sans relâche à trouver des moyens de plus en plus puissants pour faire aimer et fructifier ces principes; celle enfin qui aurait une pénalité sévère contre les adeptes qui désavoueraient ces principes et voudraient fausser l'esprit et le but de notre institution. Que les ateliers jouissent d'une pleine liberté dans leur administration individuelle et matérielle, rien de mieux ! mais que cette

liberté n'aille pas jusqu'à souffrir l'ignorance la plus abjecte dans nos temples, jusqu'à tolérer l'indifférence sur tout ce qui a rapport au culte maçonnique.

Si la maçonnerie après avoir eu ses phases de grandeur et inscrit son nom sur les monuments antiques, n'avait plus de principes ni de doctrine pour répondre aux nouveaux besoins de la société, si elle n'avait plus qu'à mourir et à disparaître pour faire place à d'autres institutions plus grandes et plus énergiques, nous ne demanderions pas au grand orient un appui inutile, puisque le feu sacré devrait rester à jamais éteint ! Nous ouvririons ses temples aux trafiqueurs de toute espèce et nous la laisserions faire son unique évangile des comptes de ses trésoriers.

Mais il n'en est point ainsi, un meilleur sort est réservé à notre institution, une voix intérieure et persuasive nous le répète à chaque instant. Et d'ailleurs, les quelques hommes d'intelligence et d'expérience qui siègent sur les colonnes du sénat maçonnique n'entendent-ils pas comme nous cette voix prophétique ? Autrement voudraient-ils perdre leur temps et user leur activité dans de vaines parades ! Non certainement. Comme nous ils croient à la sainteté de notre ordre et à son immortalité ; comme nous ils doivent désirer le règne absolu parmi les hommes, de tout ce qui est juste, bon et parfait. Mais dominés par les intérêts généraux de l'ordre, ils n'ont pu voir sans doute les besoins exceptionnels de notre orient.

Centre d'un travail immense, la population lyonnaise, composée en grande partie d'ouvriers actifs, supporte une large part de toutes les vicissitudes de la vie industrielle. Aussi les ouvriers affluent-ils dans nos temples. Ils y viennent chercher le repos après leurs fatigues et l'espoir d'un meilleur avenir ; ils y viennent recueillir des notions sur l'ordre et l'économie, notions que la science leur refuse ; ils y viennent

enfin , rétablir les liens de cette fraternité qui n'existent plus entre les divers classes de la société , grâce aux gouvernements machiaveliques dont nous déplorons chaque jour le fatal aveuglement.

L'enfant du pauvre est la première victime que le monde sacrifie à l'ignorance , à la misère et à la dépravation. L'enfant du pauvre a été le premier objet de la sollicitude du Conseil central que le grand orient menace de ses foudres. Les membres de ce Conseil ont pensé que la maçonnerie ne pouvait rester froide et impassible en présence des peines et des douleurs sans nombre que la société accumule sur l'enfant du pauvre , et ils ont invité les loges à former une société de patronage pour les jeunes enfants pauvres. Aujourd'hui cette belle institution , qui compte parmi les profanes de nombreux souscripteurs , est en voie de prospérité.

Depuis long-temps on regrette que les économies et les dons des adeptes deviennent la proie de misérables intriguants , spéculant sur des titres souvent usurpés et sur des malheurs qu'ils n'ont point éprouvés. Eh bien ! une proposition qui couperait le mal dans sa racine , a été faite au Conseil central. Il s'agirait de créer une caisse centrale de secours , et un comité de surveillance chargé de la distribution des aumônes.

Les statuts généraux déterminent les qualités que tout prosélyte doit posséder. Mais la camaraderie interprète souvent à son unique avantage la sévérité même de la loi. Aussi voyons-nous souvent , assis sur les colonnes de nos temples , des hommes d'une moralité douteuse , qui déshonorent notre ordre et découragent ses adeptes les plus fervents. Les ateliers qui , par une coupable condescendance , ont admis dans leur sein ces brebis galeuses , cherchent bien ensuite à réparer le mal en faisant usage de certaines lois quasi pénales , mais il est trop tard. Eh bien ! pour parer à

cet inconvénient , quel moyen plus efficace que celui proposé au Conseil central ? Tous les ateliers prendront l'engagement formel de n'admettre aucun profane sans s'être préalablement consultés sur chaque candidature.

Tels sont quelques-uns des moyens d'améliorations intérieures dont s'est occupé la maçonnerie lyonnaise , moyens sur lesquels nous avons cru que ses divers ateliers avaient le droit de se concerter en commun , car ces travaux sont d'un intérêt tout local et ne peuvent nuire à la puissance du grand orient. Au contraire, ils viennent à l'appui de son administration unitaire, et peuvent lui être d'un grand secours dans l'accomplissement des œuvres de perfectionnement qu'ils méditent sans doute depuis long-temps. Puisse-t-il comprendre ainsi les efforts que nous tentons dans notre orient pour la prospérité de notre ordre, et nous soutenir de ses sages conseils et de sa puissante influence , au lieu de jeter dans nos ames le découragement et le dégoût, et dans nos cœurs l'amertume et la désaffection.

R—o.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE,

par M. La Menais (1).

L'apparition de ce livre a soulevé dans le monde philosophique et dans l'église des opinions bien diverses, comme toutes les productions de la pensée qui ont une valeur réelle et qui peuvent exercer une influence quelconque sur les destinées de l'humanité. Les vives approbations, les brillants éloges, les critiques amères, les pamphlets mordants, les déclamations passionnées de la chaire, la censure de Rome, rien n'a manqué à l'écrivain qui, frappé du vague dont s'entourne la puissance première, génératrice, guide ou juge de l'humanité, a voulu exprimer sa pensée sur cet objet de tant d'études, a désiré apporter sa pierre au grand édifice de la philosophie, son rayon au flambeau auquel il appartient de percer le voile, de faire entrevoir la vérité au travers des nuages de l'erreur ou des passions.

Après tant de luttes dans lesquelles la pensée humaine a exposé tout à la fois et ses ardentes aspirations et son inanité, après tant de disputes si vives et de conquêtes encore incertaines, on peut trouver étrange qu'un livre de philosophie soulève tant de récriminations, tant de haines. Dans le travail incessant de l'intelligence, pour deviner les causes premières, quelle vérité n'a pas été attaquée comme une erreur, quelle erreur n'a pas été glorifiée comme une vérité sublime? Où donc est le flambeau brillant qui dirige l'humanité dans cette voie? Que sait-elle d'une manière positive de son principe et de sa fin? Quelle religion, si grande, si belle qu'elle soit, ne porte donc sur elle la trace de la main des hommes, c'est-à-dire la trace de l'erreur et de la faiblesse? Depuis quinze siècles qu'une religion nouvelle a changé la base de toute philosophie, les plus hautes intelligences, divisées entre elles, ont lutté avec une ardeur

(1) Trois vol., chez Pagnerre, rue de Seine, 14 bis, à Paris:

incessante ; que nous ont-elles donc légué de si positif et de si certain qu'on puisse aujourd'hui taxer de schisme une idée qui se produit ?

Hors l'église qui repousse tout ce qui n'est pas elle, qui peut oser dire où est l'erreur ? Au milieu de cette obscurité profonde dans laquelle nous sommes encore sur le principe et les destinées du monde, au milieu de ces ténèbres que l'orgueil de toutes les écoles a cru toujours percer, et que la science n'a pas complètement illuminées jusqu'ici, qui peut donc indiquer avec certitude de quel côté se trouve la vérité ?

Avouons-le, les efforts des hommes pour définir l'être divin dont l'humanité sent en elle le souffle, l'inspiration, la vie, tous ces efforts ont été jusqu'à ce jour impuissants. Parfois les aspirations de l'intelligence se sont égarées dans la route ; elles allaient trop haut. Souvent elles n'ont pu totalement se dégager des liens terrestres qui nous enchaînent ; elles sont restées attachées entre la terre d'où elles s'élançaient et les cieux qu'elles ne pouvaient atteindre. Le voile est encore épais, le nuage obscur. Il faut donc se garder, dans la conscience de l'ignorance humaine, de poser Dieu, que nous ne comprenons pas, comme point de départ de nos jugements sur les livres qui se publient, sur les systèmes qui se produisent. Bornons-nous, dans notre impuissance, à poser comme but des efforts de la philosophie moderne la bonheur de l'humanité, en tant que nous le comprenons, et qu'il soit la base de nos jugements sur les travaux de l'intelligence.

Toutefois, cet orage à propos d'un livre tout spéculatif, à une époque où les idées semblent généralement tournées vers l'étude du positif, où les intérêts matériels ou politiques paraissent absorber toutes les facultés de l'homme, cet orage, ce bruit, ces luttes indiquent assez clairement que l'esprit de l'homme n'est pas satisfait, qu'il aspire à une foi religieuse qui remplace celle qu'il n'a plus, celle qui a perdu sur lui une partie de sa puissance. Sa pensée agrandit chaque jour, cherche la vérité à travers les systèmes, parce qu'elle se fatigue de son isolement et qu'elle sent la nécessité de se rattacher à l'étude de qu'il tout découle, de lier la terre au ciel.

Cette tendance visible indique, dans un avenir qui n'est peut-être

pas bien éloigné, une transformation religieuse qui doit, à notre avis, compléter le christianisme.

Notre but n'a pas été de porter un jugement sur les doctrines philosophiques renfermées dans le livre de M. La Mennais, mais seulement de les faire connaître; il n'a pas été de dire si elles pouvaient aider à cette transformation qui commence, mais, en les déduisant ici, de laisser le lecteur juger si elles ne sont pas déjà elles-mêmes un commencement de transformation.

Dans notre ville toute industrielle, parmi les ouvriers accroupis sur leurs métiers, il en est peu à qui la nécessité impérieuse d'un travail incessant permette de lire trois volumes sur des matières abstraites que l'auteur, il est vrai, a rendues attachantes à force de clarté et de magnificence de style, mais qui n'en exigent pas moins une attention soutenue et de profondes méditations. Les hommes dont nous parlons ont lu La Mennais, du moins dans les livres qui leur offrent l'intérêt le plus puissant. Nous avons voulu les mettre à même de continuer: nous avons cru qu'il valait mieux dérouler dans un exposé rapide, concis, les idées de leur philosophe, que de leur dire en quoi il se rapproche ou s'éloigne des philosophes anciens, en quoi il s'écarte des idées adoptées par les écoles du catholicisme.

Il nous a paru assez peu important de constater si le panthéisme, repoussé dans les déclarations de l'auteur, suait cependant à travers les pierres de son édifice, si son Dieu, réalisant dans la création ce qu'il a conçu dans la pensée, enveloppant la substance d'une forme, d'une limite, ne rappelait pas le dieu de plusieurs philosophes anciens. Nous n'avons eu d'autre intention que celle de faire connaître le système de l'auteur. Nous devons toutefois regretter que les bornes que nous imposent nécessairement les colonnes d'un journal ne nous permettent pas de citer des pages qui sont empreintes d'une magnificence de pensées et d'images que l'on n'a vue jusqu'à ce jour dans aucun ouvrage philosophique.

Le livre de M. La Mennais se divisera en trois parties qui ont trois objets: Dieu et l'univers. — L'homme. — La société. Il n'a été jusqu'ici traité que des deux premières.

Dieu et l'univers sont les deux grands faits primitifs que suppose

toute pensée, toute parole, tout acte intellectuel quelconque. Le but de la philosophie n'est pas de les prouver, mais de les concevoir, ainsi que leurs rapports, au degré où cette conception est possible.

Le dogme chrétien de la trinité, résultat du travail de la raison humaine pendant de longs siècles et de son développement progressif, est le plus haut point où cette raison soit encore parvenue dans la science de Dieu, et ce dogme en restera la base inébranlable, quels que soient les progrès futurs de cette même raison.

L'être, c'est Dieu. Il est celui qui est, voilà son nom, et ce nom, répété de monde en monde circule, comme la vie dans l'univers. Toute langue le prononce, tout bruit le murmure. Du sein de la création, au matin des jours, s'élève une voix qui le redit sans fin, et les astres, mus par une force céleste, l'écrivent dans l'espace en lettres de feu.

Dieu est indémontrable. Sa notion ne s'appuie que sur elle-même; quand on croit remonter vers elle, elle est encore le point d'où l'on part. Dieu est un, infini, incompréhensible. Ses propriétés sont la puissance par laquelle il existe, l'intelligence qui est sa forme, l'amour, lien qui unit l'une à l'autre, la puissance et la forme. L'Etre infini a donc trois propriétés, trois seulement auxquelles on donne quelquefois d'autres noms, suivant les actes qu'elles produisent au dehors. Ces trois propriétés sont distinctes; elles ont existé toujours simultanément, elles sont liées par un ordre de principe. La puissance précède l'intelligence, celle-ci précède l'amour. Telle est la trinité dans l'Etre infini, où chacune de ses trois propriétés est représentée par une personne possédant la nature divine toute entière.

La puissance est le principe des deux autres propriétés; elle engendre l'intelligence.

La puissance est donc *Père*; l'intelligence manifestée, ou parole, verbe, est donc *Fils*; l'amour n'est point engendré, il implique deux termes réciproques également actifs, il *procède* du père et du fils: c'est l'*Esprit*.

Ainsi, un Dieu unique et en lui trois personnes distinctes. Dieu elles-mêmes, possédant chacune, en tant que Dieu, puissance, intelligence, amour, mais étant, comme personnes, la puissance *père*, l'intelligence *fils*, l'amour *esprit*; un Dieu existant sans qu'il y ait pour

lui ni temps, ni espace, ni mouvement, excluant toute limite, tout changement, toute succession, étant en lui-même, partout, éternel, immense, omni-présent ; voilà Dieu et la trinité qui le compose.

Trois personnes ont dû concourir à la création, puisque trois principes actifs y ont concouru nécessairement. Les êtres finis ne sont pas sortis de Dieu par voie d'émanation, mais en vertu d'un acte libre de sa toute-puissance qui les produit au dehors, de sorte qu'à l'instant même où ils commencent d'être, ils sont essentiellement séparés de Dieu, quoiqu'ils existent en Dieu, dans son immensité. Cette création ne retranche rien de l'être infini, n'y ajoute rien.

Tout ce qui peut être ayant son type éternel en Dieu, toute créature n'est qu'un de ces types, actuellement réalisé hors de Dieu, sous la condition d'une limite effective, réelle, substantielle, qui d'une idée existante dans l'entendement divin fait un être véritable. Tout ce que la créature a d'intelligible est étranger à la matière et appartient à ce qu'il y a de spirituel en elle. Tout corps est complexe ; il se compose de deux éléments, l'un qui exprime ce qu'il est, l'autre qui le circonscrit ; la matière n'est que ce qui limite. Toute créature tient donc à l'infini, parce qu'elle constitue son être, au fini par ce qui le circonscrit. Aucune borne ne peut être assignée au développement de la force, de l'intelligence, de l'amour considéré en soi, et cette tendance vers l'infini vient de ce que tous les êtres ont leur racine en lui et tendent à manifester son essence, manifestation que la limite de l'être rend incomplète. Si pour Dieu, il n'existe ni temps, ni espace, ni mouvement, la créature, au contraire, n'existe que dans le temps, dans l'espace, par le mouvement. Le temps, c'est la limite dans l'éternité ; l'espace, la limite dans l'immensité ; le mouvement, la limite dans l'omniprésence. L'univers n'est pas infini, car rien de ce qui a été créé n'existe sans limites. Il n'est pas de tout temps et de toute éternité, parce que, la création ayant en Dieu sa cause, son principe, son origine, elle implique nécessairement une notion de postériorité relativement à Dieu.

Les trois personnes qui existent en Dieu ont concouru à la création par la volonté unique qui se spécifie en chacune d'elles. La puissance s'est manifestée en limitant hors de Dieu la substance divine, en lui donnant un nouveau mode d'existence ; c'est le père.

L'intelligence qui contient en soi les idées des êtres finis, c'est le verbe, la parole du père ; c'est le fils. L'amour qui anime, qui termine l'être, qui unit la force et la forme qui détermine cet être, c'est le principe de la vie divine ; c'est l'esprit qui procède du père et du fils. La substance infinie ne peut être communiquée sans que les propriétés qui lui sont essentielles ne soient communiquées aussi à quelque degré. Dans tout ce qui est, il y a donc, quoique sous des formes diverses et à des états divers, quelque chose du père, du fils et de l'esprit. Dieu est partout, dans l'homme qui le connaît, dans le grain de sable qu'il foule. Toute créature, avec sa force, son intelligence, sa vie, est une participation de la puissance de l'intelligence, de la vie de Dieu. Seulement le *moi* qui en a la conscience n'existe pas dans tous les êtres.

L'univers est en même temps esprit et matière. Il est formé d'une substance, d'une force qui le maintient, des formes variées qui en distinguent les parties, avec un ordre qui les coordonne, d'une vie qui l'anime, d'une limite qui circonscrit ces parties. Il est la réalisation extérieure et substantielle des idées divines ; il est en communication avec les trois personnes divines qui lui donnent incessamment quelque chose d'elles-mêmes. Il est une permanente incarnation du Dieu créateur. En Dieu est la terre ainsi que l'origine de tout être. La création se dilate au sein de l'immensité de Dieu par un progrès sans fin ; chaque jour il s'accomplit entre elle et lui une union plus intime qui ne sera jamais consommée. Voilà l'univers.

Que fut la création dans le principe ? Une masse fluide destinée à se développer perpétuellement dans l'immensité, sous les lois du mouvement qui manifesta la force, de la lumière qui manifesta la forme, de la chaleur qui manifesta l'amour. Les mondes se démolèrent prirent possession de l'espace et se coordonnèrent.

Tout être dans cet univers participe des propriétés de l'être infini, la force, l'intelligence, l'amour, qui concourent nécessairement à la formation, à la conservation et au développement de l'univers. L'action de ces trois propriétés n'est que l'action de Dieu pour se manifester et se reproduire en quelque sorte. Ces trois propriétés uniques de l'être doivent être conçues sous la notion de fluides primitifs, et en rapportant cette idée à ce qui était dit sur la théorie générale

de l'être, on peut considérer le fluide igné ou le calorique comme identique avec l'amour, la lumière avec l'intelligence; la force est représentée par les fluides magnétique, électrique et galvanique qui n'ont qu'une même source, bien qu'ils aient des effets divers.

La substance et les propriétés des êtres finis étant une participation de la substance et des propriétés de l'être infini, toute force dans l'univers découle du père, toute intelligence du fils, tout amour de l'esprit. Les différents modes sous lesquels se manifestent ces trois propriétés marquent les divers degrés de cette communication divine. Les lois de ces propriétés sont dans les êtres finis les mêmes qu'en Dieu; elles tendent sans cesse à reproduire l'être infini en se développant, et, selon les modes spéciaux de leur existence, elles expriment les rapports des êtres créés avec le père, le fils et l'esprit, rapports qui constituent leur nature.

Les transformations perpétuelles et successives remarquées dans l'univers sont le produit de la tendance universelle à une plus parfaite manifestation de Dieu; la destruction n'est dès lors qu'un élément nécessaire de la vie, que le passage d'un état à un autre, que le travail de l'énergie créatrice repoussant la limite pour tirer de ce qui est tout ce qui peut être. Tous les êtres finis sont des éléments de Dieu, les êtres inférieurs sont les éléments d'êtres plus parfaits, car de la forme la plus simple on s'élève à la plus complexe. Les diverses natures, sans s'altérer, obéissent à une forme plus puissante, en deviennent partie intégrante et vivent en elle. L'eau, le carbone, le fer s'absorbent dans la plante sans cesser d'y vivre; la plante, devenue la nourriture de l'animal, trouve en lui une vie nouvelle; ainsi les éléments de chaque nature voyant d'être en être, mais l'individualité de l'être incorporé à un autre cesse d'exister. Le germe dont il était le développement redevient une simple et pure idée. Les êtres doués d'un *moi* intelligent ne périssent pas par la dissolution de la forme, parce que leur individualité dépend de lois supérieures.

La substance et la limite, ou l'esprit et la matière, sont les deux principes nécessaires de ce qui existe : l'esprit doué d'activité, la matière passive. L'univers, considéré comme un seul tout, n'est que l'effet de l'union de l'esprit et de la matière.

Les êtres, qui sont en quelque sorte le fruit de cette union, peuvent être divisés en trois classes générales correspondantes aux trois différents modes sous lesquels existent dans l'univers la force, l'intelligence et l'amour. Dans la première classe sont rangés les êtres purement physiques; dans la seconde, les êtres organiques ou doués d'un principe de vie instinctive et sensitive; dans la troisième, les êtres intelligents. Ces trois classes d'êtres obéissent aux lois de l'organisme universel, lois relatives les unes au fini, les autres à l'infini, se combinant et se modifiant sans se confondre.

L'univers, à son état primitif, offrait une masse fluide, résultat de la combinaison des trois fluides essentiels et primordiaux, le fluide électrique, la lumière, le calorique, mais qui tendait à développer tous les germes inactifs contenus en elle. Le travail commence : chacun de ces germes s'assimile, suivant une proportion déterminée par sa nature; les agrégats similaires se forment. De là les roches primitives, puis les cristallisations diverses qui forment la base des globes. La différence des formes produisant des différences de ténacité, il en résulte des centres divers qui marquent des distances dans l'espace; centres dont l'enchaînement produit l'harmonie. Ce sont les astres; dans quelques-uns la force, la lumière et le calorique sont à l'état latent; d'autres sont d'immenses réservoirs d'où les fluides primitifs rayonnent perpétuellement pour fournir aux êtres organisés les éléments nécessaires de leur vie et de leur être. Peut-être ces astres lumineux sont-ils le séjour d'êtres plus parfaits que nous. Les formes se développent, et alors apparaît l'innombrable variété des êtres organiques dont les germes existaient primitivement. Chaque germe, en s'animant, attire à lui les éléments conformes à sa nature, se les approprie et croît avec eux, sans que cette union constitue aucune individualité réelle. Les lois des corps bruts ne sont autres que les lois de la force, de la forme, du calorique, de l'attraction. Les qualités générales des êtres organiques se réduisent à trois : l'impénétrabilité, la pesanteur et la figure. Les phénomènes que ces êtres présentent résultent de la combinaison de ces trois qualités primordiales.

Il y a dans les êtres organiques une unité vitale; la limite cesse de prédominer. Ils se subdivisent en deux classes, celle des êtres

doués d'une vie végétative, celle des êtres doués d'une vie sensitive. Il y a dans leur accroissement une action plus marquée de l'intelligence qui se manifeste d'une manière obscure dans la plante et très claire dans l'animal. Le passage d'un règne à l'autre s'opère par des nuances imperceptibles, de sorte que les différences qui les caractérisent respectivement ne deviennent appréciables que dans les termes déjà fort distants les uns des autres.

Les animaux ont, en outre de la faculté de sentir, celle qu'on appelle instinct, et celle de recevoir des perceptions et de les combiner. L'esprit en eux opère sur le réel sans percevoir le vrai. Leur instinct est une lumière interne qui détermine à y obéir leur volonté non libre, et transforme parfois la pure sensation de plaisir et de douleur en un commencement de passion plus noble. Le principe de vie, ou l'amour, se développant proportionnellement, crée chez eux par la sympathie une société réelle, quoique aveugle encore.

Les êtres organiques ont en eux un principe d'action qui produit, dans la plante des mouvements internes, dans les animaux des mouvements internes et des mouvements externes. L'union opérée en eux par le principe de vie est d'un ordre plus élevé que celle qui résulte du calorique et de l'attraction comme dans les êtres inorganiques. Les êtres organiques possèdent donc la force, l'individualité et la vie.

Des êtres intelligents et libres, l'homme seul est connu. L'analogie et les croyances conduisent à penser qu'il en existe d'autres, mais nous n'avons aucune notion directe de leur nature comme nous n'avons aucunes relations sensibles avec eux. L'homme, par ce qu'il a de moins élevé, appartient aux êtres inorganiques et aux êtres organiques, mais il offre de plus que ces derniers un nouveau progrès de l'intelligence et de l'amour. Au-delà de l'instinct apparaît la raison qui le domine, combine les idées, et développe la notion qu'elle saisit de l'être en soi, infini, absolu. La perception ne s'arrête plus au réel, elle devient idée; la sensation devient sentiment, et la force se soumet aux lois morales de l'intelligence et de l'amour.

L'homme se connaît; il sait qu'il est et ce qu'il est. En lui, purement intelligent, le principe d'activité trouve dans la raison une

nouvelle cause déterminante. Ce principe devient volonté et la volonté est libre. Les rapports dont se compose l'unité organique peuvent être ou réguliers ou troublés ; ainsi, la forme peut y être à l'état de santé et à l'état de maladie, correspondant, l'un à l'état de plaisir, l'autre à celui de douleur. Mais, comme être libre et intelligent, l'homme existe dans un autre ordre où le vrai et le faux, le bien et le mal sont l'expression de l'ordre ou du désordre. Lorsque l'homme passe de l'ordre de raison dans l'ordre de sensation, sa liberté s'affaiblit, car toute passion extrême détruit la liberté.

Les lois de l'organisme prédominent dans les êtres organiques sur les lois de la nature brute ; les lois intellectuelles et morales prédominent dans l'être intelligent sur les lois de l'organisme, mais la prédominance de ces lois dépend de la liberté et de l'usage que fait l'être intelligent de sa volonté. Si les lois de l'organisme, qui tendent à prévaloir dans l'être intelligent, prévalent en effet, il y a dégradation, désordre, privation de la vie intellectuelle et morale.

L'être organique, lorsqu'en lui s'éteint la vie, perd tout ce qui le constituait un être individuel ; mais, la personnalité obéissant à des lois supérieures, la dissolution de l'organisme n'entraîne pas la destruction de la personne. L'être vit, toujours le même sous de nouvelles conditions d'existence ; il ne meurt pas, il se transforme. Chrysalide céleste, il dépose sa grossière enveloppe pour en revêtir une plus parfaite.

Les êtres intelligents et libres ont en eux-mêmes un principe spontané d'action qui ne dépend que de la raison et de l'amour. Le cercle d'action de l'homme est incomparablement plus étendu que celui de l'animal, puisqu'il dirige, à l'aide de l'intelligence, les forces brutes et organiques de la création. La force libre, qui peut, à son gré, produire ou arrêter le mouvement, est la première qualité qui le distingue des êtres inférieurs ; la seconde est la parole ; la troisième, la sociabilité.

Rien ne prouve l'existence d'êtres intelligents autres que nous ou supérieurs à nous ; mais cette croyance se retrouve chez tous les peuples. L'homme, lorsqu'il se considère relégué dans un point de l'univers, atôme rampant sur un atôme, ignorant et faible, trouvant toujours des bornes à son action et à sa conception, l'homme n'ose

supposer qu'il soit le plus intelligent, le plus puissant, le plus parfait des êtres créés. Notre chétive planète n'est pas le séjour exclusif de la pensée, et d'autres êtres nous surpassent probablement en puissance, en intelligence. De même qu'il y a au-dessous de nous une foule d'existences qui échappent à nos sens, pourquoi n'y en aurait-il pas au dessus? De pressants motifs portent à croire qu'il existe des êtres supérieurs à nous, limités, car ils ne sont pas Dieu, ne traînant pas comme nous un corps de chair et d'os, ayant néanmoins une forme, mais une enveloppe moins pesante que la nôtre, des sens plus subtils et plus développés. Leur nature diffère de la nôtre, et ils exercent sur l'univers et ses phénomènes une action régulière qui en dirige les lois immuables sans les altérer.

Il y a, sous différents modes, unité de lois dans la création. Les mêmes par leur essence, elles varient selon que la force, l'intelligence, l'amour subsistent dans les divers êtres, ou selon leurs natures respectives. Les plus élevés de ces êtres résument en eux les natures inférieures et leurs lois, en sorte que le monde entier pourrait être considéré comme un être unique dans lequel toutes les natures s'enchaînant harmoniquement formeraient l'immense unité de la nature universelle; de même que les idées typiques des êtres, liées par des rapports éternels, forment l'unité infinie de l'intelligence divine.

Le monde inorganique, intimement lié aux mondes supérieurs, est soumis, à certain degré, aux lois qui les régissent, et cette dépendance constitue l'ordre. Les lois du monde organique dirigent, en les modifiant, les lois du monde inorganique, et les lois du monde des intelligences libres agissent d'une manière semblable sur les lois du monde organique.

Dans cette liaison harmonique des trois mondes, cette action exercée par les êtres les plus élevés sur les inférieurs implique qu'une volonté éclairée préside aux phénomènes généraux de l'univers. L'homme exerce une puissance bornée, mais réelle, sur la création inférieure à lui; la même puissance plus étendue, dirigée par une intelligence plus parfaite, est dévolue aux êtres supérieurs à l'homme. Tous les êtres sont ainsi liés hiérarchiquement les uns aux autres, en vertu de lois également enchaînées entre elles dont la

raison éternelle, infinie, est la source.

Le mode d'existence des êtres inorganiques a pour expression nécessaire les lois mathématiques de la force, de la figure, de l'attraction et du calorique. Leur mode d'action se réduit aux lois mathématiques du mouvement ; leur fin est la manifestation complète de tous les éléments de la forme.

Le mode d'existence des êtres organiques est l'unité individuelle ; de là les lois de l'organisme ou de la vie. Leur mode d'action propre est l'activité spontanée, mais non intelligente et libre ; leur fin est la conservation, le développement et la reproduction de l'organisme et de la vie.

Le mode d'existence des êtres proprement intelligents est la personnalité. Leur mode d'action est la volonté éclairée et libre ; leur fin est le vrai, ou Dieu.

La création n'est qu'une grande manifestation des propriétés essentielles à la substance ; mais ces propriétés se manifestent sous des formes variées constituant les phénomènes généraux de la création.

La force se manifeste par l'action. Elle est la cause universelle, car rien ne saurait être produit sans action, et point d'action sans force ; mais elle se manifeste en chaque état d'une manière spéciale : dans le monde inorganique, par l'étendue et le mouvement ; dans le monde organique et dans le monde intellectuel et moral, par le mouvement encore, mais spontanée, subordonnée qu'elle est à l'intelligence et à l'amour. Energie intime, elle développe l'organisme et produit perpétuellement tout ce que la forme individualise et tout ce qu'anime la vie. Dans l'ordre sensitif et intellectuel encore, tout acte la manifeste, et l'ont dit la force de l'instinct, de la raison, de la volonté.

L'intelligence se manifeste dans la forme qui détermine l'étendue, dans celle qui produit l'organisme, et dans celle plus élevée qui caractérise la pensée, par la lumière et le son. Dans le monde inorganique, la variété des formes, la structure intime des corps ne se manifestent que par la lumière ; la lumière en est la langue dont les couleurs sont les mots. Dans le monde organique, c'est encore par la lumière que l'intelligence se manifeste, dans les bornes assignées

aux êtres qui composent ce monde, bornes qui sont celles du réel. Placés dans une sorte de milieu, entre le monde inorganique et le monde des êtres intelligents, les êtres du monde organique, privés d'idées, ne peuvent percevoir la lumière qui éclaire la région des essences. L'élément de la connaissance existe dans l'animal et même dans la plante, mais cette connaissance n'est que la perception du réel et se confond avec la sensation de plus en plus faible, à mesure que les êtres se rapprochent du monde organique. Dans l'universalité des êtres du monde organique, l'instinct n'est autre que la lumière. Dans les êtres supérieurs du monde organique, l'intelligence se manifeste par le geste, par la voix. Celle-ci exprime des sensations, jamais la pensée; c'est par elle que s'établit ce commencement de société aveugle dont nous parlions tout-à-l'heure.

La raison et la liberté sont les caractères des êtres intelligents; ils ont conscience de ce qu'ils savent. Les idées se manifestent à eux telles qu'elles sont en Dieu, et leur esprit s'élance et voit, hors du temps et de l'espace, et l'être divin et les types immuables des choses qui sont en lui. Il n'y a de pensée et de raison que par cette lumière, cette perception de l'infini qui est le caractère de l'intelligence qui est sa manifestation.

La lumière se produit ici comme parole, verbe éternel en Dieu. Cette parole est le lien des êtres intelligents, le médiateur de la société.

Ainsi, son, voix, parole, voilà les trois états dans lesquels la lumière se manifeste dans les trois ordres d'êtres.

Dans l'ordre des êtres intelligents, la parole s'enrichit de la science des nombres et de l'écriture.

L'amour, qui conserve ce nom simple dans le monde des intelligences est le calorique et l'attraction dans le monde inorganique, la vie dans le monde organique.

KAUFFMANN.

(La suite au prochain numéro).

SUPRÊME CONSEIL DE FRANCE.

FÊTE DE L'ORDRE

CÉLÈBRÉE LE 29 JUIN 1841.

Le défaut d'espace ne nous permettant pas de reproduire en entier le procès-verbal de la dernière fête d'ordre du Suprême Conseil, nous en ferons un court résumé en le faisant suivre de quelques observations.

Le sénat maçonnique que nous venons de citer, est assemblé le jour indiqué. L'honorable frère vicomte Cavaignac, pair de France, occupe le trône; l'honorable frère comte de St-Laurent, exerce les fonctions de secrétaire du St-Empire; l'honorable frère Philippe-Dupin, occupe le siège de ministre d'Etat. Les fonctions de maître des cérémonies, sont remplies par les frères comte Roger, comte de Chabrilland et baron Meunier-St-Clair. Les honorables frères baron Prousteau, de Mont-Louis, Caille et général Jorry, se sont joints aux membres du Suprême Conseil.—Les travaux sont ouverts au 33^e degré. Le général comte de Fernig est introduit dans le sanctuaire; le président le proclame Lieutenant Grand Commandeur du rit écossais, ancien et accepté, pour la France.

Le nouveau Commandeur prête serment, et occupe le trône. — Plusieurs frères absents, se font excuser. On annonce la perte douloureuse du frère marquis de Giamboni.

L'ordre du jour indiquant des réceptions au 32^e et 31^e degrés, les travaux du Consistoire sont ouverts.—Les honorables frères Duchesne aîné, Conservateur à la bibliothèque royale, comte de Lanjuinais, pair de France, baron de Dedelaye-d'Avaise, sont introduits, dirigés vers l'autel où il reçoivent l'instruction de leur nouveau grade; ils jurent de remplir les devoirs qui leur sont imposés. Ils sont proclamés Princes du Royal-Secret (32^e grade).

La séance du Consistoire est close, et celle du Souverain

Tribunal (31^e degré) est ouverte.—L'honorable frère Albert-Montémont, homme de lettres, est admis à recevoir l'instruction des Grands-Juges-Commandeurs. Cette séance est close, et le Grand Conseil des Chevaliers Kadocsh est ouvert.

Les travaux de ces grades maçonniques étant accomplis, le Lieutenant-Grand-Commandeur en prononce la clôture, et se rend, accompagné des autres membres de l'assemblée, au sein de la Grande Loge Centrale.

Les travaux sont ouverts dans cette loge au premier grade symbolique, suivant le cérémonial en usage. L'honorable frère comte de Fernig, président, prononce le discours suivant :

« Dans les circonstances graves où se trouve la Maçonnerie, nous avons pensé qu'il était nécessaire, qu'il serait utile de reproduire un abrégé historique de quelques faits accomplis, et jusqu'à présent mal connus, mal interprétés : je veux parler de notre situation envers le G. . O. . — C'est en présence de nos FF. . que nous traiterons de leurs plus chers intérêts ; que nous proclamerons nos vœux et nos actes ; qu'appuyés sur la tolérance nous continuerons les efforts possibles afin de ramener l'Art Royal à sa pureté première. Le bon droit est fort ; il dédaigne les replis tortueux dans lesquels s'enveloppe la faiblesse. Notre conduite envers le G. . O. . restera honorable et modérée.

« Le Concordat de 1804 était un sacrifice du S. . C. . à la paix ; c'était, il faut maintenant le dire, un holocauste impossible, car aucune puissance isolée ne pouvait, non-seulement porter atteinte aux grandes constitutions de l'Écossisme, encore moins les anéantir. Une Diète maçonnique avait seule autorité de réviser les Statuts réglementaires qui se seraient trouvés en désaccord avec l'époque où nous vivions.

« Quoi qu'il en soit, les Chefs du Rit, pleins de confiance dans la loyauté des engagements et des promesses du G. . O. . cédèrent plus qu'ils ne devaient.

« L'histoire est là pour dire comment il tint compte de notre

générosité, comment après avoir reçu de nous, avec gratitude, les hauts degrés Ecossais qu'il ne connaissait pas, nous avoir solennellement juré foi et hommage, il viola presque en même temps ce pacte dans lequel il venait de puiser sa force, et décréta, plus tard, dans son sein, la réunion comme la centralisation de tous les Rits !!! L'histoire est encore là pour rappeler comment le S. . C. ., forcé de protester contre une telle usurpation, déclara nul et non avenue le Concordat de 1804 (1), et reprit l'exercice de son autorité.

Après les évènements de 1814, après la dispersion violente de nos Chefs, le G. . O. . croyait demeurer libre et tranquille possesseur de ses envahissements.

« Il s'est trouvé parmi le S. . C. . d'Amérique des hommes de cœur et de résolution qui ne craignirent pas de relever, de conserver l'héritage des proscrits. Ces mêmes hommes, en butte à toutes les attaques du dehors, à toutes les divisions intestines, osèrent se poser sur la brèche et surent préserver le feu sacré. La tempête fut longue ; elle dura sept ans !!! Enfin l'horison s'éclaircit ; plusieurs Ill. . Dignitaires avaient disparu pour jamais !... d'autres subissaient encore les rigueurs de l'ostracisme. Ce ne fut qu'à force de volonté, de persévérance et de recherches, que le S. . C. . d'Amérique, présidé par le Sou. . G. . COMMANDEUR COMTE DECAZES, ayant géré l'intérim du S. . C. . de France, parvint à en réunir les débris, à lui remettre fidèlement son dépôt et, faisant abnégation complète d'individualité, se fonda avec joie, le 4 mai 1821, dans les rangs de ses FF. . à la tête desquels se trouva placé, de droit, le COMTE DE VALENCE, ancien Lieut. . G. . Comm. .

« Le 26 mai 1819, pendant notre intérim, à la suite de communications officieuses qui m'avaient été faites pour un rapprochement, par les FF. . MANGOURIT et BOUILLY, le S. . C. . s'étant réuni, avait décidé que les FF. . baron de BACCARAT et

(1) Voyez les représentations du Sup. . Cons. . du 8^e j. . du 8^e mois 5814 et son arrêté du 1815.

chevalier LEROY, ex-préfet, s'entendraient officieusement avec les FF. du Rit Français, verraient à la possibilité de traiter et, dans l'affirmative, proposeraient la désignation de Commissaires officiels, munis de pleins pouvoirs.

« Sur ma proposition, il fut arrêté que les bases du traité, avant tout, devaient reconnaître l'indépendance du Rit Ecosais Ancien et Accepté, sous la direction et l'administration du Supr. Cons. Ce principe, hautement proclamé, on décida que des instructions précises seraient données à ceux des Commissaires chargés de nous représenter.

« Le 5 mai, les FF. BACCARAT et LEROY font un rapport détaillé de leur conférence, duquel résulte qu'il y a lieu à nommer des Commissaires officiels. En attendant, les FF. VUILLAUME, comte D'ORFEUIL et BEAUMONT sont adjoints aux FF. BACCARAT et LEROY pour rédiger nos instructions et nos pouvoirs.

« Le 19 juin, le F. LEROY informe le Supr. Conseil que notre Commission a reçu des FF. HAQUET, GASTÉBOIS, BÉNOU, BORIE, BOUILLY et MANGOURIT, Commissaires du Gr. O., le projet dont teneur suit :

ARTICLE PREMIER. Le G. O. de France et le Supr. Conseil, présidé par le T. Ill. F. comte DECAZES, sont réunis dès ce jour à perpétuité sous le seul titre de Gr. O. de France.

« Art. 2. Les 33^{mes} Membres actifs du Supr. Cons., font dès ce jour partie intégrante du Gr. O. de France, comme Officiers, et seront repartis par tiers dans chacun de ses trois grands At. .

« Art. 3. Tous les FF. élevés par le Supr. Cons. à des grades quelconques, jusqu'au 33^e degré inclusivement, jouiront de tous les droits, privilèges et honneurs attachés à leurs grades.

Art. 4, Les LL. Chap., Aréop. et Cons., constitués par le Supr. Conseil, seront inscrits sur le Tableau du G. O. de France, avec conservation de la date de leurs Constitutions, aussitôt qu'elles auront été présentées au visa du Gr. O. .

« Art. 5. le T.^o. Ill.^o. F.^o. comte DECAZES est nommé GRAND MAITRE Adjoint du Gr.^o. O.^o. de France, concurremment avec les Ill.^o. FF.^o. maréchaux MARQUIS BEURNONVILLE et DUC DE TARENTE.

« Art. 6. Le T.^o. Ill.^o. baron DE FERNIG, actuellement Lieu.^o. Gr.^o. Commandeur Titulaire du Sup.^o. Cons.^o., est nommé Officier d'honneur du G.^o. O.^o. de France, et sera nommé Gr.^o. Commandeur du Gr.^o. Consistoire des Rits.

« Art. 7. Le Gr.^o. Administrateur de l'ordre sera choisi parmi les Membres du Sup.^o. Cons.^o. par le G.^o. O.^o. de France, qui nommera aux cinq places d'officiers d'honneur vacantes, sur la proposition du Sup.^o. Conseil.

« Arrêté le 16^e jour du 4^e mois 5819. »

« Suivent les paragraphes des Ill.^o. FF.^o. HAQUET, GASTÉBOIS, BENOÛ, GENREUX, BONIE, BOUILLY et MANGOURIT, Commissaires du G.^o. O.^o. de France.

« La discussion s'ouvre ; tous les Ill.^o. Insp.^o. Gén.^o., à l'exception du F.^o. LEROY, se prononcent contre ceux des articles qui par une *fusion* plus ou moins explicite du Sup.^o. Cons.^o. dans le Gr.^o. O.^o. violent l'indépendance du Rit Ecossais et détruisent sa souveraineté.

« Néanmoins, le Sup.^o. Conseil arrête que, voulant donner une nouvelle preuve de son vif désir pour un rapprochement sincère et durable, ses Commissaires, tout en suivant leurs instructions ; sans pouvoir les modifier en rien de ce qui touche à l'indépendance et à la souveraineté du Rit Ecossais, feront de nouveaux efforts vers un Traité d'Union ; et, dans le cas où ces tentatives n'amèneraient aucun résultats, qu'ils négocieraient du moins un Pacte de bon voisinage et d'amitié, permettant aux maçons des deux obédiences de fraterniser réciproquement. Il les autorisa donc à continuer leurs négociations vers ce but, et leur adjoignit, en remplacement du F.^o. LEROY, qui donna sa démission, et l'absence forcée de quelques autres membres, les FF.^o. SAULNIER, ex-préfet, JOLY, homme de lettres, et baron SCHMIT.

« Le 28 juin, le F. SAULNIER informe que la Commission du Suprême Conseil s'étant réunie avec celle du Grand Orient, lui a donné lecture de notre second *Arrêté*. Ces derniers observent que les sept articles par eux présentés reconnaissent la Souveraineté et l'Indépendance du Sup. Cons., puisque en vertu desdits articles nous concourions également à la nomination de plusieurs dignitaires ; puisque l'Ill. F. comte DECAZES, SOUV. GRAND COMMANDEUR DU SUP. CONSEIL, était nommé *en cette qualité*, GRAND MAÎTRE Adjoint du GRAND ORIENT DE FRANCE, conjointement avec les Ill. FF. marquis BEURNONVILLE et DUC DE TARENTE ; puisque le Gr. Administrateur devait être choisi parmi les membres du S. Cons. ; qu'en définitive il leur était impossible de proposer à la Puissance Ecosaisie des conditions plus avantageuses, et qu'ils éprouvaient le regret d'être obligés de rompre les négociations, si l'on persistait. Nos mandataires, en exprimant le même regret, ajoutèrent qu'ils croiraient avoir beaucoup fait pour la Maçonnerie si, par suite de tentatives conciliantes, il avait pu s'ensuivre un Traité de bon voisinage et d'amitié entre les deux Corps ; mais que l'*ultimatum* du G. O. étant absolu, ils déclaraient, à leur tour, la rupture des négociations.

« Nos Commissaires, dans ces conférences, continuèrent la modération dont le Sup. Cons. ne s'est jamais départi. Ils se plaisent aussi à reconnaître que quelques Membres de la Commission du Gr. O. ont montré la même sagesse et la même convenance.

« Les Commissaires du Gr. O. étaient les FF. baron FAUCHET, ex-préfet ; LEFEBRE-D'AUMALE, BENOÛ, BESUCHET et RAVEAU.

« Ceux du Sup. Cons., les FF. général comte de PULLY, VUILLAUME, GUIFFRET, DESLAURIERS et DUPIN jeune.

Voici le début de cet honorable projet :

« ARTICLE PREMIER. *L'Atelier désigné sous la dénomination de SUPRÊME CONSEIL en la Vallée de Paris*, présidé par l'Ill. F. DUC DE CHOISEUL, est réuni dès ce jour et à perpétuité au Gr. :

O. de France, pour ne former qu'un seul et même Corps.

« Art 3. *L'Atelier désigné par le titre de GRANDE LOGE DE LA COMMANDERIE*, etc.

Art. 5. Les Statuts ne connaissent qu'une seule Caisse d'Ordre ; il est impossible d'en admettre deux, etc.,

« Art. 6. L'III. F. DUC DE CHOISEUL est nommé TROISIÈME GRAND MAÎTRE Adjoint », etc.

« Les articles 7, 8, 9, 10 et 11 contiennent la proportion des hauts grades du Suprême Conseil à disséminer dans les Chambres du G. O.

« Les articles 12 et 15 prescrivent le mode de réélection, d'après les Statuts G. du Gr.

« Art 14. Le Sup. Conseil fera déposer au Gr. O. le Tableau des Ateliers par lui constitués, celui des 30^e, 31^e et 32^e ; le tout fera partie des Archives de l'Ordre, etc. »

« Quatre mois de discussions *plus ou moins sincères*, n'ayant rien amené, les conférences furent rompues.

« En 1835, nouvelles propositions du G. O. toujours présentées comme *très honorables*, et nouvelles négociations.

« Commissaires du Gr. O., les FF. BOUILLY, DETOURNAY et GASTROIS.

« Cette fois, avant toute discussion, le G. O. avait pris l'initiative et appelé deux des Membres de notre Sup. Cons. aux plus hautes dignités : le T. Puiss. SOUV. GRAND COMMANDEUR DUC DE CHOISEUL et notre III. F. comte DE LABORDE ; le premier comme Second Grand Représentant, le deuxième comme Troisième Représentant du GRAND MAÎTRE.

« Le DUC DE CHOISEUL s'empessa de refuser ; le comte DE LABORDE accepta.

« Le G. O. reproduisit, en partie, le Projet qu'il voulait faire accepter en 1819 et 1825. Ses prétentions étant les mêmes obtinrent le même refus.

« Tel est, mes FF., l'historique fidèle de la naissance, de la courte vie et de la mort des trois premières négociations.

« Vous remarquerez que dans ses *essais de fusion*, le Rit

Moderne nous a constamment offert des honneurs, des dignités; c'était nous méconnaître. Notre seule ambition est de conserver intact le dépôt de FRÉDÉRIC, de sacrifier tout ce qui nous est personnel à l'accroissement, à la splendeur de l'Ecosisme. Et d'ailleurs, si la soif de dominer pouvait nous atteindre, qu'aurions-nous à désirer, placés que nous sommes à la tête des Maçons qui apprécient notre gouvernement, qui chaque jour récompensent nos efforts d'amélioration par un dévouement entier; par des FF.° qui ont foi dans notre loyauté, comme nous avons foi dans leur amour ?

« Afin de terminer le résumé des propositions du G.° O.°, j'arrive au 20 mars dernier.

« Depuis environ six semaines, des insinuations amicales nous avaient été transmises de la part de FF.° bien pensants et hauts placés dans le G.° O.°. Comme nous ils gémissaient et désapprouvaient cette malheureuse guerre, ces anti-fraternelles proscriptions, et assuraient n'avoir à nous offrir qu'une transaction *honorable pour les deux camps*. Une entrevue de leurs cinq premiers Dignitaires, avec égal nombre des nôtres, fut acceptée.

« En conséquence le G.° Command.° DUC DECAZES, les Secrétaires du Saint-Empire comte de FERNIG, VIENNET, le Grand Trésorier GUIFFREY et DUPIN jeune, reçurent au Luxembourg. les Ill.° FF.° BOUILLY, Représentant particulier du G.° Maître; PINET, TARDIEU, DESANLIS et DETOURNAY, présidents de Chambre.

« L'un d'eux, au nom de tous, exprima le vif désir d'un rapprochement sincère; mais presque en même temps, sous des formes aussi ingénieuses que spirituelles, il laissa, comme jadis, entendre les mots de *fusion*, de *réunion d'archives* et de *caisses*; il offrit des positions élevées au duc DECAZES et à moi.

« Nous répétâmes que toute *fusion* ou *réunion* qui mènerait vers l'annihilation était impossible pour nous comme pour eux : aucun n'ayant le droit de se suicider; que d'ailleurs un

mur d'airain, un obstacle invincible arrêterait le premier qui voudrait se parjurer.

« Si nos mystères, nos obligations, nos serments sont identiques ; si tous nous devons secours au malheur, protection à la faiblesse ; si tous nous avons contracté l'obligation solennelle de travailler à la régénération de l'espèce humaine ; si enfin, nous devons marcher au même but, c'est sous une organisation diamétralement opposée de principes (1), de statuts, de règlements.

« Le G. . O. . est une agglomération de Présidents et de Députés d'ateliers, investis par eux du pouvoir de régir l'ordre et de juger leurs différents tant en matière administrative que dogmatique.

Toutes les dignités, les emplois, hors le G. . Maître, qui depuis 1814 n'existe pas, et ses représentants, sont triennalement électifs.

« Par suite de son organisation, le G. . O. . est condamné à n'exercer qu'un pouvoir éphémère, sans unité, sans fixité. (2)

(1) Que signifient ces mots : *Organisation diamétralement opposée de principes* ? Est-ce que les principes de morale universelle, inscrits en tête des Statuts généraux du Grand Orient ne seraient pas ceux du Suprême Conseil ? Nous aimons mieux croire que l'honorable frère comte de Fernig fait allusion à l'organisation *démocratique* du Grand Orient. Ce qui nous le fait penser, c'est qu'il vante hautement l'organisation *aristocratique* du Suprême Conseil, où aucune intrigue, aucune crainte ne peuvent trouver accès. Dans l'organisation du Grand Orient, tout doit s'y faire par tous et pour tous, dans celle du Suprême Conseil tout se fait par quelques membres *inamovibles*, et les autres obéissent. Il est permis à l'honorable Lieutenant Grand Commandeur de vanter la *supériorité* de ces principes, mais nous doutons fort qu'ils puissent séduire beaucoup d'administrés du Grand Orient, quand même !....

(2) Si le Grand Orient n'est point à la hauteur de sa mission, ce n'est point parcequ'il repose sur des bases conformes à la loi du progrès ; mais le vice est dans le mauvais choix de quelques-uns de ses membres qui ne sont point remplacés comme ils devraient l'être, et cela à cause de la coupable indifférence des ateliers qu'ils représentent. (Note du Rédacteur).

Aussi le voit-on quelquefois entraîné malgré lui au delà des bornes maçonniques, tantôt cédant à de pernicieuses influences, tantôt assailli de vœux fraternels, de démonstrations pacifiques, sans oser prendre un parti vigoureux, sans couper le mal dans sa racine.

« Chez nous le pouvoir est dans le Sup.^o. Cons.^o. qui préside un Souv.^o. Gr.^o. Commandeur, son *primus inter pares*, dont les Membres sont inamovibles, et cette sage prévision du fondateur constitue sa plus forte garantie de puissance et de stabilité.

« Parce que notre Gouvernement est ferme il est tolérant et paternel. Aucune coterie, aucune intrigue, aucune crainte ne peuvent y trouver accès : il ne s'écarte jamais des conventions ni des règles sévères de la justice, et marche constamment, sans hésiter, vers le but de sa noble tâche, assuré qu'il est de l'appui, du concours, de la reconnaissance de ses administrés.

« Ce que nous avons voulu, ce que nous voulons, ce que nous voudrions constamment, c'est une paix durable et sans arrière pensée entre le Gr.^o. O.^o. et nous; c'est l'exécution du devoir rigoureux imposé à chaque puissance de se renfermer dans la possession légale de ses droits, de son autorité légitime; c'est non seulement l'indépendance du Rit Ancien, mais celle de tous les autres. Plus il y aura de fractions d'un même tout, plus il en jaillira d'émulation et de lumières. Les deux obédiences avec leurs diverses ramifications n'excèdent pas les besoins d'un Etat aussi riche, aussi vaste que la France; et ses habitants, les plus instruits du globe peuvent aisément fournir les anneaux que composent l'immense chaîne de la philosophie morale.

« La discussion épuisée, voulant concilier autant que possible tous les intérêts et arriver à un résultat, nous proposâmes, et la base de cette proposition parut acceptée, « qu'une voûte communes aux deux obédiences, surmontée d'un Éminentissime Grand Protecteur, qui, autant que possible, serait un prince

français, ayant pour Conseil les quatre premiers Dignitaires, savoir : le Souv. Gr. Commandeur et son Lieutenant pour le Rit Ecossais, le Gr. Maître et son Représentant pour le Rit Moderne, composerait l'Auguste Tribunal chargé de maintenir l'indépendance réciproque et d'assurer la perpétuelle concorde (1). »

« Au moyen d'un tel pouvoir, chacun conserverait son intégrité, sa constitution, ses réglemens, son drapeau, ses couleurs; chacun se gouvernerait et s'administrerait séparément d'après ses lois et ses usages.

« Ici je m'arrête, mes FF., et vous en sentirez l'impérieuse nécessité.

« Je ne dois cependant pas vous laisser ignorer que la base des négociations consentie, plusieurs questions capitales, non résolues, peuvent encore détruire nos espérances.

« Toute *aliénation de nos droits*, toute *fusion*, tout *mélange* est impossible. Quand même notre loi fondamentale n'y opposerait un obstacle capital, nous le rencontrerions dans la différence de nos statuts.

« Il n'y a donc d'*union* à espérer que sous l'égide du *Grand Protecteur* ou d'u *Pacte de bon voisinage*. Les moyens sont faciles : il s'agit de vouloir.

« Que le G. Archit. de l'Uni. inspire nos FF. du G. O., ces hommes honorables auxquels nous avons déjà serré la main ! qu'il leur dévoile la perturbation, l'anarchie dans laquelle d'imprudents amis ont jeté le Rit Moderne ! qu'il leur donne la force d'y porter un prompt remède en venant à nous, en effaçant par leur exemple tous souvenirs de discorde, de haine et de proscription, ou en nous laissant voler à eux !

« S'il devait en advenir le contraire, si nos vœux et nos

(1) Cette idée de créer un Grand Protecteur qui aurait un pied dans chaque rit, ce qui le ferait assez ressembler au colosse de Rhodes, nous paraît peu sérieuse. Nous aimons mieux celle du *Pacte de bon voisinage*.

(Note du Rédacteur),

derniers efforts étaient encore stériles, rassurez-vous, Frères, le S. : C . restera digne de vous, digne de lui, digne de son patriotisme maçonnique. »

On lit ensuite un rapport sur la situation morale du rit, pendant l'année 1840, duquel il résulte que le Suprême Conseil est en voie de prospérité.

Après ce rapport, le frère Jules Bardier, dans un discours d'un style élégant, fait ressortir avec force les avantages de l'association maçonnique et la nécessité d'une éducation nationale, forte, vigoureuse et basée sur les principes de la morale universelle. Ce brillant discours est couvert d'applaudissements.

Le frère Dupin prend la parole. Il dit avec éloquence ce que nous avons avancé plusieurs fois, à savoir que la maçonnerie n'a point encore rempli son mandat, quoique la plupart des conquêtes qu'elle a préparées soient accomplies.

« Cependant tout est-il accompli? s'écrie-t-il. La maçonnerie n'a-t-elle plus rien à faire qu'à abdiquer, fermer ses temples, renverser ses tribunes, faire taire ses oracles?... Gardons-nous de le penser, mes frères.

« En bénissant les conquêtes de nos devanciers, en en jouissant, il faut empêcher qu'on ne les dénature par l'exagération. Il est aussi des cœurs qui y résistent, des esprits qui les méconnaissent ; il faut essayer de les ramener et de les convaincre.

« Il faut encore faire passer nos doctrines de l'état de théorie à la pratique, et appeler les actes de bienfaisance à côté des paroles de charité.

« Il faut éclairer ceux pour qui le flambeau de l'éducation est demeuré sous le boisseau.

« Il faut appeler les hommes à s'aimer, à s'aider, à se secourir. Il faut que la force serve d'appui à la faiblesse, la puissance d'égeide aux humbles, la prospérité de refuge au malheur.

« Enfin, peut-on bien dire que l'œuvre est accomplie, que la maçonnerie a terminé sa mission, lorsque dans son sein même semble revivre et s'agite encore un des monstres qu'elle avait principalement pour but de combattre et de terrasser ? Je veux parler de l'intolérance..... »

Ici, le frère Dupin, surexcité sans doute par la chaleur de l'improvisation, lance l'anathème contre le grand orient de France qu'il appelle *Secte intolérante*. Nous ne reproduirons point ses paroles, parce qu'elles nous semblent blâmables au point de vue maçonnique. Lorsqu'on adresse des reproches à son ennemi, il faut autant que possible se renfermer dans les termes d'une juste convenance, surtout lorsque cet ennemi qui, hier, a commis une faute envers vous, peut demain, grâce à l'esprit de sa constitution, être modifié et revenir de son erreur.

L'honorable orateur termine ainsi son discours.

« Marchons donc avec confiance et courage dans la ligne droite, la règle et l'équerre à la main.

« Redisons-nous sans cesse, et surtout au jour de nos fêtes solsticiales, où la chaîne fraternelle semble se resserrer davantage, où les cœurs maçonniques se correspondent, par une sorte de mouvement électrique, de tous les points du globe comme dans toutes les conditions ; redisons-nous : Que l'œuvre de la maçonnerie ne sera point terminée tant qu'il y aura une vérité à défendre, une erreur à combattre, un ignorant à instruire, un malheureux à secourir, un frère à aimer.

« Qui professe ces maximes est maçon régulier.

« Qui pense autrement n'est qu'un faux frère. »

Après cette éloquente improvisation, le président, au nom de chacun des membres, donne l'accolade fraternelle à l'orateur, puis les travaux sont fermés.

CHRONIQUE.

— Le Conseil central des loges de Lyon s'est réuni le 31 août dans le local du *Parfait Silence*.

Presque toutes les loges y étaient représentées.

Il a été décidé que le Conseil central ne répondrait pas à la circulaire du grand orient, ce soin étant réservé aux loges. Cependant, le Conseil a manifesté le désir de voir chaque atelier, en particulier, adopter pour le fond de sa réponse quelques-unes des pensées émises dans le premier article de cette livraison.

Un membre a proposé que le Conseil ajournât ses réunions jusqu'à ce que toutes les loges lui aient fait connaître, à lui Conseil, le résultat de leur délibération sur son dernier projet de règlement. — Le Conseil considérant qu'il n'était point de sa dignité de se mettre à la merci d'une ou de deux loges isolées, qui pourraient, par leur indifférence ou leur mauvaise volonté, entraver sa marche ; que le Conseil central ayant été créé, il y a plusieurs années, par le concours de toutes les loges, et qu'étant maintenant assemblé d'après son ancien règlement, puisque le dernier n'est point encore en vigueur, il n'avait point le droit d'adopter une mesure qui tendait évidemment à sa dissolution. En conséquence le Conseil central a passé à l'ordre du jour.

Plusieurs autres propositions ont ensuite été faites, soit dans l'intérêt du Conseil, soit dans celui des loges. Mais vu l'heure avancée, elles ont été renvoyées à la prochaine réunion.

— Rien de nouveau aux théâtres, si ce n'est le succès croissant de M. Arnaud, premier ténor, malgré la défectuosité de sa voix, et le retour de M^{me} Minoret, dont la richesse vocale ne s'est point accrue pendant son absence de deux ans. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur les qualités et les défauts de ces artistes.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE,

Par M. La Mennais (1).

L'univers se meut dans une grande unité par la communication des êtres dans chaque ordre, et des divers ordres entre eux. La création tout entière tend vers l'unité première et divine, en même temps que les êtres tendent les uns vers les autres. Il y a ainsi des tendances particulières, des centres particuliers et un centre général. En un mot, il y a unité dans l'univers par les manifestations, comme il y a unité en Dieu par la réunion de la puissance, de la parole et de l'amour qui, dans les trois ordres d'êtres, sont les causes de ces manifestations.

L'univers est en rapport constant avec les personnes divines, car la force découle du père, elle est une participation de sa puissance; toute intelligence découle du fils, toute vie de l'esprit. Ainsi les êtres créés qui reçoivent leur existence de la participation au père, au fils, à l'esprit, participent à l'unité divine autant qu'à la substance divine. Rien n'existe hors de la pensée de l'être unique; le temps et l'espace s'évanouissent dans son présent indivisible et dans son immensité.

Dans la production des êtres, les conditions de leur existence sont déterminées par Dieu, soit qu'il ait déposé leur germe dans la nature, soit qu'il les y apporte; l'amour développe ces germes qui, en s'enchaînant, forment la série des êtres.

Dans les corps inorganiques, l'affinité règle la production; dans les corps organiques, cette production s'appelle génération, ce qui implique l'existence des sexes. L'homme est produit comme l'être organique, mais la lumière de l'intelligence se manifeste en lui et lui donne une vie nouvelle.

Quant aux êtres supérieurs à l'homme, leur nature est ignorée et

(1) Voir la précédente livraison; août, pag. 178.

par conséquent la manière dont ils se reproduisent, si toutefois la reproduction est une nécessité de leur existence.

La conservation des êtres inorganiques résulte d'une proportion permanente de force qui réalise la forme, de calorique opérant leur union intime, d'attraction unissant les éléments de la masse. Les êtres organiques et l'homme, en tant qu'il tient à ces derniers par les lois physiologiques, se nourrissent et reçoivent du dehors une force nouvelle, une nouvelle vie, de nouveaux éléments. Comme être intelligent et libre, l'homme se conserve et se développe selon les lois du monde intellectuel et moral en vertu desquelles il est né. Il se nourrit de Dieu ; sa force, son intelligence, son amour découlent de Dieu.

Les êtres inorganiques se dissolvent par suite du mouvement engendré par la force. Les êtres organiques meurent, car ils ont dans le temps une durée déterminée par leur nature, laquelle est la forme unie à la force et au principe de vie. L'harmonie troublée, la mort est inévitable. Si cette harmonie n'est troublée en rien, la mort ne sera que la suite de la décroissance des trois principes de son être ; dans ce cas, la limite du développement de la nature de l'être une fois atteinte, le mouvement se fait en sens inverse et amène la période de dépérissement. Mais la mort dans l'homme n'atteint que ce qu'il a de commun avec les êtres finis ; en réalité l'homme ne meurt pas, il se transforme, il dépouille une enveloppe pour en revêtir une plus parfaite ; sa vie impérissable se perpétue sous des conditions organiques nouvelles. L'acte de sa transformation échappe à nos sens, mais l'homme sent en lui la raison d'une existence indéfinie ; il aspire à quelque chose d'inconnu ; rien ici-bas ne rassasie ses désirs, et il a foi à une existence future dont cette foi persistante à travers les âges est l'indice et la révélation.

En résumé, la création manifeste Dieu, car elle est, comme lui, substance, force, intelligence ou forme, amour ou vie. Sa fin est la reproduction de la forme divine. Chaque être y remplit sa fonction et participe au bien dont Dieu est la source. La création se rapproche toujours davantage de Dieu par un développement plus complet, et l'acte divin dont l'univers est le terme a pour fin la glorification de Dieu.

DE L'HOMME.

L'homme participe aux lois de l'ordre organique et à celles de l'ordre des êtres intelligents ; c'est un être complexe dans lequel l'élément inférieur est soumis aux lois de l'organisme, et cet organisme lui-même aux lois de l'intelligence et de l'amour. Il semble que, selon les lois générales, l'intelligence, la force, l'amour, devraient développer constamment son organisme, qui serait pleinement soumis à l'intelligence. Mais dans l'homme, l'être organique prévaut plus ou moins sur l'être intelligent qui, au lieu de commander, est assujéti ; le trouble est porté dans l'organisme lui-même, et la transformation douce et régulière est remplacée par une dissolution douloureuse.

C'est que l'homme réunit tous les contrastes. Sa grandeur se manifeste aux regards, mais elle est inachevée. Il soumet à sa force intelligente les forces aveugles de la terre, et son existence doit redouter tout ce qui l'environne. Sa pensée embrasse tout, depuis la forme inférieure de la nature inorganique, jusqu'au delà de la création, la forme infinie et universelle ; puis elle s'obscurcit ; il aspire invinciblement au bonheur et ne peut l'atteindre ; il souffre, et la plainte devient sa voix naturelle. Le mal est dans le monde.

Le mal n'est point un principe éternel luttant contre celui du bien, mais il a son origine dans la volonté désordonnée d'un être libre. La liberté seule explique le mal, comme le mal prouve la liberté.

Dans le monde physique, le mal n'est rien de positif, il n'est qu'un moindre être ; purement négatif, il n'est que la limitation des êtres. Ce qu'on nomme catastrophes physiques n'est que le merveilleux et magnifique travail de la nature. Dans ses rapports envers les êtres inorganiques, le mal n'est qu'une illusion, il n'existe pas. Dans les êtres supérieurs du monde organique, doués de sensibilité, le mal se présente sous l'aspect de la douleur. Mais, gage de la faculté de sentir, la douleur est un bien ; elle est la limite et la condition du bien que comporte la nature de chaque être organique.

La mort des êtres doués de sensibilité dans le monde organique,

fin nécessaire de tout ce qui a commencé, n'est pas un mal elle-même. Pour l'être dépourvu d'intelligence, séparé de Dieu, seul éternel, c'est la limite du bien qu'il en a reçu sous le nom d'existence.

La création implique, pour le monde moral, la coexistence de deux principes divers dans chaque être créé : l'un qui l'unît à Dieu dont il découle, l'autre qui l'en sépare en constituant son individualité. De là deux tendances opposées dans l'être. l'une vers Dieu, l'autre vers soi. Par la première, il gravite vers Dieu, aspire à s'unir à Dieu; et à tout ce qui, tirant de lui son être, gravite également vers lui. Par la seconde, il s'éloigne de Dieu, et aspire à vivre en soi et par soi. Il y a pour lui deux lois, deux amours : la loi individuelle, qui tend à agrandir sa sphère, à régner seule, avec ses instincts, ses appétits, ses désirs, ses volontés; la loi d'unité, qui la limite, la restreint, et qui impose à l'être le sacrifice de soi; l'amour qui porte l'être vers Dieu, l'autre qui le concentre en soi. Tout ce qui peut être conçu comme mal est renfermé dans la loi pure de l'individualité finie, quoiqu'elle même soit indispensable à la création. Séparée de la loi d'unité, elle est la racine du mal; liée harmoniquement à elle, elle émane du vrai et du bien, et y fait participer les êtres finis. Ceux-ci ont en eux le pouvoir de s'en priver, et le mal n'est que cette privation.

La loi du bien est la subordination du principe individuel au principe d'unité qui ramène tous les êtres vers Dieu et les rallume tous incessamment à cet éternel flambeau. La loi du mal n'est que la loi de la propre nature individualisée dans chaque être et qui tend à le constituer le centre universel des choses. La destruction serait le résultat de la prédomination de la loi individuelle sur la loi d'unité qui conserve.

Le mal moral propre aux êtres personnels est l'opposition volontaire à Dieu, à l'ordre établi dans son œuvre; c'est un désordre de la volonté. Sa possibilité naît de l'existence, de l'intelligence et de la liberté. Il viole la loi fondamentale de l'ordre en faisant prédominer l'organisme matériel sur les lois plus élevées de l'intelligence, par lui l'homme s'abaisse et s'approche de la brute; il demande à l'organisme la satisfaction du vague désir d'un bien qu'il poursuit sans l'atteindre, s'irrite de son impuissance et en viole les lois; d'où

les maladies et la dissolution hâtive; d'où la tristesse, l'ennui, le remords. Voilà le mal dans le monde moral. Il amène l'anarchie, la tyrannie la domination du fort sur le faible, mais la création n'en continue pas moins son évolution régulière, sans que son ordre général soit troublé par l'isolement de quelques êtres qui, déçus et descendus dans un ordre inférieur, en subissent les lois.

Tout en reconnaissant une loi supérieure, il n'y a pas un être humain qui ne la transgresse quelquefois et ne descende de l'état où l'avait placé sa nature d'être intelligent; mais le plus souvent l'homme combat le mal et s'efforce de rentrer dans sa vraie nature. A toutes les époques, l'homme recherche l'explication de ce grand fait de l'existence du mal; ainsi, à travers une foule de systèmes, apparut la doctrine de l'église chrétienne empruntée aux Juifs, qui établit le premier homme dans le paradis terrestre, redit sa désobéissance et le châtiment qui la suivit en punissant toute la race humaine.

Qui a pu faire naître ces idées sur l'origine du mal? Le voici. L'homme, par l'intelligence, contemple dans l'unité de l'être éternel le vrai, le bien, le beau absolu, concevant que rien ne peut-être qui ne découle de lui, qui ne soit de lui, et par cela même que la création n'est que l'être infini reproduit dans tout ce qui est, il a voulu y retrouver ce caractère d'infinité ou de perfection absolue; frappé de la limitation essentielle qu'il voit dans la création, il l'a appelée *mal*. L'homme s'est vu dans son modèle divin, il a cru qu'il avait été créé conforme à ce modèle; ne se trouvant point parfait, il en a conclu que l'homme était déchu, et en envisageant son état d'imperfection, ses misères, il a pensé que cet état était la punition d'une faute originelle, infligée par Dieu offensé.

Mais un état primitif de perfection était impossible; il était opposé à la loi de progression, la première de l'univers. La transmission du péché n'est pas moins impossible, car le péché n'est que le résultat d'une volonté, de l'acte propre du moi dans un être intelligent; il implique la liberté. Avant qu'elle existe, le péché n'est pas possible; quand elle existe, il n'est que l'abus qu'on en fait. La volonté qui est dans le père n'engendre pas une volonté semblable dans le fils. Supposer que la création toute entière a péché dans le premier homme qui la renfermait, que, coupable comme lui, elle a dû être

condamnée comme lui, avant de naître, aux misères de la vie présente, à une éternité de tourments dans une vie ultérieure, c'est renverser toutes les lois fondamentales du juste et de l'injuste ; c'est impliquer que Dieu peut se complaire dans la souffrance de ses créatures, et que cette souffrance peut, à son égard réparer le mal. L'homme ne viendrait sur la terre que pour y subir le supplice auquel l'être souverainement bon le condamna dès le commencement, et la société ne serait que l'organisation de ce supplice. Telle ne peut pas être la loi de Dieu, et il faut chercher l'origine de cette doctrine décourageante dans l'intérêt de ceux qui l'ont enseignée.

Voilà comment on peut raisonnablement expliquer l'emblème de la Genèse. L'innocence première de l'homme, c'est l'état de l'enfant avant que la raison et la conscience aient percé les ténèbres qui les environnent, que l'intelligence ait éveillé le sens moral. A l'instant où naît ce sens moral, avec lui naît la science du bien et du mal qui élève l'homme à cette sublime hauteur de domination sur lui-même et qu'on appelle vertu. Mais en même temps l'homme devient capable de faillir en mésusant de son libre arbitre. Cette science du bien et du mal lui ouvre le monde de l'intelligence et de la liberté. Cette science fait que l'homme *meurt de mort*, ainsi que le dit la Genèse, c'est à-dire qu'il ne meurt pas comme l'animal, comme l'enfant, qui finissent en ignorant ce qui se passe, mais qu'il meurt avec la conscience qu'il va mourir.

La loi selon laquelle l'homme commence à n'être qu'un atôme liquide qui peu à peu se dilate, s'organise, puis devient cette forme merveilleuse appelée le corps humain, dans laquelle se développent successivement l'obscur conscience de soi, la sensation, l'intelligence enfin qui embrasse l'univers et remonte à un principe éternel, cette loi n'aurait-elle pas présidé à l'évolution de l'humanité ? Le monde n'a-t-il pas eu son enfance où le sens moral n'était pas né, temps d'innocence terminé par le progrès qui, en donnant la connaissance et la liberté, impliqua le pouvoir de violer les lois de l'ordre ? Mais loin d'être un mal, ce fut là un bien immense. Telle est l'origine du mal moral.

Le développement qui se manifeste partout dans l'univers est une lutte continuelle contre le mal, un effort continu pour amoindrir,

pour diminuer la limitation. Le progrès de la science, l'augmentation toujours croissante des biens dont la science est la source sont le résultat de cette lutte. Dans la société, la lutte contre le mal produit les lois.

Les souffrances et les misères de l'homme proviennent de la nature et de la société. Il lutte contre la première pour lui arracher des biens qui améliorent sa condition; dans la seconde, l'abus du pouvoir et de la force engendre ses maux. La doctrine chrétienne détourne de la lutte contre la nature, en enseignant que la souffrance expiatoire doit être l'état de l'homme sur la terre; elle justifie la tyrannie des puissances établies, en les représentant comme les ministres de la justice divine, les exécuteurs de la sentence que Dieu a perdue contre l'homme. Tout progrès s'arrête si cette doctrine règne exclusivement.

Le mal réel dans l'homme, c'est la prédominance de l'individualité qui a sa racine dans l'organisme. A mesure que se développent l'intelligence, l'amour, la liberté, que le progrès s'effectue, l'homme s'affranchit de l'organisme et vit plus de la vie supérieure, l'humanité s'améliore; et si parfois s'égare la pensée, si l'on se persuade qu'il y a dans l'univers moins de bien que de mal, c'est que le désir des biens qui manquent à l'homme et que son œil découvre dans l'avenir rend moins vif le sentiment des biens qu'il possède.

DE L'ORGANISATION DE L'HOMME.

Il y a dans chaque être fini deux éléments : l'être positif et la limite. L'un immuable, sans relation actuelle au temps et à l'espace; l'autre variable, en relation effective et présente avec l'espace et le temps. L'un idée pure ou esprit, l'autre pur fait ou corps. Le rapport entre ces deux éléments constitue l'organisation. L'homme, avant d'être intelligent, est un être purement organique, et il continue de l'être après qu'il est devenu un être intelligent. Ce qu'on remarque d'abord en lui, c'est le corps, cet assemblage d'organes divers animés d'une vie commune, cette réunion de formes différentes liées les unes aux autres, concourant à un résultat commun,

indivisible comme la vie, un comme l'être individuel circonscrit dans ce corps.

Les fonctions organiques des êtres se réduisent à la conservation et au développement de l'être; trois grands appareils y concourant. Voilà pour les individus. L'espèce se conserve et se développe par l'acte de la génération, merveilleux phénomène qui échappe à nos sens et ne peut être saisi que par la pensée.

Le moi de l'homme représente l'unité de l'organisation à laquelle concourent la forme, la force et la vie. De là part l'impulsion de tous les actes, comme là se réfléchissent toutes les impressions. Dans le second cas, le moi est à l'état passif; dans le premier, à l'état actif. Le moi actif naît et se développe sous la double influence des sensations et de l'instinct. Le plaisir attire l'être vers certains objets, le détermine à certains actes; la douleur l'éloigne d'autres objets, le détermine à d'autres actes. L'instinct le pousse avec puissance; l'instinct est l'action de la forme sur la force qui l'anime. De lui naissent les actes uniformes par lesquels les êtres pourvoient sans instruction précédente à leurs besoins, à leur défense, à leur conservation. L'instinct veille incessamment, mais aveuglement; de là les appétits, la colère, le désir, la peur, et un ordre d'impressions purement organiques. Mais, variable selon les individus, selon le degré de civilisation, sa puissance s'affaiblit à mesure que, l'intelligence croissant, l'homme moral se perfectionne. Alors la raison combat la sensation, et en lui commence la lutte éternelle de la fatalité et de la liberté.

Par une partie de lui-même, l'homme appartient à l'ordre des êtres organiques, mais la liberté et l'intelligence l'élèvent sans mesure au-dessus d'eux. L'intelligence, c'est la perception de Dieu au moyen d'une lumière essentielle qui éclaire intérieurement l'être infini et le manifeste à lui-même. Ainsi, l'intelligence n'est qu'une communication de l'être infini à la créature, comme l'amour et la force ne sont que des communications de son amour et de sa puissance, par lesquelles il élève la créature à lui.

L'intelligence est à la fois passive et active: passive quand la lumière se manifeste à elle, et lui révèle les lois éternelles, les types constants de tout ce qui est; active quand elle compare les sensa-

tions et les idées entr'elles et les unes avec les autres pour en découvrir les rapports et arriver à des affirmations. Nulle affirmation n'est légitime si la chose affirmée n'a le caractère essentiel du vrai, qui est l'assentiment de la raison commune. L'intelligence doit donc être considérée sous deux points de vue : l'un relatif au vrai qui est son objet, l'autre à l'être individuel qui perçoit le vrai. D'où deux ordres de lois : celles du vrai, desquelles résulte l'obligation d'adhérer à ce qui est un et universel ou la nécessité de la foi ; celles de l'activité individuelle qui nécessitent pour chaque être l'emploi libre de sa force intellectuelle.

Le langage est le moyen général par lequel l'intelligence naît et se développe. La parole est une participation de la parole infinie, du verbe divin. Il y a en elle ce verbe qui éclaire et la limite relative à la nature des êtres auxquels il se communique. Par le premier elle a rapport à l'esprit, aux sens par la seconde. Le son est sa forme ; il devient voix, parole.

La différence des langues paraît avoir été produite par la différence des races. Des langues primitives profondément séparées, qui n'ont rien de commun dans leur génie, sortirent d'autres idiômes, divers selon les religions, les lois, les mœurs, les climats et les circonstances physiques ou morales qui ont contribué à morceler le genre humain.

Les facultés passives de l'intelligence sont l'entendement et la mémoire ; parmi les facultés actives il en est une en qui les autres prennent leur origine : c'est l'attention. L'attention est l'exercice actuel de la puissance active de l'intelligence, elle agit au moyen de plusieurs opérations qui ont pour but la recherche du vrai et qui l'entraîne cependant parfois à l'erreur.

Il existe dans l'homme deux amours : l'un relatif à la sensation et qui se termine à l'homme ; l'autre relatif au vrai et au bien et dont le terme est Dieu. Le premier doit être subordonné au second ; en effet, si la sensation prédomine, les idées s'obscureissent, la lumière intérieure s'éteint. Ces deux amours constituent deux vies : la vie sensitive circonscrite à l'unité individuelle ; la vie propre de l'être intelligent et libre par laquelle il subsiste personnellement dans l'unité universelle. Ces deux amours divisent l'homme ; l'amour organique

★

ou sensitif est en guerre contre l'amour moral : par le premier l'homme tend à s'unir à la création inférieure ; par le second il tend à s'unir, en s'élevant, au principe infini de la création même. C'est par l'amour que l'homme est en rapport avec l'esprit, l'une des trois personnes réunies en Dieu.

La force dans l'homme est une communication de la puissance du père. Elle se divise dans lui en force organique et en force intellectuelle, toutes deux dépendantes d'un principe qui détermine leur action ; le *moi* actif, nécessité dans l'être organique, volonté dans l'être intelligent. Cette nécessité, dans le premier, est déterminée par l'instinct ; cette volonté, dans le second, dérive de l'intelligence et de l'amour. Ces deux éléments réagissent sans cesse l'un sur l'autre ; ils se combattent, et l'être dans lequel ils sont unis est attiré en des sens opposés, mais sa volonté doit la dominer.

L'homme a donc un double mode d'existence, une double vie, dont les lois sont souvent opposées ; d'où résultent deux états de même opposés, l'état de santé et l'état de maladie. La maladie est une altération de la forme, qui intervertit la distribution régulière de la vie.

Les maladies se divisent en deux grandes classes : celles qui résultent d'une altération permanente, celles qui naissent d'une cause accidentelle. Les premières modifient la forme, en font une nouvelle que l'on détruit si l'on veut la ramener à l'état normal. Les secondes sont combattues par la science, encore imparfaite.

DE L'ART.

La nature oppose à l'homme des obstacles qu'il doit vaincre pour se conserver ; de ce travail indispensable naissent l'industrie, l'art, la science. Nu et impuissant au moment de sa naissance, l'homme se crée des moyens de défense et de conservation suivant les exigences des divers climats où il se transporte ; il change à son égard les conditions physiques de la terre en se faisant des habitations et des vêtements. Le soin de sa défense et de sa nourriture le constitue en guerre avec certaines classes d'êtres animés, et cette guerre elle-

même développe ses facultés. Mais cet état imparfait n'est qu'une transition. De chasseur l'homme devient pasteur, et ses troupeaux lui fournissent la nourriture et les vêtements; il y a progrès; la sphère de son activité, de ses connaissances, s'est agrandie. Il a conquis sur les animaux un pouvoir qui le mène à des conquêtes nouvelles. L'agriculture vient pourvoir plus abondamment à ses besoins; son intelligence se développe dans l'invention et la fabrication des instruments de culture; la mécanique apparaît. L'industrie naissante rapproche les hommes, les concentre sur un même point, les amène à combiner en commun leurs forces intellectuelles et physiques, et le progrès s'accélère. Parmi les animaux qu'il a domptés, il se crée des auxiliaires et tourne à son profit leurs forces et leur instinct. Le sol change d'aspect, selon ses besoins.

Les langues naissent, diverses entre elles selon leurs sources primitives, suivant les types des familles humaines qui les ont inventées, suivant les organisations caractéristiques des races. De ces langues primitives en découlent d'autres qui, modifiées, mélangées par les diverses circonstances qui modifient et mélangent les races, conservent cependant leurs caractères primitifs. Le langage articulé se compose de deux éléments: l'un relatif à la nature de l'homme, qui est la voix, l'inflexion, l'accent, qualités natives; l'autre relatif à l'idée, mais qui, ne la représentant pas immédiatement et renfermant quelque chose de conventionnel, a besoin d'être appris; le premier invariable comme la nature humaine, le second flexible comme elle. Le langage devient entre les hommes un lien puissant, un gage de force; c'est par lui qu'ils peuvent mettre en commun leur activité et leur intelligence qui combattront la nature, la soumettront chaque jour davantage. L'art apparaît alors, résultat de l'activité et du progrès humains. Il est la manifestation du beau et du vrai. La science connaît, l'art reproduit; son premier ouvrage est le temple où la musique, la poésie, l'art oratoire se réuniront.

L'architecture va écrire l'histoire des peuples. Dans tous les pays, le temple élevé par elle portera l'empreinte des lois civiles et des idées religieuses. Dans l'Inde, il redira la pensée panthéistique; En Egypte, celle de la mort et d'une autre vie permanente et immuable. Là, le temple est un sépulcre; ses masses font naître le sentiment d'une

durée sans bornes. En Grèce, l'humanité acquiert une pleine conscience d'elle-même, son existence présente lui semble inépuisable; avide de jouissances, elle arrive à s'adorer; Dieu n'est que le type idéal de l'homme, et l'homme divinisé devient le modèle du beau; le temple est le séjour des divinités humaines; il est plein de grâce et d'harmonie, mais il n'explique ni le vague infini de Dieu, ni l'immensité de la nature; il ravit par un charme plein de mélodie, mais ne transporte pas la pensée au dessus de la terre. A Rome, la religion et la philosophie imitent la Grèce; le génie de ce peuple l'entraîne dans une autre sphère où il se montrera créateur; toutefois il appliquera à ses monuments l'idée de durée, de stabilité qui lui est propre, qui le domine. Dans l'art chrétien, la cathédrale viendra exprimer le génie du christianisme; elle résumera les combinaisons antérieures, sans en être ni la reproduction, ni l'imitation. Mais ce type se modifie quand l'esprit religieux s'affaiblit, et la renaissance mêle l'art païen à l'art chrétien.

L'architecture civile suit les lois sociales, les reproduit, révèle les mœurs. En Grèce, le peuple règne; il n'y a pas de fastueux palais, mais des édifices propres à tous, des théâtres et des portiques. Guerrière et conquérante, savante en administration, puis voluptueuse, Rome élève des arcs triomphaux, de magnifiques colonnes, des palais, des ponts, des aqueducs qui bravent les temps, des arènes, des théâtres, des abris aux plaisirs. Le château et le couvent sont, dans l'ordre civil, les seules productions des peuples chrétiens avant les invasions du Nord. La féodalité bâtit le château féodal, sombre, massif, perché sur des rocs; c'est la domination. Cependant la police des états se régularise, et l'Italie élève des palais où se trouve encore l'histoire du moment. Les communes s'affranchissent et l'on élève des hôtels-de-ville, palais du peuple. Le pouvoir absolu domine l'Europe, et les palais gigantesques se construisent. Ainsi, l'art architectural est la forme extérieure des idées, l'expression du dogme religieux, du principe social dominant à certaines époques.

La sculpture vient après l'architecture; elle ajoute à l'élégance, à l'harmonie; elle développe et complète l'art. Elle est l'imitation, la reproduction du beau, du vrai, soumises toutes deux à l'influence des idées, des mœurs, des religions, des lois. Comme l'architecture,

elle aura ses phases diverses suivant le génie des peuples dont elle parera les monuments.

La danse manifeste les idées qui préoccupent les hommes, les sentiments qui les émeuvent. Les peuples enfants ont des danses guerrières, des danses funéraires qui en révèlent les caractères, sous les conditions des différents climats. L'harmonie, l'élégance sont le caractère de la danse, et par elles l'art passe ainsi dans le domaine réel de la vie.

La musique naît pour reproduire toutes les harmonies de l'univers : les bruits mystérieux de la nature, la mélodie des vents et des eaux, le frémissement des feuilles qu'agite la brise, le chant des oiseaux, puis les sentiments, les passions qu'elle-même exaltera et calmera tour à tour. La musique comprend la poésie et l'art oratoire. C'est une puissance qui d'abord entretiendra l'esprit religieux, le courage guerrier, le dévouement à la patrie, toutes les mâles et austères vertus ; puis, déchue de sa vraie grandeur, elle aura des rythmes qui provoqueront à la mollesse, à la volupté, et qui engendreront des habitudes efféminées. Après s'être rattachée à un but spirituel et moral, elle tombera dans la pure sensation, et le plaisir sera son but.

Le christianisme régénère l'art ; le plain-chant naît pour les cérémonies de l'église. C'est une mélodie sans rythme, sans mesure bien rigoureuse, où l'harmonie est encore inconnue, mais dont les accents saisissent et remuent puissamment.

Au temple succède le théâtre avec ses vives émotions, ses prestiges enivrants, ses illusions passionnées ; l'orchestre remplace l'orgue et ouvre à l'art des perspectives nouvelles. Soit qu'il se mêle aux voix humaines, soit qu'il parle seul, il remue ce que renferment de plus mystérieux les replis du cœur.

La poésie est l'art même, le beau revêtu d'une forme ; c'est-à-dire que les arts sont des fragments de la poésie universelle et n'ont de grandeur qu'autant que cette grande poésie de Dieu apparaît en eux. Toutefois ce nom de poésie a été plus spécialement donné à l'art dont le langage est le moyen. Elle est l'expression du beau, elle joint l'image à l'idée. Par le rythme, elle tient à la musique dont elle partage l'origine, dont elle est le développement. Expression directe de

l'homme intelligent et moral, la poésie fut d'abord un élan vers le créateur, une voix d'adoration, de reconnaissance et d'amour. Bien tôt l'homme essaya de se rendre compte de ce qui existait autour de lui, d'expliquer ce qu'étaient Dieu, l'univers, lui-même, et les poèmes théologiques apparaissent. Ce sont, chez les Hébreux, la Genèse qui redit la création, le livre de Job où est traitée la grande question du bien et du mal; chez les Indiens, des productions analogues.

L'épopée naît en Grèce avec Homère; mais, réfléchissant les nouvelles idées, les nouvelles conceptions, elle s'occupe surtout de l'homme qui semble absorber le dieu soumis aux mêmes passions que lui. Ses peintures sont celles de la nature extérieure; elle reflète les mœurs, les coutumes, les lois; elle redit les faits. C'est l'histoire sous sa première forme.

La tragédie met d'abord en action les croyances religieuses, elle offre aux regards les puissances invisibles contre lesquelles l'homme est en lutte. L'épopée représente un peuple entier, le drame reproduit seulement l'homme individuel. Aux poètes théologiques ont succédé les lyriques. Le drame se divise en deux genres, la tragédie et la comédie. La première peint les passions profondes et violentes; la seconde, les ridicules, les vices dans les mœurs privées. L'une produit la terreur, la pitié; l'autre excite le rire. Leur mélange enfante le drame.

Rome imite la Grèce qu'elle a conquise; le glaive a triomphé, la lyre est sujette.

Plus tard chaque peuple aura sa poésie particulière; dans ses chants se refléteront les mœurs, les lois, les croyances, sous l'influence du ciel. Alors naît un nouveau théâtre où l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne jetteront tour à tour leur génie poétique. Tour à tour apparaîtront Lopez de Vega, Gullhem de Castro, Caldéron, Shakspeare, Corneille, Racine et Schiller.

L'art oratoire, confondu primitivement dans la poésie, comprend le discours qui parle à l'esprit, l'action qui parle aux sens; il peut être divisé en deux branches, l'éloquence religieuse et l'éloquence politique et civile. La première est née avec le christianisme qui amène les prédications et fait pendant dix-huit siècles retentir sa grande voix. L'éloquence politique brille aux époques où se mani-

festent les grands mouvements de l'intelligence ; elle n'existe en général que chez les peuples libres. Elle se développe rapidement à Athènes où l'orateur gouverne en réalité en entraînant le peuple par l'ascendant de la parole. Elle fleurit à Rome où les délibérations du sénat, les discussions du forum lui donnent une large part dans les affaires publiques. Quand l'Europe sort peu à peu de la barbarie où l'avait plongée la domination des races du Nord, l'éloquence politique reprend son influence dans une société nouvelle. Dans les républiques italiennes, aux états-généraux en France, au parlement d'Angleterre, elle s'élève au plus haut degré d'inspiration et de puissance. En France toutefois, étouffée sous le despotisme, elle brille à de rares intervalles, et l'art oratoire politique naît réellement en 89, alors que la révolution éclate. Mais à ce moment l'éloquence règne en souveraine ; elle détruit un monde et en crée un nouveau. Elle renverse tout, mais sa voix ranime les débris pour en faire une autre société, et les peuples relèvent, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, leurs fronts que la servitude avait courbés. Dès ce jour l'humanité s'avance dans une voie nouvelle.

L'objet de tout art est de réaliser en lui le vrai ou le beau en le revêtissant d'une forme qui le rende accessible aux sens. L'idée et la forme, éléments distincts, se réunissent donc dans tout œuvre d'art. La première frappe l'esprit, la seconde frappe les yeux ou l'ouïe, suivant les moyens particuliers dont l'art dispose.

Il existe pour l'homme trois sphères d'activité : l'industrie dont le terme est le vrai. Dans l'industrie, l'homme lutte contre la nature dont il était d'abord l'esclave, et parvient à la soumettre et à la dominer, à disposer de ses forces, à l'entraîner.

Le vrai, perçu à travers le voile des choses extérieures ou des formes, prend le nom de beau ; car le beau n'est autre chose que le vrai manifesté sous une forme sensible. L'homme qui en a la vision s'efforce de le reproduire dans ses œuvres. Voilà l'art, l'art qui s'efforce, à son tour, de reproduire, au point de vue du beau, l'œuvre de Dieu dans ses propres œuvres. Le beau impliquant deux choses, le vrai et la forme qui le manifeste, l'art implique de même le modèle idéal et la forme extérieure, c'est-à-dire l'infini et le fini. Le

beau résidant primitivement, essentiellement, dans l'idée et non dans la forme, ce serait détruire l'art que de rechercher la forme pour la forme même. La forme n'est que le moyen et non le but; elle ne doit occuper qu'un rang subordonné. Si l'artiste oublie cette règle éternelle, il n'a plus d'autre guide que son inspiration personnelle; il devient obscur, froid, et n'a pas la puissance de remuer les âmes.

L'art réel ouvre une sphère nouvelle à l'activité de l'homme; de l'ordre du beau il s'élève encore, perce l'enveloppe qui voilait le vrai et le contemple dans son éternelle essence. Alors naît la science, s'efforçant de concevoir les phénomènes de la création.

Ainsi, l'homme, par l'industrie, dominant la nature, fait de la création l'extension de son propre organisme; par l'art il reproduit l'exemplaire divin qu'il possède en soi; par la science, il continue de pénétrer en Dieu, il augmente sa participation à la suprême intelligence. Se développer est donc pour l'homme s'unir à Dieu, et le terme de son développement, si ce terme pouvait être atteint, serait l'union parfaite avec Dieu. La tendance et la fin particulière de l'homme sont donc identiques avec la tendance et la fin générale de la création. Tout gravite vers un centre commun, vers une limite qui se recule sans cesse.

Voilà l'analyse rapide de l'*Esquisse d'une Philosophie*.

Il reste à La Mennais à exprimer ses pensées sur les formes auxquelles obéissent les sociétés. Ce magnifique sujet, dégagé de tout ce qu'il peut y avoir d'incertain et de vague dans l'idée de Dieu, de douteux sur le but vers lequel marche la création, offrira au philosophe l'occasion d'examiner, de peser, de juger les lois sociales qui régissent le monde, ces lois que les passions élèvent, que les intérêts respectent et qui pèsent quelquefois si lourdement sur les peuples. Libre dans son allure, plein de cette indépendance devant le pouvoir dont il a donné tant de preuves, La Mennais nous semble devoir écrire sur ce sujet ses pages les plus belles et celles qui seront le mieux appréciées par les masses.

KAUFFMANN.

FÊTE D'INAUGURATION
DU
NOUVEAU TEMPLE DE LA LOGE LA CONCORDE,
ORIENT DE VIENNE (ISÈRE).

Séance du 3 octobre 1841.

Depuis plus d'un an les travaux de la *Concorde* languissaient. Cette loge, privée d'un local, dépensait dans des préoccupations en dehors de ses travaux, toute l'activité qui la distingue. Mais elle vient de reprendre son rang parmi les loges de premier ordre, et elle a voulu donner à son installation dans le nouveau temple qu'elle vient de consacrer, la solennité qu'exige une pareille cérémonie.

Des invitations avaient été adressées par elle à toutes les loges de la correspondance. Les loges de Lyon, de Grenoble, de Saint-Etienne, d'Annonay, avaient annoncé des députations, mais un orage affreux survenu dans la nuit du samedi, a empêché quelques-unes de ces députations de se mettre en route; d'autres n'ont pu parvenir jusqu'à Vienne.

Le dimanche 3 octobre, les travaux ont été ouverts à 10 heures du matin, dans le nouveau local, situé dans un des quartiers hauts de la ville. Immédiatement après l'ouverture des travaux, l'introduction des députations a eu lieu. La loge la *Persévérance*, orient de Vienne, présidée par son vénérable, le frère Feyat, a d'abord été introduite.—Le vénérable de la *Concorde* a adressé à cette loge, une allocution par laquelle il la remerciait d'avoir bien voulu prêter asile à la *Concorde* quand elle en était privée. — Le frère Feyat a répondu d'une manière fort digne, et a donné l'assurance de

★

l'attachement bien sincère de la *Perseverance* envers la *Concorde*, sa mère. Les autres députations ont été introduites avec la cérémonie d'usage, et dans l'ordre suivant :

Simplicité-Constance ;

Les Chevaliers du Temple ;

Les Enfants d'Hiram ;

Union et Constance jointe à la *Sincère Amitié* et au *Parfait Silence* ;

Equerre et Compas ; toutes ces loges de l'orient de Lyon :

Les Elus, orient de Saint-Etienne.

Quand les députations ont eu pris place successivement à l'orient, le frère Ronjat, vénérable de la *Concorde*, leur a adressé une allocution collective. — Le frère Vivier a répondu en assurant la *Concorde* de la sympathie que lui ont vouée les loges de Lyon. Ce frère a rappelé d'une manière heureuse une origine qui est presque commune à Lyon et à Vienne.

Le frère Jullien, vénérable des *Elus*, orient de St-Etienne, a répondu au nom de sa loge.

Le frère Ronjat a donné lecture d'un compte-rendu des travaux de la *Concorde* ; en parlant de l'origine de cette loge, il a fait ressortir d'une manière touchante l'intimité fraternelle qui existait entre Lefranc de Pompignan, archevêque de Vienne, primat des primats des Gaules, et le modeste frère Alex, fondateur et vénérable de la *Concorde*. Il a rappelé les noms des généraux Duvivier et Lauriston, enfants de cette loge.

Le frère Coron, orateur en titre, a adressé une courte exhortation aux frères nouvellement initiés.

Après lui, le frère Tim. fils, ancien orateur, ancien vénérable, a lu un discours qui a été écouté avec un vif intérêt. Comme il se rattache surtout à l'historique de la *Concorde*, nous avons cru devoir le reproduire en entier.

« Une dame romaine étant venue visiter Cornélie, la mère des Gracchs lui faisait admirer la richesse de sa parure et la beauté de ses bijoux. Cornélie prit ses deux enfants, beaux et forts : « Voilà lui dit-elle, en les montrant, voilà ma plus belle parure, voilà mes plus beaux bijoux. »

« La *Concorde* est notre bonne mère ; ce jour est pour elle un jour de résurrection, elle est saluée à son réveil par ses enfants de tout âge, et elle les présente aujourd'hui avec orgueil à des amies chéries, accourues pour la visiter.

« En 1781, un artisan, un homme du peuple, visité par cet esprit d'égalité et de fraternité qui préparait la régénération de notre belle patrie, quitte son échoppe de tourneur pour aller chercher à Paris les constitutions d'une loge maçonnique, qu'il rêvait depuis longtemps. A son retour, le vénérable frère Alex appelle à lui les hommes de cœur, les hommes de progrès de toutes les classes, et la *Concorde* est fondée.

Ces maçons s'étaient réunis dans le but de se soutenir, à l'approche d'un moment qui s'annonçait terrible, car le peuple se préparait à secouer sa chaîne, et à réclamer ses droits avec sa grande et puissante voix. Ces maçons s'étaient réunis aussi pour pratiquer le bien, et l'occasion ne se fit pas attendre.

« Au moment de la tourmente révolutionnaire, un homme dont la physionomie trahissait le rang qu'il cherchait à dissimuler, se présenta au frère Alex, et, au nom de la fraternité implora de lui des secours pour son épouse et pour ses enfants. Dénudé de tout, il ne peut continuer sa route ; étranger et proscrit peut-être, il n'ose se fier à personne, car sa tête est l'enjeu de son terrible secret : il n'hésite pas pourtant, et, sur la foi de son titre de maçon, il ose se fier à un ouvrier, son frère, et lui expose sa misère. Le frère Alex s'empresse de l'aider de toutes les ressources de la loge, et

l'inconnu part en comblant de ses bénédictions, des bénédictions de sa famille arrachée à la faim, l'homme du peuple qu'il voyait pour la première fois, et qui venait de se révéler à lui si généreusement. Bien longtemps après, le frère Alex reçut une lettre, par laquelle le maçon s'acquittait envers le maçon d'une dette de reconnaissance, tout en versant dans la caisse des pauvres, vidée dans le temps pour lui, le centuple de ce qu'il avait recueilli.

« L'amour du prochain était prêché avec ferveur par les nouveaux maçons viennois. Ils enseignaient aux néophytes l'abnégation de soi-même, et le dévouement à l'homme en danger et malheureux. Ces sages enseignements portaient de bons fruits.

« Un jeune maçon (1) voit sur le quai du Rhône, la foule qui se presse contre le parapet pour assister de loin à l'agonie d'un imprudent nageur; il s'élance dans le fleuve, se dirige hardiment vers le malheureux qui implorait secours, et, doué d'une force peu commune, il a le bonheur de le ramener vers le bord. Lors de la fête d'ordre, cet intrépide maçon, conduit à l'orient, reçut du vénérable le baiser fraternel et il fut écrit sur les registres de l'atelier qu'il avait bien mérité de la maçonnerie, de ses frères et de ses concitoyens.

« A quelque temps de là, un autre maçon viennois (1) trouva l'occasion de rivaliser de courage.

Une planche venait d'être jetée sur la Gère, gonflée subitement. Un enfant veut la traverser, il prend le vertige et tombe dans les flots. Point d'espoir de sauver cette intéressante victime. — La rivière en fureur arrête le cours du Rhône, et va briser ses eaux contre la rive opposée. — Tout à coup l'on aperçoit un homme luttant contre de si grands

(1) Louis Dard, ancien maître de la poste aux chevaux, à Vienne.

(2) Richardy aîné, ferblantier. Ce franc-maçon, né et domicilié à Vienne, a reçu la lumière dans une des loges de Lyon.

obstacles, et cherchant sous les eaux un objet qui paraît lui échapper. Deux fois, cependant, il est assez heureux pour le saisir, mais deux fois aussi la fureur des vagues le lui ravit. — L'enfant est perdu. — Revenu à grande peine sur le gravier, l'homme veut tenter un dernier effort. — Cet enfant est-il le sien ? — Non. — Mais cet homme est maçon, et il a juré de prêter secours à ses semblables ; il est époux et père, et il comprend toute la douleur d'une mère qui regardera, le soir, en pleurant, une place restée vide à la table de famille.

Homme généreux, les efforts devaient-ils être impuissants !

« J'arrive à cet époque brillante pour la Concorde, où la jeunesse libérale de la cité venait d'y communiquer ses espérances d'avenir, et se préparait à la résistance contre les caprices d'un pouvoir qui, au mépris d'un pacte juré, voulait devenir absolu. — Permettez-moi de saluer en passant cette époque qui m'est chère par le souvenir ; car alors je devins votre frère, car alors, avec la lumière, je reçus des convictions que je n'abandonnerai jamais. — De ce jour date ma virilité. Il faut le dire : au milieu des préoccupations politiques de cette époque, au milieu du bruit de ses fêtes brillantes, la *Concorde* eut le tort de ne pas s'apercevoir que deux hommes venaient de frapper à la porte de son temple, et que ces hommes étaient dignes d'y entrer. — Voici à quelle occasion.

Dans une matinée de l'année 1825, la ville entière est jetée dans la stupeur en apprenant qu'un drame terrible se passait près de la Halle-Neuve. En effet, un serrurier descendu dans un puits, pour en arranger la pompe, avait allumé imprudemment un réchaud garni de charbons de bois. Se sentant lourd, presque asphyxié, il n'a que le temps d'appeler à son aide. Le fils du propriétaire de l'enclos, où se passait cette terrible scène, descend dans le puits, mais il ne remonte pas. — Ses parents le cherchent, l'appellent ; puis entendant des

gémissements, ils courent avertir leurs voisins.—La foule se presse à l'entour du puits; on délibère.—Un maître charpentier (1) se présente : deux de ses amis vont mourir; il demande à les sauver.—Il descend, ramasse un corps, et le remonte, c'était un cadavre.—Mais l'autre homme est peut être encore vivant! Peut-être est-il temps encore de le sauver!—N'écoutant rien, il recommence ce voyage où la mort peut l'atteindre.—Il va remonter; hélas! ses forces l'abandonnent, il lâche son fardeau et tombe inanimé.—Rien ne remonte.—Dans la foule on se regarde avec anxiété;—alors un homme (2) accourt; un de ces hommes dont le nom jeté au milieu des angoisses d'un sinistre, est reçu comme une providence protectrice; un de ces hommes qui obéissent spontanément à la voix de leur cœur généreux, et de tous les dangers ne connaissent que ceux qui menacent leurs semblables; un de ces hommes enfin chez qui la force du corps égale la bonté de l'ame. Cet homme ne s'enquiert pas du nombre des victimes; il les comptera plus tard, lorsqu'il les aura ramenées au grand jour.—Trois fois il descend au fond du puits. Dans le dernier trajet, le plus difficile, le plus dangereux, il a épuisé ses forces; son courage est près de faillir; mais il sent que le cœur de son ami vient de battre, il fait un dernier effort, on le hisse en toute hâte; et il arrive au jour en tenant embrassé l'homme qu'il vient de sauver, l'homme qu'il appellera bientôt du nom de frère.

(1) Armanet aîné, maître charpentier, enfant de la *Concorde*. Ce frère a dirigé, comme entrepreneur, les travaux de construction du nouveau palais de justice de Lyon.

(2) Plantin (Nicolas), serrurier, enfant de la *Persévérance*, officier de la compagnie des sapeurs-pompiers et décoré de deux médailles d'argent, l'une méritée à cette occasion pour avoir sauvé Armanet, l'autre méritée par son zèle dans les incendies.

La maçonnerie de l'époque actuelle a payé son tribut d'hommage à tant de dévouement, en appelant dans son sein ces deux hommes courageux.

Ma tâche est remplie.

Après un temps de halte, au moment où, pleine de force, la *Concorde* va commencer une nouvelle carrière, j'ai voulu la rappeler, pour un instant, vers un passé glorieux pour elle. — Afin de la guider, j'ai voulu lui proposer d'honorables exemples à imiter.

Mes frères d'armes vous enseigneront les pratiques maçonniques. Du vénérable qui dirige nos travaux, vous apprendrez les vertus maçonniques, les vertus civiques et les vertus de famille. Ce maçon est notre ami ; l'avenir de la loge est confié à son infatigable activité ; c'est vous dire qu'il est assuré.

Pour la *Concorde* commence une nouvelle ère de prospérité ; elle doit la consacrer par des innovations fructueuses qui commanderont le respect à ceux qui sont encore à la connaître. Elle prendra pour guides et pour exemples les loges de Lyon qui comprennent si bien la franc-maçonnerie.

Pour nous, frères visiteurs, arrivés au terme de notre voyage, nous nous sommes arrêtés un instant pour reprendre force et courage. Nos cœurs se sont tournés vers un passé que nous quitions avec quelques regrets, puis nous nous sommes élancés avec vous par l'espérance vers un avenir qui nous sourit et qui vous appartient.

Nous avons vu venir à nous des hommes jeunes, forts et sages : nous les avons attendus, nous avons voulu nous appuyer sur leurs bras amis pour marcher ensemble à travers l'humanité, et achever notre saint pèlerinage au progrès, à la fraternité et à la bienfaisance. »

Le F. : Layat(1) a prononcé ensuite un discours sur l'édu-

(1) Cet excellent maçon a proposé à la loge de recevoir *gratis* dans l'insti-

cation nationale, discours remarquable par la hauteur des pensées et la pureté du style.

Après ce discours a commencé l'intéressante cérémonie du baptême maçonnique donné à un charmant enfant de six ans.

Après cette cérémonie, le frère Trouillet, parrain du jeune prosélyte, a adressé à la loge de chaleureuses paroles sur les obligations qu'elle contractait envers l'enfant qu'elle venait d'adopter.

Les travaux ont été suspendus à 2 heures, et tous les frères se sont rendus dans la salle des banquets.

Le nouveau local qui appartient au frère Guillot, paraît convenablement distribué. Le temple et la salle des banquets sont décorés avec simplicité, mais avec goût.

Un peu avant la fin du banquet, une distribution de bouquets a été faite par le frère servant, et les santés ont commencé. Celle du Vénérable a été portée par le 1^{er} surveillant. — L'émotion du frère Ronjat ne lui permettant pas de rendre la santé des deux surveillants, il en a chargé un frère visiteur, puis il a pris la parole pour remercier la loge de toutes les marques de sympathie et d'affection qu'elle a données, tant à lui qu'à sa famille.

La santé des anciens membres de la loge a été rendue par le frère Riondet aîné, ancien orateur de l'atelier.

Une santé toute spéciale a été portée au frère Mermet, ex-vénérable de la *Concorde*. Cette santé de reconnaissance était bien due à ce maçon, sous le maillet duquel la loge a acquis une célébrité qu'elle saura justifier dans toutes les occasions. En répondant, le frère Mermet a parlé de l'union et de l'éga-

tut d'éducation qu'il dirige, l'enfant du maçon le plus nécessiteux, ou le plus chargé de famille. La loge a accepté avec reconnaissance cette proposition, et a désigné le fils d'un maçon mort pauvre.

lité qui doivent exister entre tous les maçons. La boîte des pauvres a circulé. Le baiser de paix a été demandé sur les colonnes; après avoir circulé, il a été rendu au vénérable qui a déclaré à l'assemblée que ce baiser venait d'être le gage d'une réconciliation complète entre deux frères.

A huit heures et demie du soir les travaux ont été clos.

Cette fête de famille, où la cordialité la plus fraternelle n'a cessé de régner, laissera de bons et durables souvenirs aux maçons qui ont eu le bonheur d'y assister.

T.

CONSIDERATIONS PHILOSOPHIQUES

AUX

LE TRAVAIL⁽¹⁾.

C'est un mérite bien grand pour la franc-maçonnerie, d'avoir vulgarisé la haute et importante idée d'honorer le tra-

(1) Ce discours renferme sur les vices de l'organisation actuelle du travail des vues critiques auxquelles nous adhérons sans réserve. Mais il contient, d'autre part, l'indication d'un système social nouveau qui nous paraît se rattacher directement à l'idée de la *communauté*.

L'idée de la communauté ne s'est encore, pour ainsi dire, manifestée de nos jours que sous la forme du sentiment. Il n'existe aucune théorie dans laquelle on puisse sérieusement et consciencieusement étudier la valeur sociale de cette idée. Nous devons donc rester et nous resterons neutre en présence des vues organiques qui forment le principal objet du travail du frère P.-A. Martin. En le publiant nous avons simplement voulu consacrer, selon la mesure de nos moyens et de notre publicité, le droit de chacun à la libre émission de sa pensée.

(Note du rédacteur).

vail, en le prenant pour emblème habituel de ses réunions, pour but mystique de sa pensée.

Naguère, un homme célèbre formulant, le premier, un principe qui devait être le mot d'une révolution européenne, s'écria : Le tiers-état, c'est tout !... Avec combien plus de raison doit-on dire aujourd'hui : Le travail c'est tout !.... car, c'est la puissance, c'est le droit, c'est le devoir ! Cette grande vérité doit désormais remplacer celle de Sièyes. La voix du progrès l'a créée par des échos sans nombre, elle la jette à l'univers comme loi de l'avenir. Sièyes, en réduisant à néant l'importance de la noblesse et du clergé, faisait alors ce que prescrivait logiquement la situation des temps. Aujourd'hui le niveau a passé sur tous les ordres. C'est en vain qu'on chercherait à rétablir des classes privilégiées comme celles d'autrefois : l'égalité a été inscrite dans la loi, dans la morale : le temps l'établira dans les faits. Tout ayant marché ainsi, nous pouvons faire mieux que Sièyes : nous n'excluons personne ; nous ne reconnaissons qu'un seul ordre, celui des travailleurs, mais l'accès en appartient à tout le monde, aux nobles comme aux prolétaires.

Oui, le travail est tout : sans lui, les empires les plus florissants disparaissent bientôt : il est la vie, le sang de l'humanité.

Et pourtant, si l'on considère l'histoire, on trouve que le travail a toujours été méprisé comme avilissant, et repoussé comme une fatigue digne seulement de la brute.

Il fallait néanmoins des travailleurs. La question fut résolue par la violence. Le faible, le vaincu travaillèrent pour le fort et le vainqueur. Cette fausse appréciation du travail a donc créé la servitude ; car, quel intérêt eut porté à faire des esclaves, si l'on n'eût réduit les asservis au rôle de bêtes de somme accomplissant le labeur nécessaire à la vie des vainqueurs ?... Comment eussent pu se perpétuer les distinctions

entre les classes libres et les classes esclaves, si toutes deux se fussent rencontrées dans des travaux semblables, accomplis chaque jour dans l'intérêt général ?

Jésus est venu ! fils d'un travailleur, d'un charpentier, il donne un nouveau démenti à la loi mensongère qui avait déclaré que la science ne pouvait exister chez le pauvre et le faible. De simple artisan, il devient célèbre par l'élévation de son esprit précoce, par l'habileté avec laquelle il interprète la loi à la grande confusion des docteurs. Il crée toute une loi nouvelle qui renverse l'ancienne et bouleverse le monde. Jésus meurt pour la consécration de l'idée qu'il a dictée. La vie et la mort du révélateur sont la première auréole de la gloire incomprise qui jaillit dès lors sur le travail. La condition de tous les travailleurs esclaves ou plébéiens va s'améliorer, puisque l'éclat du supplice activera la propagation de l'idée d'égalité que le Christ laisse au monde.

La réhabilitation du travail ainsi proclamée, il y a dix huit cents ans, est cependant à peine admise à l'époque où nous vivons. Que de temps il a fallu, grand Dieu ! pour assurer au monde la conquête d'une idée qui nous paraît, à nous hommes justes, si simple et si vraie ! Dans tout l'intervalle qui s'écoule entre la mort de Christ et la révolution française, le travail est encore considéré comme un déshonneur par les classes maîtresses du monde. Le commerce lui-même, envisagé sous le point de vue de l'occupation purement intellectuelle et spéculatrice, est flétri : le noble qui exercerait le commerce descendrait à l'état de roture.

Aujourd'hui, après tant de changements survenus depuis 50 ans, après tant de catastrophes qui ont successivement frappé les classes privilégiées, alors que tant d'hommes sortis des rangs du peuple, ont monté aux premières places du pouvoir, se sont immortalisés dans les sciences, dans les armes, dans l'industrie ; quand nous avons vu un palfrenier

devenu maréchal de l'empire, un comédien fait ministre, un petit abbé chef de la diplomatie, un journaliste gravissant successivement toutes les marches du pouvoir, et se créant l'arbitre des destinées de notre pays, n'est-ce pas une dérision ridicule et fatale que de parler encore de classes et de charges ne devant peser que sur certaine classe d'hommes? N'est-ce pas immoral et funeste de dire qu'il y a des hommes dont le lot est l'oisiveté, tandis que d'autres sont faits pour travailler?

Nous n'examinons ici la question du travail que sous le point de vue philosophique. Voyons donc philosophiquement ce qu'est le travail dans la société.

LE TRAVAIL, c'est l'acte par lequel l'homme se sert lui-même et devient utile à ses semblables. A moins que la terre ne soit divisée en autant de portions qu'il y a d'individus, ce qui serait une proposition si absurde, si impraticable, si nuisible, que personne ne l'a jamais émise, quoiqu'on en ait dit : il est impossible que les hommes ne travaillent pas les uns pour les autres. Si vous êtes cultivateur il vous faudra demander à d'autres votre vêtement, vos meubles, des livres, car nous n'admettons pas que l'homme soit fait pour vivre et mourir dans une caverne ou une hutte. Si vous êtes artisan, il vous faudra davantage, et la nourriture principalement. Nos besoins étant infinis, nous sommes dans la nécessité de recourir à un grand nombre de nos semblables à qui, par réciprocité, nous fournissons ce que nous créons. Le travail est donc indispensable à tous, sans exception. Dès qu'il ne sert pas exclusivement à celui qui l'accomplit, il n'est plus une œuvre, une opération individuelle ; c'est un acte qui s'élève à la hauteur d'une fonction sociale. Les millions de travailleurs qui s'agitent autour de nous remplissent donc une œuvre d'humanité ; ils sont donc les véritables auteurs du mouvement et de l'activité particulière et collective qui manifeste et constitue l'existence du grand tout.

Et, entre ces myriades de fonctionnaires travaillant à l'envi, même sans conscience de l'importance de leur œuvre, y a-t-il des différences possibles? Le simple bon sens dit non..... Puisqu'il faut que chaque fonction, quelle qu'elle soit, puisse être occupée, si ce n'est par vous ce sera par nous. Comment donc le hasard, qui vous a mis ici et nous a placés là, aurait-il voulu établir entre nous une différence alors que nous travaillons à un même but? Des exemples rendront cette vérité plus frappante. Le ministre de la guerre et ses hauts employés dirigent, conduisent l'armée. Mais que pourraient faire le ministre et ses subordonnés, s'il n'y avait pas des cultivateurs élevant des chevaux, des boulangers fabricant le pain, des tisserands faisant des vêtements, des maçons construisant des casernes? Sans une infinité de travailleurs qui exécutent sa volonté, le ministre resterait impuissant dans son cabinet.... Le savant, l'avocat, le médecin travaillent pour les autres hommes : sans les autres hommes ils ne seraient ni logés, ni nourris, ni vêtus, ni satisfaits dans leurs divers besoins. Les services qu'on leur rend peuvent être plus faciles que les leurs; mais à considérer le résultat, le travail des uns est aussi utile que le travail des autres. Le travail est donc une chaîne sans fin, un lien d'intérêt qui attache les hommes les uns aux autres, sous une loi de réciprocité qui doit être égale pour tous.

Que dirons-nous de l'oisif, de celui qui meurt sans avoir travaillé? Voilà un homme que les autres ont servi durant 60 ans, il a reçu leurs travaux et il ne leur a rien donné en échange; mais, dira-t-on, il a payé ses services en argent. Qu'on ne s'y méprenne pas, ce salaire n'est qu'une fiction sociale dont il a abusé.

On le comprendra parfaitement dès qu'on se sera rendu compte de ce qu'il adviendrait si, durant huit jours seulement, ceux qui possèdent assez d'argent pour vivre pendant

un mois, s'abstenaient de travailler : ce serait le cahos, la confusion pour tous, la mort pour un grand nombre. Il n'y a donc qu'un moyen juste, légitime, de payer sa dette à la société; ce moyen c'est le travail, c'est la production.

Nous venons de prononcer le mot de production. Est-ce qu'il n'y aurait de travail qu'à la condition d'un produit matériel? Nous sommes bien loin de le croire. Nous avons dit que le travail est l'action par laquelle l'homme sert ses semblables; donc tout ce qui atteint ce but est travail; c'est une œuvre profitable et méritoire. Ainsi, le maçon a besoin de l'architecte; le mathématicien calcule les vitesses, les puissances, pour les applications de l'industrie; l'artisan blessé devient impuissant si le médecin n'accourt à son aide; le savant crée les théories nouvelles qui vont donner lieu à mille inventions inconnues jusque là. Mais nous allons plus loin encore et nous disons : l'homme ne vit pas seulement de pain, c'est-à-dire de la vie matérielle; il lui faut aussi la nourriture de l'intelligence, de l'imagination. Donc, le peintre nous montrant sur la toile les grands faits historiques, les belles actions humaines, fait une œuvre profitable. Le musicien qui crée des partitions et des mélodies ravissantes, rassérénit notre âme et nous procure un temps de repos et de quiétude qui nous rendra plus actifs pour de nouveaux labeurs. Le poète en inventant ou en racontant de grandes œuvres humanitaires en style enthousiaste, avec un rythme plus agréable à entendre et plus saisissant, frappera plus vivement l'imagination, fixera mieux les souvenirs et excitera davantage le désir de l'imitation.

Et ici, il importe de faire remarquer que les préjugés populaires ôtent à un grand nombre d'ardents travailleurs l'honneur du travail. Le savant, l'artiste, le poète, le médecin, le fonctionnaire, l'avocat sont assimilés aux oisifs; mais c'est là une erreur dangereuse; partout où l'esprit est

l'agent principal du travail, la fatigue est grande. Le tout consiste à savoir si le savant, le poète remplissent réellement leurs fonctions. Un ouvrier occupé d'un travail purement manuel croit avoir eu, à la fin du jour, beaucoup plus de peine que l'un d'eux. Cela est vrai physiquement parlant, mais laquelle des deux positions nuit le moins au corps et pèse le moins sur l'existence habituelle de l'individu ? Nous n'hésitons pas à répondre que c'est la position de l'ouvrier. Connait-il ces ébranlements cérébraux, ces serremments de poitrine, cette fièvre d'inquiétude, qui vieillissent avant l'âge l'homme qui, sans cesse et exclusivement, tient son intelligence en état d'enfantement ! Comparez, au physique, l'ouvrier ardent au travail et le savant âpre à conquérir des faits nouveaux ! Le visage du premier respirera la sérénité et la santé ; la figure du second, pâle, amaigrie et ridée, indiquera la faiblesse de son corps et les anxiétés perpétuelles de son esprit. Sachons donc rendre à chacun la justice qui lui est due et reconnaissons que quiconque cherche consciencieusement à remplir ici bas sa tâche, quelle qu'elle soit, mérite bien de l'humanité.

Mais si, comme nous le croyons fermement, le travail n'est qu'une fort honorable fonction sociale, si toute fonction sociale est utile, doit-il y avoir une différence dans les avantages matériels que les divers ordres de fonctions procurent à ceux qui les remplissent ? Pour résoudre cette question, voyons d'abord comme on arrive maintenant à remplir une fonction. Pierre est maçon, Jacques est forgeron, ni l'un ni l'autre ne sait pourquoi il se trouve exercer cette profession-ci plutôt que celle-là. Ce sont mille circonstances de hasard qui ont décidé la vocation ou la détermination de chacun : tous deux emploient le même temps et dépensent la même ardeur à l'exercice de leur profession. Si Pierre est plus fort de corps que Jacques, il résiste mieux à la fatigue et produit da-

vantage, ce n'est évidemment pas la faute de ce dernier : la nature qui a fait Jacques plus faible, a-t-elle entendu lui imposer un rang inférieur parmi ses confrères en travaux ? Ce serait supposer une injustice monstrueuse. Dès qu'il a fait tout ce qu'il a pu, il ne doit plus rien, et il faut qu'il soit rétribué à l'égal de celui qui, par le seul fait de sa force, a produit davantage. Paul est médecin ; Jules est avocat ; Jérôme est ingénieur. C'est encore par hasard que leurs rôles ne sont pas intervertis. Cela a pu dépendre simplement du lieu où ils ont été élevés, des goûts particuliers de leurs parents, de leurs professeurs ou de leurs amis. Chacun d'eux a beaucoup de science ; mais qui la lui a donnée, cette science ? La société, qui depuis nombre de siècles, entasse les faits de l'expérience et discute par des milliers de voix les théories que procrée l'intelligence commune. Si l'un d'eux a été assez heureux pour perfectionner ce qui existait avant lui, à qui doit-il compte de l'honneur qu'il reçoit, si ce n'est à la société, qui l'ayant amené rapidement aux dernières limites des découvertes accomplies en mille et mille ans, lui a permis de n'avoir à chercher que la perfection ? Et s'il l'a trouvée alors que d'autres, aussi laborieux que lui, n'avaient pu la découvrir, il le doit à un rayon particulier d'intelligence qu'il a eu le bonheur de voir luire ; mais ce rayon, ce n'est pas lui qui l'a créé...

Ainsi, dans la science comme dans le labeur matériel, c'est le hasard, ou si l'on veut, un entraînement plus ou moins indépendant de la volonté de l'individu, qui actuellement détermine le choix de la profession. C'est principalement la société qui prépare le succès, et s'il y a aptitude toute particulière de l'individu, cette aptitude existe en lui, il ne la crée pas ; il la met en œuvre, et c'est en cela seulement que consiste son mérite. L'homme savant parmi les savants ne doit donc pas être rétribué plus que ses émules. L'ouvrier

plus robuste et plus adroit entre les autres ouvriers ne saurait non plus s'attribuer sur eux une supériorité matérielle. Disons ensuite que placés dans une condition semblable, Pierre, eut pu devenir un ingénieur plus habile que ne le sera jamais Jérôme, que Paul le médecin eut dépassé l'éloquence que Jules fait briller, et concluons que l'avantage résultant de son travail doit être le même pour le maçon et l'ingénieur, pour le forgeron et le médecin. Gardons-nous cependant d'oublier que si la société qui met aux mains de tous les hommes des matériaux intellectuels ou solides, ne leur doit qu'une égale récompense matérielle pour le parti qu'ils en tirent à son profit, elle ne manque pas de dispenser largement, et avec une impartialité satisfaisante, la reconnaissance que lui inspirent ceux qui ont accompli des travaux supérieurs ou indiqué des théories nouvelles et utiles. C'est en cet honneur immense de mériter les remerciements de l'universalité de ses égaux, que consiste le seul avantage sainement appréciable ici-bas, le seul stimulant qui puisse être goûté par un esprit élevé.

Tout étant donc égal dans la nature des fonctions et dans les avantages matériels qu'on en retire, une dernière question se présente tout naturellement: — Est-ce le hasard qui doit répartir le travail et classer les travailleurs dans tel ou tel genre de fonctions? — Il suffit de poser cette question pour que le simple bon sens la résolve. Dès qu'il ne s'agit plus de faveurs particulières à accorder à telles ou telles classes, dès que la règle n'est plus celle d'une sotte vanité, d'un funeste amour-propre, ou d'un cruel égoïsme, on n'a plus à consulter qu'un seul guide toujours infailible, celui de l'intérêt général, et l'on remarque aussitôt qu'il y a malheur pour les individus, préjudice pour la généralité, à ce que le hasard ou des nécessités individuelles règlent les professions. C'est l'aptitude qui, en quelque moment qu'elle se révèle, doit

*

fixer l'office du travailleur. L'avantage de tous est de donner à chacun la fonction qui lui plaît le plus, pour laquelle il est plus apte, et dans laquelle, par conséquent, il sera plus heureux et rendra plus de services.

Telles sont les solutions qu'amène inévitablement l'examen désintéressé de la question du travail. Certes, nous devons reconnaître que si, descendant des régions du juste et du vrai, nous revenons sur notre terre désolée, nous serons loin d'y trouver en application ces principes qui, seuls cependant, doivent produire le règne de la paix, de l'équité et de la concorde. Nous y rencontrerons partout, au contraire, l'opposé de ces lois providentielles ; mais aussi que de souffrances partout, que de crimes et de déchirements se révèlent à à chaque heure et à chaque pas ! Au milieu de ces douleurs, souvenons-nous que la vérité voit chaque jour augmenter l'éclat qu'elle jette sur le monde. Reconnaissons que le progrès, loi des lois du Gr. Arch. de l'Univ., s'avance et s'accomplit toujours, puissant et invincible comme son auteur.

Quant à nous, qui avons toujours présents les faits du monde où nous vivons, n'oublions pas que ces vœux sur le travail qui, au premier instant, nous paraissaient hardies et nouvelles, sont de toute antiquité la règle de notre ordre ; et comme nous le disions en commençant, que c'est là une gloire impérissable pour ceux qui l'ont fondé et pour ceux qui le continuent. En effet, les maçons n'honorent-ils par le travail en revêtissant ses emblèmes, en parlant son langage, en suivant ses coutumes, en se glorifiant de porter un nom industriel ! Reconnaisent-ils au milieu d'eux des supérieurs ? Non, ils ne voient partout dans leurs temples que des frères et des égaux (1). Honorent-ils l'oisiveté de quelques-

(1) Les francs-maçons reconnaissent la nécessité d'une hiérarchie ; ils obéissent aux chefs qu'ils se donnent par la voix de l'élection : ceux-ci, dans

uns des leurs? Non, la peine la plus grave qu'ils infligent à celui qui a dévié de la route commune, c'est de lui interdire la participation aux travaux. Donnent-ils des avantages plus grands à tels frères qu'à tels autres? Non, ils les appellent tous à une position et à des charges égales: un zèle plus grand donne seul lieu quelquefois à des récompenses honorifiques, distribuées au nom de la loi que tous se sont faite, et qu'ils peuvent changer à leur gré. Est-ce au hasard qu'ils s'en remettent du choix de leurs nouveaux frères ou de ceux qui parmi eux ont plus à travailler que les autres? Non, c'est la volonté de tous, c'est l'intérêt commun qui président aux initiations des profanes, aux élections des officiers!...

Vous le voyez, nous n'avons rien dit sur le travail qui ne soit votre loi; rien que vos prédécesseurs et vous-mêmes n'ayez admis. Or, puisque ces maximes font notre bonheur et notre honneur à la fois, n'est-il pas logique et raisonnable de penser qu'il en sera de même dans le monde profane, quand elles y seront successivement reconnues et appliquées? Pour cela, il faut vaincre l'égoïsme et l'ignorance. Eh bien! faisons que notre loi ne soit pas une théorie morte: combattons avec persévérance ces deux fléaux de l'humanité, au dehors comme au dedans de nos temples, et par cette croisade contre le mal, glorifions le Gr.°. Arch.°. de l'Univ.°, et méritons bien de la maçonnerie qui nous a éclairés.

P.-A. MARTIN.

l'exercice de leurs fonctions, sont réellement des supérieurs. Nous pensons donc qu'il y a erreur dans ce passage, ainsi que dans le suivant où il est dit qu'un zèle plus grand donne seul lieu à des récompenses honorifiques. La maçonnerie récompense à la fois le zèle et la capacité.

(Note du Rédacteur).

GRAND-ORIENT DE FRANCE.

Pose de la première pierre du nouveau temple maçonnique, situé rue Neuve-Samson, à Paris.

Le 9 août dernier, la commission du Grand Orient, chargée de poser la première pierre d'un temple maçonnique, s'est rendue au lieu que nous venons d'indiquer, et où elle a été reçue par la commission de surveillance des travaux de construction du temple.

Les membres des deux commissions, auxquels s'étaient joints un grand nombre d'adeptes, étant réunis sur le lieu des travaux, près de la pierre cubique, le frère Bessin adresse à la commission spéciale l'allocution suivante :

« TT.°. RR.°. FF.°,

« Depuis longtemps le G.°. O.°. de France et les Maç.°. de la capitale ont senti la nécessité absolue de voir ériger un nouveau Temple qui fut digne de la Maçonnerie parisienne. Ce moment si désiré est enfin arrivé.

« Votre Commission de surveillance est heureuse de pouvoir vous dire que, par suite des arrêtés que vous avez pris sur les propositions faites par les TT.°. CC.°. FF.°. Caigné et Mollier, au nom du F.°. Thomas, et, d'après le mandat que vous lui avez confié, elle s'est livrée à une étude sérieuse des plans, et que, conjointement avec le T.°. C.°. F.°. Fréchet, architecte désigné par vous, elle a obtenu des changements notables d'amélioration.

« Enfin, les travaux de construction sont arrivés au point qui permet à votre commission de surveillance de vous déclarer que vous pouvez, en toute confiance, procéder à la pose de la première pierre qui scelle désormais le seuil de ce Temple, dans lequel tous les Maç.°. pourront siéger d'une manière di-

gne et noble, et y exercer dignement et noblement aussi la morale, la sagesse et la philanthropie. »

Le frère Tardieu, président, après s'être fait assurer que l'assemblée est réunie en un lieu clos et couvert, à l'abri des profanes, ouvre les travaux du Grand Orient. Il donne lecture de la lettre suivante de l'honorable frère Bouilly, représentant du Grand Maître :

« Je me joins de cœur et de pensée aux Ill. : membres du G. : O. : de France, chargés de poser la première pierre du Temple qu'on doit construire à Paris, pour les travaux de l'Ordre maçonnique. Puisse cet édifice, depuis si longtemps désiré, resserrer les liens sacrés de tous les enfants de la V. : L. : ; maintenir parmi eux cette union qui fait la force, cette dignité qui attire l'estime et la considération, cette immuable fidélité aux statuts et aux rites fondés, établis par nos prédécesseurs ; en un mot, cette admirable association philanthropique qui donne à l'homme une juste idée de son être, et l'assurance de trouver dans une autre vie la récompense du bien qu'il aura fait sur la terre.

« Je dirai d'avance avec *Virgile* qui fait le charme et la consolation de ma vieillesse :

« *Q mihi tum quam molliter ossa quiescunt !* »

L'honorable président expose ensuite en ces termes l'objet de la réunion et de la cérémonie :

« TT. : CC. : FF. : ,

« Nous sommes réunis pour poser solennellement la première pierre d'un nouveau temple destiné aux travaux du G. : O. : de France, et de la Maçonnerie parisienne. Tous les députés, tous les présidents d'Atel. : ont été invités à cette cérémonie ; et le nombre des FF. : qui ont répondu à cet appel, et qui en ce moment composent cette auguste assemblée, lui donne un caractère de gravité et de noblesse qui prouve que nous tous avons compris de quelle importance est pour la Ma-

çonnerie l'érection de ce sanctuaire ; que c'est moins pour frapper trois coups de maill. sur une pierre, que pour nous serrer tous ensemble, et pour dire : c'est nous tous qui avons fondé ce temple.

« Depuis longtemps les Maç. désiraient que la Maçonnerie parisienne possédât un Temple plus digne de nos augustes mystères, que ceux qui existaient jusqu'ici. Ils regrettaient que le G. O. de France et les Atel. de la capitale procédassent à leurs travaux dans des locaux petits et mesquins, et d'une décoration flétrie par un long usage. Placés dans des lieux qui ne leur avaient pas été destinés primitivement, on les avait ajustés le moins mal possible aux endroits où nous les voyons ; mais les nombreux inconvénients du manque d'un plan calculé et médité à l'avance étaient jugés et appréciés par tous les FF., et leur faisaient vivement désirer un nouveau Temple approprié dès l'origine à sa destination.

« C'est ce besoin si vivement senti que le F. Thomas vient satisfaire aujourd'hui.

« Le 16 novembre dernier, les FF. Caigné et Mollier ont présenté à la Ch. de correspondance et des finances, au nom du F. Thomas, la proposition de bâtir, sur le terrain où nous sommes, un local maçonnique à l'usage du G. O. et des Atel. de la capitale. Une commission a été nommée qui a fait un rapport favorable. Communiqué aux Ch. et soumis au Comité central, ce projet a été discuté, modifié et arrêté définitivement par le G. O. avec justice, équité et impartialité, comme il convient à des hommes qui se proclament l'élite de la société et les apôtres de la vertu.

« On a passé un bail dans lequel tous les intérêts ont été protégés, et les obligations réciproques réglées et fixées. Les travaux sont commencés, les fondations sont creusées. Nous allons donc, mes FF., exécuter la tâche qui nous a été départie. Réunissons nos sentiments et nos intentions pour procéder dignement à cette cérémonie qui doit avoir une si haute influence sur le bonheur futur de la famille maçonnique. »

Le président de la commission de surveillance des constructions du nouveau temple annonce à l'honorable frère Tardieu que les travaux préparatoires pour la pose de la première pierre sont terminés, et l'invite à procéder à cette opération. Le frère Bessin présente aussitôt au frère Tardieu une boîte en chêne, destinée à renfermer les objets que le Grand Orient a décidé de placer sous la pierre.

Les objets ci-après désignés, qui doivent être enfermés dans la boîte, sont déposés sur l'autel.

1° Une médaille en argent du Grand Orient, portant d'un côté ces mots en exergue : G. . O. . DE FRANCE, FONDATION DU 9 AVRIL 1841; et au revers ces mots en légende : *Nouveau Temple maçonnique édifié. Première pierre posée le IX août MDCCCLXI;*

2° Un jeton aussi en argent, au type du Grand Orient de France;

3° Un exemplaire des statuts généraux de l'ordre maçonnique promulgués en 1839;

4° Un exemplaire de l'annuaire maçonnique de la présente année;

5° Un type en parchemin de l'encadrement et de la formule des diplômes délivrés par le Grand Orient;

6° Plusieurs médailles de divers ateliers de Paris et des départements;

7° Une plaque en étain sur laquelle est gravé le plan de l'édifice et les membres composant les deux commissions précitées;

8° La planche lue précédemment, du respectable frère Bouilly;

9° Un exemplaire imprimé de l'arrêté du Grand Orient, concernant la maison central de secours maçonnique et un exemplaire du règlement de cette maison;

10° Et enfin un double du procès-verbal de la cérémonie dont nous parlons.

Tous ces objets sont déposés dans la botte en chêne, en présence de tous les frères présents qui ont signé le procès-verbal.

La botte est close et placée dans une autre botte en plomb qui est soudée et scellée par le président de la commission de surveillance. Elle est remise au frère Tardieu qui se dirige vers l'emplacement préparé pour recevoir la première pierre du nouveau temple.

Le frère Tardieu, secondé par ses frères, et à l'aide de la pince et du levier, pose la première pierre de l'édifice, place dessus la botte contenant les objets que nous venons de désigner et la recouvre d'une seconde pierre. Puis, prenant la truelle, il scelle, cimente, et, frappant les trois coups mystérieux, il dit :

» G.°. Arch.°. de l'Univers, nous venons sous tes auspices, avec un cœur pur et des mains pures, fonder ce nouveau Temple que nous élevons à la concorde et à la vertu. Nous en appelons à ta bonté infinie, nous te prions de faire prospérer les travaux qui auront lieu dans son auguste enceinte. Fais que dans ces nouveaux parvis tous nos FF.° viennent se réunir à nous, se fondre dans le G.°. O.°. de France et fortifier le faisceau de l'unité maçonnique. »

Procédant ensuite à la consécration, le V.°. F.°. Tardieu prononce les paroles suivantes :

« Pierre cubique ! je te consacre à la Maçonnerie ! je te consacre au rite français ! je te consacre au rite écossais ! et à tous les rites reconnus par le G.°. O.°.. Sur toi nous allons bâtir un Temple qui brillera d'un vif éclat sur l'horizon maçonnique, avec l'aide de mes FF.°.. Je te bénis ! je te sanctifie ! par les signes et batt.°. que le vieil Hiram a transmis à ses enfants.

» *Luceat, luceat, luceat in æternum !* »

Aussitôt retentit un triple vival, et les vœux les plus sincères sont adressés au G.°. A.°. pour que les travaux de cons-

truction du nouveau Temple soient promptement et heureusement terminés.

Le mandat de la commission du Grand Orient étant rempli, le respectable président est remonté à l'autel et a dit :

« Mes FF. . . ,

» Cette œuvre que nous venons d'accomplir est le point de départ d'une ère nouvelle qui s'ouvre devant nous. Désormais le G. . . O. . . travaillera sous le même toit que les Atel. . . Il pourra visiter journellement leurs travaux, connaître leurs vœux, recueillir les avis ou les demandes qu'ils croiront utile de lui soumettre. Cette cohabitation va permettre à sa sollicitude paternelle une surveillance de tous les instants, un enseignement facile des anciens Maç. . . envers les plus jeunes, et par une connaissance plus intime lui signalera les hommes d'élite qu'il doit appeler à lui pour participer au gouvernement de l'Ordre.

» Réjouissons-nous donc, mes frères, dans un an cet édifice sera construit et inauguré, et nous posséderons un local digne de sa haute destination, d'une architecture conforme aux règles de l'art, et d'une décoration en harmonie avec les progrès du luxe et du goût qui distinguent notre époque. Toutes les parties de cette vaste construction seront concordantes entre elles et méditées pour un usage commode et agréable.

» Espérons, mes FF. . . , qu'un tel présent fait à la Maçonnerie va renouveler le zèle de ses adeptes. Dans nos tenues ordinaires, nous trouverons le confort et tout ce qui pourra nous être utile, préparé avec la plus prévoyante sollicitude. Dans nos séances solennelles, nous trouverons un temple éclatant de lumière et de splendeur. A la clarté d'un riche luminaire nous offrirons à l'Eternel les nuages de l'encens, le parfum des fleurs et les sons harmonieux de la musique.

» Honneur donc, honneur et reconnaissance à ceux qui ont conçu une si noble pensée ! »

Après ce discours, le frère Bourgouin célèbre la cérémonie de ce jour dans un cantique maçonnique, puis les travaux ont clos de la manière accoutumée.

BIBLIOGRAPHIE.

DÉFENSE DU RITE ÉCOSAIS. — COURS PHILOSOPHIQUE ET INTERPRÉTATIF DES INITIATIONS ANCIENNES ET MODERNES. — COURS PRATIQUE DE FRANCMACONNERIE.

La maçonnerie commence à entrer dans la voie où toutes les autres institutions sociales l'ont précédée, la voie de la presse. Aujourd'hui partout des frères éclairés et animés d'un saint amour pour notre ordre, qu'ils croient en péril, commencent à comprendre que les mystères ne sont plus de notre époque et que la foule ne prête une oreille attentive qu'aux hommes seuls qui savent la séduire par leurs paroles éloquentes et leurs actions empreintes de générosité, de sagesse et de justice. Nous nous estimons heureux d'avoir été des premiers à faire entendre à nos frères cette vérité incontestable, et de les avoir pour ainsi dire poussés malgré eux dans la nouvelle carrière qu'ils commencent à parcourir, et où ils doivent recueillir des palmes glorieuses, s'ils ne suivent d'autres guides que les sentiments de leur cœur et les inspirations de leur âme.

Cependant, disons-le bien vite pour venir en aide à quelques écrivains modestes qui pourraient être offensés des éloges, en quelque sorte prématurés, que notre cœur vient de nous dicter : plusieurs de leurs ouvrages sont trop invariablement modelés sur ceux des anciens auteurs. On sait que ces derniers semblaient avoir pris à tâche de chercher continuellement la véritable origine de notre ordre. Quoique le fil conducteur qu'ils tenaient en leurs mains dans ce nouveau labyrinthe se brisât sans cesse, ils ne se décourageaient point ; mais leur ferme volonté, qui se changeait en monomanie, devenait fastidieuse pour leurs frères dont l'esprit aimait peu à se nourrir de dates, de noms propres et de con-

lectures. Il serait donc à désirer que les nouveaux auteurs s'affranchissent de toutes ces redites, de toutes ces répétitions qui non seulement sont inutiles, mais qui deviennent une cause d'ennui et de dégoût pour un grand nombre de lecteurs.

Peut-être aussi la divergence d'idées, de pensées et d'opinions, que l'on remarque dans quelques ouvrages maçonniques, vient-elle de l'élasticité des principes que l'on professe en maçonnerie. Cette dernière manquant de doctrine claire et précise, ses adeptes se dispersent à plaisir dans le domaine de la pensée où ils cueillent quelques fleurs sans parfums. Mais, encore quelques années de luttes et d'épreuves, et la raison, la nécessité de s'unir, de s'entendre, aplaniront les difficultés des systèmes, et les principes s'aggloméreront autour d'un centre unique, la fraternité, pour former le dogme maçonnique. Encore quelque temps, et les sentiments du cœur effaceront du langage maçonnique actuel toutes ses apretés, pour laisser au style académique toutes ses finesses et toutes ses douceurs. Mais, en attendant, acceptons les ouvrages qui nous sont offerts aujourd'hui comme des prémices, et examinons-les sans prévention, sans haine et sans flatterie.

Le premier (1) qui s'offre à notre critique est l'œuvre consciencieuse, autant que nous pouvons le croire, d'un maçon zélé, de l'orient de Bordeaux. Ce frère s'est présenté bravement dans la lice ouverte par le grand orient et le suprême conseil, comme le champion de ce dernier. Il a représenté les faits contestés par les hauts dignitaires de l'ordre, et connus de tous les adeptes; il les a représentés non pas sous un nouveau jour, car ce n'eût pas été possible, mais

(1) Brochure in-8°, chez le frère Astier, libraire, rue Saint-Louis, 47, au Marais, à Paris.

avec une nouvelle verve qui ferait presque supposer, chez le frère Escodéca, de l'humeur et de l'emportement. Nous sommes fâché de le dire, mais la brochure dont il s'agit n'avancera pas d'une minute la fin de la lutte dont nous avons été nous-même le bénévole spectateur. Nous conseillons donc au frère Escodéca de consacrer ses loisirs à des travaux plus opportuns et surtout plus utiles.

L'honorable frère Ragon, vénérable de la loge les *Trinosophes*, à l'orient de Paris, avait fait, dans les années 1818 et 1838, un cours de maçonnerie. Il a réuni ses leçons, ou ses discours, en un seul volume, sous ce titre : *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes* (1). Cet ouvrage publié sous les auspices de la loge que nous venons de nommer, et avec l'autorisation du grand orient, est l'un des plus instructifs et des mieux écrits de ceux qui ont rapport au même sujet.

Le frère Ragon voulant renfermer dans un seul volume in-8° tous les éléments qui constituent ce qu'on veut bien appeler la science maçonnique, le frère Ragon a dû nécessairement avoir recours aux abréviations. Il a surmonté avec bonheur cette grande difficulté, car le lecteur suit avec intérêt l'analyse des institutions sociales depuis les prêtres de l'Inde jusqu'à nos jours, telle que l'auteur l'a tracée.

Cependant, nous aurions voulu trouver dans cet ouvrage moins de citations et surtout moins de notes. Cette surabondance d'autorités embarrasse l'esprit du lecteur et fatigue son attention. Le frère Ragon aurait donc pu dégager son récit et son examen d'une foule d'emprunts. Il était assez riche d'esprit et de science pour ne pas aller chercher des preuves dans des ouvrages modernes d'un mérite fort modeste, et d'une autorité fort contestable.

(1) Un vol. in-8°, chez Berlandier, libraire-éditeur, rue Chilpéric, 4, à Paris.

Le frère Ragon est loin d'être partisan des hauts grades ; et, ce qui nous étonne, c'est que le grand orient, qui vend ces grades, lui ait permis de les déprécier aux yeux des chaland. Nous partageons du reste en grande partie l'opinion de l'auteur sur cette matière.

Nos lecteurs savent le cas que nous faisons de tous ces titres ridicules, de tous ces vieux galons dont quelques hommes sensés osent encore sérieusement se parer. Si, dans la critique que nous avons faite des hauts grades, nous avons épargné ceux de Rose-Croix et de Kadosch, ce n'est point en considération de leurs titres nobiliaires et de leurs privilèges, mais c'est parce que sous leurs vieux oripeaux nous avons entrevu des idées fécondes pour le bien de notre institution et pour celui de l'humanité. Nous l'avons dit, le grade de Rose-Croix renferme l'idée religieuse, si nécessaire au cœur de l'homme, et celui de Kadosch, des moyens de mettre en pratique toutes les théories qui ont été péniblement élaborées dans les grades précédents. C'est sous ce seul point de vue, nous le répétons, que nous conservons quelques considérations pour ces hauts grades, et c'est le seul motif qui nous empêche de les confondre avec ceux que l'on s'apprête à sacrifier sur l'autel du bon sens et de la raison.

Le frère Ragon est entré franchement dans des explications nettes et précises sur les allégories, les emblèmes et les symboles qui sont les éléments des grades maçonniques. Cependant, nous croyons qu'il ne s'est pas mis en garde contre certaines erreurs professées avant lui par quelques doctes maçons. Et ces erreurs sont principalement ostensibles dans le grade de Rose-Croix. Il considère ce grade comme étant entièrement philosophique, et il semble avoir fermé les yeux pour ne point voir l'empreinte du cachet religieux qui se distingue dans toutes ses parties. Il a donc été, selon nous, victime d'anciens errements, sur cette matière.

Malgré les quelques imperfections que nous venons de signaler dans l'ouvrage du frère Ragon, nous croyons être utile à nos frères en le leur recommandant. Les jeunes maçons surtout y trouveront des documents capables de satisfaire leur esprit avide de connaître et de juger.

Les divers sujets relatifs aux grades symboliques, que le frère Ragon a traités dans ses discours, ont été présentés aux loges sous la forme du dialogue, par le frère Chemin-Dupontès (1). Il a réuni avec soin tous les symboles, tous les mythes épars çà et là dans les trois premiers grades ; il les a dépouillés de leur enveloppe et les a fait briller aux regards des initiés. Chaque grade a maintenant son catéchisme, où sont répandues à pleines mains les notions sur les droits et les devoirs de l'homme. Le frère des Étangs avait déjà apporté une grande amélioration dans les cahiers des grades symboliques, le frère Chemin-Dupontès les a encore perfectionnés. Il suffira maintenant d'assister à l'ouverture des travaux de chacun de ces grades pour s'instruire sur les doctrines et les préceptes qui sont cachés sous les symboles et que l'on appelle mystères. Cependant, il est à craindre que la répétition de ce dialogue, sous la forme de catéchisme, devienne fatigante par la suite. Ceux qui viendront après le frère Chemin-Dupontès dans la voie des améliorations des grades, auront cet écueil à éviter. Nous conseillons aux loges les cahiers dont nous venons de parler, comme les meilleurs qui aient été faits dans ce genre.

J. C.

(1) Trois livraisons in-12, chez l'auteur, au bureau de l'*Encyclopédie maçonnique*, rue Saint-Denis, 279, à Paris.

DE L'HISTOIRE DES INITIATIONS,

PAR

Le docteur OLIVIER, de Londres.

Nous avons depuis longtemps l'idée de présenter à nos lecteurs un article sur l'histoire de l'ancienne franc-maçonnerie, considérée comme liée avec ces extraordinaires institutions qui existaient chez les payens sous la dénomination de *mystères*, lorsqu'une nouvelle édition de l'histoire de l'initiation du docteur Olivier, a été récemment publiée, et nous a fourni un guide, au moyen duquel nos recherches peuvent être plus sûrement dirigées.

C'est un fait parfaitement établi dans notre esprit qu'une connaissance de ces institutions est essentielle pour une parfaite intelligence des vrais principes sur lesquels notre ordre sublime est basé. Le maçon philosophe, dans ses recherches pour découvrir dans l'antiquité les preuves de l'existence de notre doctrine des premiers temps, rencontre à chaque pas quelques vestiges de ces institutions primitives qui excitent sa curiosité et facilitent les progrès de ses études. Les saints mystères de l'antiquité, en effet, occupaient une si grande partie de l'attention publique dans chaque siècle, que toutes les investigations qui embrassent la religion, les mœurs et les coutumes de ces puissantes nations, qui ont successivement possédé le sceptre du monde, sont incomplètes si elles ne renferment pas une vue de ces remarquables accessoires de la mythologie des payens.

Il ne sera pas inutile pour nous de recommander aux adeptes de la maçonnerie cette branche particulière d'étude,

car ils ne doivent pas ignorer les points de vue généraux qui peuvent servir à leur tendance philosophique. Il est nécessaire d'embrasser une suffisante connaissance des fausses initiations, non seulement parce qu'elles sont incidemment rapportées dans nos lectures *autorisées*, mais aussi parce qu'elles constituent un trait de la politique civile de chaque royaume ancien, si grande, si majestueuse et si terrible qu'elle excite l'admiration et l'étonnement de la postérité. Elles formaient un instrument puissant par lequel chaque état, chaque empire était gouverné. Leur action était employée quand le peuple était poussé vers des symptômes d'insubordination, et leur influence ne manquait jamais d'être décisive. Elles étaient l'objet de la crainte et de la vénération du profane qui s'imaginait qu'elles étaient sous la protection de puissantes et vindicatives divinités; et même ceux qui avaient été admis aux degrés préliminaires seulement, n'étaient pas moins affectés de la pensée de leur divine coopération et surnaturelle efficacité. Dans leur administration, l'hierophante était omnipotent, et les rois et les princes tremblaient sous son pouvoir. Mais examinons, suivant le livre qui est sous nos yeux, comment ces institutions naquirent, et les causes qui les amenèrent à la haute position qu'elles occupaient dans l'antiquité.

Il paraît très probable que dans l'enfance de l'humanité, la postérité de Seth conserva quelque secrète institution dont les principes furent soigneusement cachés à la race maudite de Caïn jusqu'à la fatale époque où « *les fils de Dieu* » s'unirent par le mariage « *aux filles des hommes*, » ou en d'autres termes : à l'époque où les races respectives de Caïn et de Seth s'entre-unirent confusément. Ces malheureuses unions révélèrent aux *Caïnites* les mystères attachés aux institutions sacrées de la vérité, et ceux-ci les prostituèrent aux effets d'un culte faux et honteux.

Les rites furent d'abord peu nombreux et inostensibles. Ils consistaient peut-être, comme ceux de l'admission au christianisme, en une simple lustration conférée également à tous, dans l'espoir qu'ils pratiqueraient les devoirs de piété et de bienveillance envers l'homme et d'une dévotion pure envers Dieu.

Le divin Enoch appliqua à ces cérémonies un caractère particulier, et ajouta aux pratiques du culte divin l'étude et la pratique de la science humanitaire. Enoch fut le premier qui inventa les livres et différentes sortes d'écritures. Les anciens Grecs affirmaient qu'Enoch était le même que Mercure Trimégiste; qu'il enseigna aux fils des hommes l'art de bâtir des villes et de confectionner quelques admirables lois. Dans son temps 180 villes furent construites, desquelles la plus petite fut Edesse. Il découvrit la connaissance du zodiaque et le cours des planètes. Il apprit aux fils des hommes à servir Dieu, à jeûner, à prier, à élever leur ame, à voter des offrandes et des dîmes. Il réprouva les aliments nuisibles et l'ivrognerie; il indiqua des fêtes pour les sacrifices au soleil et à chacun des signes du zodiaque.

Il parait qu'alors les fils de Seth introduisirent dans leurs systèmes la connaissance des corps célestes, comme étant plus conforme à la pratique de la piété et de la dévotion envers le Créateur, ce qui les distinguait d'avec les *Cainites*, qui s'adonnèrent à l'agriculture, à l'architecture, à la sculpture, au travail du cuivre et des métaux, et aux autres arts et sciences qui étaient plus lucratifs et plus relatifs aux *jouissances terrestres*. Conséquemment la doctrine des patriarches consistait en tradition sur la création, le paradis, le sixième jour, la chute de l'homme, le serpent, le fraticide de Caïn, etc., etc., et nous sommes sûrs que l'étude de l'astronomie fut une des spéculations favorites de nos frères antédiluviens. S'ils furent conduits à la pratique du superstitieux

sabéisme, c'est matière à conjecture; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils s'adonnassent à quelque rite ignoré, portant un caractère semblable aux mystères souillés des postdiluvians.

Telle était l'initiation dans les âges primitifs, et elle passa ainsi par les mains des patriarches antédiluviens qui conservèrent son intégrité sans mélange d'aucune innovation qui pût tendre à vicier ses bienfaits, à circonscrire ses douceurs.

Après le déluge, les preuves des mystérieuses institutions de l'idolâtrie sont plus certaines et mieux indiquées par les doctrines qui furent promulguées dans leur secrète retraite (*Adyta*), à savoir la création et la chute de l'homme, le déluge, l'unité divine et un futur état de récompenses et de punitions, et enfin la connaissance du nom sacré de Dieu. C'est une preuve frappante et indubitable qu'elles furent modelées sur quelque système de vérité préalablement existant parmi les *Noéchites*, et connus de quelques-uns des constructeurs de Babel. De ce système naquit une institution qui, pendant qu'elle servait à régulariser les diverses classes des travailleurs, fut appliquée à un dessein d'une plus grande importance.

Il est à peu près certain que ce mystérieux système, quel qu'il pût être, fut connu de tous les chefs de tribus, et des principales personnes établies dans la vaste plaine de Sennaar (*Shinar*), parce que dans chaque contrée qui fut colonisée après leur dispersion, on trouva les mêmes rites et les mêmes doctrines. Il y a une telle uniformité de pratique à cet égard qu'on ne peut l'expliquer par aucune autre cause, si l'hypothèse d'une commune origine est rejetée.

Quand les tribus quittèrent le Sennaar et vinrent s'établir dans de nouvelles localités, le mystérieux système du polythéisme se partagea en deux grandes sectes, qui ont été distinguées par les mythologistes sous les noms de Budsoïme

et de Braminisme, chacun professant ses propres singularités qui marquaient son caractère distinctif, et séparant ses adeptes par des réglemens hostiles produisant souvent des haines inextinguibles et de sanguinaires hostilités. Les tribus mélangées qui émigrèrent sous la direction des prêtres et de la Noblesse de Cus, adoptèrent ce dernier système, tandis que les tribus sans mélange adhérèrent au premier. Les Indiens, les Grecs, (excepté Pythagore qui pratiquait une modification du budsoïsme), et les Bretons furent braministes. Les Chinois, les Japonais, les Perses et les Saxons, furent budsoïstes. Les budsoïstes furent mages, les braministes furent sabéens. Les premiers maintenaient leur supériorité par le sabre, alors que les derniers étaient paisibles et adonnés aux sciences et aux arts de la vie sociale. Dans quelques nations, les deux systèmes, dans les âges postérieurs, devinrent si intimement mélangés, que les minutieuses distinctions de chacun furent confondues dans la grande division du plan général.

Les mystères appelés par notre auteur la fausse franc-maçonnerie de l'ancien temps, devinrent, dans les siècles postérieurs, les dépositaires de toute précieuse vérité religieuse ou politique. Ils étaient le seul moyen d'arriver aux honneurs, aux richesses ou à la renommée. Les bienfaits particuliers de l'immortalité étaient restreints à ceux-là seulement, qui, sans relâchement et sans murmures, avaient supporté les privations et les peines ordinaires du rigoureux rituel. Mépriser les mystères ou nier les mérites de l'initiation, c'était renoncer à tout titre d'avancement. Et même, les satisfactions, les charmes de la vie domestique pouvaient à peine s'acquiescer sans l'indispensable qualité d'initié, qui était réputée devoir restaurer l'âme, et la replacer dans son état de perfection. La personne non initiée était virtuellement un objet de suspecte jalousie, un être banni de la société, et à la quelle

la protection des lois était presque toujours refusée. De là l'utilité d'étudier, dans ces temps de supérieures lumières, un sujet de si haute importance, en cherchant des éclaircissements sur les points obscurs de l'histoire de la mythologie de l'ancien monde, lesquels sont maintenant enveloppés dans l'obscurité la plus complète.

Afin de préserver les mystères de leur ordre des fausses interprétations de leurs propres classes, les prêtres inventèrent des symboles et des hiéroglyphes personnifiant les sublimes vérités, lesquels à la fin devinrent si compliqués qu'ils embarrassèrent quelquefois l'hiérophante lui-même. Ces hiéroglyphes étaient de plusieurs espèces, et dans la succession des degrés, le même symbole avait différentes significations. Les souverains dispensateurs des mystères furent, à la fin, si étrangement inquiétés que, tremblant pour leur secret, ils substituèrent aux anciens caractères sacrés, de nouveaux hiéroglyphes, qui furent exclusivement appropriés aux plus hauts degrés de leurs ordres, dans lesquels il est presque probable qu'il fut fait usage des mêmes caractères; mais la signification cachée attachée à chacun d'eux fut entièrement changée. De sorte que même ceux qui avaient été initiés aux degrés préliminaires, et à qui on avait fait connaître les intéressants et mystérieux hiéroglyphes, étaient aussi complètement ignorants de la nature et des secrets des degrés supérieurs que les profanes eux-mêmes.

Ainsi, dans les hiéroglyphes ordinaires un faucon signifiait l'*ame humaine*, et dans les hiéroglyphes sacrés il était placé pour une *expédition*; de sorte que la signification de chaque emblème particulier était altérée.

Il résulte du livre précieux que nous avons devant nous que l'initiation dans cette espèce de fausse franc-maçonnerie, avait un sauvage et indicible charme, qui, quoique attrayant, faisait pâlir le plus résolu par l'appréhension ou le souvenir

de ses rudes épreuves et de ses terribles cérémonies. Mais en compensation de cela, il était proclamé que les mystères étaient le commencement d'une nouvelle vie, toute de raison et de vertu. On prétendait que l'initié jouissait, par anticipation, des plus agréables félicités de la vie éternelle, qu'il comprenait les plus secrets mystères de la nature, et qu'à sa mort il était élevé au céleste séjour des dieux. On pensait aussi que l'initiation procurait une grande félicité temporelle, et donnait une grande sécurité dans les plus grands dangers de terre ou de mer.

D'un autre côté, une publique réprobation était savamment jetée sur ceux qui repoussaient les épreuves. Ils étaient considérés comme de misérables profanes, indignes d'aucun emploi public et d'une confiance privée; quelquefois ils étaient proscrits comme athées endurcis, et finalement condamnés aux supplices éternels. Pour surcroît de terreur, les contempteurs des mystères étaient considérés comme des hommes souillés. Ils étaient montrés dans les cérémonies dramatiques de l'initiation, comme endurant les peines du Tartare, auxquelles ils étaient éternellement condamnés.

Ces motifs étaient soutenus par un principe indéfini de curiosité qui est toujours excité par tout ce qui est essentiellement secret. Car l'esprit humain tend à agrandir ses connaissances, s'attachant principalement à celles qui lui sont refusées. Nous n'apprécions pas les sciences ou les langues que nous connaissons, autant que de celles que nous ignorons; et les choses dont nous avons le moindre degré de connaissance sont toujours jugées les meilleures. De cette puissante manière de sentir, il résulte pour le vulgaire, ce haut degré de curiosité pour les mystères. Ils étaient considérés comme un avancement court et certain, et comme un moyen d'élévation de l'âme vers la perfection absolue. Mais la connaissance de ces mystères était ensevelie sous le voile d'un secret,

scellé par des serments et des pénalités les plus effroyables. Cette manière de sentir ne fut pas peu excitée par les caractères hiéroglyphiques avec lesquels les murs, les colonnes, les plafonds des temples les plus vénérés étaient décorés. Une soif ardente de connaissance tourmentait la jeunesse de tous les rangs, et la faisait aspirer à l'ambition de chercher la signification de ces obscurs symboles, que l'on disait avoir été communiqués aux prêtres par la révélation des dieux. L'initiation étant le seul moyen d'acquérir ces connaissances, il n'est donc pas étonnant qu'elle fut si ardemment recherchée.

Il y avait aussi une autre propriété de l'esprit qui servait à recommander les mystères, c'est l'étrange attachement au merveilleux qui domine les hommes. Pour exciter ce sentiment dans toute la sublimité de l'horreur, les initiations étaient pratiquées dans l'obscurité de la nuit. La sévérité des épreuves ne pouvait détourner le hardi et déterminé aspirant de livrer combat aux terreurs et aux dangers présents qui devaient récompenser sa curiosité.

Telle est la brève analyse résultant d'une première lecture du livre du docteur Olivier. Nous recommandons cet ouvrage au sérieux examen de tout franc-maçon qui désire acquérir la connaissance de l'antiquité de son ordre. Ce livre explique aussi les progrès de l'ancienne franc-maçonnerie des temps antédiluviens, dont les intérêts furent confiés aux Esséens, puis au Christ.

Nous nous proposons de revenir sur ce sujet dans un de nos prochains numéros, parce que nous sommes convaincu de la valeur réelle de ce curieux et savant ouvrage, parce qu'une attentive lecture de ses pages donnera une entière connaissance des formes variées que la franc-maçonnerie a revêtues et conservées au milieu de l'élévation et de la chute des nations, et des fluctuations diverses des religions connues dans l'ancien monde.

CRUCIFIX.

(*The Freemason's Quarterly Review*)

INSTALLATION

DE

LA LOGE L'ESPÉRANCE SUR L'OUANNE,

PAR LE SUPRÊME CONSEIL DE FRANCE.

La loge de Saint-Jean d'Ecosse, sous le titre distinctif de *l'Espérance sur l'Ouanne*, orient de Château-Bernard (Loiret), a été installée le 12 septembre 1841, par les frères Astier et Guiffrey, délégués du Suprême Conseil de France. Plusieurs adeptes, de l'obédience du Grand-Orient, assistaient à cette importante cérémonie.

La grande loge centrale a ouvert ses travaux au grade d'apprenti, sous la présidence du frère Guiffrey, assisté du frère Martignon, remplissant les fonctions de secrétaire, et du frère Astier, occupant la tribune de l'orateur. Ce frère, après l'inauguration du nouvel atelier, prononce un discours dont le but principal est de rappeler tout à la fois les devoirs et les qualités de ceux dont il occupe la place.

« Une des attributions qui doit le plus exciter la noble et philanthropique émulation de l'orateur, dit-il, est celle qui a pour objet d'expliquer, de faire connaître aux initiés les hauts principes de philosophie que renferment nos symboles et nos mystères. On comprend la nécessité de cette manière d'enseigner que commandaient la sagesse et la prudence, alors que la tyrannie et le despotisme forçaient les hommes de bien à se servir de paraboles pour répandre la lumière et propager la vérité. Mais aujourd'hui, grâce au dévouement de nos frères qui nous ont précédés, nous pouvons hautement appeler à nous les hommes d'intelligence, de cœur et de courage, sans nous envelopper de mystères trop profonds.

« Les discours ou les allocutions de l'orateur franc-maçon doivent donc avoir pour base la fraternité universelle, pour but la propagation des principes religieux éclairés par la raison, principes qui sont la source la plus pure des vertus civiques. »

Le frère Astier rappelle ici quelques-unes des qualités qui doivent distinguer l'orateur franc-maçon. La première est la plus importante selon lui, c'est l'expérience qui éclaire l'esprit et donne de la sagesse ; la seconde, c'est la puissance de la parole qui va réveiller au fond de l'âme les nobles passions ; la troisième est la force de la logique, qui maîtrise les passions, les séduit et les captive.

« Dans notre époque d'avarice, de vénalité, de corruption, dit ensuite le frère Astier, l'orateur doit avoir de nombreuses occasions de parler d'abnégation, de dévouement à la cause sacrée de la patrie et de l'humanité. Souvent les mots magiques de liberté, d'égalité se presseront sur ses lèvres. En les articulant, il lui sera difficile d'aborder les brûlantes questions qui s'y rattachent sans exciter de vives sympathies, parfois aussi d'étroites et mesquines contradictions. En d'autres pays, il lui faudra braver les persécutions, mépriser la médisance et la calomnie ; et ce qui est pire encore, il sera inévitablement conduit par la force des choses à combattre l'indifférence de l'égoïsme et le marasme de l'abrutissement. Eh bien, c'est sur ces terrains mobiles et glissants que son courage, son talent et son habileté seront mis à l'épreuve. »

L'orateur fait ensuite ressortir avec éloquence l'analogie qu'il découvre entre notre institution et le christianisme primitif. Il montre l'homme avili, accablé de tristesse et de maux, au moment où Jésus lui apporte cette bonne nouvelle de la loi d'amour : loi qui brise graduellement la chaîne de l'esclave, qui réhabilite la femme, qui ennoblit l'intelligence et

le travail, qui honore la pauvreté et frappe d'anathème la dureté et l'égoïsme du riche. Il termine en invitant ses frères à porter leurs regards vers ces contrées dont les populations implorent les bienfaits de l'émancipation, demandent une patrie et des lois.

Les sentiments de la plus pure fraternité, qui ont constamment régné dans cette fête d'inauguration, sont des indices certains de la prospérité future de l'*Espérance sur l'Ouanne*.

CHRONIQUE.

Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être d'une *Nouvelle* publiée dans la deuxième livraison de cette *Revue*, sous ce titre : *Influence de la Maçonnerie. — Fait historique*. La belle action mise en relief dans cet article, nous est aujourd'hui pleinement confirmée. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la *Trimestrielle Revue maçonnique* (*The Freemason's Quarterly Review*) que publie à Londres notre honorable et cher correspondant, frère Crucefix :

« Dans la loge n° 13 du registre de l'Irlande, qui fut distinguée par son hospitalité et son bon ordre, il existe cet authentique récit :

« Les chances de la guerre, en l'année 1813, condamnèrent un citoyen de Limerick, commandant alors un vaisseau marchand, à être capturé par un corsaire français. Le Commandant de ce navire trouvant un frère dans la personne du capitaine, lui rendit à la fois la liberté, son vaisseau et sa cargaison. Cette conduite, véritablement noble, fut bientôt rapportée à la loge, et un vase d'argent d'une valeur de cent guinées (2500 fr.) fut votée pour le généreux français. Ce

vase fut envoyé par l'entremise du consul britannique au Grand-Orient de France. Mais l'honnête Marincourt avait, dans ce même temps, perdu la vie en Afrique, et le vase fut renvoyé à la loge.

« Ce tribut votif, par lequel on avait eu l'intention de rappeler au noble frère la reconnaissance que la loge avait pour la généreuse action qu'il avait faite dans un temps hélas ! où l'avarice triomphe, ce tribut donc ayant été rendu aux premiers souscripteurs, est respectueusement conservé comme le plus bel ornement de la loge. A chaque réunion les FF.°. boivent, avec une silencieuse gratitude, à la mémoire du vénéré Marincourt.

« Sur le couvert du vase, le maître est dépeint avec un grand travail ; sur son côté est un beau dessein représentant le temple, et sur l'autre côté on lit l'inscription suivante :

« A Louis Marincourt, capitaine du corsaire français *le Furet*,
« en commémoration de l'illustre exemple de vertu maçonnique que sa conduite démontra au capitaine Cambell,
« les FF.°. de la loge n° 13 du registre d'Irlande, offrent
« et dédient cette coupe. Limerick, 1^{er} mai 1813.

« Le 2 février 1813, le brick les *Deux-Amis*, devint la proie du *Furet*. Les signes maçonniques ayant été échangés entre les deux capitaines, instantanément le capitaine Marincourt accorda au capitaine Cambell son vaisseau, sa cargaison et sa liberté. »

« Rougissez, vous tous qui voudriez diffâmer la maçonnerie, soit par de honteuses calomnies, soit par les plus dangereux efforts de sophisme. La maçonnerie ne doit être redoutée que par les méchants, et elle doit l'être, car elle existe comme un effet de la bonté du Très-Haut, qui dispose les cœurs humains à éprouver le besoin d'avoir de la piété, de la bienfaisance et de la charité.

« Maçons de tous pays, du prince dans la plénitude de son

pouvoir aux plus humbles de l'ordre, rappelez-vous le noble français Marincourt, et quand vous aurez à user du pouvoir que vous pourrez posséder, réfléchissez, et comme lui soyez charitables. »

— Le frère Charrier, secrétaire de la loge la *Constance couronnée*, orient d'Angers, a prononcé dans la séance de la dernière fête d'ordre de cet atelier, un beau discours sur le dévouement de la jeunesse. Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce discours, où sont empreints de beaux sentiments de générosité et de patriotisme.

— La *Parfaite union*, orient de Villefranche (Rhône), vient de décider sur la proposition du frère Gonnet, son ancien vénérable, qu'une bibliothèque maçonnique serait établie dans son sein. Nous espérons que cet exemple sera bientôt suivi par un grand nombre d'autres ateliers.

— Nous lisons dans un discours remarquable prononcé à la loge la *Constante Amitié*, orient de Besançon, par le frère orateur de cet atelier, la définition suivante du bon franc-maçon. Nous regrettons vivement de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'œuvre entière de ce digne frère, qui a vieilli dans l'enseignement et la pratique des principes maçonniques.

« Il fut des temps où les souverains proscrivirent la maçonnerie parce qu'ils y voyaient un obstacle à leurs caprices ou à leur ambition. Il en fut d'autres qui l'encouragèrent, en s'en emparant, comme ils ont fait quelquefois des religions, pour s'en faire des moyens de puissance et de victoire ; de là vient qu'ils l'ont souvent introduite dans les mouvements politiques. C'est ainsi que les rois d'Ecosse armèrent leurs maçons contre les rois d'Angleterre au XIV^e siècle ; c'est ainsi que Cromwel arma les siens contre Charles I^{er}, et Charles I^{er} contre Cromwel ; c'est ainsi que plus tard le roi de Prusse,

les empereurs d'Allemagne et de Russie créèrent des loges contre Napoléon devenu plus puissant qu'eux.

« On peut juger par ce fait, de quel nombre de grades, de signes et de cérémonies sont sortis d'une si grande multiplicité d'associations, nées de tant de causes diverses.

« Assurément, rien de tout cela n'était de la maçonnerie, mais tout cela n'empêche pas qu'il en existe une véritable, dont les autres ne sont que des enfants défigurés, comme il n'a existé autrefois qu'une même pensée religieuse, d'où sont sortis tous les cultes et toutes les idolâtries.

« Mais à quoi reconnaitrez-vous la vraie maçonnerie ? Le voici : Le vrai maçon est à jamais dévoué à sa patrie ; il sait qu'en la servant, c'est une dette chère et sacrée qu'il paye, et qu'en la défendant, c'est son bien, c'est son honneur et ceux de ses frères qu'il défend. Ce même maçon est soumis à la loi égale pour tous ; il lui obéit, persuadé qu'elle établit, assure et conserve ses droits contre quiconque voudrait les lui ravir.

« Quant à ses doctrines religieuses, le vrai maçon suit la religion de ses pères ; il la suit avec scrupule lorsqu'elle est selon son cœur, et avec une parfaite convenance lorsqu'il ne la juge pas pour lui ce qu'elle est pour les autres. Il ne blâme point, et condamne moins encore la religion des autres : il ne cherche point à convertir, car il sait que Dieu ne lui demande compte que de ses œuvres, et ne le rend pas responsable des erreurs ou des faiblesses des autres hommes, comme lui objet d'amour et de prédilection : il fuit l'hypocrisie qu'il juge et méprise : il combat avec courage et avec énergie le fanatisme et la superstition. En un mot, la religion du vrai maçon est celle de l'Evangile, celle de tous les hommes de bien ; c'est-à-dire la religion directe de la création au créateur, des bonnes œuvres et de la reconnaissance.

« Les doctrines religieuses et politiques du vrai maçon le conduisent insensiblement, et par une pente douce et natu-

relle, à la vraie philosophie; lumières pour l'esprit, vertus pour le cœur. Le bon maçon désire que tout l'univers soit éclairé, car plus il y a de raison, moins il y a d'erreurs et de préjugés; car plus on sait, moins on s'égare: plus les hommes sont instruits, plus ils se rapprochent. Soumis à la raison qui les domine, ils obéissent en hommes libres et énergiques et non en esclaves lâches et indociles. Eclairé par la sagesse et la vérité, le philosophe maçon verse ses trésors sur les pauvres nécessiteux et ne les jette pas à l'avidité du plus adroit, du flatteur ou de l'égoïste. Heureux du bonheur d'autrui, content d'avoir fait tout le bien qui dépendait de ses moyens, il rend au Dieu suprême qu'il n'a jamais méconnu, un cœur pur, une âme ardente, il s'éteint avec calme et sans regret, car il entrevoit que sa vie ayant été d'un bon exemple, son souvenir durera longtemps encore après lui, puisqu'on se rappellera qu'il fut bon et sage, et qu'il ne vécut que pour aimer, obliger et instruire.

THÉÂTRES.

Dépuis que nous avons gardé le silence sur les théâtres de Lyon, leurs troupes se sont complétées, ou du moins elles sont maintenant ce qu'elles seront jusqu'à la fin de l'année courante. Si l'on voulait établir une comparaison, à cet égard, entre le présent et le passé, à coup sûr, l'avantage ne serait pas pour la composition actuelle. Que l'on excepte en effet M. Barrielle, M^{me} Miro et M^{lle} Caroline Beaucourt qui, dans des genres différents, sont, non pas supérieurs aux artistes perdus, mais des sujets eux-mêmes d'un incontestable mérite, et dites-nous si l'ensemble des troupes de nos deux théâtres, pour l'année dernière, n'est pas fort regrettable?

Le premier ténor, M. Arnaud, ne manque certes pas de

connaissances acquises et de puissance vocale, mais tous les sons qu'il émet sont-ils agréables ; mais sa tenue, son jeu et sa personne sont-ils irréprochables sur la scène ; a-t-il la passion, la dignité suffisante ; et surtout n'est-ce pas un écolier dont on excuse souvent l'inexpérience maladroite parcequ'il joue des rôles pour la première fois, et parcequ'il est tout occupé de la note ? N'est-il pas vrai encore que la Direction avait pensé d'abord ne l'engager que comme doublure d'un autre premier ténor ? En cette circonstance comme dans toutes les autres, le public de Lyon, capricieux par position et par nature, a poussé loin, cette année, l'indulgence : la Direction doit s'en réjouir, mais l'art peut s'en plaindre. Espérons que l'avenir fera mentir les prévisions fâcheuses que nous gardons pour nous.

Les Diamants de la Couronne ont été montés sur notre première scène ; musique semillante, vive, gracieuse parfois, mais assez pauvre de mélodies nouvelles : intrigue attachante mais fautive. Peut-être sera-ce pour MM. Auber et Scribe un succès d'argent ; c'est à peu près tout ce qu'ils doivent en attendre. M^{me} Miro a obtenu dans cet ouvrage un beau et légitime succès : elle est bien secondée par MM. Audran et André.

La comédie d'Alexandre Dumas : *Un mariage sous Louis XV*, n'a guère eu qu'une réussite d'estime : c'est long et froid.

L'Ecole des jeunes filles, drame en cinq actes de M^{me} Mélanie Valdor, est la mise en scène d'une donnée fort commune qui n'est relevée par aucun incident remarquable. — Une jeune fille, noble et riche, fiancée à M. Dalbreuse, son cousin, abandonne son père et son futur époux pour partager le sort d'un jeune artiste. La lune de miel des deux amants est bientôt voilée par l'indifférence et la froideur de l'artiste, dont le cœur est épris d'une jeune et noble veuve. Alors les petites passions qui étaient restées étouffées sous un amour ardent,

grandissent et parlent à haute voix. Plus de bonheur, plus d'espérance ! La vie n'est plus pour l'amant qu'une suite d'importunités et de reproches, de remords et de craintes ; pour l'amante qu'un tissu de déceptions et de chagrins. Le père de la jeune fille, condamné à l'exil pour délit politique, avant de quitter sa patrie, veut y laisser son nom sans tâche ; il s'humilie jusqu'à prier l'artiste de consacrer par le mariage son union avec Adèle ; mais celle-ci meurt dans leurs bras, victime de son amour malheureux. Cet épisode de la vie excentrique se traîne lentement, pendant cinq actes, dans un style boursofflé, prétentieux. Jamais nous n'avions entendu les mots *d'amour* et de *liberté* prononcés avec tant de profusion, nous pourrions presque dire avec tant de profanation, si ce n'est dans *certaines Mémoires* qu'on lit aujourd'hui avec avidité. Les paradoxes n'y sont point rares. Les artistes, chargés des principaux rôles, ont fait tous leurs efforts pour faire réussir cette pièce qui n'en a pas moins été sifflée.

En somme, nous craignons fort que les jeunes filles ne veuillent s'exposer à un ennui de trois longues heures, pour recevoir une *leçon* inutile, car elles n'apprendraient rien à l'école que M^{me} Valdor a bien voulu leur dédier.

La *Tarentule*, qu'on a jouée après l'*Ecole des jeunes filles*, est un ballet sans prétention, une bluette assez gaie. M. et M^{me} Finart ont dansé au premier acte un joli pas de deux. A la fin du 2^{me} acte, M^{mes} Beaucourt, Bazire, Finart, accompagnées de M. Finart, se sont vivement fait applaudir dans une danse gracieuse et originale.

Les deux Couronnes, comédie en un acte de M. Eugène Moreau, ont réussi.

Aux Célestins, M^{me} Albert n'a pas retrouvé les ovations des années précédentes : c'est justice. Peu d'âme, beaucoup trop de *maniérisme*, et un physique qui commence à vieillir pour l'emploi, voilà les causes de ses succès presque négatifs.

Laferrière donne maintenant quelques représentations, et réussit : ce jeune artiste du vaudeville a de la chaleur, de l'intelligence et du naturel souvent. Il a fait reprendre *Marguerite* où M^{me} Thibaut et M. Alexandre sont fort bien placés. Grâce à la charmante artiste que nous venons de nommer la *Grâce de Dieu*, paraît être encore une nouveauté et fourni, d'abondantes recettes. Ce succès d'argent est partagé par la reprise du *Naufrage de la Méduse*, dont M. Bernier a fourni les décors élégants et exacts.

Le seul bon ouvrage que les représentations des artistes parisiens aient permis de donner à ce théâtre, est le *Tyran d'une Femme*, comédie en un acte, pleine d'observations et de finesse. *Le Neveu du Mercier*, drame en trois actes, est un de ces ouvrages dont on ne peut dire ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal ; un de ces ouvrages qui renferment assez de bons passages pour être entendus jusqu'à la fin, et assez de mauvaises scènes pour n'être point applaudis.

Breton n'est toujours pas remplacé.

Les chanteurs allemands ont représenté *Roméo et Juliette* devant les banquettes des Célestins. Cette troupe d'artistes étrangers, forte de 49 sujets, a exécuté plusieurs ouvrages au Grand-Théâtre, et quelquefois avec mérite. Les chœurs étaient excellents, et la prima dona était digne d'appartenir à une compagnie plus complète. Mais quelque imparfaite que fût la composition de cette troupe, on doit regretter que ses recettes n'aient pas été plus fructueuses.

DE LA

SITUATION DU GRAND-ORIENT DE FRANCE

VIS-A-VIS DES LOGES DE SON OBÉDIENCE.

Nous nous sommes montré sévère quelquefois envers le Grand-Orient de France, mais nous ne lui avons jamais fait qu'une opposition bienveillante. La base de cette institution étant conforme à nos principes, aux principes maçonniques, notre critique n'a dû retomber que sur certaines mesures disciplinaires, dont ses membres actuels semblent s'être fait une égide contre les vœux et les réclamations d'un grand nombre d'administrés.

Témoin, nous-même, de l'état de malaise dans lequel est plongée la maçonnerie, et persuadé que le Grand-Orient pourrait, si telle était sa volonté, lui rendre son activité et son influence primitives, nous avons signalé, à ce pouvoir maçonnique, des vices à détruire ; nous lui avons montré des plaies à guérir ; nous nous sommes fait l'écho d'humbles prières, de tendres suppliques. On nous a répondu par un dédaigneux silence, par des menaces indirectes, ou par des insinuations peu fraternelles et peu loyales. Alors nous nous sommes rappelé qu'il est écrit dans nos constitutions qu'un maçon est un homme libre, et qu'il ne doit jamais craindre, ni se décourager, quand sa conscience lui fait un devoir d'attaquer les abus et de préparer la voie à de grandes améliorations. Nous avons commencé à lever un coin du voile derrière lequel le Grand-Orient célèbre ses petits mystères, quand ses affaires profanes le lui permettent. Nous allons aujourd'hui continuer cette tâche difficile. Il faut

que nos frères sachent comment se recrutent les membres du Grand-Orient, et avec quelle légèreté ou quelle inintelligence agit souvent ce pouvoir auquel des prosélites jurent fidélité et obéissance sans le connaître.

Le Grand-Orient est composé des vénérables et des députés de chaque atelier. Les vénérables sont les membres *nés* du Grand-Orient; les députés seuls, au nombre de 86, sont appelés à remplir les divers emplois de l'administration, et à diriger les travaux de l'ordre. Il existe encore un certain nombre d'officiers honoraires, — *Patres constripti*, — dont la vieille expérience peut-être quelquefois utile.

Pour être officier du Grand-Orient, c'est-à-dire pour être apte à l'administration et à la direction de l'ordre, il faut faire au sein du sénat un apprentissage de trois années consécutives. Le candidat peut assister à quelques assemblées générales, prendre part aux travaux des chambres. Si c'est un homme de zèle, d'activité, d'intelligence et d'instruction, s'il a pris au sérieux son mandat de député, il usera ses bonnes intentions et ses ardents desirs dans l'impuissance et l'inaction, il trouvera trop longue sa première année de noviciat. Si c'est, au contraire, un homme de peu de mérite dont l'ambition soit alléchée par l'appas de quelques hochets maçonniques, il dormira pendant le temps exigé sur les colonnes du temple; puis, comme à défaut d'hommes de talent il faut bien que le Grand-Orient se contente d'hommes médiocres pour remplir ses cadres, il se réveillera Grand-Officier du Grand-Orient.

Mais ce n'est peut-être pas dans ce vice organique qu'est le plus grand mal que nous avons à déplorer. Les ateliers de la province ne possèdent pas dans leur sein d'hommes assez dévoués, ni assez riches, qui veuillent aller à Paris pour y exercer, auprès du Grand-Orient, le mandat de député. Ces ateliers sont donc forcés de choisir leurs mandataires au sein

des loges de la capitale. Il existe sans doute, dans ces ateliers maçonniques, des hommes recommandables par leur savoir et leur mérite personnel, mais ils sont inconnus à leurs frères de la province. N'ayant, comme maçon, produit aucune œuvre qui puisse attirer l'attention des adeptes de l'ordre, n'ayant fait aucun acte extraordinaire dont l'éclat ait pu rejaillir sur leurs noms, ils restent constamment, pour nous, à l'état de simples initiés. Ainsi, les loges sont obligées d'élire leurs députés sur la simple recommandation d'un officieux correspondant; et, comme le candidat proposé est toujours l'ami de celui qui le présente, la députation devient une pure affaire de camaraderie.

Depuis longtemps, certaines loges se sont aperçues de ce vice; mais elles ont été impuissantes à le détruire, parce qu'elles ne connaissaient pas d'initiés aptes à remplir convenablement le mandat de député. Aussi, leurs représentants actuels, quoique sujets à la réélection annuelle, sont-ils à peu près inamovibles: il n'y a guère que la mort ou leur volonté qui puisse les priver des honneurs de la députation. C'est encore pour la même cause que quelques anciens députés réunissent dans leurs mains jusqu'à trois mandats de différents ateliers. Si la loi maçonnique ne fut venue borner à ce nombre la capacité envahissante de ces frères, ils auraient bientôt ressemblé à des avocats ou à des avoués chargés des causes de nombreux clients, et cette fonction, toute d'honneur et de dévouement, fut sans doute devenue une charge vénale.

Ces députés étant de fait nommés à vie, contrairement à l'esprit de la constitution maçonnique, on conçoit facilement que leurs fonctions soient devenues pour eux une simple habitude, et qu'ils n'y apportent ni plus d'activité, ni plus d'importance que dans les choses les plus vulgaires. Chacun se rend à sa chambre d'administration comme s'il

allait au théâtre ou à la promenade, pour se distraire et se récréer. Aussi, lorsque les ateliers de la province adressent quelques suppliques au Grand-Orient, ils doivent s'attendre à ne recevoir que des réponses négatives ou évasives. C'est pourquoi ils préfèrent communiquer à tous leurs frères, par la voie de la presse, leurs idées d'amélioration et leurs plaintes contre les abus maçonniques. Le Grand-Orient ne voulant avoir avec eux que des relations mercantiles, ils le laissent tout entier à cette vulgaire occupation, et traitent entre eux de la haute question de l'avenir de notre ordre.

Il est cependant une espèce de demandes que le Grand-Orient accueille toujours avec un nouvel empressement; nous voulons parler des demandes de constitutions d'ateliers. Comme il s'agit, dans ces derniers cas, de faire verser dans sa caisse une somme de trois cents francs environ, le Grand-Orient fait preuve d'une activité et d'une aptitude incontestables. Il y a dans nos annales de nombreux exemples de loges démolies par cette administration, pour des raisons plus ou moins fondées, mais nous n'en connaissons aucun de constitutions refusées. Nous pourrions faire un livre sur ce sujet, si des occupations plus sérieuses ne réclamaient nos loisirs; nous nous contenterons de citer à l'appui de notre assertion un fait qui est encore présent à la mémoire de tous les frères de notre orient.

L'année dernière, plusieurs membres de la *Candeur* quittèrent cette loge pour élever ailleurs un nouveau temple maçonnique. Ils formèrent une demande de constitutions, et pour se conformer à l'esprit des statuts de l'ordre, ils la présentèrent successivement à chacune des onze loges de notre orient, pour y faire apposer le visa exigé en pareille circonstance. Aucune ne voulut apostiller cette demande, et toutes ensemble protestèrent ainsi contre la création nouvelle par un juste refus et par un noble silence. La *Candeur*

fit plus, par un reste de considération et de respect pour le Grand-Orient, elle lui fit officieusement connaître quelques-uns des motifs qui s'opposaient à l'établissement du nouvel atelier. On pouvait donc espérer que la demande des *Amis des Arts* serait rejetée. Après avoir attendu six mois, les membres du nouvel atelier perdirent patience, et envoyèrent, dit-on, au Grand-Orient un exprès chargé de rapporter ou les constitutions demandées ou l'argent déposé. Cet argument était trop fort pour que le Grand-Orient y répondît autrement qu'il ne le fit : il délivra le parchemin et garda l'argent.

Cette manière d'agir envers les ateliers de sa correspondance, et les abus que nous avons précédemment signalés, ont attiré sur le Grand-Orient un commencement de déconsidération et de réprobation dont il recueille déjà les fruits. Qu'on lise les circulaires des loges de Bordeaux, de Poitiers, de Limoges, etc., et l'on sera convaincu comme nous que si le Grand-Orient persiste, en dépit des sages avis qui lui parviennent de toutes parts, à marcher dans la voie funeste où il se trouve engagé, on sera de plus en plus convaincu de son incapacité et de son impuissance.

En fait d'amélioration et de progrès, le Grand-Orient n'a aujourd'hui qu'une seule pensée, qu'une idée fixe. Il lui faut absolument un Grand-Maître et un prince pour Grand-Maître. Parlez-lui de principes, il vous répondra :—Il nous faudrait le duc d'Orléans.... Parlez-lui de doctrine, il vous dira :—À défaut du prince, nous pourrions nous contenter du duc de Nemours.... Parlez-lui enfin d'abus, de vices à détruire, de projets à exécuter et il vous répondra naïvement :—Après tout, le duc de Joinville ou le duc d'Aumale pourraient remplir notre but.... Heureusement, tous ces princes ont le bon esprit de comprendre que la maçonnerie étant une institution toute démocratique, ils ne pourraient

figurer à sa tête que comme une monstrueuse anomalie. D'ailleurs, s'ils ne se sentent pas un goût prononcé pour cet ordre, ils ne pourraient que lui être inutiles, sinon nuisibles. Nous les félicitons donc sincèrement d'avoir résisté jusqu'à ce jour aux sollicitations du Grand-Orient.

Si l'on demande à ce dernier quelle espèce de faveurs il peut attendre d'un prince du sang, nommé Grand-Maitre de l'ordre, il vous dira sérieusement que, placée sous de tels auspices, notre institution donnerait moins d'ombrage à la police, et que des hommes éminents par leurs mérites et leur fortune accourraient dans nos temples. Mon Dieu, quelle utopie ! Pour asseoir l'avenir sur de telles espérances, il faut avoir l'esprit plein des souvenirs de l'Empire ; il faut avoir visité ces loges sur les colonnes desquelles se pressaient de nombreux officiers d'état-major ; il faut encore entendre résonner à ses oreilles les mots magiques d'honneur de gloire, de patrie. Et cependant ce passé presque fabuleux est déjà bien loin de nous ! — Songez donc, très illustres frères du Grand-Orient, qu'il ne s'agit pas maintenant de célébrer de pompeuses fêtes, et de chanter le *Te Deum* en l'honneur de quelques victoires remportées sur les ennemis de la France. Aujourd'hui, nos ennemis les plus redoutables sont dans notre pays, dans nos orients, dans nos temples ; ils ont chacun un drapeau de couleur diverse, représentant un système social différent, et ils enrôlent en plein jour vos soldats que vous laissez dans l'inaction, dans l'incertitude et l'indifférence. Laissez à l'histoire le passé glorieux de l'Empire et ne pensez qu'au présent pour y établir solidement votre puissance. Ne dites plus aux loges qui vous adressent leurs suppliques : « Vous me signalez des maux que je connais, mais indiquez-moi donc le remède que j'ignore ? » car ces loges pourraient vous répondre avec une puissance de logique incontestable : « Mais si nous vous reconnaissons comme notre supérieur, si nous vous

payons un impôt annuel, c'est pour que vous nous dirigiez dans une bonne voie ; c'est pour que vous nous guérissiez quand nous sommes malades ; autrement, s'il faut que nous soyons tout à la fois le médecin et le malade, nous pouvons nous passer de vous. »

Entendez donc, frères du Grand-Orient, les mille voix qui vous avertissent du danger qui vous menace : au lieu d'avoir peur du gouvernement, de la police, ayez le sentiment de votre dignité, ayez confiance dans votre propre force et dans la virilité de vos nombreux adeptes. Comptez : vous avez sous votre obédience près de 500 ateliers en activité, ce qui porte le nombre de vos adeptes réguliers à 20,000. Si le gouvernement vous cherchait querelle et menaçait de dissoudre notre association, nous serions au premier jour plus de 40,000 sous vos drapeaux.

Maintenant, si vous réfléchissez à la position de vos adeptes dans la société, vous les trouverez presque tous armés d'un mandat électoral, arme redoutable qui renverse aujourd'hui les gouvernements les mieux assis, et fonde sur leurs ruines de nouveaux pouvoirs. Ne craignez donc rien de la police ; agissez avec sagesse, avec modération, mais avec une activité incessante. Visitez avec soin les loges de Paris, et lorsque vous y rencontrerez des hommes de talent et de vertu, faites-les connaître à vos ateliers de la province, afin qu'ils en fassent leurs députés auprès de vous. Ne vous isolez pas dans votre orient de Paris, de manière que vous ne paraissiez pas créer des institutions, fonder un monument pour vous seuls, ne laissant à vos administrés des autres orientes que la triste satisfaction de pouvoir vous aider de leur bourse. Puisque vous vous trouvez dans la déplorable situation de ne pouvoir envoyer à vos loges de la province des inspecteurs capables d'examiner leurs travaux, d'écouter leurs vœux, de même que ces loges ne peuvent vous envoyer des députés selon leurs de-

sirs, établissez par la voie de l'élection au sein de chaque département, ou de chaque arrondissement, un ou deux représentants qui seront de puissants intermédiaires entre vous et vos administrés. Enfin, entrez dans la voie des améliorations, dans la voie du progrès, et au lieu d'exercer contre vous la pénible mission de critique, nous nous réjouissons de pouvoir vous seconder de tous nos efforts.

Joannes CHERPIN.



DES COMPAGNONAGES.

Déjà plusieurs fois nous avons recherché les causes des luttes déplorables qui existent entre les divers compagnonages, et plusieurs fois nous avons démontré la futilité de ces causes et tout l'odieux d'un sang illégitimement versé. La presse quotidienne a fait un bienveillant accueil à nos articles et leur a donné la plus grande publicité. Mais ces efforts pour ramener parmi les ouvriers l'union et la fraternité ont été stériles ; les luttes continuent, et aujourd'hui même les prisons de Lyon renferment un grand nombre d'ouvriers charpentiers. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, tous les compagnonages ont eu leurs victimes, tous ont eu à panser les plaies de nombreux blessés, à visiter et à consoler de nombreux captifs. Comment donc combattre ce mal ? comment le détruire dans sa racine ? Une occasion favorable qui faisait espérer les plus beaux résultats s'est présentée, mais on n'a pas su en profiter ; des craintes chimériques ont fait avorter des chances de ralliement qui peuvent ne pas renaître de longtemps : voici à quelle occasion.

Le compagnonage des *Ferrandiniers* devait être reconnu par les autres compagnonages et prendre rang parmi eux. Les *Ferrandiniers* avaient fait des démarches multipliées ; une grande réunion avait été convenue, et de nombreux compagnonages avaient promis d'envoyer leurs députés dans ce nouveau concile. Les compagnons *ferrandiniers*, d'une origine récente, ont imprégné leurs règlements et leurs statuts d'idées nouvelles ; pour eux, les principes sont tout, et les formes, les signes, les cannes et les rubans ne sont qu'un accessoire sans valeur. Voulant, dès leurs premiers rapports avec les autres compagnonages, les ramener à leur but primitif, à la fraternité, ils pensèrent pouvoir vaincre toutes leurs résistances en

se plaçant sous le patronage de la franc-maçonnerie. Ils s'adressèrent à une loge de Lyon et lui demandèrent de lui ouvrir ses portes pour une réunion seulement, et dans laquelle ne paraîtraient que des députés ou délégués des divers compagnages. Cette loge refusa son local. Les compagnons espérèrent en moi, et m'adressèrent la même demande. Je les reçus avec un joyeux empressement, j'encourageai leurs intentions pacifiques, et leur promis le local de la loge la *Candeur* pour une réunion qui devait opérer un rapprochement durable; tous les vrais philanthropes me semblaient devoir applaudir à ce premier essai de conciliation. Je me réservai cependant la faculté de consulter la loge; mais empêché par une indisposition, je ne pus y aller pour appuyer la demande des compagnons; elle fut repoussée à la presque unanimité. Une pareille résolution m'affligea, mais il fallut la subir, et les compagnons durent demander ailleurs ce qu'on leur avait refusé par irréflexion ou inintelligence. C'est ainsi qu'une loge égarée par des craintes chimériques, et peut-être entraînée par de vieux ressentiments de luttes personnelles, déclina l'honneur d'un patronage qui, cependant, eût pu amener entre les travailleurs une pacification générale.

La perte d'une occasion si belle peut nous attrister, mais non pas nous décourager. Les maçons ne peuvent rester impassibles en présence de la lèpre immense qui dévore les compagnages, en présence des luttes impies et fratricides de ces derniers. Seuls, ils peuvent guérir le mal et ils doivent le vouloir. L'expérience a démontré que l'application sévère de la loi et les rigueurs des tribunaux y sont impuissantes. La prison ravive les haines, les désirs de vengeance, et les guerres renaissent plus fréquentes et plus terribles. Il faut donc recourir au moyen indiqué par les moralistes de tous les siècles, il faut instruire. Il faut donc que les compagnons connaissent toute la grandeur du but de leur association, et toute la futilité de leurs signes, de leurs couleurs. Il faut qu'ils sachent que toutes les professions sont égales, que toutes ont le

droit d'avoir un compagnonage, que, par conséquent, tous les travailleurs, membres d'un compagnonage quelconque, peuvent se dire compagnons, soient qu'ils aient ou non le compas au nombre de leurs instruments de travail.

Mais, comment leur faire admettre ces premières vérités? comment leur démontrer ce que leur aveugle fanatisme leur défend d'entendre? Il faut s'emparer des plus éclairés d'entre eux; il faut les engager dans les liens d'une association nouvelle, les initier à nos mystères pour que le succès soit assuré. Si la maçonnerie a pu détruire le fanatisme religieux, si elle a pu faire triompher cette utile vérité que toutes les religions sont égales et que chacun peut à sa manière adorer Dieu, comment ne détruirait-elle pas la haine entre les compagnonages, comment ne leur ferait-elle pas comprendre qu'associés pour se protéger contre les misères de la vie, ils doivent s'en occuper exclusivement, laissant à chacun l'innoffensive faculté de choisir le nom qui lui plaît, et de décorer son chapeau, sa boutonnière ou son bâton de toutes les couleurs ou rubans que pourra affectionner son esprit léger et capricieux.

Ce que je viens de proposer nous sera facile si nous attirons dans nos rangs les plus éclairés des compagnons. Chacune des loges de Lyon devra donc se constituer la patronne d'un ou de plusieurs compagnonages, et cherchera à en connaître les chefs, c'est-à-dire le *Premier en ville*, le *Rouleur* ou le *Premier jeune homme*. Elle s'informera de leurs habitudes, du degré de leur instruction, de leur influence sur leurs camarades, et lorsqu'elle sera convaincue que leur initiation pourra être productive, elle leur offrira gratuitement, et comme récompense, le titre de franc-maçon. Quant à la manière de procéder à leur réception, et de préparer leur esprit à recevoir nos enseignements d'égalité et de fraternité, chaque vénérable agira suivant ses appréciations personnelles.

Lorsque plusieurs chefs de compagnonages auront été initiés, on profitera de la première solennité maçonnique pour les mettre en présence, et les orateurs traiteront des rivalités

des compagnonages, de leur caractère criminel, de leurs causes ridicules, et flétriront ces hommes sauvages qui, par obéissance aveugle à d'absurdes lois, ne reculent pas devant le meurtre d'un frère, d'un ami.

Ce moyen de conciliation que je sou mets à la sagesse de mes lecteurs ne restera pas, j'ose l'espérer, à l'état de germe, de simple opinion. Je l'ai déjà soumise au Conseil philosophique de la vallée de Lyon, et il l'a accueilli avec faveur. Quel plus noble but en effet pourrait être offert à son zèle humanitaire ! quelle amélioration dont la nécessité soit plus généralement comprise et plus ardemment désirée ! Je le dis sans crainte d'être démenti, si la franc-maçonnerie peut détruire cet antagonisme brutal dont les débats sanglants affligent la France, elle aura conquis son plus beau titre à la reconnaissance de l'humanité. Mais le peut-elle ? Oui, évidemment, et le moyen que je propose n'est pas une vaine tentative d'une vaine utopie ; chacun voit le mal, chacun comprend l'efficacité du remède facile à y apporter et en désire la prompt application.

Le Conseil philosophique de la vallée de Lyon s'en occupera donc immédiatement ; il usera de toute son influence et provoquera le concours de toutes les loges de France : peut-être le Grand-Orient sortira-t-il de son apathie habituelle, peut-être oubliera-t-il un instant son administration toute matérielle et nous aidera-t-il à cette grande réforme sociale. Nous le désirons, car ce serait beaucoup mieux à lui d'entrer dans cette voie que de se borner à livrer des constitutions à qui les demande, sans tenir compte de la juste opposition de toutes les loges d'un orient. Certes, le suprême conseil n'en agirait pas ainsi : composé d'hommes éminents de l'administration, de l'armée et du barreau, il tient en honneur l'institution maçonnique et ne la prostitue pas. Si son organisation n'était pas en opposition avec nos idées d'égalité, nous nous rallierions à son drapeau qui n'admet pas de serviteurs indignes. Mais, revenons à notre sujet et montrons en quelques mots l'immense

gloire dont la maçonnerie pourra s'enorgueillir, si elle opère le bien que nous lui signalons.

Chacun sait qu'après un laborieux apprentissage, les jeunes ouvriers de dix-sept à vingt ans font ce qu'on appelle le *Tour de France*, pour connaître tous les détails de leur profession, en vaincre toutes les difficultés et pouvoir satisfaire à toutes les exigences, à toutes les fantaisies du goût et de la mode. Ils visitent tous les ateliers, essayant tous les divers travaux ; et après une appréciation comparée des différentes manières des maîtres, pendant de longues années et dans toutes les villes de France, ils rentrent au foyer paternel maîtres excellents, et sont à la fois et l'honneur et l'appui des vieux jours de leurs parents. Mais combien sont restés en route ! combien sont tombés victimes d'un aveugle fanatisme ? A peine arrachés aux derniers embrassements d'un vieux père, d'une vieille mère ; à peine éloignés de quelques lieues du gothique clocher de leur village, de l'arbre séculaire qui abritait leurs danses innocentes, ils doivent se préparer à une vie de querelles et de luttes meurtrières. Dans la première ville où ils s'arrêtent, ils sont enrôlés dans un compagnonage. On leur apprend qu'ils auront des ennemis à combattre et qu'avec eux ce sera une guerre à mort qu'il faudra faire. On leur fait épouser des haines, des vengeances qu'ils ne comprennent pas, et liés par un serment terrible, ils obéissent en aveugles, et sont bientôt les plus redoutables parmi les combattants.

Les pères, les mères connaissent les périls qui attendent leurs fils ; ils souffrent dans la prévision des malheurs qui peuvent les frapper, mais il n'est pas en leur pouvoir de les en préserver ; ils se résignent en présence de douloureuses nécessités. Quelle sera leur joie ! de quelles bénédictions n'entoureront-ils pas la franc-maçonnerie, lorsque, grâce à son action généreuse, ils pourront dire : « Nos fils ne seront plus forcés de commettre des meurtres, ni d'être victimes d'autres meurtriers. Nos fils ne seront plus menacés de monter sur l'échafaud, ou de rapporter au village la flétrissure d'une con-

damnation correctionnelle ou criminelle. » Partout ils rencontreront des visages amis ; tous les travailleurs du *Tour de France* les salueront par des chants de fraternité, et ne les effrayeront plus par des cris de guerre et des vociférations de mort. La paix unira tous les hommes laborieux et rendra facile enfin cette organisation du travail, cette juste répartition du salaire que réclament tant d'esprits généreux, bienfaits qui ne nous apparaissent encore que dans un lointain avenir.

PH. CHANAY.



ADRESSE

DES CHAPITRES DE LA VALLÉE DE LYON,

AU GRAND-ORIENT DE FRANCE.

(Un honorable officier du Grand-Orient de France, a dernièrement assisté à une séance du chapitre de *la Sincère Amitié*, pour entendre la supplique qu'un grand nombre de frères désiraient adresser au sénat maçonnique. Des membres de tous les autres chapitres de l'orient de Lyon, faisaient partie de cette assemblée et ont pris part à la discussion dont nous allons faire connaître le résumé. Cet extrait du procès-verbal de la séance, rédigé par le frère Coummer, a été adressé au Grand-Orient en forme de supplique. Plusieurs autres chapitres y ont joint leur adhésion).

Les causes auxquelles on peut attribuer le malaise dont se ressentent les hauts grades dans notre orient, sont de deux espèces : les principales tiennent à la situation actuelle de la maçonnerie ; les autres, moins importantes peut-être, sont entièrement propres à ces grades. Quelle que soit la distinction que l'on veuille établir entre les différentes catégories d'ateliers, l'identité de leur situation est si grande sous certains rapports, que ce serait vouloir renoncer à étudier le mal, et par conséquent à y apporter remède, que de repousser ces considérations générales. En vain objecterait-on que les ateliers symboliques sont en dehors de la question, qu'il est oiseux d'appeler l'attention sur les loges bleues quand il n'est question que d'ateliers capitulaires : on ne peut, dans l'état actuel de la maçonnerie, établir de distinctions réelles dans des situations identiques ou respectivement con-

séquentes ; il faut envisager la maçonnerie dans son ensemble, si l'on veut remonter aux causes premières et porter un jugement certain. Au reste, la distinction que l'on voudrait établir n'existe pas de fait, puisqu'un chapitre ne saurait subsister s'il n'avait une loge symbolique pour base ; l'existence de celui-ci est donc essentiellement attachée à l'existence de celle-là. Il y a plus, presque partout les intérêts matériels des deux ateliers sont confondus, leurs ressources sont versées dans une caisse unique, et les membres qui font partie de l'un font presque toujours essentiellement partie de l'autre. Les frères assemblés pensent donc qu'il est convenable de ne pas scinder la question, bien que leur intention soit, en définitive, de faire rapporter leurs observations à l'état actuel des ateliers supérieurs.

Quand les préjugés dominaient le monde profane et qu'on ne pouvait les attaquer sans encourir la réprobation réservée au sacrilège, les hommes avancés trouvaient sous la voûte de nos temples un asile sacré, à l'abri duquel ils pouvaient, sans crainte, invoquer la raison bannie du reste de la terre, mais par la force des choses et le concours des hommes généreux, la lumière se fit jour dans le monde, et, après deux révolutions, quand du haut des chaires réservée à la science, les savants du siècle purent donner à la pensée un libre essor et faire entendre des paroles de vérité, on se demanda à quoi servait encore la maçonnerie. Son enseignement pâlisait devant celui du monde profane, ses tribunes étaient dépassées par la presse, et quand un orateur maçon tonnait contre l'ignorance, contre le fanatisme, ses philippiques avaient perdu le plus grand attrait pour son auditoire, l'attrait du fruit défendu. Les hommes d'un génie puissant, qui joignaient l'ambition au savoir, laissèrent à la maçonnerie ses signes, ses batteries, ses rubans, et cherchèrent sur un théâtre plus élevé, une gloire, des succès qui ne pouvaient se trouver dans nos temples. Dans

cette situation que pouvait devenir la maçonnerie ? Un hochet d'enfant, une chapelle ardente, un anachronisme, tout au plus une société de bienfaisance, une école de déclamation. Doit-on s'étonner encore que, dans une pareille situation, au milieu d'un siècle positif, les liens de la maçonnerie se soient relâchés, que son flambeau ne brille plus que d'une lueur douteuse à la clarté de laquelle les maçons désunis cherchent à se frayer des routes divergentes ? Pour achever de jeter le découragement dans les esprits persévérants, le pouvoir suprême, sous l'obédience duquel nous sommes rangés, partage notre incertitude. Placé dans une situation équivoque, sous l'empire d'une législation, qui le proscriit, et sous la protection douteuse d'un gouvernement qui veut bien le tolérer, il craint autant qu'il espère, et son activité se trouve paralysée par l'étroitesse de la ligne qu'il lui est donné de suivre. Ainsi placée, la maçonnerie serait morte ou près de mourir, si des hommes, dévoués à sa conservation, n'eussent compris que tant que le fanatisme religieux combattra pour le maintien des préjugés, à l'aide desquels il est si facile de conduire les peuples, la maçonnerie ne devait point s'annihiler, qu'elle devait au contraire se maintenir, se perpétuer et conserver en main un reste de puissance qui grandirait en raison des efforts qu'on ferait pour la détruire ou la comprimer.

Mais avant de rendre à l'ordre maçonnique l'importance qu'il devra reprendre un jour, quand une nouvelle mission lui sera donnée à remplir, il faut traverser une période critique, celle de l'immobilité ; il faut travailler à retenir les éléments qui se séparent, car notre ordre, privé d'action immédiate, tourne contre lui-même sa propre activité, et, comme on le dit vulgairement : *La lame use le fourreau*. Aussi, dans notre orient, onze loges diversement composées ne peuvent, sans une direction uniforme, sans une impulsion obligatoire, rester longtemps unies. Les petites rivalités, les petits amours-propres

auxquels on a dû parfois l'érection de nouveaux temples, doivent aussi entretenir des éléments de division et d'éloignement. Si une loge propose une création utile, souvent l'autre, dans l'impuissance de créer aussi, s'attache à paralyser une action destinée à produire le bien : les questions de personnes remplacent les questions de principes, et l'on s'inquiète moins d'étudier la portée d'une proposition que de rechercher si son auteur n'est pas plus ambitieux de sa propre gloire, que de l'amélioration réelle de notre institution.

D'un autre côté, cet individualisme de loge à loge entretient au sein de nos ateliers un certain sentiment de jalousie. Chacun veut avoir son temple, son matériel, son servant, et, comme aucun n'est assez riche pour devenir propriétaire, chacun aussi subit les charges énormes des loyers, des déménagements, des appropriations de locaux, des renouvellements fréquents de mobilier. Ces charges absorbent non-seulement des fonds considérables qui pourraient avoir une plus noble destination, mais elles obèrent encore les ateliers. Des questions de finances entravent quelquefois la marche des loges ; les débats qui en surgissent amènent le découragement et font chaque jour demander de nouveaux exéants.

Ce n'est pas assez que des questions d'intérêt matériel viennent mettre en péril l'avenir de notre institution ; il faut encore qu'elle se trouve tirillée par des questions de principes. La maçonnerie est, disons-nous, une école de vertu ; mais la vertu est le plus généralement l'accomplissement des devoirs imposés à l'homme, et, pour en comprendre la sainteté, il ne suffit pas d'en asseoir la base sur l'intérêt privé des membres de la société, il faut lui trouver quelque chose de moins étroit qu'un principe qui conduit directement à l'égoïsme, il faut généraliser l'humanité, il faut enfin remonter à la cause première, au grand tout dans lequel se confondent toutes les intelligences et toutes les créations.

Dès que les orateurs abordent ces grandes questions de Dieu, d'âme, d'avenir, l'absence d'une direction convenable se fait sentir; chacun d'eux préconise du haut de sa chaire, ses propres croyances; ce n'est point au nom de leur opinion, privée que des principes divergents sont prêchés, c'est au nom de l'ordre maçonnique dont chacun habille à sa guise les pensées secrètes: le spiritualisme, le matérialisme, le socialisme sont simultanément prêchés dans nos temples, et l'adepte étonné se demande quels sont les principes de notre association, et si son origine ne remonte pas à l'antique Babel,

Quand la philosophie vint remplir de ses questions ardues la tribune symbolique de nos orateurs, les hauts grades cherchèrent en vain un aliment propre à leurs instructions. Comme ils ne pouvaient, en vertu d'aucun titre, revendiquer la propriété d'un enseignement déterminé, et que les loges bleues leur contestaient le privilège d'un haut enseignement, ils ne purent donner à leurs aspirants, à leurs nouveaux chevaliers, que des cordons, des mots, des signes et des attouchements; ils se bornèrent donc à suivre littéralement les cahiers de réception, et ne s'assemblèrent plus que pour la promotion de quelques nouveaux frères.

Il n'est donc pas étonnant que, privés d'un enseignement particulier, les hauts grades aient perdu beaucoup de leur considération au sein de l'égalité maçonnique, et qu'on ne les ait plus regardés que comme une superfétation maintenue par respect pour nos devanciers et pour la satisfaction vaniteuse de quelques adeptes. Et comment n'aurait-on pas eu cette pensée, quand les ateliers capitulaires eux-mêmes la partageaient; lorsque, pour conserver au camail brodé quelques restes de considération, ils en font le signe pur et simple d'une récompense maçonnique, et désespèrent de pouvoir

faire du grade, tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, une école de morale d'un ordre plus élevé ?

Tel est aujourd'hui l'état des chapitres de Lyon. Leur malaise est matériel, attendu que leurs ressources sont insuffisantes pour qu'ils produisent quelque éclat : il est moral, car ces ateliers partagent dans la personne de leurs membres les petites rivalités des loges bleues. Privée d'une direction supérieure, dépassée dans leur enseignement, leur activité s'éteint à mesure que la mission qu'ils ont à remplir devient plus incertaine.

Pour remédier à ce mal croissant, on sent qu'il faudrait ramener par l'unité l'harmonie parmi les ateliers de cet orient, et établir d'une manière certaine la ligne que doivent suivre les orateurs dans l'instruction des différents grades. C'est pour atteindre ce double but que les membres du chapitre de la *Sincère Amitié* et les *Roses-Croix* visiteurs, de l'orient de Lyon, émettent le vœu :

Que les chapitres de l'orient de Lyon, au nombre de huit, soient autorisés à former un conseil officieux, composé du très-sage, de l'orateur de chaque atelier, et de deux membres élus, présidé par un délégué choisi à cet effet par le Grand-Orient de France. Ce conseil ne pourrait connaître que des affaires générales des chapitres dans leurs rapports entre eux, sans aucun pouvoir pour s'immiscer dans l'administration intérieure des ateliers ; il réglerait l'ordre, et s'il se pouvait, le cérémonial des fêtes chapitrales, collectives ; il formerait un comité de secours, seul chargé de reconnaître les visiteurs nécessiteux, et de leur distribuer des soulagements provenant des métaux versés dans le tronc de bienfaisance par les nouveaux initiés. Enfin, il serait chargé d'étudier toutes les propositions qui seraient faites dans l'intérêt général de l'ordre, et celles qu'il aurait jugé convenable d'accueillir pourraient

être obligatoires pour les ateliers, lorsqu'elles auraient été revêtues de la sanction du Grand-Orient.

Les membres présents expriment encore le désir que le Grand-Orient adresse chaque année aux chapitres de son obédience des sujets à traiter pour les discours de fêtes d'ordre, afin de ramener l'instruction maçonnique, par la nature même des questions posées, à l'unité et à la hauteur des principes qui doivent servir d'enseignement aux ateliers capitulaires. Enfin, ils souhaitent vivement que le Grand-Orient puisse apporter une plus grande célérité dans l'expédition des affaires portées devant lui, tant par les ateliers que par le conseil officieux des chapitres.

En émettant le vœu qu'un conseil chapitral soit créé dans notre orient, les membres présents pensent ne rien demander de contraire aux statuts généraux de l'ordre, car la prohibition exprimée par l'article 93 ne s'applique qu'aux délibérations prises collectivement par des ateliers réunis ; ils croient qu'on ne pourrait, sans une fausse interprétation de cet article, considérer comme délibérations collectives d'ateliers, les rapports de quelques-uns de leurs délégués ; ils ne pensent non plus rien demander de contraire à l'esprit de l'ordre, car la maçonnerie a pour but de rapprocher les hommes, de s'en former, par le lien qui les unit, qu'un même peuple de frères, et que tout acte qui tend à ce rapprochement leur paraît bien plus conforme à cet esprit, que des mesures répressives qui auraient pour objet d'isoler les maçons, et de détruire par un éloignement obligé l'unité de principe, de but et d'action que doit avoir la maçonnerie.

Enfin, les membres présents déclarent ne pas avoir et n'avoir jamais eu l'intention d'élever une puissance rivale de celle qui les régit, ni de faire aucun acte d'indépendance pour se soustraire à l'obédience du Grand-Orient ; bien loin de là, ils désirent, au contraire, que le pouvoir suprême devienne

plus grand et plus efficace encore, et que son action se fasse sentir sur la maçonnerie toute entière, soit pour imprimer à ses ateliers une direction sage et utile, soit pour retenir dans les justes bornes de la légalité ceux qui, par ignorance ou par passion, tenteraient de s'en écarter.

RÉÉDIFICATION
DE LA LOGE LA FRATERNITÉ,
A L'ORIENT DE LANGON.

Séance du 3 octobre 1841.

La respectable loge la *Fraternité*, à l'orient de Langon, tomba en sommeil en 1824 par suite de quelques dissentiments qui ne devraient jamais exister parmi les maçons. Quelques frères zélés et pleins d'amour pour la propagation des principes philanthropiques ont conçu cette année l'idée de reprendre les travaux de cet atelier. Les formalités exigées par les statuts généraux de l'ordre ayant été remplies, la respectable loge de Langon s'est donc reconstituée.

Des invitations faites aux loges de l'orient de Bordeaux, avaient attiré à Langon une foule immense de maçons dévoués ; plusieurs vénérables étaient à la tête de leurs députations et ont contribué à la splendeur de la cérémonie.

Dès le matin du jour consacré à l'inauguration du nouveau temple, tous les frères composant les députations des loges de Bordeaux et les membres de la *Fraternité*, se sont rendus en cortège sur la tombe du frère *Therry*, docteur médecin, récemment décédé, et qui avait été vénérable de cet atelier quelque temps avant la suspension de ses travaux. Le frère *Noé* a prononcé un discours funèbre. Cette touchante cérémonie a fait une vive impression sur les assistants et particulièrement sur

les habitants de Langon, dont les préjugés contre l'institution maçonnique rappellent les vieilles idées de sorcellerie du moyen-âge.

La séance a été brillante. Les travaux du temple ont été suivis d'un magnifique banquet où ont constamment régné l'ordre, la décence et la modération. Le travail de table s'est fait avec une précision remarquable, et le produit de la quête a été consacré au soulagement des pauvres de Langon. C'est à M. le curé de la ville que la loge a confié la distribution de sa charité.

Un bal fort élégant, dans le local de la loge, a terminé cette journée qui a eu deux résultats parmi la population languonnaise: le premier et le plus important, c'est d'avoir modifié l'opinion populaire en faveur de la maçonnerie; l'autre, c'est d'avoir attiré au giron de notre ordre plusieurs profanes qui sollicitent l'honneur de l'initiation.

La cérémonie a été dirigée par le frère Fage, percepteur des contributions directes à Caudrot, avec un talent fort remarquable. Ce digne frère vient d'être nommé vénérable de la respectable loge la *Fraternité*, dont il a autrefois présidé les travaux.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le discours suivant, prononcé dans cette solennité par notre honorable collaborateur, le frère Noë, vénérable de l'*Etoile de la Gironde*, orient de Bordeaux.

TT. . CC. . FF. .

Quand la philosophie égyptienne faisait graver sur le fronton de ses temples la fameuse inscription (1) qui proclamait l'unité de Dieu, elle portait un coup mortel à l'idolâtrie, et préparait le vaste champ où devaient se former les premières

(1) Je suis celui qui est, qui a été, qui sera; nul n'a encore percé le voile qui me couvre.

idées d'une religion plus en rapport avec l'intelligence humaine. Et vous, mes FF., en érigeant ce temple à la gloire de l'éternel et aux progrès de notre Ord., vous sapez jusque dans ses derniers fondements cet esprit d'égoïsme et cet amour personnel qui, dans cet Ord., comme partout ailleurs, jettent le désordre et la perturbation dans toutes les relations de la vie. Les mystères anciens élevaient le cœur jusqu'à la contemplation du Souverain Être ; la Maç., leur fille et leur digne émule, dirige le sens intellectuel vers une morale sublime, pleine de sagesse et de tolérance qui, empreinte du cachet de la raison, nous conduit dans le chemin de la vérité, à travers les crimes et les vices du monde. La mystagogie, en présence des masses ignorantes et superstitieuses, faisait aimer la science en la cultivant ; notre institution, s'élevant à la hauteur de son origine, en comprend l'influence et la regarde comme essentiellement utile au bonheur de l'homme dont elle forme le cœur, le jugement et l'esprit. Ce sont ces avantages, sans doute, qui ont ouvert vos âmes aux impressions du sentiment maç., ce sont ces vérités qui vous ont frappés, et qui, en réveillant en vous la sainteté de vos devoirs, vous ont heureusement rappelé vos premiers serments, ceux par qui vous vous êtes à jamais liés au culte de la philanthropie.

Nos dissensions politiques dont les conséquences, furent si désastreuses pour l'action morale, portèrent l'égarement et la confusion dans l'esprit national, tant que le vertige révolutionnaire domina la raison. Alors les vues les plus généreuses, les intentions les plus droites, les sentiments les plus nobles, subissant l'influence de ces convulsions irritantes, perdirent leur puissance et allèrent se fondre, si je peux le dire, dans ce tourbillon de fausses idées qui devaient enfanter tant de malheurs, et produire néanmoins tant de merveilles au point de vue de la civilisation, alors qu'elles purent sagement se modifier.

Il était tout naturel de voir au milieu de ces terribles commotions, nos temples fermés, les maçons dispersés, nos autels déserts ; car notre philosophie tout humanitaire, dut se couvrir d'un voile de deuil à la vue de tant de désastres, et attendre de meilleurs jours dans le recueillement et la méditation. C'est par une cause semblable, que votre Resp. : Al. : tomba en sommeil, en 1824, que l'aigle de la France repliant ses ailes comme pour se reposer de ses triomphes et de ses victoires, nous avait replongé dans nos discordes civiles.

Ici, une juste réflexion vient dans ce moment occuper ma pensée. Je sens le besoin de vous la faire partager ; peut-être sera-t-elle un enseignement utile pour l'avenir.

Le sentiment fraternel qui nous lie, ce principe d'unité qui de nous tous fait une même famille, je dirai plutôt un seul homme, devrait être à l'abri de toute influence étrangère au feu sacré qui le réchauffe, qui l'anime et l'entretient depuis des siècles. Rien que je sache ne devrait lui porter atteinte ; aucune considération, aucun événement ne devrait menacer son existence. Il doit dominer toutes les questions ; à lui seul appartient le droit de commander à nos actions ; lui seul doit être le guide de notre conduite, car sa morale, ses leçons, ses préceptes nous disent assez ce qui constitue la science de l'homme, et comment nous devons nous identifier avec nos devoirs. Quels que soient nos vœux et nos sympathies pour le progrès de la raison, quelle que soit la part morale que nous apportions au triomphe des idées civilisatrices, renfermés dans le système maç. : nous ne devons en aucune manière nous mêler aux passions aveugles qui, hors de nos temples, agitent la société et remettent en question tous les éléments de son existence. Je ne comprends pas que l'amour fraternel puisse subir jamais la loi d'un mauvais génie. Indépendant dans son action, il doit repousser tout ce qui peut l'affaiblir ou le détruire ; grand et généreux, il doit pardonner les erreurs et les

faiblesses, mais il ne doit, dans aucun cas, se convertir en haine et en animosité. La question politique tient, je le sais, à la morale. On ne peut guère non plus se séparer de la question sociale; mais notre philosophie est trop élevée pour ne pas rester en dehors de toute intrigue, de toute menée insidieuse: elle n'appartient à aucun parti; elle n'a en vue que l'amélioration de l'homme; elle ne vise qu'au bonheur de le rendre plus intelligent, plus digne de sa destinée, plus moral et plus vertueux; et je dirai hautement dans cette enceinte sacrée, que c'est formellement se donner un démenti à soi-même, que d'agir à l'encontre de ces doctrines d'où dépend le sort de notre institution. Et en tournant mes regards vers le moment qui a brisé parmi vous ce lien qui doit résister à tous des efforts, à toute puissance, je déplore le motif qui vous a fait céder à ce que vous avez cru être une nécessité, quand ce n'était, à vrai dire, qu'un trouble passager auquel le sentiment maç. devait résister par respect pour le serment qui nous attache tous à la même pensée et au même culte.

Mais je ne veux pas plus longtemps troubler la joie de cette belle journée par d'affligeants souvenirs: jetons sur le passé le voile de l'oubli. Toutefois, que la leçon ne soit pas perdue, que l'expérience laisse après elle un juste et nécessaire enseignement, propre à vous préserver contre tout ce qui pourrait menacer encore une fois votre existence, ébranler vos Col., ou briser les liens qui vous attachent aux principes de l'Ord. Vous devez être fiers de la réédification de votre T., vous devez donc travailler à sa consolidation et à sa prospérité, et pour parvenir à ce but si digne de vous occuper, réunissez tous vos efforts, mettez en commun toutes vos pensées, ne considérez que l'accomplissement de vos engagements envers l'Ord.; enfin, que toutes vos vues morales se dirigent vers un avenir qui, n'en doutez pas, vous récompensera de tous les sacrifices que vous aurez faits dans l'intérêt

de votre R. : L. : , et de tout ce que vous ferez pour la gloire de notre institution.

— Il faut pourtant le dire, pour obtenir un si précieux résultat, il ne suffit pas d'avoir ouvert votre atelier au travail manuel ; ce travail doit être conçu sur l'échelle de la raison, c'est-à-dire, qu'il doit avoir pour point de départ le principe humanitaire et ne rien y mêler qui puisse le dégrader, l'avilir ou le faire mal juger. Associez-vous des hommes d'intelligence, gardez-vous de sacrifier la question morale à des considérations matérielles. C'est malheureusement à l'oubli de ce principe conservateur qu'il faut attribuer la cause funeste de cette dégénération qui afflige les véritables amis de l'Ord. : ; ceux qui ont compris tout ce que notre morale a de grand, de noble et de généreux. Répondez aux malignes imputations que lui adresse une ignorante prévention : — Non, notre institution n'est pas une association satanique, comme on veut le faire accroire ; non, elle ne professe pas l'athéisme et l'impie ; non, elle n'est pas immorale et hostile à la religion. Je proteste, et vous protestez tous avec moi, vous tous qui m'entendez, contre d'aussi ridicules accusations. La Maç. : , pour qu'on comprenne les principes, est un Ord. : essentiellement religieux. Au-dessus de toutes choses, il met l'auteur de la nature, l'architecte incompréhensible de ce vaste univers où tout est invariablement réglé par sa volonté, où tout proclame sa gloire, sa puissance et son éternité. Elle prêche l'amour du prochain, la charité, la tolérance et la pratique des vertus sociales ; elle nous impose la stricte obligation de rester dans le commerce de la vie, purs et sans souillure, et de nous élever par le travail et l'esprit aux plus hautes conceptions de la vérité, de celle qu'on nous cache dans le monde, ou qu'on travestit sous mille formes pour mieux tromper notre foi et notre raison.

Voilà ce que vous devez enseigner à ceux que vous ad-

mettez parmi vous, et pour leur rendre cet enseignement efficace et instructif, soyez graves et dignes d'une aussi sainte mission. N'imites pas ceux qui ont le tort de traiter une initiation comme un jeu enfantin ; ne perdez pas de vue l'origine de notre Ord. . , et là vous verrez tout ce qu'avait de sérieux, de solennel et de sacré, le premier pas que faisait le Récipiendaire dans le temple de la Vérité. C'est à quoi vous devez attacher votre esprit pour ne pas tomber dans un état trop voisin de la dérision dont vous auriez à rougir vous-mêmes. Comprenez donc que les épreuves morales sont les seules que vous devez admettre, et que celles qui ressemblent si fort à la fantasmagorie, sont indignes d'hommes réfléchis qui ne doivent rien faire qui ne soit approuvé par la raison.

C'est ainsi que vous prendrez un rang respectable parmi les ateliers de France ; c'est ainsi que vous vous préparerez un avenir heureux et paisible. Les idées progressives se multiplieront parmi vous, vous élèverez vos pensées vers cette haute philosophie dont les principes, après avoir civilisé l'Égypte et la Perse, ont, toujours sous le voile mystérieux, jeté les fondements de la civilisation en Grèce et à Rome, à qui nous sommes redevables de tant de chefs-d'œuvres d'art, de science et de littérature. Ainsi, ne pensez pas que la Maç. . soit stérile en progrès, ne croyez pas qu'elle se borne à de pures formes traditionnelles. Sa mission, pour qui a le bonheur de la comprendre, est de fonder un code de raison, un culte universel où l'homme puisse trouver, par les liens de la fraternité, de quoi satisfaire, sur cette terre, son cœur et sa raison, et, en s'élevant jusqu'à Dieu, sa foi, sa conscience et sa pensée religieuse. Elle admet à la connaître, tout homme digne de l'apprécier ; elle éclaire ceux qui veulent être éclairés, et qui, trop imbus des principes d'une éducation exclusive, croient devoir, avant tout, faire usage des lumières de leur intelligence. C'est la morale dont vous développez les pré-

ceptes et les maximes au profit des idées civilisatrices, de celles qui, heureusement, dominent le fanatisme et les préjugés, de celles enfin, qui préparent aux générations qui doivent nous succéder, un avenir plein de gloire et de félicité...

Et quand je pense que cet avantage que j'ose vous promettre, est dû à deux FF. . qui m'entendent dans cette solennité; quand je pense qu'ils ont tout préparé de leurs mains, et que j'ai eu le bonheur de pouvoir m'associer à leur projet, je vous l'avoue, mes FF. ., je les admire et les bénis. Je me félicite aujourd'hui plus que jamais, d'avoir pu les encourager dans une entreprise qui demandait de leur part une forte volonté, un amour sincère de l'Ord. . et une abnégation complète de soi. F. . Despaigne, recevez ici la récompense due à votre zèle. Je crois pouvoir me dire l'organe de cette R. . L. ., et vous assurer de la gratitude de nous tous. Et vous, F. . Massieu (1), vous que j'ai initié à ce culte dont vous comprenez si bien les principes et les maximes, rappelez-vous ce jour si heureux pour vous et pour moi, où j'ai déroulé à votre raison le tableau de nos doctrines. Ayez toujours présent à votre souvenir, ce détachement de vous-même, cette philanthropie absolue, cette philosophie rationnelle dont il était de mon devoir de vous faire comprendre la morale et les préceptes. Je vous le dis, mon F. ., en toute vérité, vous venez de vous rendre digne de la L. . qui vous a donné la Lum. . . Elle vous félicite par ma voix d'avoir si dignement compris votre qualité de Maç. . et d'avoir si religieusement accompli une de vos plus saintes obligations.

Et toi donc, mon estimable ami, toi que j'ai retrouvé mon F. . après une si longue et si inconcevable séparation, tu remplis la première place dans cette mémorable solennité : elle t'était due à tous égards. Un sommeil trop long a cessé au

(1) Le frère Massieu a été initié dans la respectable loge *l'Etoile de la Gironde*, dont le frère Noé est vénérable.

premier coup de ton mail. ., c'est une vie éternelle que tu viens de donner à la R. . L. : la *Fraternité*. Elle gardera la mémoire de ce grand jour où tes Lum. . et tes vertus privées, en occupant dans ce moment toutes nos pensées, se lient à tout jamais à l'éternel souvenir de cette imposante cérémonie.

Je ne finirai pas, TT. . CC. . FF. . de cette R. . L. ., sans vous faire entendre un dernier conseil ; je le dois à la confiance que vous m'avez accordée. Vous êtes tous liés dès aujourd'hui à une même existence ; vous devez tous travailler en commun, à vous préserver de tout ce qui pourrait, encore une fois, amener une désunion dont les conséquences seraient désastreuses. Resserrerz donc de plus en plus le nœud de cette chaîne immense qui enlace des millions d'hommes, tous attachés à la même pensée, tous courant au même but. Je l'ai dit en commençant : toute perturbation entre nous est une anomalie choquante ; c'est une monstrueuse infraction faite à nos principes et à nos devoirs. Et si par malheur elle vient nous troubler, arrêter l'action de nos cœurs et l'œuvre de nos mains, il faut tout faire, tout sacrifier pour en détourner l'influence, et pour cela, il faut en appeler à ce sentiment fraternel, à cet oubli de soi-même dont l'empire devrait être toujours si puissant parmi nous. Soyez calmes en présence du danger, mais ne compromettez pas votre existence par aucune faiblesse. Eloignez du giron fraternel tout Maç. . qui aurait le malheur d'oublier ses devoirs ; restez purs, ne vous associez jamais des hommes indignes de vous comprendre : votre bonheur, la prospérité de cet At. ., dont la stabilité va vous devenir si chère, dépendent, soyez-en sûrs, des choix que vous ferez désormais. Tout est là, je vous l'assure, et si nous avons à déplorer tant de preuves de dégénération, il faut attribuer ce malheur à cette nuée de Maç. . si peu capables d'élever leur intelligence jusqu'à la hauteur du but que se propose la

maçonnerie dont la mission toute humanitaire, a traversé plus de cinq mille siècles d'ignorance et de fanatisme, d'intolérance et de préventions populaires, sans pour cela, ni s'affaiblir ni se décourager. Elle est encore vierge de toute forfaiture, cette institution que la malveillance accuse de mensonge et de sacrilège : nous seuls sommes souillés de corruption et de flétrissure ; ne nous en prenons pas à nos principes ; si nous sommes assez imprudents pour ne pas les respecter ou pour ne pas en faire la règle de notre conduite : c'est nous qui sommes les seuls coupables, c'est nous qui devons être punis.

Mais j'ai foi dans vos sentiments, j'ai foi dans vos bonnes intentions, j'ai foi dans votre zèle ; mais surtout, j'ai foi dans vos vertus et dans votre raison. Il ne vous reste aujourd'hui qu'à penser et à travailler ; la pensée élèvera votre intelligence jusqu'aux plus hautes conceptions de la philosophie maç. . . Le travail réalisera toutes vos espérances, et votre R. . L. ., ce temple que vous consacrez dans ce moment à l'Eternel et à la gloire de notre Ord. ., antique et sacré, éclatera de cette ineffable Lum. . qui éclaire la raison de l'homme, et qui, chez tous les peuples où elle a pénétré, provoque et entretient l'amour de l'humanité, le progrès de l'esprit et l'avancement de la société vers une condition plus morale et plus glorieuse.



CHRONIQUE.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, et dans un intervalle de deux heures, le Grand-Orient a entièrement brisé avec son passé. Le 6 novembre il a sacrifié ses haines, ses rancunes, ses antipathies sur l'autel de la tolérance et de la fraternité; il a ouvert à deux battants aux adeptes du suprême conseil, les portes de ses temples qu'il leur avait depuis longtemps fermées. Ainsi se trouvent annulées sa circulaire du 22 septembre 1839 et quelques dispositions prohibitives de ses statuts (1).

Cette décision nous réjouit, non seulement parce qu'elle ramène le Grand-Orient à des principes maçonniques dont il n'aurait jamais dû s'écarter, mais encore parce qu'elle ouvre à nos projets d'amélioration une voie prompte et facile. L'article 859 des statuts, que l'on nous opposait sans cesse, étant abrogé, le Grand-Orient ne pourra plus s'en faire une arme contre les justes réclamations de ses adjuvés. Nous espérons même qu'il recueillera activement les matériaux nécessaires pour la refonte des statuts actuels auxquels il vient de faire une si large brèche.

THÉÂTRES.

C'est en vain que nous cherchons des nouveautés dans la composition des spectacles du mois qui finit; nous n'y trouvons que la reprise de *Guerre ouverte*, comédie du temps de l'Empire que l'on a joué deux fois devant les banquettes, ces jours derniers. M. Arnaud continue à recueillir des applaudissements dans la *Juive*, mais le public se montre moins prodigue envers lui dans les *Huguenots*. M. Janca est allé retremper sa voix aux îles d'Hierres. M. Guillot, jeune homme de notre ville, a chanté une première fois dans *Guillaume Tell* de manière à donner des espérances. Il est loin de prétendre à remplacer Janca, puisqu'il se contenterait, dit-on, de jouer les rôles de 2^e basse chantante.

Toutes les palmes sont, au Grand-Théâtre, pour Mme Miro et Mlle Beaucourt. — La première représentation de la reprise du *Postillon de Lonjumeau* a été froide: il est vrai que Mlle Duhreuil, dont le principal mérite est d'avoir l'intention de plaire par ses mimauderies, jouait le rôle de Mlle de Latour. — Au 2 décembre la reprise du *Carnaval de Venise*, ballet qui fit la réputation de Mazurier, ou dont Mazurier fit la réputation.

Les deux premières représentations de la reprise de l'*Homme au masque de fer* ont attiré de nombreux spectateurs aux Célestins, malgré le jeu extranaturel de M. Cossard, les éclats de voix étourdissants de M. Beuzeville et la monotonic larmoyante de Mme Beuzeville. — M. Laferrière dont on annonce tous les jours depuis un mois la dernière représentation, a encore joué hier.

Deux pensionnaires du théâtre de la Renaissance viennent d'arriver et vont, dit-on, demander au bon public des Célestins, un brevet d'artistes de talent.... — *Les Pitules du Diable*, pièce féerique sur laquelle la direction fonde de grandes espérances, ne sera pas jouée avant le commencement de janvier, quoique sa première représentation soit annoncée pour avoir lieu incessamment.

(1) Art. 326. L'entrée du temple est refusée au visiteur porteur d'un titre maç., émané d'un atelier irrégulier, etc.

Art. 859. Si l'expérience nécessite quelques modifications dans les présents statuts et règlements, ces modifications ne peuvent être adoptées qu'à la fin de chaque série quinquennale.

SOCIÉTÉ DE PATRONAGE

POUR

LES ENFANTS PAUVRES

de la

VILLE DE LYON ET DE SES FAUBOURGS.

Il y a environ deux ans qu'un membre distingué de la maçonnerie lyonnaise, le F.^o. César Bertholon, développa l'idée d'une société de *Patronage pour les enfants pauvres de la ville de Lyon et de ses faubourgs*, dans un petit opuscule (1) remarquable à la fois par la noblesse et l'élévation de la pensée, et par le sentiment d'une philanthropie généreuse et éclairée.

C'était un appel direct aux loges maçonniques de notre orient : elles y répondirent ; c'était encore un appel au monde profane, et l'idée de M. Bertholon devait y trouver et y trouver des appuis. — Nous sommes la cité aux durs labeurs et aux grandes infortunes, mais nous sommes aussi la cité aux aspirations bienfaisantes, à l'intrepide et inépuisable charité. Lorsqu'une voix éloquente et dévouée se fait entendre au milieu de nous, les passions dissolvantes et aveugles, qui sont la plaie de nos jours, cessent de murmurer, les drapeaux s'effacent, et chacun à l'envi participe au bien, selon la mesure de ses forces.

Déposée en un bon terrain, la bonne semence à donc ger-

(1) Voir la 47^e livraison, page 137 de la *Revue Maçonnique*.

mé. Maintenant la Société de Patronage est en voie de réalisation. Elle est destinée, — nous en exprimons ici l'espérance et le vœu, — à servir d'initiation et de fondement aux vues larges et véritablement sociales qui ont inspiré la pensée de cette institution, et qu'ont parfaitement bien saisies tous les esprits qui ont étudié avec soin et réflexion le travail de l'auteur.

Ce qui distingue la Société de Patronage, entre toutes les institutions de ce genre, c'est qu'elle embrasse, dans une égale sollicitude, toute la famille humaine; c'est qu'elle veut couvrir à la fois de son égide protectrice la femme et l'homme. — Ce n'est pas une vue fragmentaire et isolée, c'est une conception d'ordre supérieur, une œuvre d'unité et de solidarité. Elle se recommande donc puissamment à l'opinion publique.

En publiant aujourd'hui le premier compte-rendu de la Société de Patronage, nous remplissons un devoir de sympathie; en lui ouvrant notre recueil nous accomplissons notre part du mandat dévolu à la publicité.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Séance du 28 novembre 1841.

La séance est ouverte à onze heures du matin, par M. Barrillon, président du Conseil administratif de la Société.

M. le président fait part à l'assemblée d'une lettre de M. César Bertholon qui, empêché par ses affaires, de participer régulièrement aux travaux de la Société, donne sa démission de membre du Conseil d'administration.

M. le président prend ensuite la parole et prononce le discours suivant :

MESSIEURS ,

La condition essentiellement inhérente à la civilisation, c'est de pousser incessamment l'humanité dans la voie du progrès. Mais cette voie est pleine de difficultés et d'obstacles ; c'est lentement et avec peine qu'il est permis d'y avancer.

Parmi les auxiliaires qui prêtent leur appui à cette œuvre providentielle d'amélioration, la bienfaisance est certainement l'un des plus dignes et des plus puissants.

Cette noble vertu, née comme la liberté des sublimes doctrines de la religion chrétienne, a produit déjà des effets remarquables ; elle est appelée à en produire de plus remarquables encore dans l'avenir, alors que mieux comprise, et surtout mieux appliquée, elle obtiendra une action plus énergique et plus complète dans la société.

Pendant bien longtemps la bienfaisance, exercée isolément par les hommes généreux qui compatissaient aux malheurs de leurs frères, fût pratiquée avec plus d'empressement que d'intelligence, et produisit peut-être autant de maux qu'elle en pouvait guérir. On vit alors, par un abus malheureusement trop commun de ce qui est bien, on vit la misère devenir une sorte de métier exploité par privilège et servant à alimenter les vices de l'oisiveté, pendant que des malheurs réels, d'autant plus intéressants qu'une noble pudeur les empêchait de se mêler à des solliciteurs effrontés, restaient ignorés et sans secours.

Ce fâcheux état de choses ne pouvait se prolonger sans danger pour le bon ordre et pour la morale publique. Bientôt des hommes éclairés signalèrent à l'attention générale les funestes inconvénients qui dérivait de cette vicieuse organi-

sation de la bienfaisance. Leurs voix furent entendues, on essaya de suivre leurs conseils. Des lois sévères furent portées, contre la fausse indigence ; la bienfaisance publique fut organisée.

Il est hors de notre sujet de suivre l'histoire détaillée des institutions de charité qui, successivement, sont venues prêter leur appui aux progrès de la civilisation et au bien-être social. Nous trouverions dans un tel examen la preuve que si beaucoup de bien a été fait, beaucoup de bien reste encore à faire. Nous y reconnaitrions cette fâcheuse vérité que les développements de la bienfaisance publique ont été bien lents et bien incomplets. Nous serions amenés enfin à penser que leur action a été peut-être trop exclusivement dirigée vers un but unique, au lieu d'embrasser toute la portée de leur noble mission.

Cette mission est complexe, elle ne doit pas seulement s'attacher à donner au pauvre l'alimentation du corps, elle doit lui offrir aussi l'alimentation de l'âme : malheureusement il n'en est pas encore ainsi.

Les institutions de bienfaisance, destinées à secourir les besoins matériels de l'indigent valide, sont établies sur des bases mal calculées. Les anciens principes ont de la peine à céder devant les doctrines nouvelles plus intelligentes et plus sages ; les bureaux de bienfaisance semblent avoir reçu, des lois qui les ont institué, le mandat de continuer les inconvénients dont nos pères avaient reconnu les déplorables conséquences. Il arrive encore trop fréquemment aujourd'hui que des secours sont obtenus par des indigents qui spéculent sur leur pauvreté pour se faire allouer des subventions, au moyen desquelles ils croupissent dans une oisiveté souvent vicieuse. Ce fâcheux emploi des bienfaits répandus par la charité publique ne saurait être attribué, hâtons-nous de le dire, aux hommes généreux qui se consacrent à la mission dif-

ficile et pénible de secourir le malheur. La cause en est uniquement aux systèmes d'organisation et aux principes qui gouvernent ces systèmes.

Quoique les établissements de bienfaisance, destinés à pourvoir aux besoins intellectuels du pauvre valide, soient d'institution récente, ils n'ont pas réalisé cependant le vœu des législateurs et des économistes.

Les salles d'asile et les écoles communales sont venues, il est vrai, s'établir comme d'utiles compléments à côté des bureaux de bienfaisance ; mais nous savons tous combien ces établissements sont loin d'avoir atteint le but pour lequel ils ont été créés. Plusieurs motifs sont la cause de cette insuffisance : d'une part leur nombre est trop minime, d'autre part leurs locaux sont trop exigus ; et, d'ailleurs, le libre arbitre laissé aux chefs de famille en ce qui concerne l'éducation à donner à leurs enfants, fait que trop souvent ils négligent, ou repoussent même ce bienfait offert à leur famille. Il est donc malheureusement trop vrai que les institutions de bienfaisance, spéciales aux besoins intellectuels du pauvre, sont insuffisantes et incomplètes.

En attendant les améliorations graves et urgentes que réclame le fâcheux état de choses dont je viens de vous tracer rapidement l'esquisse, il importe que les hommes généreux s'efforcent de suppléer à l'insuffisance de l'organisation actuelle. Pour arriver avec quelque succès à ce résultat désirable, il faut, après avoir examiné les faits, se rendre compte des principes.

Au point de vue de l'humanité, et même des intérêts sociaux, on peut dire qu'il en est de la misère comme du crime ; de même qu'il est indispensable de réprimer les méfaits commis contre la société, de même il est indispensable de secourir les malheureux. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, il faut aussi et surtout s'appliquer à prévenir.

Il est donc utile et moral de secourir le pauvre ; mais il faut que tout pauvre valide soit obligé de gagner, en travaillant, le secours auquel il a droit, et, par conséquent, il faut fournir du travail à titre de secours. Il faut plus encore ! Il est par dessus tout moral et utile de prémunir l'indigent contre la pauvreté, en lui inculquant de bonne heure les principes d'ordre et de morale, et en le gratifiant d'une instruction solide et raisonnée, afin que, dans le cours de sa vie, il puisse acquérir et sache conserver.

C'est sous l'inspiration de ces vérités, si fertiles en heureuses conséquences, que M. Bertholon conçut l'idée de l'institution utile que vous avez fondée.

Ce philanthrope éclairé sentit combien il importe de donner à l'homme, dès son enfance, les principes de morale et l'instruction, richesses inaliénables de l'âme, dont la possession exerce une si puissante influence sur toute la vie. Il vous proposa de suppléer à l'impossibilité où se trouve un trop grand nombre de chefs de famille de donner ces richesses si précieuses à leurs enfants. Il vous proposa de prendre l'enfant du pauvre au sortir du berceau, d'étendre sur lui votre main tutélaire et de le guider pas à pas dans la vie, de lui donner des soins, des conseils, des secours, de le conduire dans les écoles, de le placer en apprentissage, et, enfin, de lui faire don des outils nécessaires pour l'exploitation du métier que vous lui aurez fait apprendre. Il vous proposa encore de compléter les bons effets de cette heureuse innovation, en laissant constamment l'enfant, ainsi adopté, sous l'égide paternelle, afin d'obliger les parents à lui donner de bons exemples, soit par respect pour eux-mêmes, soit par respect pour le patron généreux dont ils auraient accepté la vigilante intervention.

Une institution de bienfaisance si sagement, si complètement organisée, ne peut manquer de produire les fruits les plus heureux. Il appartenait à la ville de Lyon, à la cité si juste-

ment renommée par l'ardeur de sa charité, de donner le bel exemple de cette précieuse innovation.

Honneur donc à celui qui, le premier, a eu l'idée de cette fondation utile ! Honneur à vous, Messieurs, pour votre empressement à y coopérer !

C'est ainsi, par l'association spontanée de citoyens généreux, que se sont établies d'abord toutes les institutions de bienfaisance publique. La fortune privée est intervenue pour faire l'essai des idées nouvelles ; puis, quand l'avantage de ces idées a été sanctionné par l'expérience, la loi a donné une place officielle à ces institutions parmi celles qui sont consacrées au soulagement de l'humanité.

Tel sera, n'en doutez pas, Messieurs, le sort réservé à l'institution que vous avez fondée. Déjà cette belle œuvre est en pleine activité, vous allez entendre le compte-rendu qui vous en donnera la preuve ; bientôt, sans doute, l'expérience en fera ressortir l'utilité et les avantages.

Vous recueillerez alors le prix de votre libérale intervention. La reconnaissance du pauvre sera votre récompense, c'est le plus beau succès que puisse ambitionner l'homme de bien.

La parole est ensuite donnée à M. Jacques Rivière, pour la lecture du compte-rendu :

MESSIEURS,

Dix-huit mois se sont écoulés depuis que vous avez fondé *l'Institution du Patronage pour les enfants pauvres de la ville de Lyon et de ses faubourgs*.

Pendant cette longue période, vous vous êtes demandé souvent ce que devenait votre œuvre entre les mains de vos mandataires, pourquoi son existence était si lente à se révéler.

— Une telle impatience honore vos sentiments, Messieurs; nous l'avons trouvée et nous la trouvons bien naturelle au milieu de toutes les douleurs, de toutes les misères qui naissent et se développent chaque jour dans la société, qui font un si incessant, un si énergique appel à la sollicitude et à la charité publiques. Nous l'avons ressentie comme vous, nous la partageons avec vous.

Comme vous, nous avons déploré les entraves et les lenteurs qui viennent s'attacher, pour ainsi dire dès le début, à chacun des efforts de l'homme pour l'amélioration, pour la réformation des conditions sociales de l'humanité; comme vous nous avons déploré les obstacles incessants qui viennent à chaque pas entraver la diffusion des bonnes idées.

Bien souvent, Messieurs, nous avons regretté de ne pouvoir consacrer à la mission que vous nous avez confiée, que de rares et courts instants, hâtivement dérobés aux impérieuses exigences des diverses professions que chacun de nous exerce dans le monde, de l'intérêt de nos familles, du souci et du soin de nos propres affaires.

Dans un état de choses où chacun suit une route différente; où chacun marche pour ainsi dire dans un complet isolement, il est bien difficile de pouvoir rassembler le même jour, à une heure donnée, les hommes qui communient dans une même idée, qui ont embrassé et poursuivent un même but. — C'est de là surtout que naissent les obstacles les plus grands à la divulgation et à l'acceptation spontanée de toute bonne pensée, à la prompte réalisation des choses dont l'intelligence conçoit et trace le plan, dont l'exécution est ensuite départie à l'activité humaine.

Et voilà pourquoi, Messieurs, il nous était réservé de vous associer, malgré nos bons désirs, au regret de n'avoir pu faire plus vite et mieux. — D'ailleurs vous l'aurez bien compris, il y avait en abordant l'œuvre du Patronage un noviciat à faire pour

chacun de nous, et nous devons, malgré notre propre impatience, apporter dans nos actes de la prudence et de la circonspection, peut-être de la lenteur.

Ici l'orateur entre dans le développement de diverses considérations d'intérêt public qui, jointes aux mémorables et douloureux désastres de l'inondation de 1840, ont dû détourner le Conseil de ses travaux, et il continue en ces termes :

Cependant, Messieurs, dès le mois de juin précédent, votre Conseil avait procédé au dépouillement approximatif de la situation financière de la Société. Toutes éventualités prévues, il espérait pouvoir réunir un capital d'environ 4,000 fr. représenté par un chiffre de 168 souscripteurs, y comprises les souscriptions de loges maçonniques, d'où a surgi, avec l'idée, le germe que vous êtes appelés à féconder et à élever aux proportions supérieures d'une large et utile institution sociale: il terminait la rédaction des statuts définitifs ; il s'occupait de l'émission de nouveaux cahiers de souscription, de la régularisation des cahiers primitifs, et se posait la question de savoir si la durée du Patronage serait en raison seulement de l'engagement de cinq années pris par les souscripteurs fondateurs ou si, confiant dans l'avenir et fidèle continuateur de la pensée et des vues de l'auteur, il en étendrait la durée jusqu'à la majorité des enfants appelés à jouir du bienfait du Patronage.

Un mois après, statuant sur la durée du Patronage, le conseil décidait que les enfants des deux sexes, qui seraient admis pourraient être reçus dès l'âge de 4 ans ; que le Patronage durerait jusqu'à 16, embrassant ainsi une période de *douze années* et ne quittant ses jeunes protégés qu'à l'âge où, avec des soins et de la vigilance, l'apprentissage d'une profession industrielle peut être terminé ; enfin il décidait qu'il serait encore

assuré aux enfants qui se seraient distingués une prime destinée à favoriser leur établissement.

Divisant cette période de *douze années* en trois phases inégales : la première de 4 à 7 ans, la deuxième de 7 à 13 ans et la troisième de 13 à 16 ans, le conseil décidait :

Que les enfants de la première phase seraient placés dans les salles d'asile, que ceux de la deuxième fréquenteraient les écoles primaires de l'enseignement mutuel, puis que ceux de la troisième phase s'occuperaient de leur apprentissage, et qu'enfin ceux en qui se serait révélés avec l'âge une intelligence et des dispositions supérieures, pourraient être placés dans des écoles spéciales, propres à leur ouvrir la voie de ce que nous appelons les professions et les arts libéraux. Il avait fixé le siège de l'établissement de la Société rue Stella 1, chez M. Laforge.

Pour faire face à toutes les chances, à toutes les éventualités possibles, le Conseil avait résolu que le nombre des enfants appelés à participer aux bienfaits du Patronage serait d'abord fixé à 10 ; que la dépense attribuée à chacun pour la durée entière du Patronage qui comprend, comme nous venons de le dire, douze années, serait de 1,500 fr. ainsi divisés :

Première phase, de 4 à 7 ans, — Salles d'asile. .	330 fr.
Deuxième phase, de 7 à 13 ans, — écoles primaires.	600
Troisième phase, de 13 à 16 ans, — apprentissage. .	300
Quatrième phase, au-dessus de 16 ans, — dotation pour frais d'établissement.	270
TOTAL ÉGAL.	1500

Vers la fin de juillet, au moment de faire imprimer les statuts de l'institution, il y introduisait le paragraphe qui attribue à M. le Maire de Lyon la présidence honoraire de la Société.

Dans les derniers jours de septembre, le Conseil divisé en

commissions, poursuivait l'impression des statuts ; il avisait à l'encaissement des annuités souscrites, il s'occupait de faire connaître publiquement l'existence de la Société et la prochaine réalisation de son idée.

Vers la fin de décembre, le Conseil, Messieurs, recevait dans ses archives l'acceptation écrite de la présidence honoraire de la Société par M. le Maire de Lyon ; il vérifiait l'état des finances, avisait au recouvrement des annuités non encore versées ; il décidait l'envoi à chaque souscripteur d'un exemplaire des statuts et organisait le service matériel du secrétariat.

Dans les derniers jours de janvier 1841, il préparait le budget de l'année et opérait le placement des fonds encaissés par un premier versement de 1,000 fr., au taux de 5 pour cent, chez M. Barillon, son président, le remerciant d'avoir bien voulu recevoir les fonds de la Société à ces favorables conditions ; il constituait une commission chargée d'examiner toutes les propositions d'adoption et demandes en patronage et d'assurer aux enfants admis le bienfait d'une active et incessante surveillance, de recevoir et de transmettre au Conseil, toujours appelé à juger et à statuer en dernier ressort, toutes communications et rapports de Messieurs les patrons et de Mesdames les patronesses.

Vers la fin de février, Messieurs, la loge maçonnique *les Chevaliers du Temple* souscrivait à l'institution, pendant cinq ans, pour une somme annuelle de 100 francs, et le Conseil recevait dans son sein M. Louis Gras, représentant de cette loge ; il statuait sur diverses propositions d'adoption, admettait quatre jeunes enfants et nommait immédiatement les patrons et dames patronesses de ces enfants ; il décidait l'émission de 50 nouveaux cahiers de souscription, recevait de M. Bergier, son trésorier, un rapport sur la situation financière de la Société.

Dans les premiers jours d'avril, le Conseil admettait deux enfants, et il en nommait les patron et dame patronesse ; enfin

il décidait que les bienfaits de l'institution du Patronage seraient acquis sans distinction aux enfants naturels des deux sexes, qui réuniraient toutes les conditions stipulées par les statuts.

Dans les derniers jours d'avril, votre Conseil admettait encore deux jeunes enfants: L'un de ces enfants appartenait au sexe féminin. — Avant d'avoir reçu aucune demande en adoption, il avait cru pouvoir, sans déroger à l'esprit de l'institution, restreindre à quatre le nombre des jeunes filles, appelées à jouir de ses bienfaits. Regardant autour de lui dans le monde, il y voyait que la philanthropie avait ouvert dans l'intérêt du sexe féminin, nous ne dirons pas un nombre suffisant, mais un nombre bien supérieur d'établissements analogues à l'institution du Patronage, et il en avait conclu que l'esprit bien entendu de cette institution lui commandait, du moins temporairement, de déroger en faveur des enfants du sexe masculin à la lettre de vos statuts. — Mais bientôt l'état des demandes d'adoption présentées au conseil lui fit un devoir de revenir sur la première décision, et il rentra rigoureusement dans la lettre des statuts. Cette séance se terminait par la nomination des patron et dame patronnesse des deux enfants admis.

Dans les premiers jours de mai, Messieurs, votre Conseil opérait un deuxième versement de fonds chez son honorable président; il prenait des dispositions pour obtenir le versement des annuités en retard et il enregistrait une proposition d'adoption, faite par M. le Maire de Vaise.

Vers la fin de mai, il statuait sur le dixième enfant à admettre pour le début de l'œuvre et en inscrivait deux autres pour être reçus dès que la Société se trouverait en mesure d'élargir le cercle de ses adoptions. Enfin, Messieurs, il avait l'honneur, dans cette même séance, d'accepter pour vos jeunes protégés les bons offices offerts gratuitement et avec un généreux empressement par MM. Brun, Fuzier et Manigand, docteurs-médecins.

Dès le commencement de juillet, Messieurs, votre Conseil achevait la mise en activité de l'institution et il complétait le chiffre des patrons; il créait un commissariat d'inspection, adoptait un projet d'instruction à MM. les patrons et dames patronesses, en ordonnait l'impression et s'occupait des détails préliminaires de l'assemblée générale annuelle qui a lieu aujourd'hui.

Enfin, Messieurs, la Société se trouvant en pleine activité, vers la fin de juillet dernier, et les éléments du rapport que nous avons l'honneur de vous présenter étant réunis, votre Conseil allait ordonner la convocation de la Société, lorsque plusieurs membres de ce Conseil furent appelés par leurs affaires à s'éloigner de Lyon pour quelque temps. Dès lors il y eut encore nécessité d'ajourner cette réunion. — Mais la partie la plus importante de la tâche que vous nous aviez fait l'honneur de nous confier était accomplie; l'institution fonctionnait; les dix enfants que votre Conseil avait admis à jouir de votre généreuse institution se trouvaient placés sous la bienveillante protection de patrons et dames patronesses, qui ont accepté avec empressement leur mandat et le poursuivent avec le zèle soutenu qui leur a déjà donné des droits incontestables à notre commune reconnaissance.

Ainsi, Messieurs, votre institution couvre maintenant dix enfants des deux sexes, admis en nombre égal. Ils ont pour patrons et dames patronesses :

MM. Vachez.	M^{mes} Bertholon.
Bourg.	Bergier.
Dérieux.	Laforge.
Mathiant.	Boitel.
Engler.	Rivière.

La situation de ces enfants est satisfaisante. Ils se montreront,

nous en avons la bonne espérance, ainsi que leurs parents, dignes de l'appui qu'ils ont trouvé dans votre bienfaisante entreprise, comme ils se montreront reconnaissants des soins bienveillants et affectueux des personnes qui ont bien voulu prendre la charge de diriger leur jeunesse et de la protéger contre les difficultés et les misères nombreuses qui s'attachent à la destinée des familles pauvres.

Voici l'état sommaire de la situation financière de la Société à la date du 25 novembre 1841.

		SOUSCRIPTEURS.			SOMMES RENTRÉES.	SOMMES DUES.
2	Souscripteurs à fr. 100.....	200 fr.	2	Souscripteurs à fr. 100..	200	
3	Id. 50.....	150	3	Id. 50...	150	
2	Id. 30.....	60	2	Id. 30...	60	
11	Id. 20.....	220	10	Id. 20...	200	
144	Id. 10.....	1440	120	Id. 10...	1200	
9	Id. 5.....	45	6	Id. 5...	30	
10	Loges maçonniques.....	1450	9	Loges ont payé.....	1240	
					3090	
			1	Souscripteur à fr. 20...		20
			24	Souscripteurs à fr. 10...		240
			3	Id. 5...		15
			Une Loge.....			200
						475
Il y avait à recevoir pour 1840...		3565 fr.	Sommes reçues 3090...			3565
			Sommes dues 475...			

NOTA. Sur la somme due de 475 fr., on peut compter d'une manière à peu près certaine sur la rentrée de celle de 200 fr. due par une Loge,

COMPTE DE CAISSE.

DÉBIT.

1840 et 1841.	Reçu de 143 souscripteurs.....	1840
Id.	Reçu de 9 Loges maçonniques..	1250
Id.	Reçu par avance 4 annuités d'un souscripteur à 10 fr.....	40
Id.	Reçu pour divers dons, une fois payés.....	18

3148

CREDIT.

1840 et 1841.	Frais d'encaissement.....	50 »
Id.	Frais d'impressions et de bureaux.....	191 »
Id.	Frais de loyer, pour les réunions du Conseil.....	150 »
Id.	Achat de mobilier pour le bureau.....	13 50
Id.	Payé à 7 patrons, pour dépenses justifiées, pour leur pupille.....	362 55
	3 Patrons n'ont encore fait aucune dépense.....	» »
	Capitaux placés à 5 o/o par an, chez M. Barrillon, président de la Société : francs 1000, le 30 janvier 1841 ; francs 1000 le 30 avril 1841.....	2000 »
1841. Novembre 25.	Espèces en caisse, ce jour.....	380 95

3148 »

Après la lecture du rapport, M. le président invite l'assemblée à procéder au renouvellement partiel des membres du Conseil d'administration.

Les membres sortants, et désignés par le sort, sont : MM. Rivière, Carle, L. Boitel, Nordheim et Barrillon.

Aux termes des statuts de la société, le nombre des membres composant le Conseil d'administration devant être élevé à vingt-quatre, et la Société ayant à pourvoir au remplacement de M. César Bertholon, M. le président annonce qu'il y a lieu de procéder à neuf nominations nouvelles.

L'assemblée passe au scrutin.

Sont proclamés à la majorité absolue des suffrages : MM. Barrillon, Bergier, Jacques Rivière, L. Boitel, Kauffmann, Laforge, Morel, Fraisse et Nordheim (1).

La séance est levée à une heure après-midi.

(1) A ces noms, il faut joindre ceux des représentants des loges, élus depuis cette époque; les voici :

<i>Astle du Sage,</i>	MM. FUZIER.	<i>Parfait Silence,</i>	MM. J. CHELPIN.
<i>Chevaliers du Temple,</i>	GRAS.	<i>Sincère Amitié,</i>	CLÉMENT.
<i>Candeur,</i>	BRUN.	<i>Simplicité, Constance,</i>	CHANÉ.
<i>Enfants d'Hiram,</i>	GODEMARD.	<i>Union et Confiance,</i>	SIMONNET.
<i>Equerre et Compas,</i>	TREILLARD.		

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.^c H. VIVIER,

A LA DERNIÈRE FÊTE D'ORDRE

De la loge Équerre et Compas.

Chaque âge du monde se caractérise par des faits particuliers, et l'esprit qui agite et dirige les peuples les pousse secrètement vers la civilisation par des voies différentes.

Ces époques distinctes les unes des autres semblent s'isoler et rompre la chaîne des temps, parce que le passage du passé au présent ne se fait jamais sans de violentes commotions qui changent l'état des choses. La tourmente passée, les populations éprouvent de nouveaux besoins; plus calmes, elles souffrent ou jouissent dans le présent, suivant que ces besoins sont négligés ou satisfaits.

Voilà, selon nous, le problème du progrès de la civilisation. Lorsqu'il sera résolu, l'humanité cessera d'être en lutte continuelle avec elle-même. Ses tiraillements, ses vicissitudes, ses souffrances disparaîtront dans une calme félicité.

Mais, hélas! cet avenir annoncé depuis tant de siècles par les prophètes n'est-ce pas la terre de Chanaan! Moïse n'est-il pas le symbole de la foi, de la charité; et la terre promise n'est-elle pas l'emblème du bonheur terrestre qui ne peut réellement exister que dans l'imagination où l'espérance!

S'il n'est pas permis à notre pauvre nature d'arriver à la perfection, condition absolue pour le bonheur terrestre, notre intelligence étant perfectible, nous devons néanmoins travailler avec courage à la rendre plus complète. Car, plus nous approcherons de la perfection, plus la somme de nos jouissances s'augmentera. Alors nous pourrions peut-être nous écrier avec le poète latin : *Deus nobis hæc otia fecit.*

Nous disons que la connaissance exacte des besoins de l'époque est le moyen le plus sûr pour arriver au but que chacun se propose. — A chaque âge apparaissent des hommes qui se donnent la mission de chercher des systèmes nouveaux de *socialité*. Quelquefois parmi

★

ces hommes il se trouve des génies dont la puissance met les nouveaux systèmes en application et change la face des choses. Alors la lutte cesse pour un instant ; l'humanité reprend sa marche vers une ère nouvelle, vers un nouveau progrès.

C'est ainsi que l'histoire nous montre la société. — Dans les temps primitifs, l'homme n'avait d'autres besoins que celui de sa conservation physique. Alors sa vertu consistait dans sa force et son courage ; ses sensations exprimaient toujours des besoins impérieux. L'agglomération des individus fut la conséquence forcée de monstrueuses violences. Le génie bienfaisant de l'humanité s'efforça de faire cesser cette lutte par le rapprochement des hommes, c'est-à-dire par un commencement de fraternité. L'isolement de l'individu cessant, il y eut de nouveaux besoins à satisfaire ; il fallut de nouvelles vertus. Ainsi commença cette longue suite de systèmes sociaux qui se sont succédés jusqu'à nos jours.

Voyons maintenant quelle fut la somme de tranquillité, le genre de bonheur dont les hommes jouirent sous les diverses formes de société. — On l'a dit mainte fois, le passé est la leçon du présent. En ouvrant ce livre immense, y trouverons-nous la règle de notre conduite pour l'application du système qui doit suspendre la lutte entre les socialistes de notre époque ?

La première organisation sociale fut celle de la famille. Tous les membres d'une famille avaient une part égale au produit du champ, dans lequel était dressée la tente commune. — Le chef ou le père réglait le travail suivant les forces de chacun, et tous vivaient d'une vie heureuse, parce que l'égalité, la fraternité régnaient parmi eux, sans partage. A mesure que l'espèce humaine s'accrut, les travaux, les peines se multiplièrent. La famille se divisa. Il fallut chercher ailleurs un autre champ pour y dresser une autre tente. La différence des climats, des terrains, obligea ceux qui s'éloignaient à modifier leur manière de vivre, suivant les exigences de leur nouveau pays. Les liens de la fraternité se détendirent, l'égalité cessa, et la jalousie commença à germer dans le cœur de l'homme.

Lorsque le sol fut à peu près couvert de populations, et que les familles devenues nombreuses ne purent agrandir leurs possessions qu'aux dépens les unes des autres, les luttes commencèrent. Les

vaincus furent dépossédés et devinrent subordonnés aux vainqueurs. Alors commença le règne de la domination et de la servitude. Les plus intelligents pressentirent que pour ne point vivre dans la cruelle alternative d'être tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils devaient rassembler leurs forces et créer au milieu d'eux un pouvoir suprême, qui régularisât la défense commune, en établissant par des règles convenues l'équilibre trop souvent en péril. Telle fut l'origine des lois.

Les populations étant dans un état de lutte permanent, ont dû choisir un chef fort et courageux. Mais ce soldat ne fut proclamé le premier entre tous qu'à la condition de s'oublier lui-même dans l'intérêt de la défense. Cependant, l'ambition de ces élus leur fit oublier bientôt les conventions qu'ils avaient acceptées, et le pouvoir, dont il n'était que les dépositaires, devint leur propriété. Le peuple las de guerroyer s'accoutuma peu à peu à l'état de dépendance ; fasciné par les actes de valeur et l'éclat des armes de celui qui le commandait, il se laissa aller à l'admiration, tandis que le despotisme rivait ses fers.

Sous ce régime absolu, quelques populations furent heureuses, lorsque le hasard leur donna pour chefs des hommes de mœurs douces, des hommes de bien et de génie ; mais la plupart d'entr'elles furent traitées en esclaves, et parquées autour des demeures de leurs chefs comme de vils troupeaux.

Cependant quelques populations, au caractère plus doux, à l'âme plus tranquille que les précédentes, ne voulurent pas aliéner leur liberté ; elles conservèrent l'institution de la famille, et le pouvoir suprême resta la propriété de tous en commun. Ce fut l'origine du gouvernement démocratique. Ces populations heureuses par leurs vertus excitèrent bientôt l'envie de leurs voisins, qui ne purent souffrir que d'autres jouissent d'un bonheur dont ils étaient privés. De là naquirent ces grandes guerres qui désolèrent l'humanité.

Rome succédant à la Grèce vint apporter la paix. Ses légions victorieuses réunirent sous leur étendard les populations qui se disputaient le monde. Puis un jour ce vaste empire s'écroula sous les invasions des Barbares, et une nuit profonde régna sur l'humanité. Cependant un éclair vint briller dans cette obscurité : le Christ se

leva comme un éclatant météore pour éclairer les peuples sur leurs droits et leurs devoirs, et les principes de fraternité, d'égalité, de liberté furent consacrés par une religion toute d'amour et d'abnégation.

Cette religion eut dans les Gaules, une influence immense sur la civilisation. Les Germains, qui jusqu'alors, n'avaient eu d'autre loi que la puissance de leur glaive, furent insensiblement amenés à l'organisation civile. Cette dernière fut ce qu'elle sera toujours dans les sociétés nouvelles qui auront procédé par la conquête.

Chaque capitaine devint souverain. Le camp où s'était placée la troupe qu'il avait conduite à la victoire, devint une principauté. Sur le point culminant, un château fut bâti, et les modestes habitations des soldats se groupèrent à l'entour. Ce fut l'organisation féodale ; le pays fut encore une fois divisé en vainqueurs et en vaincus. Pendant ce long règne de la tyrannie, des voix courageuses se firent entendre par intervalle contre les oppresseurs, et excitèrent la haine qui grandit dans le silence et prépara les communes à l'émancipation, et le pays à l'unité gouvernementale. Mais les lois ne furent pas toujours faites en vue des desirs et des besoins du peuple : elles consacrèrent des privilèges révoltants, elles maintinrent la distinction des races. Ce dernier reste du régime féodal devait disparaître dans une lutte nouvelle, et cette lutte commença en 89.

Dans la première effervescence de l'esprit de liberté, il sembla au peuple qu'il ne pouvait être entièrement affranchi s'il ne brisait pas tous les liens qui le rattachaient au passé. Ce fut la cause des excès auxquels il se livra, et qui nous paraissent si monstrueux, à nous qui ne connaissons que par l'histoire les maux qu'il avait endurés sous l'ancien régime.

Une effroyable tourmente, vrai cataclysme dans l'ordre social, suspend un moment le progrès de la civilisation ; mais il reprend bientôt sa marche triomphante à travers les nations en suivant le nouveau drapeau de la France.

Notre organisation actuelle est donc un composé de différents alliages, créations de diverses écoles. Là, sont les rêveries des partisans du régime absolu ; s'appuyant sur quatorze siècles d'existence, ils veulent retrouver la vie forte et active dans de vieux sou-

venirs. En jetant sur l'avenir la poussière du passé, ils pensent que leurs faibles espérances y germeront. Pauvres utopistes !

L'empire, ce régime mixte, a aussi quelques partisans à l'imagination ardente, qui ne rêvent que d'exploits guerriers, de gloire et de conquête.

Puis vient la doctrine égalitaire, dont le but est l'amélioration calme et progressive du sort de la classe la plus nombreuse. Mais cette doctrine noble et généreuse devient le prétexte de mille utopies chimériques et pernicieuses. Sous son ombrage humanitaire viennent souvent se grouper le fourbe et l'intrigant, pour agiter les esprits crédules, leur prêcher des droits exagérés, sans leur parler de devoirs.

Il est encore une foule de systèmes d'organisation sociale, systèmes qui se heurtent et se détruisent les uns et les autres, systèmes qui excitent les mauvaises passions et qui entravent le véritable progrès dans sa marche difficile.

La société actuelle est donc dans un état de fermentation organique ; mais où va-t-elle au milieu de ce désordre moral ? Isolés les uns des autres par leurs opinions contraires, les hommes se voient encore séparés par leurs intérêts divers. La cupidité est l'ame de tous ; la corruption marche tête levée. L'honneur, la fidélité, le dévouement, tous les sentiments généreux où se trouvent-ils ? Qu'attendre d'une génération qui naît et grandit dans la fange ?

Que faire donc pour arrêter le mal moral qui nous effraye ? Il faut cesser de diviser les hommes par la prédication de systèmes créés pour flatter les passions, et égarer les imaginations malades ; au lieu de matérialiser le cœur de l'homme, il faut le moraliser en lui prêchant l'abnégation, le dévouement et la fraternité.

DU RAPPORT

PRÉSENTÉ A LA LOGE DE RHEIMS

SUR

Les meilleurs moyens d'éteindre la Mendicité dans cette ville.

La loge *la Sincérité*, orient de Rheims, vient de publier un rapport sur les moyens propres à éteindre la mendicité. Ce travail renferme des vues élevées et généreuses, dignes à la fois de l'ordre maçonnique et de la loge qui l'a inspiré. Nos frères de Rheims, en provoquant la discussion sur des questions aussi graves et auxquelles se rattachent directement les intérêts moraux et matériels de la société, ont donné un salutaire exemple. — C'est fournir à la maçonnerie l'occasion de mettre utilement au jour les lumières qu'elle renferme, lui donner le moyen de prouver par l'application l'excellence des principes de sa haute philosophie, et surtout l'engager dans une voie où son action bienfaisante se fera plus directement sentir.

Nous sommes donc persuadé que nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici un résumé rapide des idées accueillies par la loge *la Sincérité*.

Eteindre la mendicité c'est un but que la charité publique et privée ont vainement poursuivi depuis des siècles; la puissance de l'une et le dévouement de l'autre se sont également épuisés contre ce triste fléau. C'est un phénomène social qui semble se reproduire en raison même de l'énergie avec laquelle il a été combattu.

« Si donc, demande l'auteur du rapport que nous analysons, il est démontré que l'aumône est impuissante à assouvir la mendicité comme la force à la dompter, que convient-il de faire ?

« Ce qu'il convient de faire ? c'est qu'il faut continuer de s'a-

dresser à la charité, à cette vertu la plus belle des vertus, à ce sentiment de commisération mis en nos ames par Dieu même; mais au lieu de la faire retomber sur l'indigent en dons aveugles et humiliants, il faut lui imprimer une forme éclairée et noble, en faire une espèce d'échange dans lequel la libéralité du riche serait achetée par le travail du pauvre.

« Donnez donc, mais donnez du travail. » Arrivé à cette conclusion, l'auteur touchait à une voie plus vaste et plus féconde que celle où il se trouvait lancé, mais la manière dont la question était posée lui faisait une loi de n'y pas entrer; il était près de la vérité; aussi lorsqu'il annonce la première division de son travail: *Quelle est, en général, la meilleure forme pour procurer le travail aux indigents*, nous avons espéré qu'il allait aborder la thèse, controversée depuis quelques années avec tant d'ardeur, de la réorganisation du travail; mais entraîné par le but même de son rapport, l'écrivain, travaillant au point de vue de la fondation d'une maison de refuge dans la ville de Rheims, se borne à chercher quels sont les meilleurs règlements à donner à cette dernière institution. — Ceux surtout qui seraient le mieux appropriés aux ressources et aux besoins de la localité. — Après avoir passé en revue les divers établissements fondés pour éteindre la mendicité, et prouvé qu'aucun d'eux, jusqu'à ce jour, n'était parvenu à atteindre ce but: « Croyez-moi, s'écrie-t-il, tant que ces maisons offriront au pauvre l'épouvantail d'une prison dont la porte, en se refermant sur lui, le sépare du monde, de ses semblables, de la vie libre; tant qu'elles enlèveront l'enfant à ses parents, le mari à sa femme, désunissant ainsi ce que Dieu même avait uni, tant que la douce juridiction de leur régime intérieur ne les rendra pas aimables aux malheureux, ne les lui fera pas désirer comme un abri favorable à sa vieillesse ou à ses infirmités, vous ne ferez rien, vous n'arriverez à rien. »

Puis il conclut en proposant pour Rheims la fondation d'une maison de travail libre et paternellement administrée ; c'est-à-dire, une maison dans laquelle les indigents trouveraient des logements divisés par ménage, ce qui ne les obligerait pas de rompre les liens sacrés de la famille, liens qui sont, quoi-qu'on dise, une garantie puissante pour la moralité, qui raniment le courage du malheureux et souvent lui donnent de bien douces consolations ; où on lui procurerait un travail proportionné à ses forces et à son habileté, travail entremêlé d'heures de repos et de sortie ; où les règlements enfin leur conserveraient toute la somme de liberté compatible avec le maintien de l'ordre dans un semblable établissement. Sans contredit une institution fondée sur de telles bases serait bien supérieure à celles qui existent, mais ce n'est là qu'un de ces nombreux palliatifs employés depuis des siècles pour lutter contre les mille plaies qu'engendrent à chaque instant les vices de notre organisation sociale. — Là n'est pas le remède. — « Par la création d'une maison de travail, ajoute le frère rapporteur de la loge de Rheims, vous aurez produit un grand bien ; vous aurez distingué les vrais pauvres ; mis en fuite les faux pauvres ; rendu quelques bras, faibles il est vrai, à la production ; diminué, par l'économie d'une vie commune, une grande partie de la charge qu'imposait à la société l'entretien de tant de bouches dévorantes.

« Mais s'imaginer que vous aurez détruit la mendicité parce que vous aurez renfermé dans quelque coin, et soustrait aux regards la caste hideuse qui s'y adonne ; croire qu'il suffira d'enlever à la circulation quelques centaines de malheureux parias, sans tenir compte des infinis accidents qui peuvent en un jour reproduire une infinité de misères et revomir la mendicité dans toutes vos rues et sur toutes vos places ; c'est là une erreur fondamentale.

« Et je vais plus loin. Parviendriez-vous à trouver mieux que vos prédécesseurs, placeriez-vous par un régime plus libéral et

plus humain votre établissement de refuge le plus près possible de la perfection ? Ce serait un grand bien sans doute, mais la question ne serait pas résolue.

« La mendicité tient à des causes sociales qu'il importe de faire connaître pour les réformer s'il est possible. »

Enfin, entraîné par sa conscience, l'écrivain revient encore à la vérité, et cette fois, comme rien ne l'en détourne, il aborde franchement la question, et s'élève dans cette partie de son travail à de hautes considérations sur lesquelles nous devons regretter qu'il ne lui ait pas été permis d'insister et à la suite desquelles surtout, nous le voyons avec peine, par une inconcevable contradiction, s'écrier, après avoir passé en revue tous les moyens préventifs imaginés inutilement, hélas ! par la philanthropie humaine : *Maintenant mêlez, associez toutes ces formes, soutenez les unes par les autres, et vous aurez, je ne dis pas abattu la misère, mais vous l'aurez amoindrie et presque atténuée sans réformes radicales, sans secousses sociales.*

Mais, mon frère, si les causes sociales de premier ordre qui, selon vous, engendrent la mendicité, selon vous se rattachent à la constitution même de votre société, comment espérez-vous porter remède au mal sans toucher à cette constitution, c'est-à-dire sans réforme radicale, ou, en d'autres termes, comment espérez-vous faire disparaître l'effet en laissant subsister la cause ? Quand vous aurez mêlé, associé, fondu toutes les formes d'aumônes inventées jusqu'à présent par un esprit de charité aussi patient et inépuisable dans sa générosité qu'imprévoyant et illogique dans son activité, que résultera-t-il de cet amalgame, sinon la perte d'un temps précieux pour l'humanité ? Pendant la durée de votre essai, vous verrez, sous l'influence même de votre tentative, s'envenimer et grandir le mal que vous voulez extirper. Ces institutions, en [qui vous paraissez espérer encore, n'ont-elles pas fait leurs preuves ? Qu'attendre des bu-

reaux de bienfaisance qui, sur une population de trois millions d'indigents, comptent à peine dans leur clientèle six à sept cent mille individus, aux quels ils distribuent des secours qui s'élèvent en moyenne à dix francs par année? — Dix francs! — En vérité l'exiguité de la forme n'est pas en rapport avec la démoralisation et l'avilissement qui résultent du seul fait de l'habitude de recevoir l'aumône.

Qu'attendre des hospices, des hopitaux, espèces d'égoûts où la société entasse au hasard douleurs sur douleurs, misères sur misères, plutôt pour les cacher peut-être que pour les guérir, et dont le séjour inspire une telle répugnance qu'on n'y entre jamais sans effroi? — Qu'attendre enfin des prêts usuraires des monts-de-piété où le malheureux trouve à escompter contre un morceau de pain le fruit de ses longues économies, les ressources de son avenir? Vos caisses d'épargnes sont bonnes peut-être pour ceux qui peuvent économiser, mais pour ceux dont le salaire est insuffisant, pour ceux qui n'ont pas de travail, c'est une dérision! — Toutes les institutions que la philanthropie étale avec tant de complaisance, bonnes comme moyens transitoires, sont loin de répondre à la grandeur du génie de l'homme et des ressources sociales, et surtout d'être en rapport avec le sentiment que l'homme porte en lui de sa propre dignité. Tant que les rouages de notre organisation seront disposés de manière à broyer, dans leur jeu, sous leurs dents impitoyables, le dixième de la population, la misère sera une conséquence fatale. Une partie de la famille humaine restera occupée à panser les plaies, à sécher les larmes de l'autre. La charité et le malheur n'auront jamais de repos, ce n'est qu'à l'égoïsme indifférent et froid qu'il sera permis d'en goûter.

Avant de déclarer que la mendicité constituait un délit, il fallait s'assurer que l'homme ne pouvait manquer ni de travail ni d'abri, autrement on consignait dans la loi une cruelle conséquence. Eh! bien, si malgré toutes vos institutions ré-

pressives il vous est impossible de purger vos grands chemins, vos places et vos rues des deux cent mille vagabonds ou mendiants qui les infectent aujourd'hui, que ferez-vous si, après les avoir à grands frais renfermés dans vos maisons de refuge, vous en voyez bientôt un plus grand nombre surgir de ces milliers de réduits où fomentent dans l'abandon et l'ignorance les vices les plus hideux ? Et cela est inévitable dans un ordre de chose où la répartition des produits est arbitrairement opérée au gré de conventions et de préjugés reconnus injustes. — C'est en vain que l'industrie infatigable de l'homme viendra chaque année accroître les richesses sociales ; plus la production augmentera, plus le nombre des pauvres sera grand ; car la pauvreté étant relative, si au fur et à mesure que la production s'accroît la répartition des produits reste la même, il en résulte que la disproportion des fortunes augmente, et avec elle le nombre de ceux qui éprouvent des besoins, c'est-à-dire des pauvres. Que pourra la charité contre cette effroyable progression ? rien, absolument rien. On s'est élevé avec force contre la taxe établie en Angleterre, et on a eu raison, car elle ne remédie à rien, et le moindre de ses inconvénients est d'engendrer la paresse ; mais on aurait dû le reconnaître, cette mesure émanait d'un principe juste, le droit de vivre pour tous. C'était un tribut prélevé sur ceux qui possèdent en faveur de ceux qui ne possèdent pas ; la loi arrachait aux fortunes particulières de quoi faire la part du pauvre ; la charité légale ainsi comprise renfermait implicitement l'idée d'une meilleure répartition des richesses ; ce n'était pas une aumône ainsi qu'on l'a bien voulu dire, mais une réparation. — C'est ainsi que la Convention l'entendait quand elle déclarait par la bouche de son rapporteur *que les malheureux étaient les puissances de la terre*, et qu'elle votait pour tout pauvre une inscription de 160 livres sur le grand-livre de la bienfaisance publique.

Mais de ce que les magnifiques largesses de la bienfaisance

publique et les efforts tentés par tant d'hommes généreux n'ont pas eu de véritables succès, il n'en faut pas conclure l'inutilité de la charité, et la suppression radicale de toutes les institutions fondées par elle. — Telle n'est pas notre pensée; ces institutions sont utiles au milieu de notre société d'égoïsme et de désordre, comme les ambulances à la suite d'une armée; nous sommes même persuadé qu'en supprimant celles qui sont vicieuses ou inutiles, en modifiant ou conservant toutes celles qui peuvent être bonnes, et surtout en les harmonisant à l'aide d'une administration unitaire qui les régirait comme des moyens de transition et en vue d'un avenir meilleur, elles rendraient d'éminents services et contribueraient à la conquête de cette organisation que nous appelons de tous nos vœux. Sous ce rapport nous ne pourrions trop louer le dévouement et le zèle de ceux qui se consacrent à cette noble tâche. Néanmoins qu'on n'oublie pas que tous ces remèdes ne sont que des palliatifs propres seulement à calmer l'ardeur du mal et qui en laissent subsister la cause! Qu'on n'oublie pas que c'est par une réforme sociale radicale préparée avec prudence et accomplie avec une inflexible justice, en tenant compte des droits acquis et à acquérir, qu'on peut raisonnablement espérer, sinon de bannir toute souffrance, car il n'est pas donné à notre nature d'atteindre la perfection, du moins d'établir un ordre de chose où elle ne serait plus la condition ordinaire de la vie.

C. B.

SUPRÊME CONSEIL DE FRANCE.

GRANDE LOGE CENTRALE.

FÊTE DE L'ORDRE. — SOLSTICE D'HIVER.

Ouverture de la grande Loge centrale au premier grade symbolique, à quatre heures, sous la présidence du général comte de Fernig, lieutenant G.°. C.°. — Introduction de FF.°. visiteurs et des députations des LL.°. qui font leur entrée, bannières déployées. Ces FF.°. se rangent sur les deux colonnes, où se pressent une foule de MM.°. de tous les grades et de tous les Rites. — Le président adresse aux députés une courte allocution, dans laquelle il se félicite de les voir réunis dans le temple, à une fête aussi solennelle ; il leur rappelle ensuite quelques-uns des principaux devoirs de la Maç.°, et termine en faisant des vœux pour que les RR.°. LL.°, dont ils sont les représentants, continuent comme elles l'ont fait jusqu'à ce jour, à remplir dignement leur mission de fraternité et de progrès.

On annonce l'arrivée au parvis du temple, du T.°. P.°. S.°. S.°. Commandeur, duc de Decazes, accompagnés de SSS.°. GGG.°. III.°. GGG.°. composant le Sup.°. Con.°. et des officiers du rite. Aussitôt, le T.°. I.°. L.°. comte de Fernig, invite les FF.°. qui sont sur les colonnes à se munir de glaives, et va lui-même à la porte du temple, accueillir le S.°. G.°. Commandeur et les FF.°. grands dignitaires. — Ils sont introduits maillet battant, sous la voûte d'acier, au milieu des parfums et de l'encens.

Le S.°. G.°. Commandeur monte à l'autel, et reçoit le premier maillet des mains du L.°. C.°. comte de Fernig, puis s'adressant aux FF.°. qui décorent les colonnes, il leur ex-

prime le bonheur qu'il éprouve de pouvoir présider leurs travaux à cette tenue solennelle ; il regrette toutefois que sa santé, affaiblie par l'âge et par les travaux si importants et si nombreux de sa vie profane, ne lui permette pas de venir encourager ses FF.·. par sa présence, aussi souvent qu'il le désirerait .

-Il résume ensuite les avantages et l'importance de l'Institution, disant que ses dogmes bien entendus, bien compris, et suivis d'après les règles de la raison et de la justice, renferment la loi du fils de Dieu. Il fait, en terminant son allocution, un appel nouveau à la constance et à toutes les vertus maçonniques des FF.·. qui composent l'assemblée (1) et ordonne que le temple soit ouvert aux grands dignitaires, et aux officiers du G.·. O.·. de France.

Ces FF.·. sont introduits maillet battant et sous la voûte d'acier; le T.·. I.·. F.·. Bouilly, représentant particulier du G.·. M.·. du Rite français, marche à leur tête. — Il monte à l'O.·. et s'assied à la droite du G.·. Commandeur. Les dignitaires et officiers du G.·. O.·. prennent place sur les colonnes, où, par un esprit de déférence et de politesse, qui honore le Sup.·. Con.·., des places de choix leur avaient été réservées.

Le S.·. G.·. Commandeur prenant la parole, prononce une allocution remarquable par les sentiments de fraternité vraie et touchante qu'elle renferme ; il fait ressortir avec éloquence les avantages immenses qui vont résulter pour l'Ordre de cette réconciliation, ou plutôt de cette fusion définitive des deux Rites, qui, dit-il, n'ont jamais été séparés que par des dissemblances de formes purement extérieures, mais

(1) Le R.·. F.·. Desfamme, secrétaire-général fait lecture des FF.·. qui ont mérité une augmentation de salaire et passe le burin au T.·. I.·. F.·. Viennet, G.·. S.·. du Saint-Empire.

dont le but et les intentions, à tous deux, ont toujours été les mêmes, c'est-à-dire le triomphe des principes de fraternité qui doivent unir la grande famille humaine.

Le T.°. I.°. F.°. Bouilly, représentant du Grand-Maitre au G.°. O.°. de France, se lève alors : les marques de la plus profonde émotion se manifestent sur ses traits et dans ses mouvements, et cette émotion devient même si forte qu'il lui est impossible de lire son discours. Vainement il essaie deux fois de prononcer quelques lignes ; forcé de se rasseoir, il remet le discours à l'honorable frère Senlis (un des officiers du G.°. O.°.), en priant l'assistance d'excuser son trouble qu'augmente encore le tremblement de sa vieillesse.

Le discours, lu par le frère Senlis, est écouté avec une profonde attention ; le nom si connu, la réputation si bien acquise de l'auteur, doyen des hommes de lettres d'aujourd'hui, nous dispensent de faire l'éloge de cette œuvre littéraire ; quant aux vues et aux sentiments qui y sont exprimés il n'appartenait qu'à un cœur aimant et généreux comme le sien d'en faire le choix, et de les revêtir d'aussi touchantes expressions.

L'honorable F.°. donne d'abord libre cours à son effusion envers les membres du Con.°. Sup.°. ; cette réunion des deux Rites était le dernier vœu, la plus chère espérance de sa vieillesse. Abordant ensuite le beau sujet que vient de lui offrir cette union de tous les MM.°. de France, il s'étend avec chaleur et avec tendresse sur *les Enfants* de la *Concorde* et de l'*Amitié*, qui vont lui faire encore chérir la vie.

Après ce discours vivement applaudi par tous les FF.°, la parole est donnée au R.°. F.°. Barbier, orateur de la grande Loge, qui commence par féliciter, en termes convenables et avec une grande sincérité d'ame, le S.°. G.°. Commandeur, du rétablissement de sa santé, qui lui permet de venir, par sa présence, encourager et éclairer les travaux de ce jour.

Son allocution remarquable par la pureté et par l'élégance de la diction, autant que par la solidité et la profondeur des idées, a pour objet : *l'Amélioration du sort des classes populaires par l'instruction*; par l'instruction à la foi physique et morale, qui commence déjà à être pour lui, une source de lumières et de bonheur. — Des marques unanimes d'approbation accueillent la fin du discours du F.^o. Barbier.

Le T.^o. I.^o. F.^o. Ph. Dupin, Grand-Orateur du Sup.^o. Con.^o. succède au F.^o. Barbier : il prend pour texte de son discours, ou plutôt de sa brillante improvisation, les paroles de l'orateur qui l'a précédé.

Il proclame, lui aussi, l'instruction comme étant le grand levier qui doit remuer les populations, et faire naître dans les sociétés, la prospérité et le bonheur. Mais il insiste sur l'éducation morale, qui doit avant tout être inculquée au peuple, cette éducation qui lui apprend d'abord à se connaître, qui donne à chaque individu la mesure de ses capacités et de son intelligence, et qui, par là l'empêche de regarder d'un œil de haine et d'envie, celui que sa supériorité de talent ou de travail aurait placé dans une sphère plus élevée. — Il faut, dit-il, que l'artisan sache quels sont les mécomptes et les déboires de l'homme en position élevée, et qu'il comprenne que le bonheur se trouve plus souvent dans son humble sphère.

L'orateur s'élève ensuite avec chaleur et véhémence, contre les soi-disant apôtres du peuple, qui, sous prétexte de l'éclairer sur son état et sur ses droits, ne font qu'exciter en lui des sentiments de jalousie et de colère contre ceux qui le gouvernent — qui sous le masque de la bienveillance et du dévouement, le corrompent et le perdent.

Puis, se tournant vers les FF.^o. du G.^o. O.^o., il émet les plus vifs sentiments de satisfaction, en voyant unis pour jamais les vrais MM.^o. par la communauté des pensées et des devoirs ;

il lui tardait de voir anéantir cet esprit de division, qui, entre des FF. ., lui semblait une monstrueuse anomalie, un perpétuel parjure aux serments. — Il continue en adressant au R. . F. . Bouilly de touchantes paroles d'amitié fraternelle. Saisissant avec un rare bonheur quelques citations latines du discours prononcé par ce F. ., il les lui applique à lui-même, à sa vie pieuse, dont tous les actes furent honorables, à sa vie littéraire, dont *chaque ouvrage fut un bon livre et une bonne action*. De vifs applaudissements interrompent souvent le discours éloquent et pathétique de l'Il. . F. . Dupin ; le R. . F. . Bouilly, a peine à retenir des larmes de joie et d'attendrissement.

Le R. . F. . Viennet donne ensuite lecture du tracé des travaux, tracé remarquable par la fidélité et l'exactitude avec laquelle sont rendus les détails d'une tenue aussi mémorable. — Le S. . G. . Commandeur donne le signal de la clôture.

EXPOSITION DE 1841.

On a déjà beaucoup parlé de l'exposition de cette année. Aussi ne jeterons-nous qu'un coup d'œil général sur les pages les plus saillantes.

La grande peinture historique n'y tient malheureusement qu'une fort petite place, et les quelques pages qu'elle offre, manquent en général de profondeur dans la conception, d'originalité dans l'exécution. — Les tableaux de genre présentent quelques scènes qui ne manquent ni de charme, ni de vérité, ni de poésie. — Plusieurs paysages sont délicieusement sentis ; quant aux portraits, comme à toutes les expositions, ils sont fort nombreux : il y a toujours là le mobile de l'amour propre ;

*

on parle quelque peu de vous deux mois durant, et l'on a l'avantage de se voir en peinture.

Les peintres lyonnais, cette année, sont véritablement en progrès et sous le rapport de la composition et sous le rapport de l'exécution et du coloris. Plusieurs d'entre eux ont exposé quelques œuvres pleines de délicatesse et de sentiment.

Le grand tableau du *Vengeur* de M. Lœullier a été vivement admiré, et pour la composition et pour l'exécution. Il y a là d'admirables détails et des efforts puissants d'intérêt. C'est l'œuvre d'une riche imagination. — Son Daniel dans la fosse aux lions, sans être une œuvre achevée, est pleine de vie et de mouvement. Les lions sont d'une vérité admirable. On reproche au personnage de Daniel de manquer du caractère inspiré que lui donne la Bible.

Le Départ des Hébreux pour la Terre-Sainte, de M. Wild, est une scène grandiose et imposante, et d'un coloris parfait.

On retrouve dans les têtes de moines de M. Guichard, le faire de Ribeira, et de Zurbaran. Ce sont d'excellentes études d'un grand mérite d'exécution.

La scène naïve de Corneille et du Savetier de M. Laurasse est une toile fort spirituelle.

M. Janmot, dans des sujets religieux, a fait preuve d'imagination et d'un grand talent comme coloriste.

Sa Résurrection du fils de la veuve de Naïm est pleine de tendresse et de poésie. — Le Christ au Jardin des Oliviers, du même auteur, est d'une belle expression et rappelle les grands maîtres en ce genre.

Une Prédication au moyen-âge, de M. Auguste Flandrin, n'a que le tort d'être mal composée; mais au moins elle rachète ce défaut par de délicieux détails d'exécution. Il y a du charme et de la délicatesse dans presque toutes ses figures de femme.

La Chambre à coucher de Louis XIV à Versailles, de M.

Lafaye, est une œuvre distinguée. La lumière s'y joue admirablement.

La terrible scène des Prisonniers de guerre, due à M. Guygnet, est des plus dramatiques et des plus saillantes. Elle fait honneur à l'imagination du peintre ; mais, en revanche, on peut grandement blâmer son coloris qui est tout d'invention.

Le petit Berger de M. Laval a de l'originalité comme expression.

M. Fonville a reproduit avec bonheur la pittoresque vallée d'Azergues.

Les paysages de MM. Cognet, Mercey et Ponthus-Cinier, présentent des parties fort remarquables.

Il est fâcheux que M. Compte-Calix ait cherché à faire de la peinture de coterie, plutôt que de s'abandonner à son inspiration d'artistes. Ses *Emigrés* ne manquent point de talent, mais on sent qu'il a cherché l'effet, aux dépens de la vérité.

Le portrait de M. Perlet est justement admiré comme puissance de coloris.

L'antiquaire de M. Dupré offre des parties habilement exécutées. Son dessin, en général, est pur et correct, et son coloris ne manque point d'effet ni de vérité.

M. Dubuisson réussit toujours dans ses études de chevaux.

Le Berger de M^{me} Dupasquier est bien compris : c'est une page pleine de mélancolie et de naturel.

Citons encore les noms de M^{lles} Chirat, Dabry, Besson, Beccard : leurs tableaux annoncent d'excellentes études et une imagination facile.

Les tableaux de nature morte de M. Rénié sont toujours d'une vérité vraiment merveilleuse.

Nous avons à peu près signalé là les toiles vraiment dignes de fixer l'attention. Vous voyez bien que cette exposition n'est pas sans mérite et qu'il ne faut pas trop désespérer du

sort de la société des Amis des Arts. — Le public, il est vrai, se montre plus sévère que par le passé ; et peut être est-ce à cela qu'il faut attribuer le peu de faveur qu'il accorde à l'Exposition. Pour nous, nous pensons qu'elle n'est vraiment point inférieure à celles des années précédentes : il y a peut-être seulement comme un temps d'arrêt dans la marche de la peinture ; ce n'est pas à dire pour cela qu'elle soit dans une voie rétrograde.—Attendons mieux de l'avenir.

RÈGLEMENT DE L'INSTITUTION DE SECOURS, ÉTABLIE AU SEIN DE LA
LOGE LES CHEVALIERS DU TEMPLE, ORIENT DE LYON.

Considérant que le meilleur moyen de travailler au perfectionnement intellectuel de l'homme, et d'atteindre le but que se propose la maçonnerie, c'est de tranquilliser l'esprit de chaque individu sur les conséquences de l'infortune, en lui offrant des ressources certaines contre les maux inhérents à l'humanité, de telle sorte que rassuré pour ainsi dire, sur l'avenir, il puisse cultiver les facultés de son âme ;

Considérant que jusqu'à ce jour les secours accordés aux nécessiteux n'ont rien eu de fixe, et par conséquent n'ont produit aucun résultat ;

Voulant établir contre les vicissitudes ordinaires de la vie un mode de secours efficace et permanent, dont les effets puissent être prompts et salutaires et l'application immédiate :

LA LOGE DES CHEVALIERS DU TEMPLE,

Arrête :

ART. 1^{er}. Il est, dès ce jour, établi à perpétuité au sein de la Loge, une association générale de secours réciproques entre ses membres.

Les Frères membres actifs de l'atelier seront soulagés dans leurs maladies au moyen de secours pécuniaires quotidiens.

Ils seront inhumés, eux et leurs femmes, aux frais de la Loge.

ART. 2. En considération de la présente fondation, nul ne sera admis dans la Loge s'il a atteint l'âge de *quarante-cinq ans*, à moins que le candidat, dans ce cas, consente à ne recevoir les secours spécifiés au présent arrêté, que cinq ans après son admission.

ART. 3. La cotisation fixée par l'article 11 du règlement de la Loge est exigible rigoureusement d'avance. Elle pourra être payée par trimestre et même par mois ; mais, dans tous les cas, il ne sera délivré de quittance que pour l'entier montant d'un semestre.

ART. 4. Le frère Hospitalier de la Loge est chargé de recevoir les déclarations des Frères qui tomberont malades ; il inscrit sur un registre *ad hoc* la date du commencement et de la fin de la maladie ; il désigne les Frères qui, à intervalles inégaux, doivent visiter les malades.

ART. 5. Les membres de l'atelier, enfants ou affiliés pourvus du 3^e grade symbolique, ont seuls droit aux secours établis par l'article 1^{er} du présent arrêté ; en conséquence, ni ceux, ni les femmes de ceux qui n'auront pas obtenu la maîtrise, ne seront enterrés aux frais de la Loge, en cas de décès, avant l'admission à ce grade.

Les membres affiliés, âgés de moins de *quarante-cinq ans*, ne recevront les susdits secours que sept mois après leur admission.

ART. 6. Au cas où la Loge userait du droit que lui confère l'article 31 de son règlement, d'abrégé les délais pour l'admission aux 2^e et 3^e grades, le frère impétrant ne recevra les secours que sept mois après le jour de son initiation au 1^{er} grade.

ART. 7. La Loge n'accorde de secours qu'aux membres dont le domicile est dans un rayon de dix kilomètres de la ville de Lyon.

ART. 8. Le frère malade reçoit les secours comme il suit :

Deux francs par jour, pendant le premier trimestre de la maladie ;

Un franc cinquante centimes par jour, pendant le second trimestre ;

Soixante-quinze centimes par jour, pendant les troisième et quatrième trimestres.

Si, après l'année, la maladie dure encore, le malade reçoit sept francs cinquante centimes par mois, jusqu'à la guérison.

Si un frère éprouve deux maladies dans l'espace de douze mois, ces deux maladies seront censées n'en faire qu'une, et l'on suivra, pour la quotité des secours à accorder, le décompte établi au présent article.

ART. 9. Celui dont la maladie serait causée par la débauche, de quelque espèce que ce soit, ne serait pas secouru par la Loge.

ART. 10. Ceux qui, pour être reçus, auront dissimulé des maladies incurables, existant au moment de l'admission, seront exclus de la loge, sans indemnité.

ART. 11. La présente institution, étant fondée pour adoucir l'infortune, ne peut être en aucune manière la ressource du vice ou de la paresse ; en conséquence, s'il était constaté par le médecin désigné par la Loge, à l'effet de s'assurer du mérite de la déclaration, qu'un Frère prétextât une maladie pour obtenir des secours, ce Frère indigne serait exclu de la Loge sans secours et sans indemnité.

ART. 12. La Loge fixe à douze le nombre de ses séances d'obligation ; ces séances ont lieu chaque mois, et sont indiquées par les planches de convocation.

ART. 13. Sont passibles d'une amende d'un franc, à moins d'une excuse reconnue légitime :

1^o Ceux qui n'assistent pas aux funérailles d'un frère, ou de la femme d'un Frère, membre de l'atelier ;

2^o Ceux qui manquent à l'une des tenues d'obligation ;

3^o Ceux qui, désignés par le frère Hospitalier, ne feront pas aux Frères malades, la visite voulue par l'article 4 ci-dessus.

L'amende est de cinquante centimes, pour chaque mois de retard, pour ceux qui ne payeront pas leur cotisation au temps fixé.

ART. 14. Celui qui refusera de payer les amendes qu'il aura encourues, sera rayé du tableau de la Loge.

ART. 15. La Loge déclare que son expresse et ferme volonté est que la présente fondation ne puisse jamais être anéantie, même par le fait de la majorité ; en conséquence, celui ou ceux qui proposeraient son abolition, seraient, par ce seul fait, considérés comme coupables dans le sens de l'article 377 des statuts généraux de l'ordre (édition de 5839), et soumis à l'application de l'art. 380 desdits statuts.

ART. 16. Les propositions tendant à améliorer les dispositions réglementaires de la présente institution, pourront être admises jusqu'au 31 décembre 1842.

Le présent arrêt sera exécutable à partir du 1^{er} janvier 1842, sauf en ce qui concerne la délivrance des secours établis par les articles 1^{er} et 8, qui ne seront mis en vigueur qu'à partir du 1^{er} janvier 1843.

CHRONIQUE.

Le prince Albert, époux de S. M. la reine d'Angleterre, vient d'être initié à la maçonnerie. Les travaux étaient présidés par le Grand-Maitre de la maçonnerie anglaise, le frère duc de Sussex, oncle du récipiendaire. Le duc qui s'était rendu à Londres exprès pour cette cérémonie a, dit-on, exprimé le désir de se démettre de ses fonctions de Grand-Maitre en faveur du nouvel initié.

— Le Grand Orient et le Suprême Conseil de France n'ont pas renoncé à leur idée insolite de se faire présider l'un et l'autre par un seul Grand-Maitre, tout en conservant chacun son individualité. Le prince de Joinville est, dit-on, le personnage qui doit être investi de ces hautes fonctions. C'est le frère duc Decazes qui est chargé de mener cette affaire à bonne fin.

— Nous avons dit, dans un article de la présente livraison de cette *Revue*, que l'atelier *les Amis des Arts*, orient de la Guilotière, avait successivement présenté à chacune des onze loges de Lyon, sa demande en constitution, pour y faire appo-

ser le visa exigé par les statuts généraux. Cette assertion doit être ainsi modifiée : Lorsque l'atelier *les Amis des Arts* voulut adresser au Grand Orient sa demande en constitution, les vénérables des loges de Lyon furent officieusement convoqués en assemblée particulière, par l'un d'eux (celui du *Parfait Silence*), pour en prendre connaissance et délibérer sur son opportunité. Il fut décidé, dans cette séance, qu'il n'y avait pas lieu à approuver la demande dont il s'agit, et qu'elle ne serait pas appuyée. D'après cette décision, la demande ne fut pas présentée aux loges ; elle fut adressée directement au Grand Orient.

— Le conseil central des loges de Lyon a décidé, dans sa dernière séance, qu'une lettre serait adressée à toutes les loges de Lyon pour les prier de s'abstenir de visiter l'atelier *les Amis des Arts*, jusqu'à ce qu'elles aient reçu le tableau de ses membres, et qu'elles connaissent parfaitement sa composition. Ce tableau a été, dit-on, refusé à la *Sincère Amitié*. L'*Equerre et Compas* a nommé dans son sein une commission de plusieurs membres, pour prendre les renseignements nécessaires, conformément au vœu du conseil central.

— La loge le *Parfait Silence* qui fut autrefois si brillante, semblait depuis quelque temps marcher à sa ruine. Elle va bientôt recommencer une ère nouvelle, une ère de prospérité. L'homogénéité d'idées et de vues de ses principaux officiers pour 1842, nous en donne du moins l'espoir.

— La loge *Equerre et Compas*, orient de Lyon, célébrera sa fête solsticielle d'hiver, le dimanche 6 février prochain.

— La loge les *Enfants d'Hiram* a célébré la fête de l'ordre, le 26 décembre courant. Le frère Manigand, vénérable de l'atelier, a complimenté avec éloquence toutes les députations, parmi lesquelles était celle de la loge de Vienne. Une touchante cérémonie, celle d'un baptême maçonnique, a été dirigée par le frère Mouillaud. L'orateur adjoint a ensuite pris la parole pour flétrir l'égoïsme, cette lèpre de notre époque.— Il a fait un appel aux maçons en leur disant d'avoir foi dans leur institution, car ses principes d'humanité et de fraternité ne peuvent périr, ils triompheront tôt ou tard. Les travaux de loge ont été suivis d'un banquet.

— Le conseil philosophique de la vallée de Lyon a, depuis quelques temps, repris ses travaux. Il est actuellement saisi de plusieurs questions d'une grande importance.

THÉÂTRES.

Pendant le mois de décembre, nous avons eu sur notre première scène deux brillantes représentations de la traduction de la *Norma*, ce chef-d'œuvre de Bellini. Cet opéra n'a rien perdu de sa beauté en passant dans notre langue. Peut-être en sommes-nous redevables à M^{me} Miro, qui a chanté de manière à nous faire oublier les artistes italiens ; à Mlle Dubreuil qui s'est montrée plus belle que jamais. Il est à regretter qu'une indisposition de cette artiste ait suspendu les représentations de cet opéra.

M. Serda a quitté la capitale pour la province, l'académie royale de musique pour le théâtre de Lyon. Nous devons lui savoir gré de son abnégation. Il a fait son premier début dans *Robert le Diable*. Sa voix a d'abord paru formidable au public, en comparaison de celle de Junca : mais on s'y habituera. Son succès qui n'a point été contesté sera certainement confirmé dans les *Huguenots*, qu'il a choisi pour son deuxième début.

Depuis quinze jours, la foule se presse aux portes du théâtre des Célestins. Tout le monde veut goûter des *Pilules du Diable*, pièce féérique s'il en fut jamais, et digne en tout point du *Pied de Mouton*, d'éternelle mémoire. Il est inutile de chercher dans cet ouvrage à satisfaire votre ame et votre esprit, elle a été faite pour les yeux : allez donc la voir.

Nous disions, dans notre précédent numéro, que MM. Brindeau et Hoffmann étaient venus sur notre second théâtre prendre une première inscription d'artistes de talent. Le public des Célestins la leur a délivrée avec un véritable plaisir. Ils ont un immense avantage sur un grand nombre de leurs confrères, ils sont jeunes ; et s'ils ajoutent par la suite, comme nous n'en doutons pas, quelques qualités artistiques à celles qu'ils possèdent déjà, ils ne peuvent manquer d'acquérir une brillante réputation.

**Le Bureau de la REVUE MAÇONNIQUE est actuellement
quai d'Orléans, 25.**

CONSIDÉRATIONS

SUR LE PASSÉ

ET L'UTILITÉ ACTUELLE DE LA MAÇONNERIE,

PRÉSENTÉES PAR LE FRÈRE GUANAY,

A LA FÊTE SOLSTICIALE DE LA LOGE LA CANDEUR,

Le 3 janvier 1841.

Beaucoup d'hommes qui ne voient que la surface des choses, et dont l'esprit se contente de fêtes pompeuses et brillantes, négligent aujourd'hui nos travaux et s'isolent en disant : La maçonnerie n'est plus ce qu'elle était sous l'Empire !.. Ils regrettent un passé que nous aimons au contraire à couvrir d'un généreux oubli.

Beaucoup d'autres se dispensant de tout examen, jettent dédaigneusement comme un arrêt irrévocable ces désolantes paroles : La maçonnerie est inutile. — Nous devons une réponse aux uns et aux autres : elle sera courte et péremptoire.

Aux premiers nous disons : avant quatre-vingt-neuf, la maçonnerie fut, il est vrai, à la hauteur de sa mission. La plupart des encyclopédistes furent ses adeptes. Le patriarche de Ferney sollicita les honneurs de l'initiation. Survint la révolution : les hommes les plus influents de nos assemblées portèrent à la tribune nationale nos principes de fraternité, d'égalité, de liberté et en firent les bases de nos constitutions. Sous le Consulat, la maçonnerie fut à son apogée ; la France était libre, l'égalité existait en fait est en droit, la fraternité était comprise. Mais le géant du siècle crut grandir encore en ceignant une couronne ; il se fit saluer empereur, et le peuple français, ébloui par la gloire, devint un peuple de courtisans.

★

La maçonnerie ne sut pas résister à l'entraînement général : Napoléon fut le Dieu de ses temples, elle oublia le peuple et ses droits. L'égalité fut méconnue au profit d'un homme qui, s'il fut un immense génie et aima beaucoup la France, songea trop à sa nombreuse famille et voulut lui conquérir des couronnes au prix du sang le plus pur et le plus généreux. Les trônes de Naples, d'Espagne, de Hollande, d'Etrurie, de Westphalie ont été échafaudés sur un millon de cadavres français.

Cependant la maçonnerie battait des mains à de pareilles conquêtes. Elle sanctionnait par ses louanges enthousiastes, la spoliation et la ruine des peuples. Disons avec franchise qu'alors la maçonnerie était égarée, qu'alors elle était coupable. Ses fêtes sans doute étaient belles ; c'étaient des chants de triomphe, des solennités de gloire. Mais on oubliait alors que les maçons doivent glorifier seulement les victoires qui brisent les fers ou affermissent la nationalité d'un peuple, et non celles qui l'asservissent et l'oppriment. A nous les frontières du Rhin!.. A nous la Belgique et la Savoie!.. Elles sont essentielles à notre sûreté, à notre indépendance. Les Savoisins, les Belges sont nos frères par leurs mœurs, leur religion, leur langage : les malheurs de 1835 ont pu seuls, les séparer de la famille française. Qu'ils reviennent à nous, que ce soit là notre *delenda carthago*. Mais n'allons pas au delà ; défendons nous de toute idée de conquêtes : renouveler les guerres de l'empire, ce serait un crime. Mais s'il n'y a plus de guerre, il n'y aura plus de triomphes à célébrer, de vainqueurs à exalter, de demi-dieux à encenser, plus de ces fêtes brillantes que regrettent de vieux maçons!...

Nous comprenons qu'ils ne soient pas satisfaits aujourd'hui, car au lieu de flatter les puissances du jour, nous fêtons les pauvres, nous instruisons les ignorants, nous pressons l'accomplissement de tous les devoirs, nous moralisons les hommes et

nous les poussons autant qu'il est en nous dans la voie des améliorations et du progrès. Ce rôle humanitaire est moins poétique, mais il est plus utile. Il est, dès lors, facile de juger qui de nous ou des maçons de l'empire a le mieux compris les devoirs qui découlent de nos principes de fraternité d'égalité et de liberté.

J'ai donc suffisamment répondu à ceux qui dénigrent la maçonnerie de notre époque. Il est maintenant démontré qu'elle comprend mieux et remplit mieux sa mission que ne l'a comprise et remplie la maçonnerie dont ils regrettent les beaux jours.

D'autres ont dit : La maçonnerie est inutile. On serait tenté de n'opposer que le silence à une pareille assertion, mais les convenances fraternelles en seraient blessées. Au reste, le désir de réchauffer un zèle attiédi, nous détermine à prouver en quelques mots, l'utilité de l'association maçonnique.

Chacun reconnaîtra bien que dans nos réunions on prêche la plus saine, la plus pure morale. Dans toutes nos séances, nous enseignons l'unité de Dieu, nous préconisons le dogme si noble, si consolant de l'immortalité de l'ame ; nous exposons les devoirs de l'homme envers Dieu, les obligations de l'époux, du père de famille, du citoyen. Ces prédications sans cesse renouvelées pénètrent bien dans quelques cœurs, impressionnent bien quelques esprits, opèrent bien quelques convictions qui à leur tour réagissent sur la société profane. Ainsi nous faisons donc incontestablement quelque chose d'utile.

Lorsque nous parlons à nos néophytes de leurs obligations comme pères de famille, nous leur exposons tous les avantages d'une instruction solide, nous leur faisons promettre de donner de l'instruction à leurs enfants, c'est le plus grand bien dont ils puissent les gratifier, c'est le plus bel héritage dont ils puissent les enrichir. Nous contribuons donc à répandre l'instruction, et comme l'instruction est le plus puissant moyen de

civilisation, nous aidons par conséquent au progrès de l'humanité.

Ayant pour habitude de soumettre toutes les opinions humaines à l'examen de notre froide raison, nous laissons librement se produire toutes les idées nouvelles ; nous les respectons comme le travail d'esprits sérieux et dévoués à l'humanité, nous leur permettons l'accès de notre tribune, mais avec la prudente réserve de combattre ce qu'elles ont de faux, de trop excentrique ou d'inapplicable. Ainsi nous avons entendu d'éloquens interprètes de St-Simon, et de toutes leurs doctrines nous avons au moins retenu cette pensée éminemment humanitaire, à savoir que nous devions tous nous dévouer à l'amélioration matérielle et intellectuelle de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Les fouriéristes nous ont laissé quelques bonnes idées ; quant à celles des communistes, elles ne pourront jamais prendre racine parmi les maçons. Amis des joies et des plaisirs si intimes de la famille, ils tiennent à lui conserver le fruit de leurs durs travaux. Ils veulent aussi se préparer dans leurs vieillesse les doux loisirs du corps unis aux molles quiétudes de l'esprit. Ainsi, grâce à notre tolérance éclairée pour toutes les idées, toutes les doctrines, nous les voyons se produire franchement dans nos temples, et l'appréciation critique qui en est ensuite faite par les plus instruits d'entre nous à la tribune, quelquefois dans la *Revue maçonnique*, nous permet de les juger et nous guide avec certitude à travers les opinions contradictoires et les systèmes divers.

Ainsi la maçonnerie est utile, et ceux qui affirment le contraire sont des gens qui ont des yeux et ne veulent point voir, les oreilles et ne veulent point entendre.

Dirai-je maintenant ses bienfaits de chaque jour ? Montrai-je les larmes essuyées, les douleurs apaisées, les infortunes secourues par elle dans notre ville populeuse ?

La société de Patronage pour les enfants pauvres de Lyon

et de ses faubourgs, est une œuvre maçonnique. Chaque loge adoptant avec empressement le projet du frère Bertholon, a prit un engagement de cinq années. La Société est en pleine prospérité; de nouvelles souscriptions lui permettront d'étendre son action, et de nouveaux enfants recevront non seulement tous les soins qu'exigent les besoins du corps, mais encore une instruction solide et des principes d'une saine morale. Les terribles inondations de 1840 suspendirent quelque temps les travaux de cette Société, mais elles fournirent une douloureuse occasion à l'exercice de la bienfaisance maçonnique, et firent briller au grand jour son inépuisable charité. Toutes les loges ont versé d'abondantes offrandes dans les mains de l'autorité; elles ont secouru ceux de leurs membres qui avaient souffert, et aujourd'hui encore on est occupé à distribuer une somme considérable produite par le bazar maçonnique.

J'en ai assez dit sur les services rendus par la maçonnerie, sur son utilité générale. Permettez-moi de finir par le récit de quelques faits qui prouveront combien, dans des circonstances données, il peut être utile d'appartenir à notre association.

En 1812, l'armée française avait quitté Moscou; elle marchait tristement dans des plaines immenses de neige et de glace: son passage était jalonné par de nombreux cadavres. Un soldat, affaibli par les privations et les fatigues, tombe en proie à l'action saisissante du froid et se débat contre la mort. Ses camarades n'y prennent garde et continuent leur marche; parmi ceux qui suivent, sont des francs-maçons; ils croient reconnaître dans les convulsions du mourant le signe de détresse. Le souvenir de leur serment de Maître fait taire en eux le sentiment de salut personnel, et l'égoïsme, bien pardonnable en d'aussi terribles circonstances. Animés d'un dévouement sublime, ils enlèvent celui qu'ils croient leur frère, le sauvent au péril de leur vie et conservent à la France un de ses braves, à Lyon, un de ses enfants.

En 1831, un chirurgien-major d'un régiment est accusé d'escroquerie au préjudice d'un jeune conscrit : emprisonné, il écrit à la loge le *Parfait-Silence*; étranger dans notre ville, il demande un défenseur. J'assistais à la séance dans laquelle on donna communication de sa lettre. On fit appel à mon zèle; comme maçon, comme avocat, je m'empressai d'obéir. Au jour de l'audience je combattis de tous mes efforts les charges de l'accusation, et je terminai en rappelant que je remplissais un devoir de fraternité, bien plus que celui d'avocat, et que, bien qu'inconnus l'un à l'autre, l'accusé et son défenseur étaient unis par des liens intimes. Pendant la délibération, le maréchal de camp, commandant le département, le commandant de place, et beaucoup d'officiers voulurent bien m'adresser des félicitations, mais en m'assurant que mon client ne pourrait échapper à la condamnation. Je souriais, j'étais tranquille, j'avais invoqué la fraternité, ma parole avait été comprise. Sept membres composaient le conseil de guerre, six étaient francs-maçons : l'acquittement fut prononcé.

Enfin, pendant l'année qui vient de s'écouler, notre frère Dubois était à Barcelonne. Des difficultés s'étaient élevées entre lui et des commettants; il fit tous ses efforts pour arriver à une transaction, pour éviter des procès qui pouvaient être ruineux, ou du moins fort compromettants; ce fut en vain. Alors il pensa à son vénérable, il se rappela que j'avais à Barcelonne un vieil ami, un noble et brave Catalan; il m'écrivit et me demanda une lettre de recommandation. Je m'empressai d'écrire à l'ancien alcade de Barcelonne, je lui dis qu'en aidant le frère Dubois il aiderait un autre moi-même. Par ma lettre, le frère Dubois eut l'appui du frère R'', et bientôt il fut libre de toute inquiétude et de toute crainte; ses affaires furent heureusement arrangées.

Vous le voyez donc, mes frères, la maçonnerie rend des services particuliers aussi bien que des services généraux, elle

protège l'individu en même temps qu'elle aide à la civilisation d'un peuple. Dévouez-vous donc à elle, hommes honnêtes, ralliez-vous sous son antique drapeau; il fut toujours le symbole de l'honneur, de la probité et du dévouement. Dans quel moment fut-il plus opportun de serrer nos rangs et d'être forts. Ne savez-vous pas que des adeptes indignes avilissent, déshonorent notre institution ? N'avez-vous pas entendu les justes doléances de la loge de *Bienfaisance-Amitié* ? Une réunion clandestine est ouverte à la Croix-Rousse ; pour vingt-cinq francs on y prodigue de ridicules initiations. Des esprits vaniteux, impatients de notre inflexible niveau, avides de dignités et d'honneurs, en veulent à tout prix ; ils créent des loges à la Guillotière, aux Brotteaux, à Vaise, à la Croix-Rousse, et l'incapacité la plus profonde siège où devrait s'asseoir seulement le talent, le savoir, l'expérience et la vertu. Heureusement il reste un remède souverain ; le ridicule est mortel en France, il tuera ces notabilités de contrebande. Déjà on a ri de certaine fête, de certaine réception à la maîtrise, et les quelques visiteurs qui s'y sont présentés ont du attester à tous que des loges ainsi constituées n'étaient pas viables. Nous souhaitons de tout notre cœur qu'ils aient dit vrai.



EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL
DE
LA FÊTE DE LA RÉUNION
DES TROIS LOGES
DE L'ORIENT DE STRASBOURG.

La L.^{°. des Frères-Réunis}, à l'Or.^{°. de Strasbourg}, assemblée en séance extraordinaire, le 16^e jour du 3^e mois de l'an de la V.^{°. L.^{°. 5841}, a ouvert ses travaux à la manière accoutumée, sous la présidence du T.^{°. Ill.^{°. et T.^{°. Vén.^{°. F.^{°. GRUCKER} père.}}}}}

Les FF.^{°. GOGUMUS} et **SCHALDENHAUFEN** occupaient les plate-formes du 1^{er} et du 2^e Surv.^{°. ; les FF.^{°. SCHMIDT} et **GRUCKER** fils, celles de l'Orat.^{°. et du Secrét.}}

Les FF.^{°. de la L.^{°. sont présents au nombre de quatre-vingt-huit.}}

Le Vén.^{°. annonce que l'objet de la séance est la célébration de la fête symbolique de la réunion des trois LL.^{°. de l'Or.^{°. de Strasbourg}, les membres des LL.^{°. de la *Vraie-Fraternité* et des *Cœurs-Fidèles* étant venus se faire affilier à la L.^{°. des *Frères-Réunis*.}}}}

Le Temple est extraordinairement décoré pour cette solennité ; des guirlandes et de nombreux vases de fleurs sont artistement disposés à l'Or... et le long des colonnes. Des tentures rouges sont drapées des deux côtés du trône et derrière les Surv.^{°. ; au milieu du Temple s'élève un autel richement orné, et sur lequel est déposée la corde d'union ; enfin un brillant éclairage donne à l'ensemble un coup d'œil ravissant.}

Une harmonie grave et solennelle se fait entendre, puis le dialogue suivant s'établit entre le Vén. et le 1^{er} Surv. :

LE VÉN. : — F. 1^{er} Surv., quel sentiment fait naître en vous la situation actuelle de la Maç. à l'Or. de Strasbourg ?

LE 1^{er} SURV. : — Le sentiment d'une profonde tristesse, T. Vén. Notre ordre a perdu sa splendeur d'autrefois ; les Atel. sont déserts, les tenues sont stériles, une grande indifférence a gagné tous les FF. ; la Maç. n'existe plus pour ainsi dire que dans les formes surannées : l'esprit qui les animait les a quittées ; sa sainte ardeur qui vivifiait les Atel. s'est évanouie ; la Maç. n'exerce plus sur le monde profane cette influence progressive qu'elle possédait jadis ; elle se survit pour ainsi dire à elle-même, haletante, épuisée, elle ne me paraît plus qu'une institution à l'agonie, et dont la dernière heure, hélas ! sonnera peut-être bientôt.

LE VÉN. : — Cet affligeant tableau n'est que trop fidèle, T. Ch. Fr., et il remplit mon âme, comme la vôtre, d'une tristesse profonde. Depuis longtemps déjà mon œil suit avec douleur les progrès de la décadence de la Maç. ; depuis longtemps je la vois avec peine s'affaïsser sur elle-même et perdre son ancienne vigueur. Cependant ma tristesse n'est pas du découragement, mon affliction n'est pas du désespoir. Toutes les institutions sociales ont des crises fatales à traverser ; mais quand elles en sont sorties victorieuses, un nouvel avenir s'ouvre devant elles, et leur durée est assurée pour de longues années. La Maç. aussi, M. Ch. Fr., est aujourd'hui dans une de ces périodes de crise et de transition ; elle souffre, elle végète, elle languit ; cependant sa langueur n'est pas le râle de l'agonie ; car il y a encore en elle une force vivante ; elle porte dans son sein des principes féconds et dont les germes ne sont pas encore épuisés. Sans doute cette force est assoupie aujourd'hui ; il manque à ces germes d'avenir un soleil qui les fasse fructifier ; mais ce soleil se lèvera à son tour à l'horizon, et il chassera le deuil et la tristesse de nos esprits, car il rendra à la Maç. son éclat terni, sa puissance évanouie, son influence sociale perdue.

LE 1^{er} SURV. : — Vos paroles sont pleines de consolation, T. V., et fasse le Gr. Arch. de l'Un. que les espérances qu'elles con-

tiennent se réalisent bientôt ! Ah ! s'il vous était donné d'assister à cette résurrection de la Maç.°, que vos prévisions entrevoyent dans l'avenir, nos cœurs se gonfleraient de joie et de bonheur ; et chacun de nous viendrait, animé d'une généreuse émulation, vous offrir le concours de son zèle et de ses lumières, pour travailler à cette œuvre sainte, pour hâter le moment où s'accomplira votre prédiction. Mais les journées se succèdent encore dans la tristesse ; le premier rayon de cet avenir n'a pas encore lui dans notre Temple ; le soleil est encore voilé à l'Or.°, et nos travaux restent frappés d'une déplorable stérilité.

LE VÉN.° : — Eh bien ! T.° Ch.° F.°, si vous sentez le mal aussi vivement que vos paroles le dépeignent, si vous désirez avec tant d'ardeur voir se lever à l'horizon une nouvelle journée de gloire et de splendeur pour la Maç.°, il ne suffit pas de vous renfermer dans votre tristesse et de pleurer sur la situation critique de notre ordre ; il faut reprendre courage ; il faut puiser dans vos desirs une nouvelle force, une nouvelle énergie ; il faut mettre la main à l'œuvre, afin de hâter de vos efforts cette résurrection de la Maç.°, qui est l'objet de vos vœux les plus ardents. Ce ne sont pas des regrets inutiles, des larmes impuissantes qui feront mûrir l'avenir : c'est le travail, c'est l'énergie, c'est la persévérance, ces qualités nécessaires à tout bon Maç.° ; c'est par elles seules que vous atteindrez le but auquel vous aspirez.

LE 1^{er} SURV.° : — Oui, sans doute, T.° V.°, si les Maç.° n'avaient pas failli à leurs devoirs, la Maç.° n'aurait pas manqué à la mission qui lui était assignée sur la terre dans les décrets éternels de la Providence. Si les Maç.° ne s'étaient pas assis, fatigués, découragés, sur le bord de la route, la Maç.° n'aurait pas subi cet arrêt fatal qui fait douter aujourd'hui de sa vitalité même. Mais la sagesse des peuples nous a légué une leçon dont nous saurons profiter. Aide-toi, a-t-elle dit, et le Ciel t'aidera. Eh bien ! les bons ouvriers reprendront courage ; ils se remettront en marche vers l'avenir ; ils reprendront d'une main ferme leurs outils ; ils travailleront de nouveau avec zèle et ardeur ; ils se serreront autour de vous, T.° V.°, et [vous les stimulerez de votre parole et de votre exemple. Cependant, ils sont peu nombreux ; ils auraient besoin que de nouveaux

FF. ., de nouveaux amis vinssent se joindre à eux, unir leurs efforts aux leurs, pour s'avancer d'un pas ferme et inébranlable dans la voie que vos prédictions ouvrent devant eux. Ah ! T. . V. ., si nos FF. . des autres Atel. . de l'O. ., animés du même désir que nous, venaient s'associer à nos travaux, se confondre avec nous dans un même Atel. ., tous nos vœux seraient remplis, tous les obstacles qui s'opposent encore au nouvel avènement de la Maç. . s'aplaniraient, et le soleil se lèverait pour nous radieux à l'Or. .

LE VÉN. . : — Ce vœu que vous formez aujourd'hui, T. . Ch. . F. ., je le nourris depuis longtemps dans mon cœur. Réunir tous nos FF. . en un seul Atel. ., ce serait réaliser le désir que j'ai sans cesse porté en moi. Ah ! le jour où cette fusion si heureuse pourrait s'accomplir serait le plus beau jour de ma longue carrière maçonn. . Glorieux d'avoir contribué de mes efforts à ce magnifique résultat, je me dirais avec joie que notre passé n'a pas été stérile, que notre oisiveté même n'a pas été sans fruits, puisqu'elle a préparé à la Maç. . un si brillant avenir.

Une députation de la R. . L. . la *Vraie-Fraternité*, composée de trois FF. ., entre et s'arrête entre les Col. . Le chef de la députation tient à la main un rouleau contenant l'extrait des comptes de la Loge, ainsi que l'inventaire de son mobilier ; le deuxième F. . porte le drapeau national et le bijou distinctif de la Loge ; le troisième un coussin sur lequel sont déposés les principaux outils de l'atelier.

LE VÉN. . : — TT. . CC. . FF. ., soyez les bienvenus au milieu de nous. Vous voyez en nous des FF. . heureux de vous accueillir avec les sentiments de la plus sincère cordialité. Sans doute, vous êtes les porteurs d'une bonne nouvelle, parlez, nous attendons votre message avec impatience.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION : — T. . VÉN. . et vous tous, nos CC. . FF. ., la R. . L. . de la *Vraie-Fraternité* est affligée, comme vous sans doute aussi, de la décadence dans laquelle est tombée la Maç. . de notre Or. . ; elle a résolu de faire un effort pour relever notre ordre, et pour lui faire reprendre dans l'estime et la considération

du monde profane la place qu'il y a si longtemps occupée. Seule à la tâche, la L.° de la *Vraie-Fraternité* sent qu'il serait peut-être impossible de l'accomplir, non qu'elle soit au dessus de son courage, mais elle serait au dessus de ses forces. Ce que la L.° de la *Vraie-Fraternité*, ce qu'aucun Atel.° de notre Or.° ne pourrait entreprendre seul avec succès, tous les Maç.° le pourront, s'ils unissent leurs efforts, s'ils se tendent les uns aux autres une main fraternelle, s'ils reprennent confiance les uns dans les autres, et s'ils marchent ensemble vers un même but. Nous venons donc, T.° VÉN.°, vous offrir notre assistance, et vous demander la vôtre; nous venons vous proposer de réunir tous les Atel.° de l'Or.° en un seul Atel.°, et par cette harmonie de nos cœurs et de nos efforts, de rendre force et vigueur à la Maç.°.

LE VÉN. :—TT.° CC.° FF.°, vos paroles excitent dans nos cœurs une douce émotion; vos propositions viennent au devant du plus ardent, du plus sincère de nos vœux. Soyez donc encore une fois les bienvenus au milieu de nous; car ce jour est un beau jour; il sera, j'en ai la conviction, le prélude d'une ère nouvelle pour la Maç.°; et tous les vrais Maç.°, tous ceux qui sont réellement dévoués à l'ordre dont ils font partie, salueront avec moi votre arrivée dans notre Temple, comme le signal de la restauration de la Maç.° à l'Or.° de Strasbourg.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION :—T.° VÉN.°, voici nos bijoux, voici nos outils, voici les extraits de nos comptes; voici la clef de notre Atel.°; permettez-nous de les déposer sur l'autel, comme un témoignage de l'entière sincérité de notre démarche. La L.° de la *Vraie-Fraternité* a fermé son Temple: elle s'est déclarée à l'état de sommeil; tout ce qu'elle possédait, elle le remet entre vos mains, et les FF.° qui la composaient, heureux de se confondre avec les ouvriers de votre Atel.°, viendront désormais sur vos Col.° prendre part à vos travaux, et travailler de concert avec vous à la gloire de la Maç.° et au bien de l'humanité.

Le chef de la députation, accompagné du Matt.° des Cérém.°, s'avance vers l'autel, placé au milieu du Temple, et y dépose les actes qu'il tient à la main; le deuxième F.°, ac-

compagné du premier Matt. des Cérém. adj., le suit et dépose sur l'autel le bijou distinctif de la L. de la *Vraie-Fraternité* ; le troisième F., accompagné du deuxième Matt. des Cérém. adj., dépose les outils sur le tableau.

Puis la députation retourne entre les Col. avec les deux Matt. des Cérém. dont le premier annonce que les actes ont été déposés sur l'autel, et que les outils ont été placés sur le tableau.

Le Vén. invite tous les FF. à applaudir par une triple batt. ; puis il dit aux Matt. des Cérém. de faire placer les FF. de la députation à la tête de la Col. du Nord.

Une harmonie exprimant l'allégresse se fait entendre. Quand elle a cessé, le Vén. s'adresse de nouveau au F. 1^{er} Surv. :

LE VÉN. :— F. 1^{er} Surv., quel sentiment a fait naître dans votre ame la démarche de la R. L. de la *Vraie-Fraternité*, et l'événement qui s'est passé sous vos yeux ?

LE 1^{er} SURV. :— Mon cœur s'est ouvert à la joie et à l'espérance, T. Vén., et ces sentiments, je les ai vus partagés par tous nos FF. Ah ! vous l'avez dit avec raison, ce jour est un beau jour pour la Maç. ; moi aussi j'entrevois maintenant les premières lueurs de l'avenir meilleur que vous nous présagiez ; moi aussi je reprends confiance ; car si l'isolement des ouvriers zélés a été la cause de leur faiblesse et de la décadence de notre ordre, leur union fera leur force et relèvera la Maç. de notre Or. Ah ! que le Gr. Arch. de l'Un. inspire à la R. L. des *Cœurs-Fidèles* une résolution semblable à celle qu'a prise la *Vraie-Fraternité*, et tous nos vœux seront comblés !

Une deuxième députation est introduite ; elle est également composée de trois FF. portant la bannière de la L. des *Cœurs-Fidèles*, les comptes, les bijoux, les outils, etc.

LE VÉN. : — MM. CC. FF., nous sommes heureux de vous voir parmi nous dans ce jour ; recevez, par mon organe, l'expres-

sion des sentiments de sincère fraternité dont sont animés pour vous les FF. de cet Atel., et puissiez-vous remplir vos cœurs d'allégresse, en nous apportant une bonne nouvelle !

LE CHEF DE LA DÉPUTATION :—T. V. et vous tous, nos CC., FF., la R. L. des *Cœurs Fidèles* a appris avec une joie réelle que tous les bons Maç. de l'Or. songeaient à relever notre ordre du discrédit dans lequel il est malheureusement tombé, et à unir leurs efforts pour travailler en commun au progrès de l'humanité et à la splendeur de la Maç. La L. des *Cœurs Fidèles*, qui, elle aussi, gémit depuis longtemps de la situation fâcheuse dans laquelle languissait la Maç., veut s'associer à ce travail de régénération ; elle réclame sa part dans la grande et noble tâche que la M. s'apprête à entreprendre ; elle vient donc vous offrir son concours, comme vous lui donnerez le vôtre ; elle vient déposer dans votre Temple ses bijoux, sa bannière, ses outils ; elle vient cimenter sur votre autel les liens de fraternité qui unissaient tous les FF. de l'Or. ; elle vient demander une place sur vos colonnes pour ses ouvriers ; chacun d'eux apportera à ce travail commun son zèle, ses lumières, son activité ; chacun d'eux concourra avec une sainte émulation à la réalisation des belles espérances que doit faire concevoir pour l'avenir l'union de tous les Maç., la fusion de toutes les LL. de l'Or. de Strasbourg en un seul Atel.

LE VÉN. :—C'est le Gr. Arch. de l'Un. qui vous a inspiré la généreuse pensée et les nobles espérances dont vous êtes en ce moment l'interprète auprès de nous. Gloire à lui ! Il n'a pas voulu que notre œuvre fût incomplète ; et en mettant au cœur de tous les vrais Maç. ces sentiments de fraternité, ces desirs d'une union plus intime, il a voulu leur donner les moyens de travailler avec plus d'efficacité à la grande œuvre qu'il a proposée pour but à leurs efforts. Vous êtes pour nous, TT. CC. FF., vous êtes pour la Maç. de l'Or. de Strasbourg les messagers d'une bonne nouvelle ; soyez donc les bienvenus parmi nous ; et soyez certains que nous sommes heureux de recevoir le dépôt sacré que vous confiez à nos mains. Si deux LL. sont maintenant à l'état de sommeil, la Maç. entière sera cependant plus active, plus vigilante qu'elle ne l'a été jusqu'ici ;

et elle marchera de nouveau avec confiance et avec force dans la carrière du progrès.

Après ces paroles la députation vient aussi déposer sur l'autel et sur le tableau ce qu'elle a apporté ; puis le Vén. . la fait placer en tête de la Col. . du Sud, et fait applaudir à sa présence par une triple batt. .

Le Vén. . descend ensuite du trône, et, assisté des deux Maît. . des Cérém. ., il prend la corde d'union qui se trouve sur l'autel, et la place sur le tableau autour de tous les outils, en disant :

J'enlace ces outils, symboles de l'activité et du travail, de la corde d'union, afin de rendre plus étroite, plus intime, l'heureuse union de tous les Maç. . de notre Or. . qui s'est opérée en ce jour. Puissent la concorde et l'harmonie régner toujours entre tous les ouvriers de cet Atel. . ! Puissent les liens nouveaux de fraternité, qui viennent de s'établir entre eux, ne jamais se relâcher ! Puissent-ils se resserrer sans cesse davantage, afin que la L. . des *Frères-Réunis* se montre vraiment digne du nom qu'elle porte, et qu'elle concoure à la splendeur de l'ordre maçonnique !

Et toi, Gr. . Arch. . de l'Un. ., qui lis au fond des cœurs, qui connais nos sentiments les plus secrets, nos pensées les plus cachées, inspire à chacun d'entre nous le désir de faire le bien, donne-nous la force nécessaire pour l'accomplir, soutiens notre courage, relève ceux qui pourraient faiblir, prends sous ta sauve-garde et sous ta protection l'Atel. . dans lequel nous allons nous livrer à nos travaux, afin que tous nos efforts tournent à la gloire, à la prospérité de la Maç. . et au bien général de l'humanité !

En ce moment tombent les voiles qui couvraient les signes symbol. . à l'Or. ., derrière les Surv. . apparaissent deux riches écussons entourés de feuillages. Sur l'un de ces écussons sont inscrits *les noms* des trois LL. . de l'Or. . de Strasbourg, et sur l'autre ces mots : *L'Union fait la Force*. Une brillante harmonie retentit et le Vén. . remonte sur le trône.

Lorsque la musique a cessé, le Vén.·. s'adresse au 1^{er} Surv.·. et dit :

F.·. 1^{er} Surv.·., un heureux événement vient de s'accomplir ; la Maç.·. s'est réveillée de son trop long sommeil ; tous les FF.·. de notre Or.·. sont réunis désormais en un seul Atel.·. Le soleil se montre radieux à l'horizon, et il illumine de ses rayons les plus brillants cette heure solennelle. Que la joie et la sérénité rentrent dans nos ames ; que nos cœurs s'épanouissent à la vue du glorieux avenir qui s'ouvre pour la Maç.·. Invitez les FF.·. de l'une et l'autre Col.·. à saluer d'une triple salve d'applaudissements l'œuvre maçonnique que nous venons de terminer.

Après les batt.·., le Vén.·. s'exprime en ces termes :

L'œuvre de la fusion est donc définitivement opérée ! Désormais il n'y a plus qu'une seule Maç.·. à Strasbourg. Un lien unique lie tous les FF.·. en un seul corps : puisse-t-il ne jamais se dissoudre !

Maintenant il ne me reste plus qu'une seule opération à faire : c'est l'installation du nouveau Vén.·. de la L.·.

Cette solennité, qui régulièrement n'a lieu que dans les derniers jours de l'année, se fait aujourd'hui à une époque extraordinaire, puisque les anciens dignitaires des *Frères-Réunis* se sont démis de leurs fonctions, sans attendre le terme légal des nouvelles élections. Par cette résolution qu'ils ont prise librement et d'un commun accord, ils ont voulu prouver eux membres des deux LL.·. qui sont venus se joindre à eux, que, tout en pouvant réclamer l'honneur de diriger leurs travaux jusqu'à la fin de l'année, ils ont néanmoins voulu les mettre à même de ne se donner que des Offi.·. dignit.·. de leur propre choix.

Ceux-ci, ayant été élus régulièrement et tous avec d'imposantes majorités, je passerai à l'installation du T.·. Vén.·. qui procédera ensuite à l'installation des autres Offi.·. de la L.·.

Le Matt.·. des Cérém.·. ayant conduit le F.·. SILBERMANN,

nouveau Vén.°, près du trône, le F.°. GRUCKER lui adresse les paroles suivantes :

T.°. C.°. et bien aimé F.°.

Par le vote régulier de vos FF.°, vous avez été chargé des fonctions de Vén.°. La joie que j'éprouve en vous installant comme mon successeur en ces belles et importantes fonctions, est d'autant plus grande que depuis longtemps j'ai appris à vous aimer et à vous apprécier.

Par cette raison aussi il sera superflu de vous rappeler quels sont les devoirs d'un Vén.° ; vos connaissances, vos talents, votre zèle pour la Maç.°, comme pour le bien public, nous sont de sûrs garants que vous continuerez à diriger les travaux de la L.° des *Frères-Réunis* dans le véritable esprit de la Maç.° écossaise.

Il y a trente ans maintenant que cette L.° existe, et, Dieu merci, elle n'a pas traversé cette période sans faire quelque bien, et sans avoir laissé des souvenirs agréables dans le cœur de tous ceux qui lui ont appartenu.

Depuis l'inauguration de la L.° des *Frères-Réunis* vous êtes le cinquième dans la série de ses Vénér.°.

Votre mission est plus difficile que celle de vos prédécesseurs, la L.° n'ayant jamais vu sur ses Col.° un aussi grand nombre de FF.°, et ne s'étant jamais proposé un but aussi grand que celui vers lequel vous êtes appelé à la diriger.

Que le Gr.° Arch.° vous assiste donc dans vos efforts, qu'il fasse descendre sur vous son esprit de force et de sagesse, afin que, lorsqu'une nouvelle série de trente années se sera écoulée, les *Frères-Réunis* d'alors aiment à se souvenir du Vén.° avec lequel aura commencé la seconde période de l'existence de la L.°.

En ma triple qualité d'ancien Vén.°, de Vén.° d'honneur et de Gr.° Insp.° général, membre du G.° Or.° de France, je vous demande maintenant votre serment d'honneur de faire observer fidèlement les statuts généraux de l'Ordre et de vous y conformer vous-mêmes dans tous les cas.

Le Fr.° SILBERMANN prononce le serment, puis le Vén.° fait

applaudir par une triple batt.. Il donne l'accolade fraternelle au F.. SILBERMANN, et lui remet le maillet dirigeant.

Le nouveau Vén.. prend place au trône et s'exprime en ces termes :

MM.. FF..

Vous m'avez appelé à la mission de présider vos réunions, de diriger vos travaux, de marcher devant vous dans la voie de la véritable Maç.. ; si je sens tout ce qu'il y a d'honorable pour moi dans vos suffrages, je comprends aussi, croyez-le bien, toute l'étendue des devoirs qu'ils m'imposent. L'ère nouvelle, dans laquelle doit entrer, à dater de ce jour, la Maç.. de notre Or.. ne peut avoir de durée que par le concours zélé et intelligent de tous les FF.. qui composent notre Atel.. ; c'est à eux, sans doute, que reviendra la gloire de toutes les œuvres utiles que nous pourrions accomplir ; et, ce qui vaut mieux que la gloire, la satisfaction intime que chaque homme de bien doit éprouver quand il peut se dire que sa journée n'a pas été perdue et qu'il a travaillé au progrès de l'humanité.

Mais c'est au chef de l'Atel.. à donner aux ouvriers l'exemple du zèle et du travail ; c'est à lui de stimuler sans cesse leurs efforts, à réchauffer de ses paroles la tiédeur des uns, le découragement des autres ; c'est à lui à tenir d'une main ferme et bienveillante à la fois le maillet, afin que la concorde et l'harmonie règnent sans cesse parmi les FF.., et qu'il n'y ait entre eux d'autre rivalité que celle qui naît d'un commun desir de faire le bien. Tous mes efforts tendront, MM.. CC.. FF.., à me mettre à la hauteur de la sainte mission que je tiens de vos suffrages, et à mériter de plus en plus la confiance et l'approbation de chacun d'entre vous. Aidez-moi de votre zèle et de vos lumières ; seconde-moi de votre activité, et la Maç.. de notre Or.. pourra bientôt être citée comme un modèle digne d'être imité aux autres Or.. de la France.

Après une triple batt.. le Vén.. procède à l'installation des Offic.. dignit.., et leur adresse des allocutions que nous regrettons de ne pouvoir reproduire.

Conformément aux statuts généraux de l'Or.·. (art. 151), le Vén.·. invite le F.·. Orat.·. à prêter l'obligation au nom de tous les Offic.·. dignitaires.

Dès que cette formalité est remplie, le Vén.·. décore chacun des Offic.·. de son cordon, fait conduire les FF.·. Orat.·. et Secrét.·. par deux Maît.·. des Cérém.·. à leurs plate-formes, et invite les autres Offic.·. à reprendre leur place. Il remonte au trône, fait applaudir à cette cérémonie et donne la parole au F.·. Orat.·. qui s'exprime en ces termes :

MM.·. FF.·.,

Le voilà donc atteint, le but qui était l'objet de nos desirs et de nos efforts !

La voilà donc accomplie, la réunion de tous les Maç.·. de notre Or.·. en un seul Atel.·. ! et accomplie sans retour !

Tous les obstacles qui s'opposaient d'abord à la réalisation de cette pensée de fusion se sont évanouis comme un souffle ; toutes les difficultés se sont aplanies, toutes les résistances ont cédé.

C'est qu'il y avait en vous, TT.·. CC.·. FF.·., en vous tous qui avez concouru à l'œuvre que nous célébrons en ce jour, une puissance plus grande que tous les obstacles, plus énergique que toutes les résistances, plus forte que toutes les difficultés. Il y avait en vous une volonté ferme, inébranlable, tenace ; et à une volonté pareille rien n'est impossible, lorsque le but qu'elle se propose est conforme à l'intérêt général.

Aussi, grâces vous soient rendues, TT.·. CC.·. FF.·. ! Vous avez fait une œuvre bonne, une œuvre utile pour le présent, une œuvre féconde pour l'avenir. Je ne crains pas de le proclamer : vous avez bien mérité de la Maç.·. ; vous lui avez remis au front une brillante auréole ; ce n'est plus une couronne d'épines et de soucis que vous voulez lui voir porter désormais ; c'est une couronne de gloire et de splendeur.

Grâces vous soient rendues, à vous surtout qui êtes le premier parmi nous par les hautes dignités que vous possédez, et qui avez

voulu être le premier aussi par l'exemple de toutes les vertus maçonniques, à vous, T.°. C.°. et T.°. Ill.°. Fr.°. Grucker, à vous, qui avez apporté tant de zèle et de dévouement à la réalisation de cette pensée de fusion, et qui, après l'avoir accomplie, heureux et satisfait de votre œuvre, nous avez encore donné une admirable leçon d'abnégation et de désintéressement, en déposant sur l'autel le maillet que vous avez tenu pendant de longues années avec la plus honorable distinction. Dans le siècle de vanité et d'égoïsme où nous vivons, de si généreux exemples sont trop rares, pour que la Maç.°. ne doive pas se glorifier de pouvoir en montrer dans son sein ; en vous rendant justice et honneur, la L.°. s'honore elle-même ; et le service signalé que vous venez de rendre, après tant d'autres services que vous avez déjà rendus, est un titre nouveau que vous avez acquis à la reconnaissance de la Maç.°.

Notre passé, TT.°. CC.°. FF.°, est triste et sombre ; assez souvent je vous en ai déroulé l'affligeant tableau pour n'avoir plus besoin de vous le remettre sous les yeux ; laissons-le désormais derrière nous, laissons-le descendre dans la tombe et tournons la tête vers le soleil de l'avenir qui s'est levé à l'horizon. Ou si parfois encore nous jetons nos regards sur la période de la Maç.°. qui vient de s'écouler et qui n'est plus pour nous que de l'histoire, que ce soit pour y puiser d'utiles enseignements. Que la honte que nous fait éprouver la longue torpeur dans laquelle a végété la Maç.°. stimule notre ardeur et notre zèle ! que le triste spectacle de l'oisiveté, dans laquelle se sont endormies les LL.°, devienne pour notre L.°. retrempee d'une vigueur nouvelle la source d'une généreuse excitation ! que les paroles du blâme, qui sont tombées plus d'une fois de notre bouche sur la négligence et l'indifférence des Maç.°, nous préservent de nous égarer encore dans la voie fatale d'où nous venons de sortir !

L'avenir ! l'avenir ! à lui nos espérances, à lui nos vœux, à lui nos efforts ! Et il peut être beau, TT.°. CC.°. FF.°, cet avenir, car il est entre nos mains : il sera ce que nous voudrons qu'il soit !

Et nous voulons qu'il soit brillant ! N'est-il pas vrai, TT.°. C.°. FF.° ? Nous voulons que la Maç.°, après s'être régénérée elle-

même, se réhabilite aussi aux yeux du monde profane ; nous voulons que notre L.°. devienne un foyer d'activité et de travail, de lumière et d'intelligence, d'harmonie et de fraternité ! Et nous le voulons avec énergie, nous le voudrons avec persévérance ; car sans la persévérance il ne se fonde rien de grand, rien de durable ; sans la persévérance, la volonté n'est que le jouet d'un capricieux hasard.

Et si nous ne le voulions pas ainsi, je vous l'ai déjà dit, TT.°. CC.°. FF.°, nous serions coupables envers la Maç.°. Nous serions des ouvriers traîtres et perfides ; car, après avoir anéanti, pour ainsi dire, deux Atel.° de notre Or.°, sous prétexte de réunir dans le troisième, dans un seul centre, dans un seul foyer, tous les éléments actifs de la Maç.°, nous verrions bientôt cette dernière L.° marcher à une prompte décadence, et la Maç.°, étouffée par les mains de ses propres enfants, tomber, pour ne plus se relever peut-être, au sein de l'Or.° de Strasbourg.

Les devoirs que nous nous sommes imposés, en travaillant à la fusion de tous les Atel.° en un seul, sont donc graves et nombreux ; une responsabilité morale plus grande s'attache désormais à nos actes maçonniques ; car toute la Maç.° de notre Or.° est ici, dans ce Temple ; tout son avenir est dans nos travaux ; sa splendeur future et sa ruine sont également entre nos mains ; en nous repose sa dernière espérance ; elle ne peut plus végéter tristement, se traîner dans l'impuissance et la stérilité ; et si nous ne parvenons à lui rendre une vie nouvelle, croyez-le bien, TT.°. CC.°. FF.°, c'est le coup de mort que nous lui aurons porté par la fusion que nous venons d'accomplir.

Mais non ; elle vivra ! elle vivra ! ah ! laissez-moi m'abandonner aux pressentiments de mon cœur ! elle vivra, belle, glorieuse, entourée de considération, honorée de l'estime de l'opinion, cette reine du monde profane, qui seule aujourd'hui fait et défait toutes les grandeurs terrestres et dont la sanction est nécessaire à toutes les institutions qui doivent avoir de la durée.

Elle vivra de votre vie, à tous, car chacun de vous viendra lui prêter sa force, ses lumières, son ardeur, son amour du bien et du progrès social ; chacun de vous viendra dans son sanctuaire lui ap-

porter le tribut de son loyal concours. Vous réunirez en un seul faisceau toutes vos volontés éparses ; et quelle puissance pourra alors égaler votre puissance ? Vous vous serrerez autour de cette bannière sacrée, symbole de votre union maçonnique ; et quelle main audacieuse osera alors chercher à l'abaisser ou à la ternir ? Vous releverez la Maç.° par vos actes, et par les exemples d'une philanthropie éclairée que vous donnerez au monde profane ; et quelle bouche téméraire osera alors contester la haute utilité sociale de notre institution ?

A l'œuvre donc, Maç.°, Apprent.°, Comp.° et Maît.°, car c'est par les œuvres et non par les paroles qu'il faut juger les institutions comme les hommes ; mettons-nous en marche vers ce double but : la régénération intérieure de la Maç.° et sa réhabilitation aux yeux du monde profane ! Toute institution sociale, pour qu'elle puisse s'asseoir sur des fondements durables, enfoncer ses racines bien avant dans le sol, a besoin de l'estime et de la considération publique. Les blessures qui font le mépris ou le ridicule sont mortelles ; et c'est parce que la dent du ridicule, cette dent, plus mordante que la lime, a pu trouver prise un instant sur la Maç.°, que la Maç.° est tombée dans le marasme et la langueur. En vain nous nous entourons de mystère et d'obscurité ; en vain nous redoublons de précautions à la porte du Temple pour empêcher qu'un regard indiscret et profane n'y pénètre, nous ne pouvons échapper au contrôle souverain de l'opinion ; car le soleil de la publicité perce aujourd'hui les plus épaisses murailles, et il porte la clarté sous les voiles les plus impénétrables.

Si donc, dans nos actes comme dans nos paroles, nous devons chercher avant tout le suffrage de notre conscience, nous devons attacher aussi une haute valeur au suffrage de l'opinion publique ; car c'est elle qui dispense le mépris et la considération ; c'est elle qui soutient une institution ou qui la renverse. Nous ne devons pas capter la publicité, mais nous ne devons pas non plus reculer devant elle ; s'il ne faut pas que le monde profane soit initié à nos discussions intérieures, à nos assemblées, il faut cependant qu'il puisse juger parfois par nos actes extérieurs que nos assemblées ne sont pas oisives, que nos discussions ne sont pas stériles pour le bien de l'hu-

manité. Nous ne pouvons échapper à la loi du siècle ; eh bien ! sachons-la accepter franchement avec toutes ses conséquences ! Faisons en sorte que le monde profane, à la vue des actes produits par la Maç., soit obligé de confesser qu'il a jugé trop légèrement cette institution sacrée, et qu'elle renferme encore dans son sein des principes de progrès, qu'elle n'a pas encore épuisé tout son avenir !

Ce discours, qui a été écouté par tous les FF.°, avec la plus grande sympathie, est vivement applaudi :

Le Vén.° prend ensuite la parole et dit :

M.° FF.°,

Dans votre dernière séance vous avez voulu consacrer, par une œuvre de haute charité, l'heureux événement que nous célébrons aujourd'hui. Vous avez décidé qu'une médaille de 500 fr. serait versée à cette belle et noble société des jeunes détenus, qui a pris naissance dans notre cité et qui depuis a heureusement trouvé beaucoup d'imitateurs. Vos intentions ont été remplies, et voici la lettre que le président de cette société vient de faire publier dans les journaux :

« A l'occasion de la réunion des LL.° maçonniques avec celle des « *Frères-Réunis*, cette dernière vient de faire remettre entre mes « mains un don de 500 fr. pour la *Société pour l'amélioration morale de jeunes détenus dans les prisons civiles de Strasbourg*.

« Bien que je sache que la Francmaç.° aime à couvrir ses bien- « faits du voile du mystère, je ne crains pas de commettre une « indiscretton en donnant de la publicité à cet acte de haute charité « maçonnique. Les membres qui composent les LL.° de Strasbourg, « se sont acquis par là un nouveau titre au respect de leurs concitoyens : une société qui sait faire le bien de cette manière est digne de l'estime générale.

« Pour moi, je lui exprime, au nom de la société dont j'ai l'honneur de faire partie, la reconnaissance la plus vive. Puisse le Très-

« Haut la bénir dans nos travaux, et faire prospérer ses entreprises
 « pour le véritable bien de l'humanité !

« Agréez, etc.

« Au nom du comité,

« *Le Vice-Président, Em. BRAUNWALD.* »

Après cette lecture une douce harmonie se fait entendre ; lorsqu'elle est achevée le Vén.· invite tous les FF.· à se lever et il prononce l'invocation suivante :

« Grand Arch.· de l'Univ.· ! Avant de suspendre ces travaux, nous nous tournons encore vers toi pour appeler sur la Maç.· ta bienveillante protection. Fais descendre sur nous ton souffle inspirateur, donne-nous la ferme résolution de ne jamais dévier des devoirs qui sont imposés par l'esprit de notre association à tous les véritables Maç.·. Donne-nous la force nécessaire pour les remplir, pour travailler avec zèle au bien de l'humanité, à la grandeur de la Maç.·, et à la gloire de celui de qui émane toute la gloire et toute la grandeur !

« Que le souvenir de ce jour solennel reste longtemps gravé dans nos ames ! Que les bonnes résolutions que nous y avons prises ne demeurent pas stériles ! Qu'elles fructifient et qu'elles portent des œuvres de sagesse et de progrès ! Anime tous les enfants de cet Atel.· d'un même esprit d'union et de concorde ; resserre de plus en plus entre eux les liens de la fraternité maçonnique, et accorde leur souvent encore le bonheur de se rencontrer dans le Temple et d'y puiser de nobles desirs, une généreuse volonté de faire le bien.

Le Vén.· suspend immédiatement les Trav.· pour les reprendre en L.· de table.

La salle du banquet avait été décorée avec autant d'art que de goût par le FF.· SCHÆFFER, architecte-décorateur. Des tentures, des trophées, des arbustes et des fleurs ornaient tout le pourtour de la salle.

Quatre-vingt-cinq FF.· prennent part au banquet, dans lesquels plusieurs toasts remarquables sont portés. La plus franche cordialité, une gaité décente, une fraternité toute maçonnique ne cessent d'y régner.

TRAIT

DE COURAGE ET DE DÉVOUEMENT

D'UN FRANC-MAÇON.

Nous avons sans cesse combattu cette opinion erronée que des gens ignorants ou aveugles cherchent à faire triompher, à savoir que la *maçonnerie n'est plus bonne à rien*. L'auteur du discours inséré au commencement de cette livraison a montré jusqu'à l'évidence l'inanité de cette assertion; il a cité des faits attestant que la maçonnerie n'a point abandonné ses anciennes prérogatives d'honneur, de loyauté et de générosité. Voici une nouvelle preuve, une preuve toute récente des sentiments de courage et de dévouement qu'elle inspire à ses adeptes. L'auteur de cette action décrite dans les lettres suivantes, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, est un des membres de la loge *Arts et Commerce* de l'Orient du Mans (Sarthe). Il voulait tenir caché le trait qui l'honore; mais son père qui ne devait point avoir le même motif de se taire, la modestie, l'a révélé à un de nos honorables correspondants, que nous remercions de nous l'avoir communiqué.

A Monsieur Godeau père, au Mans.

Marseille le 17 novembre 1841.

MONSIEUR ,

Le 31 octobre dernier j'étais à Marseille avec ma famille. Un jour, par le temps le plus beau et le plus calme, nous fîmes une promenade sur mer. Cent barques sillonnaient la rade; le vent s'éleva peu à

peu, la mer grossit avec force, et notre barque faillit chavirer : notre enfant eut peur, elle tomba dans la mer. En vain, monsieur, j'en appelai au courage et à l'humanité des marins qui nous conduisaient ; mon désespoir l'impulsant, mêlé aux cris des embarcations qui nous entouraient, ne purent déterminer aucun de ces hommes habitués aux accidents de ce genre à se jeter à la mer ; le danger était trop grand, sans doute. Tout-à-coup une barque montée de trois jeunes gens et de deux marins s'avança rapidement de notre côté ; mon espoir ne fut point trompé, monsieur, car je vis l'un de ces hommes se débarrasser à la hâte de ses habits, s'élancer dans les flots, et quelques instants après reparaitre tenant une jeune fille évanouie dans ses bras. Chargé de son précieux fardeau, il lui fallut lutter contre la vague et le vent, jusqu'à ce qu'une barque fut assez près de lui pour recevoir ma fille mourante. Alors un cri de joie et d'admiration succéda à la vive inquiétude de tous les spectateurs : l'embarcation qui l'avait amené vers nous disparût presque aussitôt, sans que j'aie pu embrasser le sauveur de mon enfant.

Enfin, après huit jours de recherche, je suis parvenu à le connaître ; je l'ai présenté à ma famille, à mes amis et à ma fille, qui, malade encore, a pu le voir et embrasser son sauveur. Cet homme, qui risqua si généreusement sa vie pour sauver celle de notre enfant, c'était votre fils, monsieur, et vous pouvez en être fier, car rien ne peut surpasser ce qu'il a fait. Veuillez donc vous identifier avec ma position de père, et lui remettre de ma part et de celle de mon épouse les deux souvenirs que nous lui adressons. L'un des cadres contient un médaillon sur lequel mon épouse et moi avons gravé notre juste reconnaissance ; l'autre renferme le portrait de notre fille chérie. Puisse-t-il, comme nous, garder le souvenir du 31 octobre. Dites-lui bien que *jamais la famille Delorme n'oubliera ce qu'il a fait pour elle* ; embrassez-le pour nous, monsieur, et priez-le d'accepter ce gage d'amitié et de la plus vive reconnaissance.

Agréez, Monsieur, l'assurance de notre estime et de notre sincère attachement.

Signé, L. DELORME.

P. S. La position de notre enfant nous permet de quitter Mar-

seille, sous peu nous partons pour Gènes et Florence ; si vous venez en Italie, et nous l'espérons, rappelez-vous que vous y avez une famille désormais, et que nous serons heureux et fiers de vous y recevoir.

A Monsieur Godeau fils, au Mans.

Marseille, 17 novembre 1841.

Monsieur,

La générosité avec laquelle vous avez exposé vos jours pour moi, a rempli d'admiration et notre famille et nos amis.

Mes parents, pleins de reconnaissance, ont voulu en perpétuer le souvenir ; ils ont eu l'heureuse idée de vous adresser leurs remerciements et les miens, gravés sur un métal ; et moi, monsieur, je remets en vos mains l'image de celle que vous avez conservée à sa chère famille.

Puissiez-vous, monsieur, recevoir et garder ce médaillon avec autant de plaisir et de satisfaction que j'en éprouve à vous l'adresser. En le voyant, pensez quelquefois à celle qui vous dût la vie, et soyez persuadé que jamais elle n'oubliera votre noble dévouement.

Croyez, Monsieur, à l'assurance de l'estime et de la vive reconnaissance de votre toute dévouée.

Signé, EUGÉNIE DELORME.

ESQUISSE
DES
TRAVAUX DE LA FÊTE DE L'ORDRE,
CÉLÉBRÉE PAR LE GRAND-ORIENT,

Le 27 décembre 1841.

Les travaux sont ouverts à trois heures. On donne lecture du procès-verbal de la dernière fête. — A quatre heures les frères visiteurs sont introduits; ils ne peuvent tous trouver place sur les colonnes. — Le frère secrétaire rend compte des travaux du dernier semestre. Ce rapport écrit avec lucidité est écouté avec attention. Les frères trésoriers, hospitaliers et archivistes présentent leurs comptes de gestion pendant le dernier semestre. Le respectable frère Bouilly est, sur sa demande, introduit sans aucune cérémonie, et se place au fauteuil de la présidence. A cinq heures et demie, les illustres frères Decazes et de Fernig, suivis d'un grand nombre de maçons de leur obédience, se présentent et sont reçus avec tous les honneurs dus à leurs dignités maçonniques. Le vénérable frère Bouilly, adresse aux visiteurs d'agréables paroles. Son esprit toujours jeune, semble se jouer au milieu des expressions les plus douces et les plus flatteuses. L'illustre frère Decazes répond aux éloges qu'il vient de recevoir par des éloges au respectable frère Bouilly. Il fait des vœux sincères pour que le rapprochement qui vient d'avoir lieu entre les deux obédiences maçonniques soit suivi de la réunion en un seul des deux ateliers supérieurs. Cette allocution est vivement applaudie.

Le frère Janin, orateur de la chambre du suprême conseil

des rites, prononce ensuite un discours sur l'emploi du temps. Ce discours est bien écrit, mais il renferme des longueurs et quelques lieux communs qui ont nuit à l'effet qu'il aurait pu produire sur l'auditoire. Le sujet de ce discours, il faut l'avouer, n'était guère de circonstance.

Le frère Cauchois s'est ensuite levé pour faire le rapport de la commission chargée de distribuer les médailles d'honneur aux maçons qui s'en étaient rendus dignes. Ce rapport a été écouté avec plaisir. Ont été appelés au pied du trône pour recevoir les médailles, les frères Pierre Laurent Pajot, du Havre de Grâce (ce frère a sauvé la vie à plus de vingt personnes qui se noyaient), Simon Pierre Moissard, Jean Baptiste Gros et Jourdan, préfet de l'île de Corse. — Le frère Bouilly, en remettant à ces honorables adeptes les médailles qu'ils ont si bien méritées, leur a adressé les paroles les plus flatteuses. Le frère Decazes s'est joint au frère Bouilly pour les complimenter.

Après cette imposante cérémonie, l'honorable frère Philippe Dupin, dans une belle improvisation, fait l'éloge des travaux du Grand-Orient, Il a remarqué l'ordre et la dignité qui ont constamment régné pendant la séance. Revenant sur le discours du frère Janin, il prouve que l'homme, par un emploi bien entendu du temps, pourrait alléger le fardeau de ces peines et augmenter la somme de ses plaisirs. Il se réjouit aussi du rapprochement qui s'est opéré entre les deux pouvoirs rivaux et il fait des vœux pour que ce rapprochement amène bientôt la fusion des deux rites.

A sept heures, les travaux sont suspendus pour passer à ceux du banquet. Le frère Bouilly a porté la première santé dans laquelle il s'est longuement appesanti sur les qualités personnelle de Louis-Philippe, de la reine, du duc d'Orléans, du duc de Nemours, du prince de Joinville, du duc d'Aumale, de la princesse Clémentine, etc., etc. Le frère Bouilly, c'est

une justice à lui rendre, à toujours eu le bonheur, pendant sa longue carrière, de trouver pour tous les rois et tous les princes des expressions excessivement laudatives, ce qui doit nuire un peu au prix de ces éloges. La seconde santé a été portée au suprême Conseil. Le frère Decazes y a répondu. Les autres toasts d'usage ont été successivement portés et les travaux ont été clos à onze heures du soir.



CHRONIQUE.

Plusieurs fautes d'impression se sont glissées dans le compte-rendu, du reste fort incomplet, que nous avons donné de la dernière fête de l'ordre, célébrée le 26 décembre dernier, par le Suprême Conseil. Nous nous proposons de revenir sur les travaux importants de cette séance, lorsque nous en aurons reçu le procès-verbal imprimé.

— Le conseil central des loges de Lyon, après avoir éprouvé bien des vicissitudes, s'est reconstitué de nouveau suivant ses anciens réglemens. La détermination qu'il a prise dans sa dernière séance, relativement aux loges nouvelles qui se forment de toutes parts dans notre orient, et semblent avoir pour but de déconsidérer de plus en plus notre institution, sa dernière détermination est une preuve de sa grande utilité. Une loge d'un autre orient lui a adressé une lettre d'un haut intérêt.

— La loge *Bienfaisance et Amitié*, orient de la Croix-Rousse, a célébré le 17 janvier, sa fête solsticielle d'hiver avec beaucoup de solennité. Une cérémonie, toujours belle et touchante lorsqu'elle est faite avec dignité, a eu lieu dans cette séance : un jeune enfant a reçu le baptême maçonnique. Le frère orateur, dans un précis historique qui a été écouté avec un vif plaisir, a fait le récit des malheurs engendrés par l'intolérance depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à nos jours. Cet honorable frère avait déjà donné des preuves de sa grande érudition.

— Pendant la célébration de la fête de l'ordre, par la loge la Candeur, le 23 janvier, il s'est élevé un incident remarquable. Une députation d'une nouvelle loge, dont nous avons trop souvent parlé, s'est présentée pour être admise aux travaux.

Le président a dit que plusieurs loges avaient pris la détermination de ne visiter de ne recevoir en députation l'atelier dont il s'agit, que lorsqu'elles connaîtraient parfaitement sa composition, et qu'il était d'avis de lui refuser l'entrée du temple. L'orateur s'est levé pour combattre cette opinion qu'il a trouvée inopportune, et proposer l'admission de la députation. Cet atelier, a-t-il dit, a été constitué par le Grand-Orient, et par ce fait seul, l'entrée de ce temple ne peut lui être interdite. Alors le président a demandé à l'orateur si le grand orient, avant d'accorder des constitutions à cet atelier, avait daigné consulter les loges de Lyon, et s'était lui-même conformé à ses propres statuts. Puis animé d'une sainte indignation contre le trafic honteux qu'on semble faire des constitutions d'atelier, il s'est écrié : Que le grand orient crée des loges tant qu'il voudra, mais il ne m'obligera jamais de donner la qualité de frères à des hommes qui ne jouirons pas de ma considération. Je préférerais mille fois briser mon maillet et renoncer au titre de franc-maçon plutôt que d'agir contre ma conscience et contre nos principes d'honneur et de justice. Alors plusieurs frères ont demandé l'ordre du jour sur la proposition de l'orateur; il a été voté à la presque unanimité.

— La loge *Equerre et Compas*, qui devait célébrer la fête de l'ordre le 6 février prochain, a cédé son tour à la *Sincère Amitié*. Ce sera donc cette dernière qui célébrera la fête au jour indiqué. Son local est montée du Gourguillon, n. 22.

— Dans la prochaine livraison de cette *Revue*, nous reprendrons la publication des *Mémoires d'un vieux Franc-Maçon*, interrompue par des motifs indépendants de notre volonté.

Le bureau de la REVUE MAÇONNIQUE est actuellement quai d'Orléans, n° 25, au 5°.

DE

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ (1).

Le sentiment qui a fondé notre association, ce sentiment d'où elle a tiré toute sa force et tout son éclat, c'est l'amour de l'humanité, c'est ce penchant généreux et sublime qui entraîne l'homme vers son semblable, c'est ce cri de la nature qui, d'un bout de l'univers à l'autre, retentit dans nos cœurs et nous fait prendre part aux souffrances et aux joies de nos frères, quelque éloignés qu'ils soient de nous. C'est ce sentiment qui remplit de remords et d'amertume l'âme de celui qui devient oppresseur et tyrannique, comme il comble d'une volupté pure l'âme de celui qui se consacre au bonheur de ses semblables : source intarissable de biens et de douceurs, si les hommes ne refusaient point d'entendre sa voix, l'infortune serait à jamais bannie de la terre. C'est de ce sentiment délicieux qu'émane la douce fraternité, ce don céleste, ce lien sacré des cœurs, principe et fin de toute société. Les préjugés et les vices répandus sur la terre, l'égoïsme, le plus invétéré de tous les vices, retarderont pour quelque temps encore le règne de sa loi. Toutefois, que les hommes de bonne volonté ne perdent point courage, car les temps marqués pour son avènement approchent, et les signes de sa prochaine venue se manifestent. Il a fallu bien des siècles pour que la voix du disciple immortel de Jean-Baptiste, notre patron, ait pu se faire comprendre. Pendant bien long temps l'esprit de mensonge, devenu maître de la doctrine nouvelle, s'est attaché à la cor-

(1) Discours prononcé à la fôte la *Réunion des Amis choisis*, orient de Béziers, par son vénérable, le 27 décembre 1841.

*

rompre et n'a que trop bien réussi à la faire servir d'instrument à la tyrannie et à l'oppression. Grande leçon que Dieu a permise afin de nous rendre plus attachés à cette loi sainte, nous, à qui il a été donné plus spécialement de la connaître, de l'aimer et de la pratiquer dans toute sa grandeur, dans toute sa pureté. Mais cette parole de vie que le Christ avait semée sur la terre ; cet esprit de charité qu'il avait trouvé au sein de la société essénienne et répandu sur ses disciples, ne pouvaient ni ne devaient mourir. Ils ont été conservés ardents et purs au sein de quelques hommes qui nous les ont transmis à la faveur du mystère, à travers les siècles et les persécutions. Ces hommes furent des franc-maçons et vous êtes les continuateurs de leur œuvre. En effet, l'opinion qui fait remonter l'origine de notre institution, telle qu'elle existe aujourd'hui, aux premiers chrétiens me parait le mieux fondée dans l'histoire de notre Ordre. L'étude approfondie des symboles maçonniques, celle des mots, des signes et des formules que la maçonnerie emploie, la connaissance des principes qu'elle professe, me semblent établir victorieusement que notre société actuelle est une transformation toute chrétienne de mystères plus anciens. S'il en est ainsi, l'œuvre que le Christ a léguée au monde ne vous touche-t-elle point plus particulièrement que les autres hommes ? N'est-ce pas à vous qu'il appartient plus spécialement d'assurer le succès de cette œuvre et de l'amener à sa noble fin ? Oui, sans doute, et vous le reconnaissez comme moi, puisque vous vous réunissez dans nos temples pour y prendre, avec toute la pompe possible, l'engagement unanime et solennel de travailler de concert à l'accomplissement de cette œuvre sainte. Apportez-y ferveur et persévérance, car, quoique son triomphe soit assuré, la lutte qui depuis bien des siècles s'est établie entre le Christ et Satan dure encore, et l'ange des ténèbres enveloppe encore un bien grand nombre d'intelligences de son noir

manteau. Eh ! ne voyez-vous pas, vous-mêmes, tous les jours, les déplorables effets de cette lutte incessante et obstinée ? A peine l'humanité fait-elle un pas vers la lumière qui la conduit à la loi de Dieu que les ennemis de cette loi s'efforcent de faire rétrograder l'humanité et de la replonger dans l'ignorance et l'aveuglement. Quelques années se sont écoulées à peine depuis qu'un grand peuple se leva tout entier, à la voix de vos frères, pour proclamer le triomphe de la fraternité et des féconds principes qu'elle porte dans son sein. Vous savez quels résultats ont obtenu les efforts de ce peuple. Vous savez combien d'ennemis il eut à combattre soit au dedans soit au dehors. Vous savez aussi sous quel nombre il succomba et ce qu'il advint de sa foi nouvelle et des préceptes de cette foi. Tant de sang généreux versé sans nul profit, et l'œuvre de l'affranchissement des nations à recommencer au prix d'un sang nouveau ! Que les tièdes, que les indifférents, pour s'affranchir de toute participation au grand-œuvre, ne nous disent donc plus que l'avenir de l'humanité est désormais assuré ; que les destinées de la franc-maçonnerie sont accomplies. Ceux qui tiennent un semblable langage ou se trompent ou veulent tromper. Sans doute, la voix de Dieu, cette voix qui commande l'amour aux hommes, s'est fait entendre plus forte que jamais, et, heureusement, comprise de quelques-uns, elle a déjà porté d'heureux fruits ! Sans doute, grâce à la puissance et à l'irrésistible ascendant de son essence impérissable, elle restera victorieuse du monde où elle a pénétré. En attendant, que de maux, que de souffrances passeront sur la terre ! Et pour quelques-uns qui ont entendu cette grande voix et qui l'ont écoutée, combien n'en est-il pas encore qui résistent à ses accents, qui l'entendent et la repoussent, les uns par intérêt, les autres par conviction ? Faites comprendre, si vous le pouvez, ou bien faites avouer aux grands de la terre et aux puissants du

siècle que tous les biens venant de Dieu ne peuvent être ramassés au profit de quelques-uns, que tous les hommes y ont les mêmes droits, parce qu'ils sont fils du même père. Ils vous répondront ou qu'il n'en est pas ainsi, ou que cette doctrine subversive et pernicieuse est de celles qu'il est dangereux de faire connaître et qu'il convient de cacher aux hommes. C'est ainsi que de nos jours même les matres du monde renient le Christ dans le plus sublime de ses enseignements. Voulez-vous une preuve éclatante de ce que j'avance maintenant, c'est-à-dire que l'amour de l'humanité, que le principe de la fraternité sont loin de dominer les esprits et de régner sur les cœurs? Étudiez le caractère du plus grand génie des temps modernes, de cet homme célèbre que la France s'honore d'avoir produit et à la mémoire duquel elle prodigue encore ses hommages, de cet homme aussi, je dois avoir le courage de le dire, de cet homme que l'humanité qui se comprend et qui s'aime doit gémir d'avoir porté dans son sein, de Napoléon, enfin, que vous avez deviné sans doute avant que j'eusse prononcé son nom. Combien la face du monde serait différente de ce qu'elle est à l'heure où je parle, si Napoléon eut ressenti dans ses entrailles quelques étincelles de ce feu sacré qui brûle de l'amour de ses semblables! de cet amour qui commande l'abnégation de soi-même, le sacrifice de son intérêt privé, de sa propre gloire, de son ambition, de sa satisfaction personnelle, pour ne s'occuper que de l'intérêt et du bonheur de tous! de cet amour, enfin, qui peut se traduire maçonniquement par ces simples mots : Rien pour moi, tout pour mes frères!

La régénération infaillible de la société, l'émancipation des peuples, l'alliance mutuelle des nations, le principe de la fraternité universelle, celui de l'égalité des droits, sinon des conditions, universellement reconnus et solidement éta-

blis, la liberté du monde définitivement conquise et sa conquête pour toujours assurée, tel est le but qu'il était donné à Napoléon de poursuivre et d'atteindre. Au lieu de cela qu'a-t-il fait ? Il a ruiné la liberté, semé la haine et la division parmi les peuples, rétabli le despotisme, rendu inévitables des révolutions nouvelles, refoulé pour longtemps peut-être les principes de la fraternité et de l'égalité. Il a mis enfin le monde à deux doigts de sa perte, en appelant à son aide des préjugés qui avaient été détruits, en relevant des institutions immorales et décrépitees qui avaient été renversées, en favorisant la corruption qui fait de la servitude et de l'avilissement le chemin de la fortune et des honneurs. Pourquoi donc, ô mon Dieu ! donnâtes-vous à ce colosse une tête aussi puissante avec un cœur aussi glacé ? Et toi, grande âme du nouveau César, qui ne fût sans doute qu'une grande erreur de la création, tu me pardonneras la sévérité du jugement que je porte contre toi, parce que, rentrée au sein de la divinité, tu auras appris qu'en effet il n'y a rien de beau, rien de grand au monde, que ce que l'amour de l'humanité suggère, que ce que le sentiment de la fraternité inspire. En un mot, qu'il n'y a de gloire solide et durable que celle qu'on acquiert en servant l'humanité.

Cependant, les peuples aiment encore la gloire de Napoléon. Ils s'émeuvent au souvenir de sa grandeur sitôt passée ; c'est qu'ils voient en lui le représentant de la gloire populaire. C'est que la puissance de son génie est à leurs yeux une protestation solennelle et permanente en faveur du principe de l'égalité contre les prétentions des grands et le privilège de la naissance. C'est que l'élévation de sa fortune est une manifestation éclatante de la grandeur à laquelle le peuple peut prétendre, et une démonstration imposante et solennelle de ses droits à la souveraineté.

Si ce langage blesse quelques sympathies, s'il éveille ecr-

laines susceptibilités, que l'on veuille se rappeler que l'esprit philosophique que nous professons en maçonnerie ne permet point de taire la vérité et moins encore de l'altérer ou de la dénaturer. L'esprit maçonnique est un creuset où les opinions des hommes doivent se dépouiller des souillures dont les ont entachées la sottise et l'orgueil, pour se relever épurées, et dignes de l'Être de qui tout émane et à qui tout aboutit. La vérité, dans sa pureté la plus grande, ne doit-elle pas être l'hommage le plus agréable, l'encens le plus flatteur, que vous, prêtres du temple de la lumière, puissiez adresser à celui qui voit et connaît toutes choses, à celui qui dans l'immensité de son étendue comprend et embrasse tout ce qui est?

Si l'opinion que j'ai émise est exempte d'imposture et d'erreur, pourriez-vous en être blessé sans méconnaître le plus grave de vos devoirs, sans négliger la pratique de la première des vertus que vous avez juré d'observer? car, au premier rang de ces vertus, se trouve placé l'amour de la vérité; mais un amour ardent et sincère, dégagé surtout de toute préoccupation profane. Ce n'est que lorsqu'il parvient à acquiescer ce degré de pureté que l'amour de la vérité devient capable d'enfanter la vraie science et de conduire à la réelle sagesse. C'est alors seulement que les faits historiques de la nature de celui dont je viens de parler, deviennent la source de riches leçons de morale et de féconds enseignements de vertu. Les études historiques sont de toutes les connaissances humaines celles qui appartiennent avec le plus de droit à la science maçonnique, car elle seule porte dans ses investigations un désintéressement, un amour du vrai, une direction de vues, propres à faire ressortir tout ce que les faits contiennent de plus profitable au bien de l'humanité. C'est dans la conviction profonde où je suis que tels doivent être en effet les principes qui dirigent nos travaux maçonniques, que j'ai puisé la force de vous dire ma pensée toute entière sur le caractère de ce

génie extraordinaire qui fut un moment l'idole de ces derniers temps. C'est uniquement comme franc-maçon que je me suis cru dans l'obligation de porter le flambeau de la vérité sur cette existence rayonnante d'un si vif éclat qu'elle fascine les intelligences de son époque, comme elle pourrait de nos jours encore occasionner des méprises dangereuses sur la nature des droits qu'elle a acquis à notre admiration.

En montrant ce grand et déplorable exemple de tout ce que l'étroit égoïsme peut produire d'affligeant et de pernicieux, quelques brillantes que soient d'ailleurs les qualités dont il se pare, j'avais à démontrer la nécessité où nous sommes de concentrer nos efforts communs pour nous soutenir et nous fortifier les uns les autres dans la voie de dévouement et d'amour que nous parcourons ensemble. Si j'ai choisi cette preuve parmi tant d'autres non moins significatives que m'eût fournie le monde profane, c'est que je l'ai cru plus propre à frapper l'esprit et à développer dans les cœurs le désir et l'amour de cette union fraternelle que nous devons cimenter dans nos fêtes, de cette union qui seule peut assurer la gloire et la prospérité de notre Ordre, amener le triomphe de nos principes, satisfaire nos espérances et nous procurer ces joies douces et pures qui sont notre unique ambition, et que nous ne pouvons trouver que dans la conscience du bien que nous aurons fait.

GIMÉ.

DE LA
NOMINATION D'UN GRAND-MAÎTRE-ADJOINT

DE L'ORDRE.

Nous avons jusqu'à ce jour rempli une triste mission, et nous ne pouvons prévoir sa fin. — Être obligé de regarder sans cesse avec un esprit de méfiance des hommes auxquels on donne le nom sacré de frères, censurer leurs actes, critiquer leur conduite maçonnique, et pour cela faire taire les sentiments de son cœur, se tenir en garde contre les passions et résister à la malignité, n'est-ce pas une tâche difficile? Cependant on ne nous tient aucun compte de notre réserve, de notre modération. On nous trouve acerbe, presque violent, peut-être même injuste. — Toutes ces récriminations ne nous empêcheront pas de poursuivre notre œuvre de réforme, et de dire la vérité lorsque nous le croirons utile pour désiller les yeux de nos frères.

Nous avons maintes fois appelé l'attention des loges sur les vices d'organisation et les abus administratifs du pouvoir qui a mission de nous régir; nous avons dit aux loges qu'elles n'ont aucun représentant réel dans le sénat, ou que leurs mandataires ne remplissent point leurs devoirs. Nous avons rappelé au Grand-Orient qu'il vit isolé de ses administrés, qu'il a trop peu de soucis des besoins des loges provinciales dont il ignore presque toujours la situation, ce qui l'induit en erreur et lui fait commettre de grandes fautes. Enfin nous avons dit aux loges et au Grand-Orient que presque tous les Grands-Maîtres de l'Ordre, passés et présents, leur ont démontré jusqu'à l'évidence par leur mauvais vouloir, leur incapacité ou leur immoralité, combien ils étaient indignes de figurer à la tête d'une institution qui ne devrait être composée que

d'hommes recommandables par leur intelligence, leurs lumières et leurs vertus. Nous espérons que le sénat maçonnique lira dans le miroir fidèle du passé sa conduite pour l'avenir. Mais il est malheureusement de ces hommes chez qui les plus grandes catastrophes ne restent pas même à l'état de souvenir, et auxquels elles ne servent jamais de leçons.

Depuis longtemps la maçonnerie française était sans chef véritable, et l'on a vu dans cette absence la cause de son défaut d'unité, de direction, de sa décadence. On a donc cru rassembler ses forces éparses, la raviver et lui rendre un peu de puissance en lui donnant un chef *ostensible* et presque *responsable*. — C'est du moins ainsi que nos honorables correspondants interprètent la nomination à la Grande-Maîtrise de l'honorable frère Emmanuel de Las-Cases.

Il fallait pour occuper dignement ce poste élevé, ainsi que le dit avec raison et d'une manière remarquable l'illustre frère Des Etangs, dans le passage d'un ouvrage inédit que nous citons plus loin, il fallait un homme hautement placé dans l'opinion publique, un homme entouré d'une auréole de vertus et de talents, et l'on a fait choix d'un maçon qui peut avoir des qualités privées, mais qui nous sont inconnues ; d'un homme qui ne possède pour toute recommandation auprès de ses frères de la province que son nom paternel. Il est vrai que le très-respectable frère Janin, qui manie avec tant d'habileté, à la tribune du Grand-Orient, l'encensoir maçonnique, a fait en faveur du nouvel élu une notice généalogique qui ne remonte pas plus haut qu'à un saint évêque des Indes. Nous ne savons si nos frères se montreront fort satisfaits de cette généalogie qui doit être imprimée et distribuée aux loges ; quant à nous, cela nous inspire de tristes réflexions sur le caractère et le jugement de ceux qui pour le moment nous gouvernent.

Si le Grand-Orient, après de sérieuses recherches, n'avait pu trouver dans son sein ou dans les loges de Paris, ce que

nous sommes loin de penser, un élu des élus, pourquoi n'aurait-il pas suivi l'exemple des Romains qui, sous la république, allaient chercher leurs sénateurs à la queue de la char-rue ? Dans les loges de provinces il est d'anciens maçons qui eussent figuré avec distinction et avec honneur au premier poste de la maçonnerie française. Pleins de dévouement pour le bien public, ayant à cœur de se montrer toujours dignes des suffrages de leurs frères, ils eussent abandonné le foyer paternel pour aller habiter la capitale, et se consacrer entièrement aux intérêts de l'Ordre. Mais pour qu'il en eût été ainsi, il eût fallu que le Grand-Orient eût eu conscience de la situation maçonnique, qu'il n'eût point vicié l'esprit de l'institution et qu'il lui eût assigné un but unique.

Le nouveau choix du Grand-Orient peut nous affliger, mais non nous étonner, ni nous décourager. Qu'il aille chercher ses maîtres dans la vie luxueuse et oisive de l'aristocratie, parmi ces membres de la Chambre des Députés, que M. de Lamartine vient de frapper d'un stigmate ineffaçable, et auxquels le nom de *bornes* restera comme celui de *ventrus* resteraux trois cents de M. de Villèle, la maçonnerie n'en restera pas moins l'arche sainte des droits et des libertés du peuple.

Si du moins, à défaut de célébrité dans la vie profane, le nouveau Grand-Maitre-adjoint se recommandait à notre estime et à notre respect, par ses services ou ses titres maçonniques. Mais, a-t-il jamais présidé un atelier d'apprentis, de compagnons ou de maîtres ? a-t-il représenté une loge au sénat maçonnique ? C'est en vain que nous cherchons son nom sur l'almanach du Grand-Orient. Cette nomination, nous le disons hautement, ne peut être considérée comme sérieuse ; elle ne sera pour nous et un grand nombre d'adeptes, jusqu'à ce qu'on nous ait démontré le contraire, qu'un sacrifice de la sincérité fait au gouvernement sur l'autel de la peur ou de la contrainte.

J. C.

Grand-Orient de France.

ESQUISSE

DES TRAVAUX D'INSTALLATION

AU FRÈRE EMMANUEL DE LAS-CAZES,

**Nommé grand-maitre-adjoint de l'Ordre en remplacement
du frère Alex. de Laborde, démissionnaire.**

Séance du 19 février 1842.

En l'absence de l'honorable frère Bouilly, empêché pour cause de maladie, les travaux sont ouverts à sept heures et demie sous la présidence du frère Desanlis, assisté des frères Bourgoïn et Joubert, 1^{er} et 2^e surveillants.

Le modeste portique intérieur du temple est éclairé par deux ifs. Aucune harmonie ne se fait entendre; un air de tristesse et de froideur est peint sur les visages. Si les maçons n'étaient à l'abri des vulgaires préjugés, cette cérémonie leur paraîtrait d'un mauvais augure.

Les visiteurs, plus nombreux que de coutume, sont introduits sans cérémonie. — Le président annonce que le Grand-Maitre-adjoint est dans la salle d'attente. Une députation de neuf membres, munis d'étoiles et de glaives, va le recevoir. — Il est introduit sous la voûte d'acier, maillets-battants. — Le président le félicite sur son *dévouement à l'Ordre*, sur sa *probité politique*, sur sa *fidélité au malheur*, et lui décerne modestement le titre de *Messie* de la maçonnerie. Appelé au pied de l'autel, le Grand-Maitre jure fidélité au Grand-Orient, promet d'exécuter et de faire exécuter, *sans restriction*, les règlements généraux de Sénat, comme le *seul et unique* régulateur de la maçonnerie en France.

Après cette formalité, le président parle de la puissance des principes maçonniques qui, sans aucun doute, finiront par triompher des mauvaises passions. Il fait saluer le nouveau Grand-Maitre-adjoint qui demande à lire quelques réflexions. Il les a consignées sur le papier, dans la crainte, dit-il, qu'en improvisant il eût pu lui échapper quelques mots qui eussent mal rendu sa pensée, soit de gratitude, soit de haute considération pour l'Ordre auquel il rapporte tout ce qu'il peut posséder de moralité et de vertu. — Dès le moment où la lutte s'engagea entre le bien et le mal, ajoute-t-il, la maçonnerie fut l'institution qui devint la religion de ceux qui se dévouèrent pour l'humanité. Partant de cette idée, le Grand-Maitre fait ressortir les bienfaits de l'Ordre, puis il termine en exprimant ses sentiments de gratitude envers les frères qui, par leurs bienveillants suffrages, l'ont appelé à occuper un si haut rang dans la maçonnerie.

Le frère Janin, orateur en tour, obtient la parole. — Dans un discours tout hérissé d'idées philosophiques sur les progrès des sciences et des arts qu'il énumère, — tout en signalant les savants et les inventeurs, — il frappe d'anathème les utopistes qui jettent le trouble dans la société, les auteurs de systèmes religieux ou politiques, systèmes quelquefois ridicules, souvent dangereux. L'orateur met en présence le communisme avec les bienfaits de la civilisation chrétienne. — Le tribut d'éloges qu'il prodigue au Grand-Maitre est surtout remarquable par une notice généalogique qu'il fait remonter jusqu'au St-Evêque des Indes. Il résume toutes les vertus maçonniques dans la personne du héros de la fête qu'il cite comme un modèle de dévouement, un député incorruptible, un génie, etc., etc., etc.

Le frère Las-Cases essaya en vain de se défendre contre les attaques flatteuses de son apologiste. Bon gré, mal gré il faut qu'il se croie un grand homme.

Après ce tournoi d'un nouveau genre, un maître des cérémonies annonce une députation du conseil des Kadosch de la loge la *Clément Amitié*. Elle entre bannière déployée, ayant à sa tête le très illustre frère Juge, qui recommence bravement, en l'honneur du Grand-Maitre, le chapelet d'éloges et de flatteries, des frères Desanlis et Janin. Le nouveau venu offre au frère Las-Cases un bijou au nom du conseil dont il préside la députation.

Le tronc de bienfaisance circule, puis les travaux sont clos suivant l'usage.

ÉLECTION DU GRAND-MAITRE.

Pièce lue au G. . O. . de France, dans les délibérations qui précédèrent l'élection du G. . Malt. . adjoint, le 11 février 1842, par le f. . Henri Ventz, l'un des orat. . du G. . O. .

Cette pièce est extraite du LIVRE DE LA MAÇON. . que le f. . N. -C. Des Etangs, auteur du véritable *Lien des Peuples*, devait publier, il y a quelques années, mais dont l'impression fut retardée par des causes indépendante de sa volonté.

CHAP. IV.

ORGANISATION. — GRAND MAIT. .

Si la Maçon. . était organisée suivant ses vrais principes, voici ce qu'il faudrait faire pour l'y maintenir.

C'est l'usage chez chaque peuple où la Maç. . est répandue, d'avoir un Grand-Maitre qui, de concert avec le G. . O. ., gouverne les affaires de l'Ordre.

En adoptant cet usage, voyons quelles qualités ce haut fonctionnaire devrait posséder.

Il faudrait pour la dignité du G. . Mat. . d'un pays, l'homme le plus instruit, le plus doux, le plus ferme, le plus poli, le plus aimant, le plus probe en politique et en morale, et en même temps le plus riche qu'on pût trouver.

Le plus instruit, parce qu'il s'agit de gouverner des hommes instruits et de les former à toutes les bonnes qualités sociales, en leur donnant l'exemple.

Un chef qui n'est pas instruit est peu respecté ; il produit peu de bien.

L'homme instruit et bon est aimé et écouté. Il est véritablement le Maître.

Le plus ferme, parce que les passions de l'homme tendent souvent à l'écarter du devoir tracé, et qu'il faut que le G. . Mat. . tienne sévèrement la main à l'observation des devoirs.

Le plus poli, parce que la *politesse* étant la représentation de toutes les bonnes manières qui constituent le *savoir vivre*, maintiendra toujours la paix et l'union dans une association.

Le plus aimant, parce que l'homme qui aime est toujours aimé, et qu'ainsi il rend bons tous ceux qui sont sous sa loi.

Le plus probe, c'est la probité qui attire l'estime et la confiance. Un Maître probe en politique et en morale serait adoré et mériterait de l'être.

Le plus riche, parce que la *richesse*, jointe aux vertus, rend un homme tout puissant pour faire le bien, et que dans une association, il y a toujours mille sortes de moyens de bien faire ;

Parce que l'homme riche et vertueux a du crédit auprès des *grands*, et sait s'en servir au profit de ceux qu'il doit protéger.

Un Grand-Maître, possédant ces qualités, serait le plus puissant, le plus aimé, le plus utile des monarques. Les rois le prendraient pour arbitre de leurs différends, et l'univers voudrait l'avoir pour régulateur de ses destinées.

Voilà ce que devrait être le Grand-Maitre de la Maçon. : chez toutes les nations.

Au lieu de cela, prenez le fils d'un potentat, un prince, un *grand seigneur*, à moitié ignorant, élevé dans les préjugés, étourdi, indifférent, avare ou prodigue, insolent, orgueilleux, insensible; la Maçon. : de son pays est perdue. Le trouble, les défiances, les inimitiés, les intrigues régneront. Il n'y aura ni Grand-Maitre, ni Maçon. :. Il y aura un odieux mensonge, une amère dérision, une ridicule armée d'oisifs, de flatteurs ou de brouillons, commandée par un ridicule général.

Les qualités nécessaires dans un G. :.-M. : le sont aussi pour ses *adjoints* et pour leur *représentant*, car ces dignités existent. Elles le seraient pour le Vén. : et les autres chefs d'atel. :, excepté que dans ces derniers la richesse peut être suppléée par le mérite.

CONSEIL GÉNÉRAL.

Les travaux sont ouverts à huit heures précises par le frère Treillard, président. — Presque toutes les loges de l'orient sont représentées par leurs délégués.

La parole est donnée au frère Vivier pour une communication importante. — Cet honorable frère, dans un récent voyage à Paris, a eu l'occasion de s'entretenir avec plusieurs membres du Grand-Orient des intérêts de la maçonnerie lyonnaise. Il a même assisté plusieurs fois aux séances des diverses chambres du sénat maçonnique. — Il a essayé de faire comprendre à ce pouvoir notre situation et nos intentions. — Il résulte de ces renseignements que le Grand-Orient commencerait à ouvrir les yeux sur son état d'inactivité et d'isolement, et sur l'état de souffrance des loges de son obédience; que

le conseil central serait bientôt reconnu comme nécessaire et que plusieurs projets d'améliorations maçonniques seraient incessamment mis à l'ordre du jour.

Le conseil central, par l'organe de son président, remercie le frère Vivier du rapport qu'il vient de lui faire et qui lui cause un vif plaisir.

Le président rappelle au conseil que la pétition au Grand-Orient, votée dans la dernière séance, doit être immédiatement envoyée par toutes les loges adhérentes.

Le frère Kauffmann dépose sur le bureau une proposition du frère Montanet, secrétaire d'*Equerre et Compas*. Elle a pour but la création d'une caisse centrale de secours pour les indigents. Elle est prise en considération à l'unanimité. Une commission composée des frères Godemard, Fuzier et Thimonnier, est nommée pour recueillir d'anciens documents sur cette matière, élaborés dans d'autres conseils, et pour faire un rapport sur la proposition dont il s'agit.

Le frère Kauffmann fait ensuite la proposition d'acquérir ou de louer un local unique pour toutes les loges de notre orient. Cette proposition a été accueillie avec plaisir et adoptée à l'unanimité. Une commission composée des frères César Bertholon, Ph. Chanay, Joannes Cherpia, Godemard et Simonnet, a été chargée de faire un rapport sur les divers projets qui ont été émis sur ce sujet depuis quelques années, de chercher les moyens les plus convenables et les plus faciles pour atteindre le but de la proposition du frère Kauffmann, tout en conciliant les divers intérêts des loges.

La séance est close. Le conseil se réunira tous les quinze jours, le jeudi à sept heures et demie du soir.

QUESTIONS

D'AMÉLIORATIONS MAÇONNIQUES.

Au moment où le conseil central s'occupe de la question d'un temple unique pour la maçonnerie lyonnaise, nous croyons devoir reproduire une partie du discours relatif à ce projet, que le frère Montanet, secrétaire de la loge *Equerre et Compas*, prononça le 11 juillet dernier, jour de la fête solsticielle de cet atelier.

Une question d'une grande utilité et d'un intérêt général, c'est celle d'un temple unique pour la maçonnerie lyonnaise. Plusieurs honorables frères ont déjà traité ce sujet d'une manière remarquable, mais l'indifférence générale qui règne parmi nous a bientôt fait oublier leurs discours. Eh bien! malgré le sort qui les a frappé, je ne crains pas de revenir sur cette matière et de vous rappeler de nouveau ce magnifique projet qui, peut-être, a force de vous être présenté acquérera dans votre esprit toute l'importance qu'il mérite.

Ici l'orateur entre dans quelques considérations sur le projet du frère Bergier, puis il continue :

« Le vénérable d'*Union et Confiance* a proposé d'offrir 6 p. % à un entrepreneur pour la construction, dans la Cité du Rhône, du temple dont il s'agit. Mais ce quartier est trop éloigné du centre de la ville ; d'ailleurs, pour le même prix, et aux mêmes conditions, on pourrait faire élever cet édifice dans quelque autre quartier des Brotteaux, beaucoup plus rapproché des ponts. — Dans ce bâtiment il faudrait qu'il y eut des chambres réservées pour les séances de conseil de chaque atelier. Les frères se rendraient en grand nom-

bre à ces conseils, parce que le nouveau local serait plus commode et plus convenable, sous tous les rapports, que ceux où ces travaux maçonniques ont lieu maintenant.

Je voudrais aussi qu'il y eut dans cet édifice un appartement consacré à former un hospice où les frères malades, qui seraient pauvres, âgés ou infirmes, pussent recevoir les secours dont ils auraient besoin. Quant aux frais que pourraient nécessiter ce supplément au premier projet, ils ne seraient point ruineux, car nos honorables frères qui exercent la médecine s'offriraient certainement pour faire, chacun à son tour, le service interne de l'hospice. — Les servants des loges n'auraient-ils pas le temps de remplir l'emploi d'infirmiers ? Ici, mes frères, une nouvelle et grave question se présente. — Je viens de parler des frères servants. Ils sont pour la plupart chargés d'une nombreuse famille ; quelques-uns vieillissent à notre service, parce qu'ils remplissent constamment leurs devoirs. A ceux-là ne devons-nous pas aide et protection jusqu'à la fin de leurs jours ? Et si leur femme et leurs enfants restent dans la pauvreté ; ne devons-nous pas les secourir ?

Si ces projets s'effectuaient nous verrions bientôt disparaître la mendicité, cette lèpre honteuse de notre association. En effet, d'après nos règlements, nous devons à tout francmaçon régulier, voyageur et pauvre, la médaille de passage. — Nous savons tous que, dans l'exercice de cette charité, il existe des abus criants, qu'un grand nombre de paresseux et d'intrigants exploitent effrontément à leur profit le domaine de la véritable indigence. Si, au lieu de donner des secours en argent aux solliciteurs, on leur accordait l'hospitalité dans un hospice, pendant un laps de temps nécessaire pour leur repos, ils ne pourraient pas se plaindre, et les dépenses qu'ils occasionneraient seraient bien inférieures aux médailles de passage qu'ils reçoivent actuellement. Les vrais nécessiteux y trouveraient bénéfice, et les mendiants de profession ne se présenteraient point à l'hospice, car ce modeste séjour de l'hospitalité ne conviendrait pas à leurs goûts dépravés ; ils ne pourraient s'y livrer à leurs honteuses orgies. Cette idée, mes frères, je vous la livre à l'état d'ébauche, et attendant que je puisse en faire le sujet d'une proposition formelle au conseil central.

Bibliographie.

De la prostitution dans les grandes villes, — dans la ville de Lyon en particulier :

PAR A. POTTON,

Docteur en médecine, médecin désigné de l'hospice
de l'Antiquaille.

La mission de l'humanité est de se créer sur son domaine terrestre, des voies larges, généreuses, intelligentes ; de régler le jeu et le développement des forces sociales, individuelles et collectives, de tenir un compte judicieux de tous les intérêts naturels et légitimes, de réaliser par l'effort de son génie, la fusion et l'accord des classes que le gouvernement du hasard et de la force inintelligente a créées au sein des nations, que l'empire des préjugés philosophiques de l'antiquité et des législations qui ont puisé à ces sources ont maintenu, pendant des milliers d'années traversées par des myriades de révolutions, dans un état d'antagonisme dont l'esprit élevé de notre époque tend à les arracher pour les entraîner toutes dans les voies de la paix, du bien-être et de l'harmonie.

La maçonnerie que l'on a toujours trouvée au premier rang, parmi les artisans laborieux de l'avenir, ne saurait voir, aujourd'hui, qu'une minorité sans entrailles et sans cœur, pervertie par l'égoïsme et la corruption, hostile à toute idée jeune et forte, se mettre résolument en travers du mouvement et du progrès social ; la maçonnerie, disons-nous, ne saurait voir sans un vif et puissant intérêt, tout le labeur, qu'à côté de ces ineptes séides du passé, la partie virile de la nation française a accompli depuis dix ans, toute l'énergie de pensée et d'examen qu'elle a dépensée pour montrer dans leur triste nudité, toutes les misères de l'ordre social, pour proposer des remèdes certains et efficaces à un mal, qui de nos jours, a atteint des proportions véritablement alarmantes, et qu'il est temps, enfin, de combattre

par des actes héroïques, et non de le traiter, comme on le fait depuis trop longtemps, par la thérapeutique des discours stériles et d'imbécilles négations.

Le livre que nous voulons recommander à l'attention des lecteurs de la *Revue*, et qui vient d'être récemment publié, a, selon notre sens, puissamment contribué à déchirer le voile dont les philanthropes optimistes et fainéants s'ingénient encore à recouvrir cette lèprehideuse de la prostitution. Ses conséquences ont cruellement appauvri le type humain, au milieu des vices et des perturbations de notre ordre industriel, dans tous les centres manufacturiers, dans tous les foyers d'où le fléau, dans son impitoyable activité, se répand de proche en proche sur la surface entière du pays. Partout cette cruelle plaie laisse quelque trace de son action dissolvante et morbide. L'auteur de ce livre, M. A. Potton, jeune médecin, plein de savoir et d'une expérience acquise au prix de longues et laborieuses études, d'ardents et consciencieux travaux, ne s'est pas seulement borné à montrer par quels efforts l'art médical pouvait et devait opposer une généreuse résistance aux effets des maladies qui sont le corollaire et la suite inévitable de la prostitution. Embrassant son sujet sur toutes ses faces, dans toutes ses manifestations, il a su remonter logiquement du mal à ses causes; il les a trouvées avec raison dans l'infirmité de nos procédés industriels, dans le faux essort que les gouvernements, qui se sont succédés depuis la grande Révolution française, ont tous lâchement laissé prendre au principe de la *libre concurrence* et de la liberté absolue dans les affaires du travail et du commerce.

M. A. Potton a vu les femmes, mises en coupe réglée par les fréquents et longs chômages de l'industrie, par l'exiguité des salaires, demander à la débauche le pain que leur refusait le travail, et chercher dans la prostitution, comme l'a dit en un style lamentablement énergique, M. Eugène Buret, « un moyen d'existence et un supplément de salaire. »

La constitution du travail dans la fabrique de soieries, splendide et magnifique industrie qui fait la gloire et la prospérité de Lyon, qui a rendu la renommée de cette cité plus qu'européenne, a été considérée par M. A. Potton, comme l'une des causes actives et incessan-

tes de l'appauvrissement dont notre population porte les signes irrécusables. Son accroissement et la constante augmentation des garnisons militaires depuis l'*accident* de juillet, ont aussi notablement contribué chez nous au développement de la prostitution, et ce n'est pas, comme nous allons le prouver, en citant les propres paroles de l'auteur, sans des motifs graves et fondés, qu'il a présenté Lyon comme l'une des villes les plus corrompues d'Europe.

Évaluant à deux cent mille âmes le chiffre total de notre population, il a trouvé, sans ajouter les prostituées inscrites à la mairie, à ses calculs appuyés sur de consciencieuses recherches, et par les chiffres déjà produits par les différents auteurs lyonnais qui ont précédemment abordé ce sujet :

« Une femme se livrant au libertinage sur cinquante individus. »

« Admettant que les femmes entrent à Lyon pour moitié dans le chiffre de deux cent mille habitants, il reste une femme sur vingt-cinq qui s'adonne à la débauche ; comme un quart à peine, par sa position, par son âge, tombe dans les conditions que le vice exige, nous arrivons à cette proportion énorme de rencontrer une femme sur dix, vivant dans le désordre. »

Que les pouvoirs sociaux ne soient pas émus en présence de ces germes profonds de dissolution ou de démoralisation sociale ; que les classes les plus élevées dans la hiérarchie ferment stupidement les yeux sur un fléau dont elles sont elles-mêmes frappées par l'effet inévitable de la loi de solidarité, qui enchaîne par un lien indissoluble l'espèce tout entière, c'est là vraiment la plus inconcevable aberration, disons plus, c'est un crime de lèse-humanité, et le devoir commande aux hommes de cœur, d'intelligence et de foi d'en repousser la responsabilité, et d'aborder franchement et résolument l'œuvre de la réforme. Qu'elle soit pacifique et généreuse pour tous, c'est là notre désir et notre vœu ; c'est peut-être aussi la route la plus facile et la plus courte, mais pour qu'il en arrive ainsi, il faut que les mauvais vouloirs, les résistances ignorantes et aveugles cessent de tenir fermées les voies de la réforme, et d'étouffer dans les étreintes de la force brutale l'immense labeur qui se prépare sous l'ardente ébullition des idées qui rassemblent les éléments pratiques de la société nouvelle,

M. A. Potton a trouvé dans le régime des jurandes, des maîtrises, et des corporations, un obstacle puissant aux progrès de la prostitution; mais comprenant bien ce qu'avait de vicieux, d'oppressif et de fatal à la liberté et à la marche ascendante de la civilisation, la forme sociale, dont les derniers vestiges ont disparu sous les efforts glorieux de nos pères, ce n'est point une volte-face qu'il a conseillée aux hommes qui ont charge de diriger le mouvement social, 'encore moins la conservation de ce qui est; ce qu'il a conseillé, c'est l'application du grand principe de l'association à toutes les classes, à tous les intérêts qui s'agitent convulsivement dans notre pays, et à des degrés divers chez toutes les nations européennes.

Comme palliatif et comme une nécessité impérieuse de l'état présent et permanent des ravages exercés sur la population de notre cité par la prostitution, M. A. Potton a demandé l'agrandissement de l'hospice de l'Antiquaille, moins de funestes lenteurs dans l'admission des malades, la répression du scandale dont nos rues et nos promenades publiques sont le théâtre innocent, la concentration du fléau et une énergique répression contre les charlatans et vendeurs de remèdes secrets dont l'industrie, tout en épuisant les ressources du pauvre, augmente encore, loin de les diminuer, les occupations du médecin probe et consciencieux.

C'est aux édiles de la cité qu'il appartient d'utiliser les sages avis de M. A. Potton; mais reproduisons ici quelques faits pour répondre d'un seul mot aux déclamations de certains philanthropes, à l'endroit de la démoralisation des classes ouvrières.

« Nous pourrions citer des prostituées, arrêtées comme malfaides, relâchées néanmoins immédiatement après la visite, par le crédit et à la sollicitation de certains magistrats haut placés.

« Nous savons de source authentique que des menaces indirectes de destitution ont été faites par des personnages influents à des employés, pour leur empêcher de surveiller des maisons clandestines, où étaient conduites et souillées des filles mineures. »

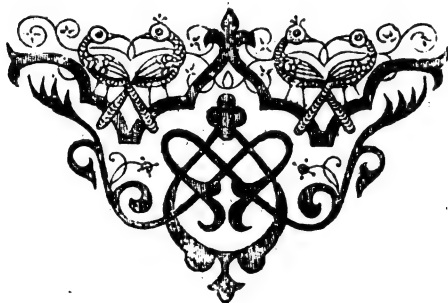
Le mal est grand, il est partout, quand la prostitution a su se

créer en hauts lieux des intérêts et de puissantes protections, on ne doit pas attendre des effets réellement efficaces de la répression, et M. A. Potton ne nous a pas paru d'ailleurs fonder sur ce point de consolantes espérances. Par son organe, la science sociale a invoqué le concours de la science sociale, et toutes ont évidemment besoin de se prêter un mutuel appui.

Ce que nous avons dit de son livre est assurément bien loin d'en donner une idée complète ; les recherches et les faits y disputent la place aux idées, et cet ouvrage est incontestablement appelé à tenir une place honorable parmi ceux qui ont été auparavant publiés, et aux quels les Parent-Duchâtel, les Villermé, les Buret, etc. ont attaché leur nom.

Nous devons remercier la Société de Médecine de Lyon pour le noble courage dont elle a fait preuve en mettant cette formidable question au concours ; et l'auteur nous pardonnera sans doute d'avoir si rapidement effleuré, dans ces quelques lignes, le livre qui a été couronné par la réunion de tout ce que le corps médical de notre ville renferme de praticiens savants et distingués.

J. R.



CHRONIQUE.

La loge l'*Amitié*, Orient de St-Denis (Ile Bourbon), vient d'envoyer à la commission de secours pour les inondés de novembre 1840, la somme de 338 fr. ; à cet envoi était jointe une lettre pour les loges de Lyon, ainsi conçue :

« La loge l'*Amitié*, Orient de St-Denis (Ile Bourbon), éprouve une bien vive douleur de n'avoir pu s'associer immédiatement aux bonnes œuvres de ses respectables et bien aimées sœurs de l'Orient de Lyon et de tous les Orients de France, dans l'acte maçonnique qu'elles ont rempli envers les infortunées victimes des inondations du Rhône et de la Saône. Son éloignement en est la seule cause, et ces malheurs déplorables n'en n'ont pas été moins ressentis par notre atelier.

Tous les maçons de Bourbon ont répondu à l'appel qui leur a été fait par la loge l'*Amitié*, et nous nous empressons de vous adresser les résultats de leurs faibles moyens pécuniaires, persuadés que l'obole du pauvre est accueillie avec autant de bienveillance par le G. . A. . de l'Un. . que l'ostentieuse aumône du riche.

Nous vous prions, TT. . CC. . FF. ., de disposer de la faible somme que nous vous adressons, en faveur des plus malheureuses victimes du déplorable événement dont vous nous avez fait part.

La loge l'*Amitié* espère que ce témoignage de la part qu'elle prend aux malheurs arrivés dans votre Orient, sera accueilli par vous avec les sentiments fraternels qui doivent animer tous les membres de notre belle institution.

Daignez agréer, etc.

La commission de secours a dû adresser au nom de toute

les loges de Lyon, une lettre de remerciement au généreux atelier de l'Ile-Bourbon.

— La commission de secours, dont nous venons de parler, a dernièrement offert à M. le maire de Lyon une somme assez forte pour être versée dans la caisse centrale des inondés. Ce magistrat ayant refusé de la recevoir, parce que la caisse dont il s'agit n'existait plus, il a été décidé que les fonds restant seraient distribués par une nouvelle commission, composée de plusieurs membres de chaque loge, aux victimes les plus nécessiteuses de l'inondation.

— Plusieurs membres d'une loge symbolique de l'Orient de Marseille ont dernièrement sollicité, auprès d'un chapitre de cette ville, l'honneur d'être promu au 18^e degré. Le chapitre ne trouvant sans doute pas dans les candidats les conditions exigées par ses règlements, a refusé de les admettre dans son sein. La loge symbolique a pris fait et cause pour ceux de ses membres dont la demande venait d'être rejetée, et s'est adressée à un chapitre d'un Orient voisin avec lequel elle a passé des engagements pour l'initiation dont nous venons de parler. Le chapitre de Marseille a porté plainte au Grand-Orient, qui vient de faire bonne et sévère justice de ce trafic honteux des hauts grades : il a suspendu les travaux de la loge symbolique de Marseille et ceux du chapitre de T,***

— La loge les *Commandeurs du Phénix*, à l'orient de Montbrison, vient pour la deuxième fois de suspendre ses travaux. Nous espérons encore que les membres dévoués et éclairés de cet atelier, qui fut autrefois si brillant, reprendront bientôt courage, et se remettront à l'œuvre, car ils comprendront que ce serait pour eux une honte de laisser périr la maçonnerie dans un Orient aussi important que celui de Montbrison.

— *Les Vrais Zélés*, de l'obédience du Grand-Orient, et la *Parfaite Egalité* de l'obédience du Suprême-Conseil, viennent de recevoir des constitutions de chapitre. Nous aurions voulu, dans l'intérêt de la fraternité et de l'harmonie, que ces deux respectables ateliers de l'Orient de Châlon eussent ajourné leurs projets capitulaires, car il arrive rarement que les hauts grades ne soient pas la source de quelques divisions : nous en avons dit plusieurs fois les causes.

— La loge la *Concorde*, à l'orient de Tournus (Saône-et-Loire), vient d'obtenir des constitutions du Suprême-Conseil. Cette paisible cité n'aura qu'à se louer de voir la plupart de ses habitants, pris dans toutes les classes honorables de la société, former une réunion de frères.

— La loge le *Silence des Alpes* a procédé à son installation le 26 décembre dernier. Tous les anciens maçons des environs de Barraux (Isère) s'étaient rendus à cette cérémonie. Le frère Grinand, vénérable de l'atelier, a prononcé un beau discours. Cette solennité a été fort brillante.

— La loge la *Sincère-Amitié*, Orient de Lyon, a célébré dernièrement sa fête de l'Ordre. Le vénérable et l'orateur ont prononcé des discours remarquables. Nous avons regretté de ne voir qu'un petit nombre de visiteurs à cette fête, dans laquelle ils auraient pu acquérir de nouvelles lumières.

— La fête solsticielle de l'atelier symbolique du *Parfait-Silence*, du même Orient, sera célébrée le 6 mars prochain. Les travaux commenceront à midi précis.

— La loge les *Trinosophes*, Orient de Paris, qui fut autrefois si brillante, sous le vénérat de l'honorable frère Des Etangs, serait bien déçue de son ancien état, s'il fallait croire ce qu'on nous rapporte. Il serait fort à désirer que les membres de cet atelier cherchassent à ramener parmi eux le règne de l'union et de la fraternité.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

En présence du dénouement qui clôture la direction de M. Adam Kisielewski, nous n'aurons garde de nous arrêter longtemps sur les petits faits d'intérieur de théâtre qui se sont produits en ces derniers temps. Qu'importe, en effet, de savoir que la *Favorite*, dès sa première représentation, a été brusquement interrompue par l'évanouissement de M^{me} Minoret? Nous est-il également fort utile de savoir que cette subite indisposition provenait de la prévision d'une chute complète dans cet ouvrage, et que l'artiste, éclairée sur la perte de ses moyens, a de suite fait résilier son engagement? Eh! certes, nous avons connaissance de l'impossibilité matérielle d'heureuse action où se trouvaient la direction et la troupe actuelle. A l'exception de sept ou huit sujets méritants, de quelles médiocrités, et même de quelles nullités n'avait-on pas rempli les cadres du personnel de nos deux théâtres? La troupe du vaudeville, on doit bien le dire, n'était pas moins défectueuse que celle de l'opéra et de la comédie. Le ballet seul paraissait satisfaisant dans le genre noble, mais n'ayant ainsi qu'une seule jambe aurait-il pu marcher longtemps?

Donc, l'administration s'est retirée devant un passif que l'on avoue formidable. Dieu veuille qu'elle puisse dire « tout est perdu, hors l'honneur. » Dans cet état de choses, l'essentiel était de pourvoir immédiatement à une combinaison nouvelle, car la saison des recettes n'est pas entièrement passée, et les besoins des pensionnaires secondaires ne pouvait temporiser. En conséquence, et après de fâcheux débats, dont nous éviterons de rendre compte, les artistes des deux troupes, conseillés

par l'autorité municipale, sont parvenus à se mettre d'accord. Une association s'est formée entr'eux sous la gérance d'un ancien directeur des théâtres de Lyon, M. Provence ; et les bases suivantes ont été posées : les appointements ne dépassant pas cent francs par mois seront payés intégralement ; et ceux s'élevant au-dessus de ce chiffre seront acquittés, d'abord jusqu'à la concurrence de cent francs ; et le surplus des recettes des théâtres sera ensuite réparti proportionnellement entr'eux. De cette façon, s'il y a perte, ceux-là seuls la supporteront qui, par l'élévation de leurs revenus, sont présumés pouvoir le mieux y faire face.

La société des artistes durera jusqu'au 21 avril, époque à laquelle sera sans doute installée une direction nouvelle, dont on ignore encore le nom.

Ne posons donc point de conditions de concours à ces artistes qui vont courir les chances d'une association, peut-être peu fructueuse, pour ne pas laisser notre ville privée de ses théâtres pendant deux mois. Nous savons que quelques-uns d'entr'eux, — les premiers sujets, — par intérêt pour leurs collègues, renoncent à de grands avantages qui leur sont offerts en dehors de Lyon : la *Revue maçonnique* les en remercie au nom du dévouement fraternel, au nom même de l'humanité, et tous les vœux qu'elle forme pour le moment, c'est que cette société soit heureuse dans ses rapports avec l'art et avec les recettes.

Mais, à la direction qui viendra, nous dirons : depuis quelques années nos théâtres ont constamment marché vers leur décadence ; les succès ont été gaspillés, et, par un calcul irréfutable des bénéfices instantanés, on a travaillé seulement pour les yeux du public, sans même songer à son cœur et à son esprit. De ce que les pièces des théâtres de Paris sont trop souvent futiles et immorales, il ne suit pas que nos théâtres, à Lyon, doivent seulement devenir une école de futilité et d'immoralité. Après donc s'être occupé d'une réforme nécessaire

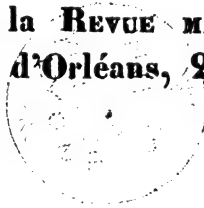
dans quelques parties du personnel des troupes, on devra songer à la réforme des répertoires actuels et à leur organisation pour l'avenir. De même qu'une commission existe en dehors des théâtres pour juger les ouvrages de la localité qui sont destinés à la scène, pourquoi ne créerait-on pas un comité chargé d'examiner les œuvres parisiennes que l'on veut mettre en scène dans notre ville ? Peut-être nos théâtres, et surtout celui des Célestins, verraient moins de nouveautés, mais alors toutes celles qui paraîtraient auraient chance d'obtenir un succès de bon aloi ; et les artistes auraient à supporter moins de frais de costumes et moins de fatigues d'esprit. Les rôles seraient mieux sus, mieux compris, mieux rendus : la décence reviendrait à la scène, et avec elle la société qui se respecte oserait garnir les banquettes de la salle.

Nous aurions encore bien d'autres observations à faire, mais peut-être sera-t-il plus utile de les présenter lorsque viendra le commencement de la nouvelle année théâtrale. Il est temps que l'expérience du passé nous profite : puisque en suivant une route que nous avons toujours blâmée, la direction Kisielewski s'est perdue, celle qui la remplacera croira sans doute à nos conseils.

— La première représentation de plusieurs vaudevilles a eu lieu tout récemment au bénéfice de M. Barqui. Quelques-unes de ces pièces ont eu du succès et varieront un peu le répertoire du théâtre des Célestins.

On annonce pour les premiers jours de mars la reprise de la *Favorite*. M^{me} Miro remplira le rôle dans lequel M^{me} Minoret a si tristement échoué. On peut donc cette fois s'attendre à un succès.

**Le Bureau de la REVUE MAÇONNIQUE est
actuellement quai d'Orléans, 25, au 3^e.**



TABLE

DES

Matières contenues dans le tome quatrième.

	Pages
Amour (de l') de l'humanité.	375
A nos lecteurs.	5
Adresse des Chapitres de Lyon au Grand Orient.	283
Bazar maçonnique.	64
Bibliographie.—Ouvrages maçonniques.	246
— — De la Prostitution.	291
Conseil philosophique. — Sommaire d'une proposition de réforme.	9
— — Rapport sur la proposition précédente.	11
Conseil central (du).	95
Idem. Séance du 24 février 1824.	387
Considérations philosophiques sur le travail.	229
Compagnonnages (des).	277
Considérations sur le passé et l'utilité de l'Ordre.	342
Commémoration funèbre. — Grand-Orient.	125-160
Correspondance.—Perpignan.	102
Chronique. — Mars 1841.	40
— — Avril —.	70
— — Mai —.	108
— — Juin —.	153
— — Juillet —.	169
— — Août —.	204
— — Septembre et Octobre.	261
— — Novembre —.	300
— — Décembre —.	338
— — Janvier 1842.	371
— — Février —.	296
Devoirs maçonniques. — Poésie.	26
Discours du frère Vivier.	317
Exposition de l'économie sociale de Fourier.	29
Election d'un Grand-Maltre, par le F. Des Etangs.	385
Esprit (de l') et des devoirs de la maçonnerie.	145
Emancipation (de l') des Chrétiens d'Orient.	168
Esquisse d'une philosophie, par Lamennais.	178-205
Exposition de peinture de 1841.	335
Fête des loges réunies de Strasbourg.	348

Fête de l'Ordre, du Grand-Orient.—27 Décembre 1841.	368
Foi (de la) maçonnique.	141
Franc-maçon (le). — Episode de la guerre d'Espagne.	151
Grand-Orient (du) et du Conseil central.	173
Histoire (de l') des initiations.	251
Inauguration du nouveau Temple de la Concorde à Vienne.	221
Installation de la loge l'Espérance sur l'Ouanc.	259
La liberté.	22
Maçonnerie (la) considérée sous son véritable point de vue.	77-109
Manuel du faiseur de miracles.	103
Nomination (de la) d'un grand-maitre adjoint.	380
Nouvelle proposition d'améliorations, par le F. Chanay.	45
Nécrologie. — Orient de Lyon.	63
— — Orient de Marseille.	67
Poésie. — Kauffmann.	59
Polythéisme (du) et de l'unité de Dieu.	113
Prospectus de l'Histoire de la maçonnerie, par Bobrik.	75
Pose de la 1 ^{re} pierre du nouveau temple, à Paris.	240
Réorganisation du Conseil central.	61
Questions d'améliorations.	389
Réédification de la loge la Fraternité à Langon.	290
Rapport de la loge de Rheims sur la mendicité.	322
Règlement de la société de secours de la loge les Chevaliers-du-Temple.	336
Situation (de la) du Grand-Orient.	269
Société de patronage.	301
Suprême Conseil de France, fête du 29 juin 1841.	191
— — — du 26 décembre 1841.	329
Théorie (de la) et de la pratique en morale, discours.	50
Trait de courage et de dévouement d'un franc-maçon.	364
Théâtres — Mars 1841.	42
— — Avril —	73
— — Juin —	137
— — Juillet. —	171
— — Septembre et Octobre.	265
— — Novembre —	300
— — Décembre —	340
— — Février 1842.	299
Un mot sur le Grand-Orient.	7

REVUE MAÇONNIQUE

JOURNAL

CONSACRÉ AUX INTÉRÊTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Quatrième Année.



JUIN. — 40^e LIVRAISON.

LYON.

IMPRIMERIE DE L. BOITEL,

QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1841.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Prix : pour la France et la Suisse 12 fr.; 18 fr. pour les autres

PAYS.

ON NE SOUSCRIT PAS POUR MOINS D'UN AN.

Chaque numéro forme un cahier de deux à trois feuilles, grand in-8° (32 à 48 pages d'impression), avec couverture imprimée.

ON SOUSCRIT :

A LYON, chez M. JOANNES CHERPIN, rédacteur-gérant de la *Revue*, rue St-Côme, 2 bis. C'est à cette adresse que doivent être envoyés les articles destinés à la *Revue*, les échanges de journaux et les ouvrages dont on voudrait qu'il fût rendu compte.

A PARIS, chez M. ASTIER, libraire, rue St-Louis, 47, au Marais.

A BORDEAUX, chez M. HONORÉ GAZAY, imprimeur, rue Gouvion, 14.

A MARSEILLE, au bureau du *Compas*, place Royale, 7.

A SAINT-ETIENNE, chez M. PICHON, imprimeur.

A BRUXELLES, chez M. GÉRUZET, libraire.

Chez MM. les Correspondants de la *Revue*.

Principaux Collaborateurs de la REVUE :

BACOT, orateur du chapitre de la loge le *Parfait Silence*, orient de Lyon.

BERTHOLON (CÉSAR), vénérable de la loge *Equerre et Compas*, orient de Lyon.

CHANAY (PHILIPPE), vénérable de la loge la *Candeur*, orient de Lyon.

CHERPIN (JOANNES), rédacteur-gérant.

KAUFFMANN, orateur de la loge *Equerre et Compas*, orient de Lyon.

LAFORGUE, vénérable de la loge la *Sincère Amitié*, même orient.

NOË, vénérable de la loge l'*Etoile de la Gironde*, orient de Bordeaux.

VALANTIN (EMILE), orateur de la loge les *Enfants d'Hiram*, orient de Lyon.

Principaux Correspondants de la REVUE :

ASTIER, membre du Suprême Conseil de France.

BO, ex-vénérable de la loge les *Vrais Zéles*, orient de CHALONS.

BARNIER fils, orateur de la loge *Parfaite Harmonie*, orient de CLERMONT.

CUVILLIER, archiviste de la loge l'*Essence de la Paix*, orient de BORDEAUX.

JOBERT, vénérable de la loge *Bellisaire*, orient d'ALGER.

ROB. CRUCEFIX, auteur de plusieurs ouvrages maçonniques, à LONDRES.

FAURE, orateur de la loge les *Commandeurs du Phénix*, orient de MONTEBRISON.

FIOTT, à Liège (Belgique).

GONNET, vénérable de la loge la *Parfaite Union*, orient de VILLEFRANCHE.

GRINAND, vénérable de la loge le *Silence des Alpes*, orient de FORT BARRAUX.

LECUREUX, orateur de la loge les *Vrais Amis de l'ordre*, orient d'AYISE.

MANDEL, vénérable de la loge *Saint-Jean de Jérusalem*, orient de NANCY.

MARTIN, ex-vénérable de la loge *Arts et Commerce*, orient du MANS.

PERNOT (AUGUSTE), secrétaire de la L. la *Constante Amitié*, O.° de BESANÇON.

VIDEAU, orateur des *Amis de la nature et de l'humanité*, orient de BEAUNE.





